J. Renaud

Jacques GRANDCHAMP

Le cœur n'oublie pas



PRIX :

1 fr. 50

COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIVe)

Jacques GRANDCHAMP — LE CŒUR N'OUBLIE PAS — COLLECTION STELLA

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIVe).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode. :: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. :: Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2e et le 4e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

C 92573

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION "STELLA"

Paul ACKER : 174. *Les deux Cahiers.*
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 28. *Le Devoir du fils.* — 56. *Monette.* — 76. *Tante Babiole.*
Antoine ALHIX : 40. *Chemin montant.*
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours.*
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne.*
Jean d'ARVERS : 156. *Madeltne.*
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey.*
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur.* — 154. *La Maison dans le bois.*
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite.* — 160. *Autour d'Yvette.*
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
Emile BERGY : 130. *Irène.*
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier.*
BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre.* — 25. *Illusion masculine.* — 34. *Un Réveil.*
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre.*
Clara-Lodise BURNHAM : 125. *Porte à porte.*
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté.*
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale.*
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse.*
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia.*
CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 113. *Ancelise.*
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils.*
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine.*
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or.* — 170. *La Maison sur le roc.*
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré.*
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour.*
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange.*
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.*
Jean FID : 116. *L'Ennemie.* — 152. *Le Cœur de Ludivine.*
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga.* — 136. *Petite Belle.*
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 54. *Romanesque.* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* 100. *Dernier Atout.* — 121. *Femme de lettres.* — 142. *Bonheur méconnu.* — 159. *Fidèle à son rêve.* — 173. *Orgueil vaincu.*
M.-E. Francis : 175. *La Rose bleue.*
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Pierre GOURDON : 140. *Accusée.*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner.* — 58. *Le Cœur n'oublie pas.* — 78. *De l'amour et de la pitié.* — 110. *Les Trônes s'écroulent.* — 166. *Russe et Française.* — 176. *Maldonne.*
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux.*
J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette.*
Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent.*
L. de KÉRANY : 16. *Le Sentier du bonheur.* — 131. *Pignon sur rue.*
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur.*
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (*Suite*).

Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.* — 141. *Le Logis.* — 162. *Les Raisons du Cœur.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de Foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Francisque PARN : 151. *En Silence.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le Savoir.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adaptés de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violaine.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou Vivant.*
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petiote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*
Andrée VERTIOL : 72. *L'Etoile du lac.* — 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*

EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". *C'est la seule collection éditée par la Société du* "Petit Echo de la Mode".

IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS.

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

C92573

J. GRANDCHAMP

Le Cœur n'oublie pas



CLERMONT-FERRAND BCIU

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Cazan, Paris (XIVe)

Le Cœur n'oublie pas

I

Bien qu'il ne fût que quatre heures de l'après-midi, la nuit tombait déjà, lourde et sombre sur la rue silencieuse. Michel Kermar, qui rentrait d'un pas alerte dans sa chambre, ferma les volets de la fenêtre, alluma la lampe électrique dont l'abat-jour de soie verte projeta une clarté douce sur toute la pièce, tisonna le feu de coke qui rougeoyait encore dans la cheminée et, s'étendant dans un fauteuil, s'apprêta de l'air d'un homme heureux et satisfait, à feuilleter la *Revue des Deux Mondes*. C'était un solide garçon de vingt ans, au masque énergique, dont les yeux intelligents et pensifs illuminaient un visage plus sympathique que régulier. Etudiant en médecine, cadet d'une famille bretonne de la vieille bourgeoisie, il était venu à Paris se préparer à la carrière dans laquelle l'avait devancé son père et, avant lui, quatre ou cinq générations de docteurs de campagne.

Rêveur comme tous ceux de sa race, Michel quitta bientôt le roman palpitant qu'il venait d'entamer, fixa d'un regard vague les braises du foyer, puis les photographies pendues à la muraille qui lui rappelaient la « maison ».

D'abord son père. Des velléités d'indépendance, le goût de lointaines aventures avaient fait de celui-ci presque un transfuge! C'est-à-dire que, rompant avec la tradition qui le consacrait Esculape de ce petit bourg, au bord de la mer, le docteur Paul Kermar avait d'abord été médecin de marine. Durant quelques années, il erra sur l'Océan, parcourut

diverses colonies, et au retour de l'une d'elles se maria. La jeune fille qu'il épousait par amour n'avait d'autre dot que son joli visage, un vieux nom dont elle n'était pas peu fière, et passablement d'ambition. Dès les premières années de leur union, le docteur s'aperçut que sa belle compagne, ignorant la valeur de l'argent, croquerait vite son petit patrimoine, et que la solde qu'il pouvait toucher, même à la mer, serait insuffisante à combler le gouffre creusé. Il prit une résolution énergique, donna sa démission; et sans vouloir écouter les récriminations de sa femme, sans voir ses pleurs, revint au pays qu'il avait déserté et y reprit la place que son père lui conservait jalousement. Les médecins manquaient à plusieurs lieues à la ronde; le bourg de Plumernan, agréablement situé dans le golfe du Morbihan, attirait chaque année une clientèle de riches baigneurs, c'était donc un parti plein de sagesse que le docteur avait su choisir, car il espérait qu'une fois éloignée des tentations de la grande ville, sa femme saurait se plier à des habitudes d'économie qu'elle ne soupçonnait pas auparavant.

La jeune Mme Kermar bouda durant quelques semaines, usa de tous les moyens pour faire revenir son mari sur sa décision, puis voyant que tout était inutile, que rien n'amollissait ce cœur de bronze, elle finit par se résigner et consentit à établir ses pénates dans Plumernan.

Toutefois elle n'abdiqua pas ses prétentions premières, et au lieu d'être une élégante quelconque, lancée dans le monde maritime brestois ou lorientais, elle s'appliqua à devenir la vedette de ce très humble village où une petite société assez choisie la considéra avec admiration et la consacra d'emblée sa souveraine.

Michel contemplait d'un œil respectueux la photographie de sa mère. C'était encore une très belle personne. L'approche de la quarante-cinquième année durcissait des traits jadis un peu flous, les prunelles sombres avaient une expression dédaigneuse, la bouche mince un pli hautain.

Mme Kermar, née de Montelles, comme l'annonçaient assez sottement de vaniteuses cartes de visite, possédait un port majestueux qui lui semblait le comble de la distinction. Elle était persuadée d'avoir fait un très grand sacrifice en épousant le docteur Kermar dont le nom obscur la chiffonnait

encore après vingt-cinq ans de ménage, et elle avait secrètement rêvé de mettre devant ce nom un tout petit « de » qui l'eût réconciliée avec une telle roture. Elle avait eu beau s'acharner à découvrir des parchemins imaginaires, des alliances problématiques avec de vieilles familles de l'Ouest, le bon docteur, qui était plein d'esprit et de bon sens, la rabroua vertement et lui enjoignit de ne plus recommencer pareille tentative.

Michel adorait son père, mais il craignait sa rudesse qui l'avait souvent effarouché; quant à sa mère, il la redoutait infiniment, car il n'ignorait pas qu'elle reportait sur sa tête les plans ambitieux ébauchés jadis. Elle répétait parfois au jeune homme :

— Je te veux célèbre. Le nom des Kermar doit sortir de l'oubli; c'est à toi qu'incombe cette tâche. Tu seras un grand savant : un émule de Pasteur, de Roux!

Un peu terrifié, Michel essayait de protester :

— Moi! Oh! vous plaisantez, mère! Pourquoi pas mon frère aîné plutôt?

— Parce que Pierre est trop paresseux pour s'arracher à l'ombre dans laquelle il se complaît. Laisse-le dans sa terne garnison de Toul, il y est bien!

Cette fois Michel regarda une épreuve de kodak qui représentait ce bon Pierre pendant son temps de Saint-Cyr. Pierre était un brave cœur, plein de belle humeur et d'entrain. Il ne se faisait jamais de bile, était entré avant-dernier à l'Ecole, sorti le dernier, et si heureux de son sort avec cela!... Il n'avait d'autre rêve que de pêcher des ablettes ou des brochets dans la Moselle, en rentrant de l'exercice, se bourrer de gâteaux chez le pâtissier de la rue Michâtel. Excellent danseur, il était la ressource des maîtresses de maison déshéritées, et traversait agréablement l'existence, toujours content, bien portant, fier de sa superbe santé et de son endurance physique qui lui permettait de passer une nuit entière au bal après une journée de dures manœuvres.

Michel envoya par la pensée un souvenir ému à ce gai compagnon, et s'absorbait dans la contemplation de deux adolescentes, en plein âge ingrat, Luce et Yvonne, ses petites sœurs, lorsqu'un coup de poing dans sa porte le fit sursauter. S'arrachant à sa méditation, il se leva pour aller ouvrir et se

trouva nez à nez avec la grosse Marianne, la cuisinière de la pension de famille, une veuve du pays d'Auray, presque sa compatriote :

— Ah! monsieur Michel! venez vite, je vous en prie, vous qui êtes quasiment médecin! Y a là-haut une jeunesse qui se meurt, qu'est peut-être ben périe pendant que je venais vous quérir!...

Déjà le jeune étudiant s'élançait hors de sa chambre; la femme le suivit à grand'peine, monologuant, tout essoufflée, en gravissant les marches de l'escalier :

— Je rentrais de bonne heure, rapport à mes fourneaux, du quartier de l'Etoile où j'avais été voir ma sœur qu'est fille de chambre dans une maison huppée, lorsque j'entends dans la pièce voisine : « Ah!... » un grand soupir... et puis un bruit comme si quelqu'un serait tombé par terre!...

« Seigneur! que je dis, on dirait un mourant qui trépasse! J'ai eu peur, rapport aux revenants, puis tout de même j'ai eu honte de moi, et prenant mon courage à deux mains, je vas frapper à la porte de la chambre. Rien ne me répond. Je recogne, puis j'entre. Ma Doué! qu'est-ce que je vois! Allongée sur le plancher, la petite demoiselle polonaise, si pâle, si blanche, que mon sang n'a fait qu'un tour et que j'ai couru vous chercher, monsieur Michel! Pensez un peu si c'est une responsabilité! Y sont tous à se promener, y a personne que vous dans la maison avec la vieille Anglaise timbrée qui fait tourner les tables. C'est sûrement pas elle qui me donnerait du secours! Ah! c'est-y haut! c'est-y haut! Enfin nous y voilà!...

C'était bien haut, en effet, ce quatrième étage en colimaçon qui terminait la confortable pension de famille, et servait de réduit aux gens de cuisine et menu fretin de l'établissement. Marianne élevait au-dessus de la tête du jeune homme un lumignon fumeux qui éclaira vaguement toute une scène dramatique; un mauvais galetas sous les combles, un lit de fer, une table couverte de livres et de cahiers à l'aspect ébarbatif, deux chaises dépaillées, et, gisant sur le sol, une mince silhouette de femme, au visage de cire, les bras tombant le long du corps en un geste d'impuissance et de désespoir.

Michel la crut morte. Aidé de la Bretonne, il releva légèrement le buste de l'infortunée et appuya son oreille sur le cœur qui battait à petits coups

sourds, irréguliers. A tout hasard, il plaça sous les narines pincées le flacon d'éther qu'il avait saisi en sortant de sa chambre. De longues minutes passèrent. Un souffle à peine perceptible filtrait entre les lèvres closes de la jeune fille, soulevant le peignoir de méchante indienne qui revêtait sa forme fragile et la préservait si peu du froid en ce rigoureux hiver.

Michel, curieusement, épiait le réveil de la vie sur ce visage glacé, qui lui parut trop maigre pour être beau; de longs cheveux ondulés, très noirs, presque bleus, s'étaient dénoués, enveloppant la malheureuse d'un royal manteau. Une demi-heure, longue comme un siècle, s'écoula. Le verbiage de Marianne reprit son cours :

— Ah! Seigneur Jésus! C'est-y malheureux de voir de belles jeunesses se tuer de travail pour imiter les hommes! Celle-ci étudie la médecine, tout comme vous, monsieur Kermar. Elle est venue de son pays de loups voici trois ans. D'abord elle était installée dans une pension de la rue des Saints-Pères; et puis son petit magot s'en alla peu à peu. Lorsqu'elle est arrivée ici, elle pouvait encore se payer la dernière pension à quatre-vingts francs; enfin, de fil en aiguille, diminuant toujours, elle n'a plus pris que sa chambre, disant qu'elle aimait mieux manger n'importe où. Au commencement de l'hiver elle a demandé à Mme Pradin de lui louer cette mansarde. Pauvre demoiselle, c'est-y triste tout de même! Sûr, c'est l'étude qui l'a tuée!... Des fois que ce serait une « méningie », monsieur Michel?...

Et très fière de connaître un mot savant, de suggérer un diagnostic, Marianne interrogeait le jeune Kermar des yeux. Celui-ci secoua la tête. Cette syncope prolongée déroutait sa science encore novice! Ayant employé sans succès tous les moyens usités en pareil cas, il dit, de guerre lasse :

— Restez ici, Marianne, je vais lui faire une piqûre d'éther et cours chercher mon ami le docteur Impharnès qui habite tout près d'ici. J'ai déjeuné chez lui, je sais qu'il ne doit pas sortir. Il saura mieux que moi ce qu'il faut tenter.

Et Michel, dégringolant rapidement les marches de l'escalier, prit une petite trousse dans le tiroir de son armoire à glace, et remonta aussi vite qu'il était descendu. Il souleva la manche du peignoir d'in-

dienne et injecta sous la peau de l'avant-bras le contenu d'une ampoule d'éther, puis, prenant au passage son chapeau et son pardessus, s'élança, courant presque, vers le boulevard Saint-Germain où demeurait Impharnès.

Ce nom, à consonnance exotique, appartenait à un Celte pur sang qui, comme tant d'autres, était venu faire consacrer à Paris une célébrité commençante. Homme loyal entre tous, d'une franchise presque brutale, praticien habile, époux modèle et père incomparable, Yves Impharnès incarnait pour Michel la perfection faite homme. Il l'aimait d'une amitié touchant à la vénération et, de son côté, le docteur protégeait ce petit camarade qu'on lui avait confié et dont l'âme avait avec la sienne de secrètes affinités. Tous les dimanches Kermar déjeunait chez les Impharnès. La jolie Madeleine, la femme d'Yves, s'amusait à le taquiner, puis, se mettant au piano, l'accompagnait, car il avait une voix charmante; les enfants écoutaient sagement, cinq beaux bébés très rapprochés qui formaient une couronne rayonnante à la jeune mère et dont le père était plus fier que de sa vogue retentissante.

Michel sonna à coup sûr à la porte du vieil hôtel où il savait trouver le docteur.

Sans prendre le temps d'avertir du motif de sa visite la femme de chambre qui venait lui ouvrir, il entra en coup de vent dans le grand salon où Madeleine jouait encore une sonate de Beethoven, pendant que le docteur, à quatre pattes sur le tapis, promenait au galop, ses deux derniers enfants juchés sur son dos. Il se releva d'un bond en entendant la porte claquer brusquement, puis, reconnaissant Michel et éclatant de rire :

— C'est toi, mon vieux, tu me surprends dans une scène imitée de Henri IV. Est-ce une tasse de thé que tu viens nous demander? à moins que ce ne soit la main de ma fille?... ce serait un peu tôt, j'en conviens!

Mais le visage sérieux de Micheline se détendait pas à cette plaisanterie, et il dit très vite :

— Je venais vous chercher, Yves, un cas urgent : une étudiante de la pension Pradin est tombée en syncope. On m'a prévenu, j'ai tenté de la ranimer et n'y parviens pas; voulez-vous venir?

— Tout de suite, mon ami. Madeleine, je ne serai probablement pas longtemps; si je tardais, commence à dîner sans moi.

Et Impharnès, embrassant tendrement le beau front de sa femme, les boucles des cinq bébés, sortit d'un pas rapide, précédant Kermar qui le suivait à grand'peine.

Durant le court trajet, le docteur formulait un bref interrogatoire :

— Elle est jeune ? travaille beaucoup ? surmenage ? quelle situation de fortune ?

Michel, une heure auparavant, ne soupçonnait même pas l'existence de ce pauvre oiseau de passage, échoué à quelques pas de lui. Qu'aurait-il pu en dire ? Mme Pradin organisait merveilleusement l'agencement de son « Family Hôtel », dont le premier et le second étages étaient habités par des étudiants aisés ou des voyageurs cossus. Majestueuse et digne, présidant de très haut à ses fonctions, elle avait la qualité rare dans sa profession d'être fort discrète et n'entretenait pas ses locataires de potins sur les faits et gestes des uns et des autres. Sans doute même s'occupait-elle peu de ceux qui, comme la jeune Polonaise, étaient quantité négligeable parce qu'ils n'apportaient pas à son budget un sensible accroissement. Ceux-là elle les ignorait, et rien que de penser à la solitude et au délaissement probables de la jeune étudiante, Michel avait froid dans le dos.

Ils étaient arrivés. Dans le vestibule ils rencontrèrent Mme Pradin qui avait été mise au courant de l'événement dès son retour. Elle les accueillit avec un : « Est-ce grave ? » qui révélait bien la nature de ses soucis. Il est toujours désagréable pour une tenancière d'hôtel d'avoir une mourante dans sa maison, et elle songeait avec un certain agacement que cette petite étrangère aurait bien dû avoir le tact d'aller s'éteindre ailleurs. Maintenant que le docteur Impharnès connaissait la situation, on ne pourrait l'expédier à l'hôpital et il faudrait la conserver chez elle.

L'hôtelière voulut, à cause du praticien, sauver les apparences et risqua une larme hypocrite : « Pauvre enfant ! c'est inimaginable !... Je monte, docteur ? » Le ton était interrogateur. Impharnès, avec sa brusque franchise, rompit ce lamento :

— Inutile, madame. En pareil cas les femmes s'agitent et brouillent tout. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

— C'est bien, je reste, dit la dame d'un air piqué;

d'ailleurs il y a une femme de chambre là-haut.

— Cela suffit.

Et Impharnès, laissant Mme Pradin furieuse de sa sortie, mais néanmoins satisfaite de s'épargner une corvée, grimpa le large escalier qui se faisait plus étroit en approchant du toit.

La brave cuisinière, qui avait envoyé un marmiton rallumer son fourneau, était restée au chevet de la malade. Et comme elle ne pouvait rien pour la soulager, elle avait pris son rosaire et l'égrenait avec un reste de sa piété des anciens jours, un peu effritée depuis tant d'années passées dans la capitale, mais qu'elle retrouvait aux moments d'angoisse.

Impharnès s'était dirigé vers le petit lit de fer sur lequel gisait l'étudiante, et déjà sa tête puissante, aux épais cheveux bouclés, s'appuyait contre le cœur détraqué et il l'auscultait minutieusement.

Michel le regardait faire, retenant son souffle. Il connaissait assez son maître pour savoir qu'il ne fallait jamais intervenir au milieu d'un examen, ses yeux errèrent sur les murs nus, humides, où la tapisserie se décollait de place en place, laissant apercevoir un platras douteux, semé de moisissure. A une patère pendaient une robe noire, un paletot et une toque, l'unique défroque de l'étudiante. Sur la table les livres entassés portaient un nom, le même partout : « Meta Rojarska », et Michel dut en déduire que c'était celui de l'infortunée.

Yves se relevait. Michel osa un :

— Eh bien ? timide.

Le docteur haussa ses robustes épaules :

— Eh bien! il y a, mon cher, que cette malheureuse se meurt de faim tout simplement.

— Jésus! Ma Doué!

La Bretonne, qui était restée silencieuse jusque-là, révéla sa présence par un cri aigu.

Yves se retourna vers elle, furieux :

— Qu'est-ce que vous fichez ici, vous ? fit-il de sa voix rude.

— Je... j'étais... je veillais la demoiselle... Je suis la cuisinière! finit-elle par avouer épouvantée.

— La cuisinière ? Eh bien, vous êtes plus utile que nous en la circonstance! Avez-vous du bouillon ?

— Oui, sûr, et du bon! le pot-au-feu mijote depuis midi.

— Alors montez-en une tasse. Nous allons essayer d'en faire avaler quelques gouttes à notre malade.

Aussi vite que sa corpulence le lui permettait, la grosse Marianne s'élança dans l'escalier.

Comme si elle eût attendu ce moment pour renaître à la vie, l'étudiante ouvrit les yeux et, d'un air hagard, examina les deux hommes :

— Où suis-je ? murmura-t-elle d'une voix faible.

— Chez vous, ne vous troublez pas, mon enfant, dit le docteur avec bonté.

— Ah ! mais comme j'ai mal ! reprit-elle en serrant les bras contre son buste amaigri. Ah oui ! je me rappelle ! je suis tombée, j'avais si faim !...

— Ne vous agitez pas, recommanda Impharnès, plus ému par cette scène lamentable qu'il ne voulait l'avouer.

Michel, éperdu, contemplait tour à tour son ami et la pauvre enfant. Quoi ! était-il possible que, dans la même maison que lui, une femme eût failli mourir d'inanition ! Quels drames ignorés se jouaient donc dans ce grand Paris où la misère, protégée par l'égoïsme humain, se cache derrière un impénétrable rideau, où des corps agonisent faute d'un peu de pain, sans qu'on s'inquiète de ce qui se passe à côté de soi, et où l'on vit indifférent aux besoins d'autrui, ne sachant ni qui naît ni qui meurt. Etrange oubli des préceptes de divine charité qui fait qu'on abandonne à un sort fatal des êtres qu'on eût pu si facilement sauver !

Déjà Marianne, toute haletante, remontait tenant un plateau qu'elle n'avait voulu confier à personne. Le docteur, sans façon, le lui prit des mains, et, s'approchant de Meta, commença de lui faire absorber, cuillerée par cuillerée, une légère quantité de bouillon. La main de la jeune fille se crispait sur le bol :

— Encore, encore ! dit-elle d'un ton avide, et l'immenses yeux gris, que Michel s'avisa tout à coup de trouver très beaux, sous leurs longs cils noirs implorèrent le docteur. Mais celui-ci, inébranlable dosait lentement le succulent consommé.

Le rose de la vie semblait renaître aux joues décolorées de la Polonaise ; elle buvait gloutonnement et d'un geste presque animal que le docteur arrêta par un bref :

— C'est assez !

Alors la pauvre créature, au son de cette voix, parut reprendre conscience et se douter de l'anomalie de sa situation.

L'instinct qui l'avait fait obéir passivement à des inconnus fit place à sa défiance naturelle et, rougissant violemment, elle demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Un médecin et un ami, répondit Impharnès, très calme. Soyez sans inquiétude, vous avez été souffrante et l'on m'a fait appeler pour vous soigner.

Meta se redressa :

— Mais je ne suis pas malade, dit-elle avec un peu d'impatience.

— Non, seulement presque mourante ! déclara Impharnès ironiquement, la fixant de ses yeux bleus où passaient des lueurs d'acier.

La jeune fille comprit qu'il était inutile de feindre et, devant ces étrangers qui désormais connaîtraient la misère qu'elle s'était tant appliquée à cacher, elle fondit en larmes, dérobant son visage derrière ses mains effilées.

— Allons, c'est la crise salutaire, affirma le docteur. Nous vous laissons, mademoiselle ; il vous faut encore du repos. Je vais formuler une ordonnance et je reviendrai demain.

Il se rapprocha de Meta et, prenant dans sa grande main loyale les petits doigts amaigris :

— Ayez confiance en moi, mon enfant, je ne vous veux que du bien, dit-il encore.

Elle le regarda, les yeux pleins de larmes, trouvant la force de sourire en disant : « Merci ! » et bien qu'elle ne s'expliquât pas la présence de Michel, elle lui tendit aussi la main en redisant le même mot de gratitude, d'une voix à la fois contenue et passionnée.

II

Après avoir tenu un éloquent discours à Mme Pradin pour la prier de veiller un peu mieux sur sa pensionnaire et de les avertir à la moindre alerte, les deux hommes revenaient lentement le long de la rue de Rennes. Durant un moment ils restèrent silencieux, émus encore par le drame qu'ils venaient de coudoyer.

Impharnès murmura soudain :

— C'est atroce !

Et pas une minute Michel ne douta qu'il pensât à quelqu'un d'autre que Mlle Rojarska.

Lui-même était intimement bouleversé de tant de misère qu'il n'eût jamais osé soupçonner. Il possédait une fraîcheur d'impressions très grande que la vie dévorante de Paris n'avait pu entamer. Ni blasé ni sceptique, il ne concevait pas que la misère fût fatalement le résultat du vice ou de l'incurie et son âme naturellement généreuse s'indignait de ce que, en un siècle de progrès et de science, une femme délaissée de tous pût encore mourir de faim.

Il confia son douloureux étonnement à son ami qui haussa tristement les épaules :

— Eh oui, mon cher, c'est une catastrophe qui ne devrait plus arriver. On nous berce tellement de belles théories d'altruisme, de secours mutuel, que l'on se demande comment la pauvreté peut encore exister. Hélas ! elle se cache parfois si bien que nous nes avons pas la découvrir et qu'il ne lui reste que la ressource d'expirer décemment, à l'abri des yeux indiscrets ! C'est le sort qui attendait cette malheureuse enfant sans le concours inattendu de la brave femme de cuisinière !

— Mais, mon cher Yves, reprit Michel soucieux, nous avons arraché ma jeune voisine à la mort, n'est-ce pas reculer pour mieux sauter ? Le danger que nous venons de combattre ce soir ne sera-t-il pas le même demain ? Que réserve l'avenir à cette infortunée ? Ne va-t-elle pas retomber dans sa solitude, dans son délaissement ? Qui donc lui viendra en aide ?

Impharnès eut un geste rassurant :

— Ne t'inquiète pas, mon bon, Madeleine va s'occuper de l'affaire et arrangera tout cela !

Un soupir de soulagement sortit de la poitrine du jeune étudiant. Du moment que Madeleine prenait en main la cause de la petite Polonaise, celle ci était sauvée d'avance.

Et Michel, avant de l'admirer en réalité, revit en imagination la lumineuse figure de cette femme de bien, qui, au lieu de se complaire égoïstement dans son bonheur domestique, rayonnait au dehors et, vouant sa jeune vie à son mari, ses enfants et les pauvres, savait se partager assez pour que chacun crût posséder le meilleur d'elle-même. Lorsqu'on la mit au courant de ce qui venait d'arriver, Madeleine eut un mouvement de stupeur :

— Mais c'est affreux ce que vous me contez là! dit-elle d'une voix pleine d'angoisse. Une femme, mourir de faim, à deux pas de gens qui n'ont rien su de sa détresse, dans une maison pleine de monde!... Je n'eusse jamais pensé que pareil abandon fût possible!...

Et la jeune femme serra un peu plus fort dans ses bras sa fille aînée qu'elle tenait sur ses genoux, comme si elle redoutait pour elle le même drame obscur et douloureux. Ses yeux bleus s'emplirent de larmes lorsque Yves narra en détail son arrivée dans cette chambre misérable, et le désarroi de la pauvre fille quand, revenant à la vie, elle s'était rendu compte que des étrangers seraient désormais au courant de sa pénible existence.

— Elle m'a paru très fière, dit Impharnès, je ne serais pas éloigné de croire qu'elle appartient à une famille déchue. Toutefois, il convient de ne pas s'emballer: évidemment notre devoir est tout tracé. Nous pouvons et nous devons venir en aide à cette malheureuse que le hasard, ou plutôt la Providence, a placée sur notre route, seulement il n'est pas défendu d'user de prudence en la circonstance. D'ailleurs, une première intervention n'engage à rien. Nous avons la faculté de l'aider financièrement si nous apprenons qu'elle n'est pas absolument digne d'intérêt. Dans le cas contraire, un secours moral s'impose, allant de pair avec le secours financier. Quoi qu'il en soit, nous ne l'abandonnerons pas.

— C'est aussi mon avis, reprit Madeleine de sa voix calme et ferme. Il est relativement facile, même à Paris, de prendre, de façon discrète, tous les renseignements possibles; je commence à connaître la manière d'opérer, et d'ici peu de jours, je saurais à quoi m'en tenir sur le compte de Mlle Rojarska. Si ce que l'on me communique à son sujet ne me satisfait pas entièrement, nous nous bornerons à lui fournir les subsides nécessaires à sa vie de chaque jour autrement je m'arrangerai pour qu'elle soit moins seule, moins délaissée, je puis lui procurer des leçons. Si elle est étudiante en médecine, elle doit avoir une culture déjà approfondie, et posséder quelques loisirs qui lui permettront de gagner honorablement sa vie en suivant la carrière qu'elle a choisie. De toutes façons, nous ne la laisserons pas dans cette impasse, pauvre fille!

— Elle peut se vanter de m'avoir fait passer un

mauvais quart d'heure ! déclara le docteur. Je commençais à me demander ce que j'allais bien pouvoir tenter comme expérience de sauvetage lorsqu'elle a eu l'heureuse idée de reprendre ses sens. Michel en était bouleversé, n'est-ce pas, Michel ?

Le jeune Kermar inclina la tête en signe d'affirmation.

— Tu ne me parais même pas complètement remis dans ton assiette après cette série d'émotions ! Madeleine, ce garçon à besoin d'être remonté ; nous le gardons à dîner, et auparavant je vais lui servir un verre de mon vieux porto d'origine, qui fait merveille en pareil cas !

Michel voulut s'opposer à tant de sollicitude de la part de son ami, disant qu'il n'était pas une femmelette, qu'il en verrait bien d'autres, et, qu'au surplus, il n'était pas aussi troublé qu'on voulait bien le croire. Impharnès lui imposa silence, et Madeleine, elle-même, se crut permis d'insister :

— Mais si, mais si, mon petit enfant (elle affectionnait cette appellation qui la mettait très à l'aise vis-à-vis du camarade de son mari), vous allez passer une bonne soirée en famille et cela vous fera oublier toutes les tristesses de votre après-midi.

— Je vais vous gêner ! protesta Michel, vous aviez peut-être des projets que ma présence entravera ?

— Pas d'autres projets que de dîner en tête à tête et de rester tranquillement au coin de notre feu, Madeleine jouant du piano, moi l'écoutant béatement en fumant ma vieille pipe. Tu vois, mon cher, que tu ne nous déranges nullement.

— Alors, j'accepte.

Et Michel, ravi au fond, commença une partie de cache-cache avec les deux aînés des Impharnès.

Il aimait la vie familiale que les deux époux avaient su se réserver au sein de ce grand Paris, dans ce vieil hôtel dont les murs épais ouataient les bruits de la cité et cachaient jalousement un bonheur presque sans mélange.

Madeleine quitta l'immense salon aux boiseries blanches dont les dessus de portes étaient peints de copies de Watteau avec des bergères roses et bleues, des bergers galants et des moutons enrubannés. De beaux vieux meubles, solides sous leur forme élégante, recouverts de soieries aux tons effacés, s'éparpillaient au petit bonheur, en un désordre harmonieux, sur le tapis persan de haute

laine. Le piano à queue était placé entre deux larges fenêtres voilées de tulle ; le casier à musique débordait des partitions si souvent feuilletées ; des fleurs s'échappaient de deux vases de Saxe graciles et légers, d'un grès flamand et d'une potiche de vieux Japon. Madeleine avait la passion des fleurs, comme celle de la musique, et faisait elle-même ses bouquets, avec une telle grâce, un tel souci de l'art, qu'ils arrivaient à être de véritables petits chefs-d'œuvre.

La jeune femme entra dans la salle à manger où elle présida le dîner des trois derniers bébés, puis, aidée de la bonne d'enfants, elle monta les coucher et revint bientôt auprès de son mari et de Michel qui regardaient un album de photographies avec les deux aînés. Elle était blonde, grande, bien proportionnée, quoique menacée d'un certain embonpoint ; ses larges prunelles bleu foncé regardaient bien en face et auraient paru presque hardies si elles n'avaient été tempérées par le sourire des lèvres qui, lui, était presque timide. Madeleine était la décision, la fermeté faite femme. Orpheline de bonne heure, obligée par la force des choses à s'occuper elle-même de ses intérêts, avant son mariage avec Impharnès, elle avait conservé de son indépendance première, le goût des situations nettes, l'horreur de l'hypocrisie et de la faiblesse. Elle allait droit au but, ignorante volontaire des barrières et conventions mondaines qu'elle traitait de mensonges. Femme de devoir, dans toute l'acception du mot, elle unissait à des qualités exceptionnelles le charme irrésistible d'une nature d'artiste et l'attrait d'un physique séduisant. En fait de famille, il ne lui restait que des parents éloignés, aussi son mari était-il tout pour elle. Il lui tenait lieu des affections qui lui avaient manqué dans la première partie de son existence. Elle l'admirait autant qu'elle l'aimait, et bien qu'elle se tînt tout à fait à l'écart des études abstraites qui faisaient les délices d'Yves, elle était pour lui une compagne idéale, à l'intelligence vive, au cœur exquis, dont la sérénité lui semblait apaisante comme l'est une matinée de printemps au sortir d'une bataille.

En se mettant à table, Madeleine dit gaiement à Michel :

— Mon petit enfant, c'est à la fortune du pot [illegible] bouillon traditionnel, du bœuf à la sauce tomate

un plat de macaroni au jambon, et du riz à l'impératrice. Par exemple, vous êtes autorisé à reprendre quatre fois de chaque plat !

Elle avait elle-même un solide appétit ; quant au docteur, selon sa propre expression, il dévorait ! Michel, en dégustant les mets, simples sans doute, mais extrêmement soignés, ne put s'empêcher de songer à la Polonaise qui avait failli mourir de faim, et il ressentit quelque remords de n'avoir jamais connu pareil supplice...

Après le dîner, les enfants montèrent se coucher. Impharnès prit sa pipe, s'installa confortablement dans un fauteuil Louis XIV, auprès de la haute cheminée de marbre gris veiné de rose, tandis que Madeleine, se mettant au piano, disait à Michel :

— Qu'allez-vous nous chanter ce soir ?

Il chercha un peu dans le casier à musique qu'*il* bouleversait sans vergogne, et, choisissant enfin la partition de *Sigurd*, indiqua à son accompagnatrice l'air célèbre : « Esprits gardiens de ces lieux vénérés ».

A cette époque le chef-d'œuvre de Reyer passait encore pour être une musique très moderne que les profanes ne comprenaient pas. Michel la goûtait intensément et l'interprétait à ravir. Il avait une voix de ténor, à la fois pure et sonore, toute faite de nuances et d'expression. Madeleine lui disait parfois :

— Mon petit enfant, vous mettez trop d'âme dans ce que vous chantez, vous m'en donnez froid dans le dos, j'ai peur de n'être pas à la hauteur...

Cependant elle excellait dans sa partie sacrifiée d'accompagnatrice et s'appliquait à faire ressortir encore davantage le charme de cette voix si prenante déjà.

Pourquoi ce soir-là, lorsqu'il chanta :

> Hilda, vierge au pâle sourire ?
> Jeune lys, tremblant sous ses fleurs,
> C'est ton doux nom que viendra dire
> Sur ma tombe la nuit en pleurs !

Michel rêvait-il malgré lui à la blanche Polonaise qu'il avait entrevue dans un sommeil voisin de la mort ? Pourquoi involontairement son cœur pensait-il « Meta », tandis que ses lèvres murmuraient « Hilda » ?

Il eût été bien en peine de l'expliquer. Certes, s'il eût approfondi ses impressions, en les analysant un

peu plus, il se fût traité d'insensé. Avait-on idée d'être obsédé sans cesse par une petite étrangère dont il ne soupçonnait pas l'existence quelques heures auparavant! Michel, impatienté, mit sur le compte des émotions de cette soirée dramatique la facilité avec laquelle son esprit se reportait constamment vers Meta Rojarska, puis, s'absorbant dans une œuvre nouvelle d'un auteur en vogue que Madeleine voulait lui faire déchiffrer, il ne voulut plus songer qu'au morceau compliqué, mais réellement beau que la jeune femme lui mettait sous les yeux. A dix heures on servit le thé. L'étudiant, serrant les mains de ses amis, se retirait. Impharnès en le quittant lui dit :

— J'irai demain matin à la pension Pradin, il faut que je recommande à sa distinguée propriétaire l'alimentation de ma rescapée.

— Vous accompagnerai-je ? interrogea Michel.

Les sourcils d'Yves se levèrent en signe d'étonnement :

— Et pourquoi, mon petit? Ta mission est terminée, tu n'as plus rien à faire là-bas et ta présence y paraîtrait plutôt déplacée.

— C'est vrai! je ne possède pas votre science! fit Kermar avec un peu d'emphase.

— Bon! tu ne vas pas te fâcher parce que je te dis la vérité; ma science, comme tu le dis, est peu de chose et ne peut te faire envie.

— Je plaisantais, Yves, reprit Michel qui avait rapidement surmonté un instant de mauvaise humeur. Au revoir, mon cher ami. Et remontant lestement la rue de Rennes, assez mal éclairée en ce dimanche d'hiver, le jeune Kermar, de son pas allègre, regagna son gîte dans la rue Cassette.

Intérieurement il bougonnait quelque peu contre l'ingérence d'Yves dans sa vie privée.

— Suis-je donc un enfant qu'on me dicte ainsi ce qui est correct ou pas ?

Il eût été bien plus vexé s'il avait entendu les confidences que faisait à son sujet Impharnès à sa femme.

Madeleine, repassant les événements de l'après-midi, disait :

— Quelle aventure que celle de tantôt! C'est à ne pas y croire,

— Oui, répondit Yves soucieusement, et il serait préférable de ne pas y attacher autant d'importance devant Michel.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est un être impressionnable à l'excès et qu'il pourrait s'emballer...

— Tu ne veux pas dire qu'il s'est déjà épris de cette jeune Polonaise ?

— Non, mais cela pourrait arriver. Michel est de sa nature très Don Quichotte ; cette étrangère qui tombe du ciel, parée de l'auréole des victimes ou du martyre, a peut-être frappé son imagination, et je vois d'ici le beau tapage que nous ferait la famille Kermar si elle apprenait que, grâce à nous, ces deux enfants ont pu être rapprochés. Il vaudra mieux, Madeleine, qu'ils se rencontrent le moins possible chez nous.

— Sois tranquille, mon ami, je m'arrangerai en conséquence, mais je crois que tu t'exagères l'importance d'un tel événement. Michel n'est occupé que de ses études ; la musique est son seul délassement, son cœur n'a pas encore parlé. Songe donc, il est si jeune ! c'est un enfant ! je suis bien certaine qu'il ne pense pas au mariage.

— Puisses-tu dire vrai ! Moi, j'ai le pressentiment qu'il va nous arriver des désagréments !

— Allons, mon grand, ne sois pas pessimiste. Il faut toujours augurer favorablement de l'avenir !

Et la gaie Madeleine frappa d'une main affectueuse sur la large épaule du docteur.

Il la considéra une minute, plongeant dans les yeux de pervenche son clair regard d'acier, et, un peu ému, lui dit :

— J'aurais aimé souhaiter à mon jeune camarade une femme telle que toi, mais il n'y en a pas d'autre au monde !

— Certes non, reprit-elle en riant, il y en avait une, mais je l'ai tuée !

Et sur cette boutade qui, dans un baiser, les fit rire tous les deux, ils clôturèrent l'entretien.

Michel, en rentrant dans le vestibule de l'hôtel, trouva justement Marianne qui remontait. Il fut enchanté d'avoir un prétexte commode pour s'inquiéter de la santé de sa voisine.

— Eh bien, Marianne, comment va votre malade ?

— Beaucoup mieux, monsieur Michel. Ah ! elle peut se vanter d'avoir eu de la chance !

— C'est aussi mon avis !

— Voulait-elle pas se lever dès ce soir pour reprendre ses cahiers ! Mme Pradin, qui était allée

la voir, lui a dit que le docteur s'y opposait absolument; alors elle a cédé en pleurant un peu, et puis elle s'est résignée. Pauvre demoiselle, elle est faible comme un petit poulet! Guérira-t-elle, monsieur Michel ?

— Bien sûr que oui. Présentez-lui mes hommages. Bonsoir, Marianne.

— Bonsoir, monsieur Michel.

Michel regagna sa chambre. Son sommeil fut hanté d'une vision blanche, aux joues de cire, dont les grands yeux gris l'obsédaient. En vain il la chassa; le doux fantôme revenait toujours.

III

Si éloigné que fût Plumernan d'un centre mondain, on y conservait des mœurs de bonne compagnie et la tradition d'agréables réceptions entre voisins. Cela tenait sans doute à ce que — quelque cent ans auparavant — de riches armateurs qui avaient passablement couru le monde sur leurs navires formaient dans cette bourgade perdue une société assez fermée, triée sur le volet, dont les dîners pantagruéliques restaient célèbres dans les annales du pays.

Plumernan, depuis de longues années, s'endormait dans le désœuvrement et l'apathie. Il n'armait plus de beaux dundees pour la pêche au thon. Ses chantiers inactifs ne servaient que de but de promenade aux enfants, même les torpilleurs en oubliaient le chemin et ne venaient plus guère accoster à ses quais. Pourtant ces mêmes quais avaient jadis servi d'embarcadère à de solides vaisseaux qui partaient pour la campagne d'Islande ou de Terre-Neuve. Grâce au chenal, il y avait toujours un assez fort tirant d'eau; mais petit à petit la vogue s'était portée sur des ports plus importants. Les édiles, se désintéressant totalement de l'avenir de leur commune, n'avaient rien fait pour retenir les armateurs et les constructeurs; les bassins s'étaient envasés, tant et si bien qu'en ce début d'année 1893 le bourg ne comprenait plus comme population que quelques vieilles familles qui y étaient nées, qui y mourraient, et

tout un quartier de marins qui faisaient la petite pêche dans la baie de Quiberon.

L'été, cette population se triplait par l'adjonction de baigneurs venus en majeure partie de Paris, des « yachtmen » qui, sur de légers « raffiots », couraient le golfe. Cette invasion de citadins durait exactement deux mois. Durant juillet et août l'aspect du petit pays changeait du tout au tout. A chaque tournant du chemin on rencontrait un peintre et son chevalet, une élégante en costume voyant, quelquefois même — ô horreur! — une femme à bicyclette, en pantalon de zouave.

Des enfants tapageurs s'ébattaient sur l'étroite plage de sable; des canots blancs sillonnaient la mer bleue; les grands mélèzes abritaient des artistes peintres en tenue excentrique, et des gens célèbres se logeaient dans des maisons de pêcheurs. On appelait ces gens « des étrangers », et cette phrase prononcée dédaigneusement, avec un air de vague rancune, par les indigènes, établissait une démarcation entre eux et la population flottante. Les vieilles familles de Plumernan se seraient bien gardées de frayer avec ces inconnus qui les effarouchaient sur tant de points. On les fuyait comme la peste! Les jeunes filles, dès l'adolescence, étaient mises en garde contre le genre déplorable des baigneurs; les jeunes gens eussent été déshonorés s'ils avaient fréquenté l'un de ces bannis! Tout Plumernan vivait et s'enrichissait de ces étrangers; il les hébergeait moyennant finances, mais ne leur accordait pas droit de cité, et lorsque l'équinoxe d'automne chassait ces frivoles oiseaux, le bourg retombait dans sa morne somnolence.

Mme Kermar avait fortement scandalisé l'opinion publique en ouvrant les portes de sa vieille maison à quelques baigneurs que le docteur soignait. Mais elle était assez adroite pour ménager à la fois et cette source de profits pécuniaires et la réputation de son salon. Elle eut des réceptions d'étrangers auxquelles elle ne convia point ses concitoyens, et ceux-ci ne purent se croire lésés puisqu'elle leur prodigua amabilité sur amabilité, et leur fit l'honneur de les admettre à sa table. Placée entre deux feux, elle sut diriger sa barque si savamment que, tenant pour ainsi dire la première place dans ce petit monde vieillot, suranné, à l'esprit étroit, aux idées de l'autre siècle, elle se concilia en même temps

les sympathies de Parisiens ultra-modernes qui apportaient à la clientèle du docteur un sérieux appoint.

En son for intérieur Mme Kermar (née de Montelles) avouait qu'elle eût préféré la vie factice, trépidante, de la grande ville, mais elle se rendait bien compte que là elle n'eût peut-être joui que d'une place de second ordre tandis que dans ce petit trou pas cher elle était la reine incontestée de sujets qui l'admiraient aveuglément.

Deux mois d'une existence moins austère lui donnaient la force de supporter sa réclusion involontaire des dix autres mois. Elle se dédommageait de la monotonie de ces hivers à la campagne en recevant le plus possible. Son « jour » était couru par toutes les dames de Plumernan qui, chaque mardi, se pendaient à sa sonnette. Il y avait deux ou trois femmes d'anciens armateurs, celles du receveur d'enregistrement, du percepteur. Deux vieux officiers de marine en retraite, qui avaient été des camarades du commandant de Montelles, venaient vers cinq heures faire un doigt de cour à la belle maîtresse de céans. Mme Kermar offrait le thé et des petits gâteaux! Cette innovation, que l'on jugeait tout bas un peu osée, amenait un surcroît de visiteurs, et c'était l'une des joies de l'orgueilleuse mère de Michel que de pouvoir dire le soir à la dernière venue de ses bonnes amies :

— Ouf!... ma chère, je n'en puis plus! Songez donc! encore quatorze personnes aujourd'hui! Que c'est donc fatigant!

Et Mme Kermar renfonçait douillettement ses belles épaules dans le dossier de son fauteuil, levait ses bras blancs en un geste de lassitude qui était tout un poème! Et la « bonne amie » aussi admirative que secrètement jalouse murmurait une phrase de circonstance.

Ce jour-là donc, bien qu'il ne fût encore que deux heures, la femme du docteur était déjà sous les armes, assise dans le fauteuil de parade de son grand salon, à droite de la cheminée, place immuable qu'elle n'eût pas cédée pour un empire. Un splendide feu de bois brillait dans le foyer, entre les hauts landiers de fer forgé à boules de cuivre. L'ameublement de style Louis-Philippe était en acajou et velours cerise, le tapis de moquette rouge et bleue à dessins persans. Un guéridon de laque

supportait un cabinet chinois incrusté de nacre; quelques belles soieries rapportées du Japon par le docteur étaient pendues au mur, sans que la fantaisie fût autorisée à les déplacer jamais! Deux affreuses peintures se faisaient pendant sur le panneau du milieu, et avaient pour vis-à-vis quatre nobles ancêtres de Mme Kermar : un séduisant capitaine de Royal-Bourgogne, un marquis Louis XV, une jolie dame en costume à paniers et perruque poudrée qui buvait du café, tenant une tasse entre ses doigts en aile de pigeon, et une Merveilleuse en robe de lin, très décolletée, les bras nus, les cheveux frisés tombant très bas sur le front et retenus par un cercle d'or.

Mme Kermar éprouvait une satisfaction sans cesse renouvelée à expliquer à qui voulait l'entendre les titres honorifiques de ces brillants personnages dont elle était si fière de descendre et je crois qu'elle eût préféré mourir plutôt que de se séparer de ces portraits. On se plaisait à lui trouver une ressemblance frappante avec la jolie dame à paniers. Il est de fait que son visage régulier s'en rapprochait réellement. Elle avait les mêmes yeux sombres, la même bouche dédaigneuse, mais sous la poudre des cheveux les traits de l'une paraissaient infiniment doux, tandis que ceux de Clémence Kermar étaient rien moins que tendres. Sa robe de lainage rouge foncé, garnie de jais noir, faisait valoir sa taille majestueuse, encore fine; elle portait — luxe suprême pour Plumernan — de souples petits souliers vernis, et ses belles mains s'abritaient dans de longs gants de chevreau!

Une chaleur pénétrante régnait au centre de la vaste pièce : le vent du large était intercepté par les lourds rideaux de reps cerise; des bourrelets aux fenêtres et aux portes retenaient la tiédeur du foyer. Au dehors la bise aigre soufflait; un pale soleil se montrait, égayant le paysage hivernal. Sur la lande les ajoncs et les genêts commençaient à refleurir. Les grands pins ondulaient leurs têtes au rythme des vagues qui montaient à l'assaut des quais. C'était sur ces quais que se trouvait située la maison des Kermar : un solide logis, bâti en granit bleu, qui, depuis deux cents ans, abritait des générations de médecins. Derrière, un vaste jardin s'étendait jusqu dans la campagne immédiate, un jardin avec des arbustes variés, des rhododendrons, des camélias, des mimo-

sas, des yuccas, toute une flore de Provence que le voyageur étonné découvre dans cette partie de la Bretagne, et des rosiers, la passion du docteur! des jasmins, des pervenches!

Les voisins des Kermar, à droite et à gauche, étaient des descendants de constructeurs réputés. Leur fortune solidement étayée leur aurait permis de vivre somptueusement, même dans une grande ville; au lieu de cela, ils préféraient végéter, presque misérablement, en se privant de tout, mais accumulant un trésor qui allait grossissant de jour en jour. Les Marteny surtout étaient considérés comme colossalement riches. Une seule fille, Adrienne, portait sur sa tête le fardeau d'un héritage dont les envieux s'appliquaient à supputer le chiffre.

Elle venait de sortir du Sacré-Cœur de Quimper où elle avait été élevée, et tout à coup Mme Kermar, qui ne professait guère de sympathie à l'égard de ces jeunes échappées de monastère, s'était prise d'un engouement inexplicable pour cette petite voisine. Ses enfants l'avaient eue de tout temps pour compagne de jeux; leur vivacité s'accommodait mal de la torpeur de leur amie qui avait reçu d'eux maints horions et quolibets. « La marmotte », comme ils l'appelaient, endurait tout sans protester jamais, puis son long stage au couvent la sépara des Kermar. Lorsqu'elle les revit aux vacances, ils ne parurent pas disposés à reprendre l'intimité de jadis. Eux si vivants, si exubérants, ne comprenaient point une telle placidité d'humeur, touchant à l'inertie; ils la virent sans empressement comme sans impolitesse, et n'eurent avec elle que des relations de bon voisinage, sans plus.

Mme Kermar songeait justement, non sans complaisance, à sa jeune voisine, lorsque celle-ci, accompagnée de sa mère, fit son entrée dans le salon.

Mme Marteny était quelconque, plutôt insignifiante, raide, compassée, l'air peu gracieux. Sa fille avait une mine effarouchée, qui seyait mal à sa silhouette de jeune pachyderme. La mode de cette année-là n'avantageait pas sa taille carrée que la jaquette de drap cuir aux manches démesurément larges dessinait sans l'amincir.

Adrienne avait le teint trop coloré, les yeux trop petits, le nez trop épaté, les lèvres trop fortes, le front trop bombé, les cheveux rares; les mots « trop » ou « pas assez » donnaient la mesure exacte de sa

personne. Elle possédait, par surcroît, des mains énormes perpétuellement gonflées d'engelures et des pieds gigantesques qu'elle ne parvenait pas à renfermer dans d'étroites chaussures.

Au demeurant bonne pâte, sous des dehors peu séduisants, mais si convaincue de son infériorité physique que cela paralysait tous ses mouvements et lui donnait des allures empruntées et gauches.

Elle avait une certaine manière de répondre à tout moment « C'est sûr » qui ne la compromettait pas et achevait de compléter son petit air naïf et bébête.

Les gens qui ne la connaissaient pas disaient d'elle : « Mais elle est complètement idiote! »

Les mauvaises langues ajoutaient : « Heureusement qu'elle a le sac! »

Et la pauvre Adrienne, qui eût aimé rester tranquillement chez elle, se voyait ranger dans la catégorie des épouvantails à marier. Car c'était la marotte de Mme Marteny, la rage pourrait-on dire! Bien que sa fille n'eût que dix-huit ans, la bonne dame rêvait déjà de l'établir, et pour ce, n'avait rien trouvé de mieux que de se confier à Mme Kermar, dont les hautes relations lui faisaient augurer d'un magistral appui.

Lorsque, au cours de l'un de ces entretiens, elle formula le chiffre opulent de sa dot, la femme du docteur réprima un petit frisson d'émoi. « Oh! oh! se dit-elle, je ne croyais pas mes voisins si riches! » Puis elle baissa les yeux comme si elle voulait empêcher sa pensée de filtrer au travers de leur mirgir.

De ce jour data une recrudescence d'amabilité pour les Marteny. Mère et fille furent invitées à toutes les réceptions de Mme Kermar qui se garda bien de laisser deviner quel plan avait germé dans son cerveau et attira chez elle la jeune fille sous le prétexte fallacieux de l'initier à divers travaux de broderie ou à des recettes ménagères.

Devant cet accueil flatteur, la pauvre disgraciée en arrivait presque à oublier sa laideur. Elle aimait particulièrement les heures qu'elle passait dans cet intérieur confortable et bien que l'indifférence bruyante des enfants du docteur à son égard l'affligeât, elle se retranchait auprès de Mme Kermar comme en un abri sûr et discret. Là, en effet, on n'avait jamais l'air de s'apercevoir qu'elle fût moins

jolie que d'autres : on s'ingéniait à la mettre en valeur, et c'était certainement chez le docteur qu'Adrienne paraissait le plus à son avantage.

Aussi, petit à petit, tandis que Mme Kermar parlait complaisamment de son fils Michel, énonçait comme par hasard dans la conversation les mille et une qualités de ce cadet incomparable, une idée se fit jour dans le cerveau, puis dans le cœur de la jeune fille. Michel lui parut semblable aux héros des romans qu'elle lisait. Elle lisait beaucoup. Tout un tas de petits livres roses et bleus, écrits à l'eau sucrée, s'empilait dans sa bibliothèque de jeune échappée du pensionnat. Elle y découvrit fatalement des analogies de situation : une héritière dont l'ami d'enfance s'éprend, beau, séduisant, intelligent ! Michel n'était-il pas tout cela ? Elle savait qu'il ne possédait pas une grosse fortune. Raison de plus pour aller à lui ! Elle se disait bien : « Je suis laide !... » Mais quelle est la femme qui, même se sachant disgraciée par la nature, se croit obligée de renoncer aux joies de l'amour et du mariage ?... Et une femme qui s'avoue laide est-elle toujours sincère avec elle-même ?... Puis Adrienne, qui avait de fortes raisons de douter de ses charmes et haïssait l'inconnu, jugeait qu'en entrant dans la famille Kermar elle n'aurait pas à subir le supplice d'une exhibition devant des étrangers. « Depuis mon enfance ils me voient sans cesse, pensait-elle, je ne leur paraîtrai donc pas extraordinaire puisqu'ils sont habitués à moi ! »

A d'autres moments, le doute s'emparait de son esprit, mais, comme le soleil renaît après la tempête, Adrienne se laissait rassurer par des idées plus riantes. « Mme Kermar ne m'attirerait point ainsi chez elle si elle n'éprouvait pour moi qu'une banale amitié, se disait-elle. Son souci de me préparer à la direction d'un intérieur, à la tenue du ménage, sont un indice qu'elle me considère comme sa future belle-fille. D'ailleurs, elle me parle toujours de Michel : les allusions qu'elle fait à son établissement sont à peine voilées, c'est donc qu'elle a des vues sur moi ?... »

Peu à peu ce désir secret s'affirmait avec plus d'autorité, le soupçon devenait certitude. Adrienne se rendait bien compte que Mme Kermar ne souhaitait rien tant que de l'unir à son fils. Quant à ce que pouvait penser ce fils... elle n'en savait rien.

Peut-être même ressentait-elle quelque crainte à cet égard et c'était là le point noir de sa jeune vie. Aussi, lorsqu'elle venait en visite chez la femme du docteur, tentait-elle de se persuader que ses doutes ne tenaient pas debout, que ce foyer hospitalier serait le sien, qu'elle y serait heureuse avec Michel et par Michel !...

Elle l'avait vu fréquemment aux dernières vacances. A vrai dire il ne parut pas faire attention à elle. Il était poli, aimable sans empressement, plus occupé de pêche, de bicyclette et de tennis que de faire la cour aux jeunes filles. On avait pourtant, devant lui, battu le rappel autour de tous les talents de la petite voisine. Cela n'avait pas paru l'émouvoir beaucoup, et Adrienne conservait de lui le souvenir d'un garçon merveilleusement équilibré au physique comme au moral, mais un peu froid et brusque, peu disposé à se laisser influencer en vue de combinaisons matrimoniales.

Elle ne l'en aima pas moins, sans doute par esprit de contradiction. Son bonheur était d'entendre parler de Michel. Rien de ce qu'on racontait de lui ne la trouvait indifférente. Ce jour-là sa figure s'illumina lorsque Mme Kermar, lui ayant souhaité la bienvenue, dit incidemment :

— J'ai eu ce matin d'excellentes nouvelles de mon second fils. Il nous viendra à Pâques pour quinze jours, puisqu'il n'a pu rien nous donner de son congé du jour de l'an, à cause de cette vilaine grippe qu'il avait attrapée.

Ceci était exact. A la fin de décembre, Michel tombait malade. Le docteur Impharnès le soigna scrupuleusement et M. Kermar vint aussi au chevet de son fils. Le jeune homme s'était vite rétabli, mais sa courte maladie avait coïncidé avec l'époque des vacances du premier janvier et ses études étaient trop sérieuses pour qu'il les interrompit ensuite sans motif plausible.

Adrienne ne l'avait donc pas vu à Plumernan depuis le dernier mois d'octobre, et en se réjouissant d'un retour qui lui paraissait proche, ne se doutait point qu'un abîme se creusait entre leurs destinées, et que l'homme qu'elle aimait, moins que jamais penserait à elle désormais.

La petite voisine n'avait pas songé que ce roman qu'elle ébauchait avec tant de soins, une autre en tirait les feuillets, une autre le vivrait...

IV

Meta Rojarska vint à la fenêtre qu'elle ouvrit largement, et, s'accoudant au balcon de fer forgé, contempla rêveusement l'étroit jardinet d'où montaient les senteurs chaudes d'un précoce printemps. Il n'y avait pas qu'en la nature que s'opérât ce doux renouveau. L'âme fermée de la Polonaise s'épanouissait avec une intensité qu'elle n'eût jamais soupçonnée : depuis quelques semaines elle se sentait transformée. Cette cérébrale, qui n'avait vécu que par l'esprit, voyait s'ouvrir et palpiter un cœur présumé indomptable que l'amour venait de conquérir.

Etait-il possible que deux mois seulement se fussent écoulés depuis que Meta avait rencontré Michel Kermar. Lorsqu'il lui était apparu, le froid régnait lugubrement, et son cœur à elle aussi demeurait de glace... Puis elle l'avait revu : une fois, deux fois, chaque jour enfin, car ces rencontres se multipliaient comme par hasard, alors que Michel se plaisait à les provoquer, et l'éternelle histoire recommençait pour ces deux êtres si différents l'un de l'autre.

Meta était le dernier enfant d'une Russe d'assez haute lignée, déclassée par un mariage avec un Polonais de basse extraction, un violoniste, dont l'archet troubla la romanesque Varvara Dychloff au point de la faire renier sa morgue nobiliaire, sa hautaine et aristocratique famille pour suivre cet artiste de hasard dans sa mauvaise fortune. De cette union si piteusement équilibrée naquirent trois fils et deux filles. La famille Rojarski vivait tant bien que mal, plus mal que bien, dans les villes où le caprice du père les entraînait, tantôt en Autriche, tantôt en Italie, plus tard en Allemagne. Et puis un beau jour Stanislas Rojarski se lassa de traîner derrière lui ce boulet qui, prétendait-il, entravait sa carrière artistique et, abandonnant femme et enfants, partit pour l'Amérique. Il ne devait jamais en revenir. Varvara se trouvait à Vienne lorsque son mari la quitta : elle

y resta, et tenta d'élever sa bande avec les maigres revenus d'un bien inaliénable (le seul dont sa famille n'eût pu la déshériter, car elle avait encouru la malédiction paternelle), et le produit de quelques leçons de piano qu'elle donna çà et là. Puis les ailes de ses poussins grandirent; le nid fut disloqué, les fils partirent les premiers: l'un en Espagne, l'autre au Chili, le troisième pour l'Abyssinie. L'aînée des filles épousa un cabotin quelconque. Quant à Meta, profondément dégoûtée du milieu bohème et rasta dans lequel elle vivait, elle résolut d'avoir une position sérieuse, assurée.

Elle était remarquablement intelligente. Une élève de sa mère lui fit suivre les cours d'une école qui équivalait à peu près à nos écoles d'enseignement secondaire. Là, Meta se trouva en rapports avec des jeunes filles qui se destinaient au professorat. Certaines d'entre elles avaient déjà vécu à l'étranger, en France et en Angleterre, surtout. La petite Polonaise fut prise soudain du désir de se perfectionner dans une langue autre que la sienne. Philologue comme tous ceux de sa race, elle parlait déjà couramment l'allemand et l'italien; elle formait donc le projet de concourir pour une bourse de voyage, lorsque sa mère mourut presque subitement. Mais auparavant, Varvara avait voulu mettre ordre à ses affaires. Elle fit à la seule fille qui fût restée près d'elle une donation du capital qu'elle conservait encore malgré les brèches que son trop volage mari y avait faites.

Meta à dix-huit ans était donc libre. Elle aimait tendrement sa mère et cette mort inattendue lui causa un chagrin fou, mais elle avait le cœur farouche et fier; la pitié des gens lui fit horreur et, malgré les conseils que lui prodiguait l'élève de sa mère, elle se décida à partir à Paris afin d'y poursuivre ses études. Arrivée là, avec un bagage de sciences diverses dont elle avait bourré son cerveau sans les approfondir suffisamment, la jeune Polonaise se trouva toute désorientée. Munie de recommandations pour différents professeurs, elle commença de suivre des cours, mais elle ne se sentait réellement aucune aptitude spéciale, lorsqu'une compagne de la pension de famille où elle était descendue et qui faisait sa troisième année de médecine, parvint à lui persuader que sa vocation était semblable à la sienne et la mena à son hôpital. Ce fut une révélation. Prise d'un enthousiasme subit, Meta déclara qu'elle allait pré-

parer son doctorat. Son amie était une femme ardente, un peu illuminée. Ravie de rencontrer en Meta une néophyte capable de la comprendre et de la suivre, elle applanit pour elle les premières difficultés. Durant quelques mois, la jeune étudiante se crut au paradis. Alice Vernier, qui habitait la chambre contiguë à la sienne, la faisait travailler tous les soirs, meublait son intelligence de cette science médicale si aride, mais si passionnante, qu'elle possédait à fond et qui ne la décevait jamais. Et puis cette belle existence eut une fin imprévue. Rappelée précipitamment auprès d'un père incurable qui pouvait vivre longtemps encore, la jeune femme dut quitter sa petite amie de rencontre qui, à ce moment-là, croyait encore que la vie est douce et facile alors qu'elle devait, pauvre enfant, se blesser à toutes les aspérités du chemin et saigner cruellement en se déchirant aux épines rencontrées sur sa route!

Le petit pécule âprement conservé par Varvara fondait dans ce gouffre qu'est Paris, même pour une étudiante sage et raisonnable. Un jour, Meta n'eut plus un sou. Elle s'en effraya d'abord, puis s'entêta dans cette course au succès qu'elle avait entreprise, et donna des leçons afin de poursuivre ses études et gagner son pain. Le résultat ne répondit point à ses efforts. Degré par degré, la jeune fille descendit tous les échelons de ce qu'elle pouvait encore, au début, considérer comme la fortune! et pourtant, Dieu sait si c'était peu de chose! Enfin, elle souffrit du froid, de la faim, de la misère, jusqu'au jour où cette misère ayant enfin raison de sa frêle personne, elle succomba, croyant ne s'en pas relever!...

On sait le reste!

Madeleine Impharnès, qu'une telle vertu doublée d'une telle malchance intéressait, joua en cette circonstance le rôle d'une bonne fée. Charitablement, elle vint en aide à la petite Polonaise, s'ingénia à lui procurer des leçons qui lui permissent de vivre, en prit elle-même ainsi que ses enfants, ce qui la fit veiller de plus près sur Meta qu'elle désirait attirer chez elle afin de lui redonner l'illusion d'un foyer, les joies d'un « home » qu'elle ne connaissait plus.

Dès lors, l'étudiante goûta des jours meilleurs, le pain quotidien assuré, les vêtements chauds, le gîte qui n'était plus le galetas du sixième, mais une une chambre coquette au troisième étage de la pension Pradin. Malgré que Madeleine lui eût pro-

posé de rester tout à fait chez elle, la jeune fille avait préféré demeurer rue Cassette. Pourquoi ? Elle aurait été très en peine de le dire, alors que quelques semaines auparavant pareille proposition l'eût comblée de satisfaction, mais elle aimait farouchement son indépendance, sa liberté, et sa nature fermée, concentrée, ne lui laissait pas la latitude de remercier la charmante Madeleine avec l'effusion qu'aurait méritée le dévouement de ce cœur d'élite.

Pourtant elle ressentait intensément l'attrait de la lumineuse bonté de la jeune femme et lui voua, dès les premiers jours, un attachement qui ne devait pas s'éteindre.

Elle avait peu d'amies, car elle ne se liait pas facilement. Alice Verdier n'eut dans son cœur qu'une remplaçante : Jane Hotkins, une Anglo-Française, avocate de talent. Madeleine Impharnès, qui arrivait bonne troisième — quant à l'ancienneté — lui était déjà plus chère que les deux autres, et soudain Meta, qui rêvassait à son balcon, eut conscience qu'elle était un peu ingrate envers Jane. Immédiatement, elle décida d'aller voir son amie.

Chez elle, l'exécution suivait rapidement le projet. Elle s'habilla d'une robe de serge marine très simple, mais élégante; un petit chapeau de velours, avec une aile de geai, coiffait crânement ses beaux cheveux. Son visage, qui avait repris plus de rondeur depuis qu'elle mangeait à sa faim, faisait paraître les traits moins accusés, et ses grands yeux rayonnaient d'intelligence et de pensée.

Elle descendit lestement les trois étages. Sous le porche de l'hôtel elle croisa Michel Kermar qui rentrait. Aussitôt elle rougit, ce dont elle se rendit très bien compte avec un secret mécontentement. Le jeune homme s'était découvert et, s'inclinant profondément, s'informa des nouvelles de sa rescapée du précédent hiver. Durant un moment ils restèrent ainsi, semblant prodiguer l'un et l'autre des phrases banales qui, dans le plus profond de leur cœur, pouvaient signifier bien des choses éloquentes. Ils se séparèrent. Une pression de mains, un simple « au revoir », ce fut tout, mais ce tout contenait l'aveu de leur grandissant amour.

Sans plus rien voir ni entendre, Meta arpentait à pas accélérés l'asphalte du trottoir. Elle traversa le Luxembourg. L'odeur de la terre chaude et des premières fleurs lui montait à la tête comme une

griserie. Il lui venait une étrange sensation de bonheur, de douceur de vivre qu'elle n'avait jamais connue encore : la joie d'être jeune, ardente, vibrante, d'oublier le passé, de croire dans le présent, d'espérer en l'avenir ! On a beau se dire qu'on ne possède point d'illusions, se garder jalousement contre tout sentiment dominateur ou envahissant, il vient un moment dans l'existence où le cœur s'ouvre s'il n'a pas vécu, renaît s'il a dépéri, comme dans la nature s'épanouissent les premières fleurs du printemps et resplendissent celles que fit mourir le triste hiver.

Jane Hotkins habitait rue de Vaugirard un minuscule appartement au quatrième étage. Pas d'ascenseur. Meta grimpa allégrement l'escalier raide. Son coup de sonnette énergique attira Jane qui vint elle-même lui ouvrir.

C'était une jeune femme d'une trentaine d'années. Avec un peu d'artifices elle eût pu paraître assez jolie, mais toute sa personne trahissait un absolu dédain de la mode et de la toilette. Elle était grande, très mince, et portait sans grâce une robe noire de forme tailleur. Ses cheveux bruns étaient rassemblés à la diable, mais son sourire possédait un charme indéniable.

Elle fit passer son amie dans un petit bureau à peu près en ordre — son cabinet de consultation — puis traversa avec elle une étroite salle à manger, correcte elle aussi, disant simplement :

— Je vous emmène dans ma chambre, nous y serons plus tranquilles pour bavarder !

Meta connaissait de longue date cette chambre.

« Mon royaume » annonçait pompeusement Jane en riant. « Vrai capharnaüm » eût été plus exact !

L'avocate, tenant toujours les mains de la Polonaise dans les siennes, l'invita à s'asseoir. Les quelques sièges épars étaient déjà couverts d'objets hétéroclites, les deux femmes prirent place sur la couchette de Jane ; un lit pliant dont les ressorts gémirent sous leur poids, léger cependant.

Et tandis que Jane interrogeait amicalement Meta, s'inquiétait avec douceur de son absence, la jeune fille regardait autour d'elle non sans curiosité. Jamais les habitudes bohèmes de miss Hotkins ne l'avaient frappée à ce point. Était-ce donc que depuis qu'elle voyait fréquemment Madeleine Impharnès, et les logis confortables ou luxueux de ses élèves,

elle était arrivée, presque inconsciemment, à prendre une tout autre idée de l'existence ? Était-il si lointain déjà ce temps de misère où elle n'avait même plus un morceau de vache enragée à se mettre sous la dent, où sans linge, sans chaussures, elle grelottait dans sa froide mansarde ? Cependant, au sein de ce dénuement absolu, elle avait encore vécu par l'esprit et la pensée des jours de félicité ! C'étaient les heures laborieuses où l'âme, n'étant plus asservie par le corps, s'envolait vers des sphères inaccessibles aux profanes, les heures que la science, son idole, faisait passer plus vite et plus belles... Mais tout a un terme ici-bas ! L'être fragile de Meta s'était révolté à force d'être foulé aux pieds, et maintenant il renaissait victorieusement, presque insolent, avec des désirs nouveaux de jouissance, de bien-être, des appétits inconnus jusqu'alors.

Meta, vaguement choquée du désordre et de l'incurie de Jane, pensa, avec un secret mépris d'elle-même : « Je deviens bourgeoise et pot-au-feu ! »

Mais, aussi aimante qu'elle fût envers son amie, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer avec une netteté qui l'agaçait, des détails qu'elle n'eût jamais songé à approfondir auparavant.

Jane balançait au bout de son pied un escarpin verni dont la semelle eût pu servir d'écumoire, ce qui permettait d'entrevoir indiscrètement un bas copieusement troué, lui aussi. Sa robe avait des taches et des accrocs, son col blanc manquait de fraîcheur. Un vieux chat pelé s'étalait sur son plus beau manteau, resté sur une chaise depuis le dimanche précédent. Lorsqu'elle se leva pour faire le thé, elle fourgonna dans un petit placard à vaisselle qu'elle mit sens dessus dessous, ne parvint pas à retrouver ses petites cuillères qui gisaient sans doute sur un coin de l'évier de la cuisine, et invita Meta en riant à faire comme elle pour remuer son thé, c'est-à-dire à agiter dans la tasse le crayon qu'elle venait de prendre sur sa table de travail. Tout ce remue-ménage qui amusait Meta autrefois lui parut saugrenu et puéril. Osait-elle s'avouer que depuis des jours et des jours l'image d'un foyer stable, harmonieux, paisible, hantait ses rêves, et qu'elle s'y voyait heureuse femme auprès d'un homme, un homme qui serait Michel ! Tout ce que son cerveau de jeune savante avait pu concevoir comme bonheur lui paraissait maintenant étrangement vain et vide. La

science! les livres! la vie de bohème! quelles phrases creuses que tout cela quand on pouvait espérer être une femme, une femme aimée tout simplement!...

Elle était déjà si changée, physiquement et moralement, que l'avocate, avec sa perspicacité accoutumée, ne tarda pas à s'apercevoir de sa transformation. Toutefois, très discrète par nature et par profession, elle ne l'interrogea pas, mais le cœur fermé de Meta ne demandait qu'à parler, autre symptôme de sa métamorphose, elle jadis si peu expansive!

Depuis quelques minutes elle demeurait silencieuse, fixant sans les voir les fleurs multicolores qui parsemaient la moquette usée de la descente de lit sur laquelle ses pieds reposaient. Soudain elle se décida, et brusquement, à voix basse commença:

— Jane, il faut que je vous dise quelque chose...

Et comme elle s'arrêtait, hésitante, Mlle Hotkins reprit en souriant:

— C'est donc si difficile à avouer?...

Meta releva la tête d'un mouvement vif et hautain à la fois:

— Ne vous méprenez pas, Jane, je n'ai rien de mal à me faire pardonner. Peut-être devrais-je ne rien vous dire, mais vous êtes une si bonne amie que vous saurez me comprendre et, sans doute, me conseiller...

Puis, tout d'une traite, l'étudiante commença le récit de sa vie laborieuse et misérable, des souffrances qu'elle avait endurées, l'intervention de Michel Kermar, celle des Impharnès, l'amélioration sensible de sa situation actuelle, et enfin ce grand amour qui la transfigurait toute. En parlant, sa froide physionomie s'animait, ses yeux très beaux s'éclairaient d'une sombre flamme; elle était si jolie que Jane la considérait, non sans mélancolie! Après son vibrant discours, Meta attendait un mot... un encouragement qui ne vint pas.. Avec une certaine impatience elle demanda:

— Eh bien, Jane, vous ne me dites rien!

Et il lui parut tout à coup que ce silence de son amie tombait comme une averse glacée sur le beau feu brillant de son jeune amour.

Jane serra plus fort la petite main qui s'abritait dans la sienne:

— C'est, ma chérie, qu'il m'est bien difficile de

vous conseiller, maintenant. Certes, tant que nous avons suivi la même voie studieuse et solitaire, je pouvais vous guider, vous soutenir malgré que vous m'ayez caché à certaines heures votre détresse. Ceci est impardonnable, car j'eusse pu vous venir en aide si je n'avais ignoré l'étendue de votre dénuement. Mais à présent nous nous séparons devant des routes différentes. Non pas que je vous blâme ! Vous êtes jeune, pleine de vie, de besoin d'aimer, et toute prête à fonder un foyer. Moi, voyez-vous, je n'en ai pas eu le temps, et il est trop tard désormais ; dans mon existence il ne reste plus de place pour l'amour, pour le mariage, et ce que je pourrais vous dire ne concorderait plus avec vos sentiments actuels. Je suis plus âgée que vous, j'ai davantage d'expérience, et j'entrevois pour votre avenir des complications auxquelles vous n'avez certainement pas songé... J'hésite à défloter votre rêve. Vous allez me prendre pour un oiseau de mauvais augure... il serait plus sage de me taire...

— Non, Jane, interrompit Meta d'une voix ferme, j'exige que vous me fassiez part de vos craintes.

— Eh bien, ma petite amie, je redoute pour vous beaucoup de choses. D'abord cette similitude de carrière entre ce jeune homme et vous ! Si vous l'épousez — comme vous croyez être en droit de l'espérer — ne pensez-vous pas que la vie de famille pourra être impossible si, du matin au soir, vous êtes séparés, chacun de vous vaquant à l'exercice de sa profession ?...

— Ce n'est pas un obstacle. Je connais des ménages où le mari et la femme exercent des professions différentes l'une de l'autre, c'est vrai, mais se retrouvent chaque fois avec un plaisir nouveau.

— Oui, mais vous avez dit « différentes ». La rivalité de situation ne les touche donc pas ?

— Rivalité ! Jane, quel affreux mot lorsqu'il s'agit de deux époux communiant, au contraire, en une même science, avec les mêmes labeurs, les mêmes devoirs, les mêmes joies.

— Ça, ma petite, ce sont de grandes phrases très belles sans doute, mais peu faciles à mettre en pratique. Je ne retire pas cette expression qui a paru vous choquer. Voyez-vous, Meta, l'homme, si sensible qu'il soit au charme et à l'intelligence de sa compagne, admet difficilement qu'elle lui soit supérieure, ou tout simplement égale ! Et si, dans un

ménage de médecins, la femme, grâce à un engouement, une mode, ou plus de chance, parvient à occuper professionnellement la première place, l'homme ne verra plus en elle l'épouse, mais la concurrente. Son orgueil en souffrira violemment. Il ne dira peut-être rien d'abord, mais à la longue cette blessure d'amour-propre s'exacerbant, il fera retomber sur sa femme le poids de sa contrariété. Et, ma pauvre amie, il y a dans le mariage assez de sujets de discorde sans accepter celui-là aveuglément et par avance!

— En effet, ma chère Jane, nous n'envisageons plus la vie de la même façon. J'ai peut-être des illusions sur ce point, laissez-les-moi! Pour moi, j'estime qu'avoir suivi les mêmes études, participé aux mêmes découvertes, et s'enthousiasmer des mêmes idées, est un gage certain de bonheur.

— Admettons que vous ayez raison et n'en parlons plus. Il me reste à évoquer cette très grande différence de nationalité, de milieu, de religion, qui vous séparent. Espérez-vous qu'une union établie sur des bases aussi peu stables pourra être assez solide pour résister au temps, à l'habitude et aux mille et une déceptions qui en découlent?...

Le visage de Meta avait repris sa froideur première.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle, d'un ton incisif. Ne suis-je pas en tout l'égale de Michel Kermar? Pourquoi rougirait-il de moi? Ma nationalité vaut la sienne, mes croyances sont de celles qu'il respecte, nous évoluons dans une même sphère de science et d'études; sa famille, si bien posée soi-telle, ne peut entrer en comparaison avec cette lignée dont ma mère était issue... et puis, Jane, insinua la jeune fille d'un ton plus doux, en admettant qu'il y eût un abîme entre nos deux destinées, l'amour n'est-il pas assez puissant pour le combler?...

Jane regarda longuement Meta et pensa.

« Pauvre petite aveugle volontaire, que son beau rêve illumine et qui ne perçoit point les ombres du tableau! »

Son œil perspicace, à elle, découvrait tous les côtés sévères du riant mirage : les tiraillements de deux êtres épris certes du même idéal, mais que la prosaïque lutte pour la vie bousculerait, amoindrirait, en en faisant deux concurrents avides de gain ou ambitieux de gloire! Ils seraient « le docteur » et « la doctoresse » au lieu d'être tout bonnement mari

et femme. Jane connaissait trop bien le cœur humain pour ne point concevoir ce que les idées de Meta rencontreraient de contradictions, et elle avait pénétré assez souvent dans les milieux de la haute et moyenne bourgeoisie pour se rendre compte que l'ascendance maternelle de la jeune fille pèserait bien peu dans la balance chez les Kermar et que, au contraire, on ne se résignerait jamais à accepter son hérédité paternelle, celle du tzigane dévoyé et bohème qui avait renié sa femme et ses enfants.

Jane n'avait plus rien à dire. Elle se contenta de soupirer. Alors Meta, se levant et serrant cordialement la main de son amie, dit :

— Au revoir, Jane.

— Au revoir, ma petite Meta, ne restez plus aussi longtemps sans venir chez moi : je m'intéresse a tout ce qui vous touche, vous le savez, n'est-ce pas, ma chérie ?

— J'en suie persuadée, Jane. C'est pour cela que je vous tiendrai au courant de mes projets d'avenir. Mais je voudrais vous annoncer bientôt une bonne nouvelle ! Faites des vœux pour que Michel et moi aplanissions tous les obstacles. Je l'aime tant ! Oh Jane ! je ne croyais pas l'aimer avec une telle intensité ! maintenant je sens qu'il est toute ma vie, j'ai presque peur de ce que je découvre en moi d'affection pour lui !

— Enfant ! dit seulement l'avocate, et elle ferma doucement la porte derrière la jeune Polonaise qui descendit d'un pas léger.

Rentrée dans sa chambre, Jane murmura :

— Elle souffrira ! Cette nature ardente ne se donne pas à moitié ; elle a rêvé d'un paradis !... Dieu veuille que ce ne soit pas un enfer de doute et de torture qui l'attende !

V

Un fragile souffle de printemps, timide, à peine esquissé, passait ce jour-là sur Paris, et, pressés de jouir de ce fugitif soleil qui brillait enfin après l'hiver morose, les promeneurs se basardaient dans le Luxembourg avec des vêtements moins lourds. Les

enfants arboraient des chapeaux neufs et des joujoux d'été. Les bonnes s'asseyaient sur les bancs fraîchement repeints. Des étudiants, des étudiantes, un livre à la main, arpentaient les allées, heureux de fuir pour un instant leur logis enfumé ou glacial.

Michel Kermar, qui sortait d'un cours à la Sorbonne, cheminait rêveusement dans le vaste jardin.

D'un air préoccupé il poussait les petits cailloux du bout de sa canne, et ses yeux baissés trouvaient semblait-il, un intérêt passionné au sol finement sablé qu'il considérait comme s'il ne l'avait jamais vu.

C'est que, depuis de longues semaines, un véritable combat se livrait entre le cœur et la raison du jeune homme. Sa romanesque entrevue avec Meta avait été le coup de foudre.

Il aima la petite Polonaise pour son infortune, son isolement, son intelligence, et pour beaucoup de motifs qu'il ne chercha point à analyser, car ce Breton sensible et affectueux était un impulsif, et, tout d'abord, il se laissa aller à la joie infinie dont ce premier amour, très pur et très jeune, inondait son cœur. Ensuite, il se demanda ce que diraient ses parents lorsqu'il leur présenterait Meta comme leur future fille, et comme il était encore imprégné des traditions de respect et de crainte dans lesquelles il avait été bercé, il n'était pas sans anxiété sur le résultat de cette communication qu'il ajournait de jour en jour. Cependant il allait bien falloir s'y résigner. Pâques approchait ; Michel se rendrait à Plumernan, il savait par avance que sa mère voudrait connaître ses intentions, « toutes » ses intentions, ses projets, « tous » ses projets, et il était trop honnête et trop loyal pour conserver plus longtemps par devers lui un secret qui paraîtrait offensant à ceux qui avaient, après tout, bien le droit de ne rien ignorer de sa vie. Pareil mystère n'était-il pas également blessant vis-à-vis de la jeune fille dont il souhaitait faire sa femme et qu'il avait l'air de vouloir reléguer ainsi dans l'ombre volontaire dont on entoure les actes inavouables ou répréhensibles ?..

Donc Michel prévoyait nettement la lutte ; certes il aimait ses parents, mais il était un entêté comme presque tous ceux de sa race, et l'idée du combat le fatiguait par avance. Avec son père il se fût toujours tiré d'affaire seule sa mère le terrorisait. Cependant c'était son consentement qu'il faudrait enlever d'abord, et cela, hélas ! était bien le plus difficile.

Michel murmura avec une sourde obstination :

— J'aime Meta, je l'épouserai !

En esprit il revoyait la mince silhouette de sa voisine : ses traits graciles dont on oubliait l'irrégularité dès qu'elle vous avait enveloppé du charme ensorcelant de ses immenses yeux gris. Oh ! ces yeux-là ! pour toujours ils avaient envoûté Michel ! Il en aimait la lueur d'acier à la fois pénétrante et tendre, l'intelligence dont ils rayonnaient, l'indicible mélancolie qu'ils révélaient ! Chers beaux yeux, si clairs et si purs, dans lesquels il avait lu l'amour ! La pensée de les perdre à tout jamais s'il n'épousait pas Meta, lui était insupportable. Il savait que la vie leur serait peut-être dure à tous deux, surtout dans les débuts, car elle était pauvre et lui pas riche, mais il se disait :

— La médiocrité près de Meta serait encore le bonheur !...

Il se sentait plein de courage pour mener aux côtés de la femme adorée une existence, austère sans doute, mais tout embellie par le travail, tout illuminée de leur confiance mutuelle, et l'espoir d'un avenir moins obscur.

Précisément, au même instant, comme si elle eût été attirée par une irrésistible télépathie, Meta arrivait dans la même allée que Michel, en sens inverse.

Elle portait sa petite robe de serge bleue, son toquet de velours ; ses beaux yeux rayonnaient d'une joie intense, car elle avait aperçu « son sauveur », comme elle aimait à l'appeler, et un doux émoi empourprait ses joues habituellement pâles.

Ah ! les conseils de Jane Hotkins, ses sévères prédictions étaient bien loin ! Que pouvaient peser de rébarbatifs arguments dans la balance qui contenait déjà leur grand, leur impérissable amour. Ils s'arrêtèrent tous les deux, durant un instant, se disant des choses si simples !

— Bonjour, monsieur !

— Bonjour, mademoiselle ! Il fait beau, n'est-ce pas ?...

Et puis, somme toute, comme ils étaient très jeunes, ils furent pris d'un inextinguible fou rire devant la banalité de leur entretien. Enfin le visage expressif de Michel reprit son sérieux, et il murmura de sa voix émouvante :

— Meta, pourquoi vouloir nous mentir tous les deux, parler de la pluie, du beau temps, quand nos

pensées déjà ne se séparent plus ! Meta, est-il besoin que je vous apprenne ce que vous pressentez sans doute : je vous aime, et, de toute mon âme, je désire que vous soyez ma femme !...

Ils marchaient du même pas tranquille et ferme le long des allées. Meta releva la tête ; sa main chercha la main loyale de Michel, elle répondit :

— Cher, je vous aime aussi depuis que je vous connais.

Il reprit, un peu troublé :

— Me croirez-vous si je vous dis que vous êtes mon premier amour ?

Elle leva vers lui ses beaux yeux :

— Je vous crois, et j'en suis si heureuse ! Moi aussi je n'avais jamais aimé ; vous êtes le premier, et, mon Dieu, c'est si doux, si bon de penser cela !

Leurs mains ne s'étaient pas désunies, et ils arpentaient le jardin de la même allure calme, comme si toute leur vie ne se jouait pas à cet instant ; mais l'ombre du soir descendait déjà, et le parc se faisait désert.

— Meta, mon amie, disait Michel, je ne voulais pas vous parler si brusquement, mais je suis heureux de l'avoir fait, car la semaine prochaine je pars pour la Bretagne, et avant de demander à mes parents leur consentement, je voulais être sûr de votre acquiescement, car sans lui cette démarche était inutile...

Timidement la jeune fille insinua :

— Peut-être vos parents ont-ils d'autres projets ?...

Il eut un geste évasif :

— Je l'ignore ; dans tous les cas, Meta, il faudra me promettre d'être une bonne fille pour eux. Ils sont certainement très dissemblables des gens que vous avez connus. La vie à Plumernan vous paraîtra étroite, terne, mais, nous nous aimerons tant !

Une inquiétude se lut dans les claires prunelles de la Polonaise.

— A Plumernan ?... Mais Michel... vous resterez à Paris ?

— Je ne le suppose pas. Je suis destiné à succéder à mon père, et je prendrai sa clientèle ; songez donc : chez nous cela se fait ainsi, depuis deux siècles.

Meta envisagea en une seconde la vie terre à terre et mesquine, privée de toutes les jouissances d'art et de science qu'elle avait espéré savourer. De plus il

faudrait sans doute cohabiter avec une famille nombreuse, disposée peut-être à la traiter en intruse, mais son amour pour Michel lui facilitait le sacrifice, aussi dur qu'il lui parût, et elle conservait encore l'illusion de rester sa collaboratrice. Elle dit avec une gaîté feinte :

— Alors, c'est entendu, nous habitons Plumernan ?

— Cela ne vous sera pas trop pénible ?

— Non, ami, puisque je serai près de vous.

Un silence se fit entre eux. Le crépuscule les enveloppait tous les deux d'un manteau de brume grise ; un grand émoi régnait dans leur cœur, car ils sentaient maintenant plus vivement la gravité de la décision qu'ils venaient de prendre, et qui les liait à jamais. Presque sans s'en apercevoir ils sortirent du parc dans la rue de Vaugirard. Michel quitta la main de Meta, après une dernière étreinte qui brisait à moitié les phalanges délicates de la jeune fille.

— Au revoir, mon amie, ma fiancée !

Elle répéta, docile, après lui :

— Au revoir, mon ami, mon fiancé !

Et ils se séparèrent.

Dans l'âme de Meta montait un chant triomphal d'allégresse. Il était donc arrivé ce jour béni auquel à peine elle osait rêver. Les longues années d'isolement étaient finies. Désormais elle serait une femme tendrement chérie, la reine de son foyer, la compagne fidèle de l'homme loyal et bon qu'elle aimait sans retour. Elle était heureuse de lui apporter ces trésors d'affection encore intacte qu'elle avait amassés en son âme solitaire, et qu'elle souhaitait dépenser pour l'unique objet de son amour !

Le sacrifice qu'elle venait de consentir — si vite que Michel ne devait jamais le soupçonner — augmentait encore la richesse du don qu'elle faisait de tout son être et une joie naïve s'emparait d'elle en pensant que déjà elle obéissait spontanément au moindre vœu de celui qui serait bientôt son seigneur et maître. Car elle ne prévoyait pas d'obstacles à cette union qu'ils appelaient de leurs plus ardents désirs, et ses yeux aveuglés par la séduisante magie du rêve considéraient l'avenir avec une confiance pleine d'enthousiasme.

Le cœur en fête, Meta rentra dans sa chambre. Ses livres à l'aspect maussade avaient l'air de vouloir l'appeler ; si longtemps ils avaient été ses compagnons des bons et mauvais jours ! Elle les repoussa

pensées déjà ne se séparent plus ! Meta, est-il besoin que je vous apprenne ce que vous pressentez sans doute : je vous aime, et, de toute mon âme, je désire que vous soyez ma femme !...

Ils marchaient du même pas tranquille et ferme le long des allées. Meta releva la tête ; sa main chercha la main loyale de Michel, elle répondit :

— Cher, je vous aime aussi depuis que je vous connais.

Il reprit, un peu troublé :

— Me croirez-vous si je vous dis que vous êtes mon premier amour ?

Elle leva vers lui ses beaux yeux :

— Je vous crois, et j'en suis si heureuse ! Moi aussi je n'avais jamais aimé ; vous êtes le premier, et, mon Dieu, c'est si doux, si bon de penser cela !

Leurs mains ne s'étaient pas désunies, et ils arpentaient le jardin de la même allure calme, comme si toute leur vie ne se jouait pas à cet instant ; mais l'ombre du soir descendait déjà, et le parc se faisait désert.

— Meta, mon amie, disait Michel, je ne voulais pas vous parler si brusquement, mais je suis heureux de l'avoir fait, car la semaine prochaine je pars pour la Bretagne, et avant de demander à mes parents leur consentement, je voulais être sûr de votre acquiescement, car sans lui cette démarche était inutile...

Timidement la jeune fille insinua :

— Peut-être vos parents ont-ils d'autres projets ?...

Il eut un geste évasif :

— Je l'ignore ; dans tous les cas, Meta, il faudra me promettre d'être une bonne fille pour eux. Ils sont certainement très dissemblables des gens que vous avez connus. La vie à Plumernan vous paraîtra étroite, terne, mais, nous nous aimerons tant !

Une inquiétude se lut dans les claires prunelles de la Polonaise.

— A Plumernan ?... Mais Michel... vous resterez à Paris ?

— Je ne le suppose pas. Je suis destiné à succéder à mon père, et je prendrai sa clientèle : songez donc : chez nous cela se fait ainsi depuis deux siècles.

Meta envisagea en une seconde la vie terre à terre et mesquine, privée de toutes les jouissances d'art et de science qu'elle avait espéré savourer. De plus il

faudrait sans doute cohabiter avec une famille nombreuse, disposée peut-être à la traiter en intruse, mais son amour pour Michel lui facilitait le sacrifice, aussi dur qu'il lui parût, et elle conservait encore l'illusion de rester sa collaboratrice. Elle dit avec une gaîté feinte :

— Alors, c'est entendu, nous habitons Plumernan ?

— Cela ne vous sera pas trop pénible ?

— Non, ami, puisque je serai près de vous.

Un silence se fit entre eux. Le crépuscule les enveloppait tous les deux d'un manteau de brume grise ; un grand émoi régnait dans leur cœur, car ils sentaient maintenant plus vivement la gravité de la décision qu'ils venaient de prendre, et qui les liait à jamais. Presque sans s'en apercevoir ils sortirent du parc dans la rue de Vaugirard. Michel quitta la main de Meta, après une dernière étreinte qui brisait à moitié les phalanges délicates de la jeune fille.

— Au revoir, mon amie, ma fiancée !

Elle répéta, docile, après lui :

— Au revoir, mon ami, mon fiancé !

Et ils se séparèrent.

Dans l'âme de Meta montait un chant triomphal d'allégresse. Il était donc arrivé ce jour béni auquel à peine elle osait rêver. Les longues années d'isolement étaient finies. Désormais elle serait une femme tendrement chérie, la reine de son foyer, la compagne fidèle de l'homme loyal et bon qu'elle aimait sans retour. Elle était heureuse de lui apporter ces trésors d'affection encore intacte qu'elle avait amassés en son âme solitaire, et qu'elle souhaitait dépenser pour l'unique objet de son amour !

Le sacrifice qu'elle venait de consentir — si vite que Michel ne devait jamais le soupçonner — augmentait encore la richesse du don qu'elle faisait de tout son être et une joie naïve s'emparait d'elle en pensant que déjà elle obéissait spontanément au moindre vœu de celui qui serait bientôt son seigneur et maître. Car elle ne prévoyait pas d'obstacles à cette union qu'ils appelaient de leurs plus ardents désirs, et ses yeux aveuglés par la séduisante magie du rêve considéraient l'avenir avec une confiance pleine d'enthousiasme.

Le cœur en fête, Meta rentra dans sa chambre. Ses livres à l'aspect maussade avaient l'air de vouloir l'appeler ; si longtemps ils avaient été ses compagnons des bons et mauvais jours ! Elle les repoussa

dans un coin, alluma le feu préparé dans le fond de la petite cheminée prussienne, et bientôt une gaie flambée éclaira toute la petite pièce. Assise sur un pouf, Meta se chauffa comme un animal frileux, mettant en écran devant la flamme ses doigts blancs et fins, et elle resta ainsi jusqu'au dîner, sans rien faire, écoutant seulement l'éternelle chanson qui redisait à son oreille les mots bénis...

Pendant ce temps, Michel, qui avait erré au hasard dans la rue de Rennes et le boulevard Saint-Germain, se trouva tout à coup devant la maison des Impharnès. Chez lui la joie de l'acceptation rapide de Meta se nuançait d'une vague appréhension. C'était, certes, quelque chose de bien subtil, mais il se demandait anxieusement s'il était sage d'avoir ainsi brûlé ses vaisseaux. Ingénument il éprouvait le besoin d'être approuvé, encouragé ; encore très enfant par certains côtés, il aimait qu'on fût tout à fait de son avis et qu'on le lui dît ! Il pensa :

« Je vais voir Madeleine, et lui annoncer la grande nouvelle ! »

Mais, au lieu de la jeune femme, ce fut le docteur que Michel rencontra le premier.

Fumant béatement sa pipe au coin du feu, sa fille sur ses genoux, une autre dans le fond de son fauteuil, les deux bébés sur les pieds, Impharnès lisait ou faisait semblant de lire. D'un geste gai il repoussa toute la petite bande envahissante et se leva pour accueillir plus cordialement son jeune ami :

— Comment vas-tu, mon petit ?

— Très bien, merci, Yves ; votre femme ?

— Madeleine va rentrer. Je l'attends à six heures. Elle est allée à une conférence pour la protection de l'enfance où elle devait quêter. Puisque tu es là, tu vas rester à dîner.

Kermar accepta un peu mollement, sans empressement. Cela faisait encore une grande demi-heure à rester en tête à tête avec le docteur dont il redoutait la perspicacité... Pourtant ce n'était pas à lui qu'il voulait confier son secret... Michel possédait une pudeur d'âme qui était bien la caractéristique de sa nature tendre et concentrée ; il avait peur qu'Impharnès ne le prît pas au sérieux, et ne le plaisantât sur son amour...

Les yeux vifs et perçants du docteur eurent vite fait de découvrir quelque chose d'anormal dans l'attitude de l'étudiant ;

— Qu'as-tu donc, petiot, serais-tu malade ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Je vais très bien, très bien, scanda Michel, un peu nerveusement.

— On ne s'en douterait guère ! Voyons, que diable ! je ne te mangerai pas si tu as fait quelque bêtise ! As-tu joué ?... Perdu ? Commis quelque petite frasque que tu n'oses avouer à ton père ?

— Mais non, Yves, à quoi allez-vous penser ?

— C'est vrai ! J'oubliais que tu es très sage, et de cela je te félicite, mon petit. Alors ? Qu'est-ce donc ? Tu n'as pas de mauvaises nouvelles de chez toi ?

— Tout le monde se porte à ravir, assura encore le jeune homme d'un ton embarrassé.

— Bon ! bon ! garde tes secrets, l'enfant.

Et le docteur qui, au début, avait simplement voulu taquiner son jeune camarade, se rendit compte qu'il ne fallait pas insister, et comme il avait autant de tact que de finesse, il changea habilement le sujet de la conversation.

Michel était au supplice. Il se sentait horriblement mal à l'aise, et cette gêne, cette contrainte, étaient si différentes de son habituelle cordialité, qu'Impharnès assez inquiet se douta qu'il venait de prendre une importante résolution, mais qu'il se refusait à la lui confier.

Fort heureusement, Madeleine rentra dix minutes plus tôt qu'on ne l'attendait. Il parut à Michel qu'on lui retirait un poids énorme de sur les épaules. Cette belle jeune femme, resplendissante de santé physique et morale, apportait avec elle l'apaisement et la sérénité, aussi Kermar appelait-il de tous ses vœux le moment où il pourrait lui dévoiler ses projets.

Madeleine s'était débarrassée de sa lourde fourrure ; elle embrassa Yves, les enfants, serra la main de Michel de sa solide étreinte d'amie très sûre, et se mit en devoir de faire un bref résumé de la conférence à laquelle elle venait d'assister, puis elle alla coucher les babies.

De nouveau, le docteur et Michel se trouvaient en présence. Involontairement, l'étudiant suivant sa pensée et songeant, non sans envie, à la félicité de ce ménage modèle, soupira :

— Comme vous êtes heureux !

— J'en conviens, répondit le docteur.

— Et vous l'avez toujours été autant ?

— Autant, non, mais « aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain »... Mon petit, tu sais que je t'aime bien, c'est une femme comme la mienne que je te souhaite.

Michel, à ces mots, rougit profondément, et, craignant de l'avoir gêné, Impharnès n'entreprit plus de dépeindre son propre bonheur, mais dès ce moment il fut fixé sur la nature des préoccupations de son jeune ami.

« Il est amoureux, pensa-t-il. Pauvre enfant! il souffrira, sensible comme il l'est et avec une mère aussi... pratique! »

Le dîner fut servi à sept heures et demie.

Ils allaient sortir de table lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit bruyamment: on venait demander le docteur en toute hâte pour l'une de ses riches clientes de l'avenue de l'Alma, qu'il avait visitée le matin même, et laissée en proie à une violente crise hépatique.

— Je pars à l'instant, dit Impharnès, mais je pense être revenu d'ici une heure. Mme de Saureval m'a envoyé sa voiture et me fera reconduire. Ne t'en va pas, Michel, nous prendrons une tasse de thé à mon retour, ajouta le docteur en voyant que Kermar faisait mine de s'en aller.

Au fond le jeune homme était ravi de cet incident qui le laisserait en tête à tête avec Mme Impharnès, et lui permettrait de chercher en cette âme compatissante l'épanchement dont son cœur avait soif!

Madeleine, sans se douter de rien, se levait déjà, et commençait de fourrager dans son casier à musique, disant:

— Que chantons-nous ce soir?

Très grave il répondit:

— Si vous le voulez bien, madame, nous ne ferons pas de musique aujourd'hui, je voudrais vous parler seul à seul...

Les grands yeux bleus de Madeleine se levèrent en signe d'interrogation.

Michel reprit:

— Je suis fiancé!

— Si jeune! mon petit, quelle imprudence!

La bonne Madeleine laissa échapper ce cri d'angoisse.

Les prunelles de Michel s'assombrirent et, tout déconfit, il murmura:

— Ah! si vous le prenez sur ce ton, je ne dis plus rien!

— Pardonnez-moi, Michel, j'ai été surprise, mais je n'avais pas l'intention de vous blesser. Vous savez que je vous porte le plus grand intérêt? Confiez-vous à moi comme à une sœur. Quel est le nom de votre fiancée?

— Devinez!

— Comment voulez-vous que je devine. C'est une jeune fille de Plumernan, sans doute?

— Non, elle habite Paris et vous la connaissez.

— Je la connais? vous plaisantez, ami! Je ne vois personne dans mon entourage pouvant vous convenir, à moins que ce ne soit ma fille aînée, mais elle est tout de même un peu trop jeune!

— Je ne vous ferai pas languir plus longtemps: j'épouse Mlle Rojarska.

— Meta?

— Elle-même.

Il y eut un silence impressionnant que Michel rompit le premier, hasardant timidement:

— Cela vous étonne?...

Madeleine était trop profondément sincère pour feindre des sentiments qu'elle n'éprouvait pas. De son ton sérieux, elle dit:

— Certes, mon petit, cela me surprend beaucoup! Je n'ai pas à discuter les mérites de Meta que j'aime très fidèlement et qui est vraiment — par certains côtés — une créature d'élite, mais justement parce que chez elle tout est poussé à l'extrême, je vous avoue que je ne croyais pas qu'elle fût une femme possible pour vous! Vos parents sont naturellement au courant de la chose?...

Michel baissa la tête:

— Non!... articula-t-il avec un peu de confusion.

— Oh! mon petit enfant, ce n'est pas bien!

Et comme Michel allait protester avec véhémence, elle le calma d'un geste et continua:

— Voyez-vous, mon cher ami, je suis mère et je n'envisage plus du tout les faits comme lorsque j'étais jeune fille. Avant mon mariage, je n'avais plus de parents, et j'ai jugé tout simple de suivre mon inclination sans demander de conseils à personne, mais je serais désolée qu'un jour mon fils arrivé à l'âge d'homme se passât de mon avis lorsqu'il s'agirait de l'acte le plus important de sa vie. Car c'est une décision bien grave à prendre, Michel; une telle

de fonder un foyer. Songez donc que ce n'est pas pour un moment, mais pour des années, pour toute l'existence, et que si les deux compagnons de route qui se sont associés ne sont pas parfaitement unis de cœur et d'esprit, si déjà, avant le mariage, de profondes divergences d'idées, de milieu, de principes les séparent, il y a bien des chances pour qu'ils n'aient pas la force de rester ensemble jusqu'au bout de ce long et étroit chemin de la vie ! Il me semble que les parents, qui ont davantage d'expérience, sont tout indiqués pour guider leurs enfants en pareil cas, et si j'admets parfaitement que l'inclination réciproque des jeunes gens soit respectée, encouragée si rien de sérieux ne s'y oppose, je déclare que se passer du consentement du père ou de la mère est un manque de déférence et d'affection.

— Mais, madame, protesta Michel douloureusement, je n'ai pas l'intention de tenir mes parents en dehors de mes projets. Je vais à Plumernan la semaine prochaine, et leur apprendrai tout de vive voix. Seulement, il me fallait bien le consentement de Mlle Rojarska avant de leur demander leur approbation.

— Vous pouviez vous en assurer d'abord !

— Si Meta n'avait pas voulu de moi, il était inutile de leur donner ce souci.

— Vous prévoyez donc que cela n'ira pas tout seul ?

Michel eut l'air peiné.

— Mon père ne s'opposera pas à mon mariage, il m'aime et ne désire que mon bonheur. S'il s'emballe vite, il se calme aussi rapidement. Quant à ma mère, elle a certainement fait à mon égard de beaux rêves de célébrité et de fortune que je ne réaliserai pas.

— Meta est pauvre. Ceci n'est pas une tare, car son intelligence hors pair, sa culture morale, lui constituent déjà un inappréciable trésor. Mais vous n'avez pas encore de situation, mon pauvre enfant, et il se passera bien du temps avant que vous ayez pris toutes vos inscriptions, soutenu votre thèse, fait votre service militaire. Vous ne pouvez vous marier d'ici plusieurs années. Est-il sage d'avoir exigé de cette jeune fille qu'elle s'engageât envers vous si longtemps à l'avance ?... Son cœur peut changer...

— Je ne le crois pas, et suis sûr d'elle autant qu'elle a le droit de l'être de moi.

— Ce n'est pas tout ! Meta, telle qu'elle est, est

charmante, mais avec ce charme indéniable du Slave elle en a tous les défauts, et la pauvre petite portera le poids d'une lourde hérédité, car son père était un mécréant, le saviez-vous, Michel ?...

— Je m'en doutais sans en être certain, mais cela ne m'effraie pas.

— Peut-être avez-vous raison. Je vous sais assez généreux pour ne jamais lui reprocher un jour d'être la fille de son père, mais, mon petit enfant, ce que vous ignorez sans doute, c'est qu'elle n'est pas catholique.

Michel devint un peu pâle :

— Comment cela ?... Mais les Polonais sont catholiques !

— En général, oui, toutefois Mme Rojarska était schismatique et sa fille a suivi sa religion pour la bonne raison que son père n'en avait pas du tout ! Michel, je ne vous aurais jamais détourné d'épouser une jeune fille pauvre si ses qualités et ses vertus la rendaient digne de vous. Seulement, je trouve que tant de choses vous séparent, mes pauvres enfants, que je crois de mon devoir de vous montrer ce que, hélas ! trop épris l'un de l'autre, vous n'avez pas su voir.

Michel eut un sourd gémissement :

— Mon Dieu ! que je suis donc malheureux ! dit-il avec désespoir.

Sa douleur émut la bonne Madeleine qui s'en voulut de l'avoir provoquée, et dès lors ne songea plus qu'à le consoler.

— Écoutez, mon petit, tout peut encore s'arranger. Vous avez l'avenir devant vous puisque vous êtes jeune. Ne brusquez pas vos parents, tentez de les amener tout doucement à l'idée de ce mariage, si vous croyez qu'il est absolument nécessaire à votre bonheur, moi je n'abandonnerai pas Meta. Je tâcherai de la rendre plus semblable à vous et, si Dieu veut m'exaucer, j'en ferai une bonne catholique. Seulement, combien je regrette que vous n'ayez pas eu assez de confiance en moi pour me parler de votre projet avant d'en faire part à votre fiancée ! Je vous aurais dissuadé de troubler cette jeune fille par un aveu prématuré. Que deviendra-t-elle si, plus tard, vous ne pouvez l'épouser ?

— Je l'épouserai coûte que coûte ! assura Michel avec une rageuse obstination. Je ne pouvais plus vivre dans l'incertitude, j'avais besoin d'être [illegible]

d'elle, de penser qu'à jamais nous étions l'un à l'autre.

— Alors, si vous croyez avoir bien agi, tant mieux pour vous.

— Vous êtes fâchée, madame ?

— Mais non, cependant je vous trouve bien enfant, et, j'ajoute, bien imprudent!

Madeleine allait continuer son sermon, le pas du docteur se fit entendre dans l'antichambre ; la porte s'ouvrit et il parut.

Dès lors, l'entretien confidentiel était rompu. Des banalités s'échangèrent, puis Michel prit prétexte d'un cours à « potasser » pour abréger la soirée et prendre congé de ses amis.

En revenant à la rue Cassette, il était profondément soucieux. Madeleine lui avait présenté la situation sous un tout autre jour que celui sous lequel il l'avait envisagée? Il sentait combien, en effet, il avait été imprudent en réclamant de Meta une acceptation qui les liait tous les deux, sans que rien de stable pût être établi, et, par-dessus tout, il était horriblement chagrin de penser que cette femme qu'il aimait n'avait pas la même croyance que lui. Son âme sincèrement pieuse s'alarmait à cette idée, et il se dit avec déchirement :

— Maintenant il est trop tard pour reculer. J'ai la parole de Meta, et ne puis la lui rendre!

VI

Michel, lorsqu'il revit la jeune Polonaise, sentit s'envoler ses lugubres appréhensions. Loin d'elle il se rendait compte des mille et une difficultés qui surgiraient comme à plaisir devant leur union, et puis, quand il la revoyait, son charme exquis opérait ce miracle de faire évanouir tous les noirs soucis, et il ne pensait plus qu'au bonheur de l'aimer et d'être aimé d'elle.

Il reléguait volontiers dans un brumeux avenir les graves problèmes qu'il faudrait tout de même bien résoudre un jour ou l'autre, mais, de toutes les forces de son cœur d'homme jeune, de toute la tendresse de son âme très neuve, s'abandonnait à la

joie de vivre, en comptant pour le débarrasser de ses angoisses sur quelque bienheureuse intervention.

Le soir fixé pour son départ pour Plumernan arriva. Meta alla le conduire à la gare d'Austerlitz.

Depuis une semaine le printemps rayonnait de toute sa griserie, et Michel, à l'idée de revoir sa chère Bretagne couverte d'ajoncs dorés et de bruyères roses, avec ses pommiers en fleurs, redevenait comme un enfant.

Le train s'ébranlait. Il serra une dernière fois les mains de Meta, disant :

— Que ne puis-je vous emmener!

— Si je montais avec vous?

Une lueur d'envie irradiait ses prunelles grises, tellement ardente que Michel pressentit pour la première fois l'insondable mystère de cette âme slave qu'il croyait connaître et qui lui réservait sans cesse de nouvelles surprises, car Madeleine avait dit vrai en affirmant que Meta était bien plus Russe que Polonaise, et il l'éloigna doucement en disant :

— Plus tard, mon amie, aujourd'hui ce serait de la folie!

Et ce dernier mot qui résonna comme un adieu vint hanter, obséder la rêverie du jeune homme, tandis que les lourds wagons roulaient sur les rails luisants, dévorant l'espace!

Folie! hélas! que ce beau rêve qu'ils vivaient tous les deux sans penser au lendemain. Folie, que de vouloir s'unir pour la vie entière quand ils étaient si dissemblables : lui, croyant, fidèle, tout imprégné de traditions et de rigides principes, entêté, routinier, ami du calme et de l'énergie physique et morale. Elle, tour à tour pieuse et indifférente, mystique ou sensuelle, volontaire et faible, éprise de mouvement, de changement, s'abattant pour un rien, se redressant à la force des nerfs, acharnée à défendre des idées qu'elle combattait dix minutes plus tard, orgueilleuse, despote, puis esclave de ses propres caprices, et avec tout cela, exquise, charmante, et si attirante! que le bon Michel se disait qu'elle était son bien le plus précieux, et qu'il ne pourrait vivre sans elle!

Il avait pris un livre qu'il ne lisait guère. Ses compagnons de voyage étaient peu intéressants, dans quel roman eût-il pu se plonger si ce n'est dans le sien propre.

Vers le milieu de la nuit il s'endormit et ne se

réveilla que lorsque le jour vint blanchir les vitres du compartiment.

La rosée montait au-dessus des landes bretonnes comme une écharpe de soie grise brochée d'argent; les pommiers rabougris étaient couverts de fleurs roses : des jacinthes bleues, des orchis mauves, se mariaient à l'or rutilant des ajoncs. Par-ci, par-là, un menhir dressait sa taille de géant au milieu d'un champ dont les petits murs bas étaient couverts de lierre; des vaches pacifiques paissaient, levant vers le train un œil rond; une petite « beudjuless » en cotillon de laine rouge, le bonnet de travers sur ses cheveux en désordre, faisait aux passants inconnus un signe amical du bout de sa gaule; des femmes, levées dès l'aube, sortaient des chaumières aux étroites fenêtres ornées de géraniums roses, s'affairaient dans leurs cours où les poules s'agitaient, ou bien portaient au « douez » voisin leur paquet de linge à laver.

Ce paysage matinal avait une saveur rustique et calme qui réjouit le cerveau enfiévré de Michel. Les beaux vers de Gabriel Vicaire ressuscitaient à sa mémoire (1).

Dans l'idéal azur du matin qui s'éveille,
Un léger son de cloche arrive à mon oreille.
Est-ce baptême, noce ou bien enterrement?
Je ne sais. A coup sûr c'est doux infiniment,
Un peu de joie avec un relent d'amertume.
Ici la mort est bonne et ne fait pas grand'peur.
Et l'amour, oui, l'amour n'est pas le gai trompeur,
L'enfant malicieux à qui rien ne résiste
Il garde au fond du cœur quelque chose de triste...

. . . . . .

Et tout le pays gris s'éveille et s'illumine :
N'est-ce pas la Bretagne avec sa blanche hermine?
N'est-ce pas, dites-moi, le pays merveilleux
Qui nous a pris le cœur et nous clora les yeux?...

Michel songeait, se répétant à lui-même :

« Qui nous a pris le cœur et nous clora les yeux ».

Il se sentait reconquis par l'irrésistible séduction de la terre natale qui, en effet, étendait à nouveau son emprise sur tout son être. et l'imaginatif qu'il était envisagea en un seul instant la vie passée jusqu'à la mort sur ce vieux sol d'Armorique où ses

(1) Gwenaïc breizhan

pères dormaient leur dernier sommeil, où il était né, où, s'il plaisait à Dieu, ses enfants verraient le jour! Et soudain il eut conscience de ce que son choix avait eu de bizarre, son engouement d'étrange! La femme qu'il aimait, qu'il voulait épouser, s'adapterait-elle bien à ce milieu si différent de celui dans lequel elle avait vécu? Transplanter sur la rude lande granitique, pour qu'elle y restât jusqu'à son dernier souffle, cette fleur exotique, épanouie sous tous les cieux d'Europe, n'était-ce pas aussi dangereux qu'insensé?...

Ce point d'interrogation se dressait si douloureusement en son cœur qu'il eut besoin de se redire l'éternel argument qui, selon lui, devait arranger toute chose :

— Nous nous aimons! rien n'est pénible quand on s'aime!

Puis il songea, avec une gravité nouvelle, qu'ici l'amour n'était pas « le gai trompeur, l'enfant malicieux à qui rien ne résiste »...

A Paris il lui semblait facile de trouver les raisons plausibles qui devraient arracher le consentement de ses parents. Maintenant qu'il approchait du terme de son voyage, une angoisse intense lui étreignait le cœur, et il se sentit tout à coup timide comme un petit garçon.

Auray! Le train stoppe quelques minutes. Michel, qui ne se croyait pas déjà arrivé, rassemble en un tour de main ses menus bagages et descend lestement du wagon. Son père est sur le quai, qui lui tend les bras et lui plaque deux baisers sonores sur les joues.

Le docteur Kermar a encore l'allure d'un jeune homme, et ses petits yeux brillent, rieurs et perçants, sous ses sourcils en broussaille.

— Eh bien! mon fils, comment vas-tu?

— Très bien, père, et vous-même? Maman? mes frères et sœurs?

— Toute la maisonnée se porte comme un charme. Sont-ce là tous tes bagages?

— Absolument tout; je n'aime pas à m'encombrer d'une malle.

— Alors nous partons immédiatement. J'ai un jeune cheval qui déteste attendre!

D'un geste vif le docteur a jeté dans son cabriolet deux ou trois paquets dont il s'était emparé, grimpe agilement, fait monter Michel sur le siège à côté de

lui, saisit les rênes, donne un léger coup de fouet sur les reins du bel animal qui répond au nom pompeux de « Thermidor » et bientôt l'équipage file bon train sur la route accidentée. Un air plus âpre fouette les voyageurs au visage.. Michel passe sa langue sur ses lèvres et y sent une petite saveur saline qu'il goûte avec délices. Déjà l'atmosphère est imprégnée de l'odeur saine des varechs et de l'iode ; cependant on est encore loin de la côte, mais on l'aperçoit à vol d'oiseau, et puis enfin, au tournant d'un chemin plus encaissé, elle apparaît dans toute sa splendeur, cette mer idéalement bleue, aux flots couleur de saphir dont les vagues retombent frangées d'argent sur le sable blond des grèves. La baie est jonchée de petites embarcations : « Bonos » solidement pontés, « Sinagots » à la voile carrée ; petits « Raffiots » qui, pour leur bon plaisir ou le gain du pain quotidien, pêchent à longueur de journée. Après la route nue, sans arbres, entre les dunes de sable il y a une oasis de verdure et Plumernan montre enfin parmi les grands mélèzes son clocher de dentelle grise qui se découpe sur un pan de ciel bleu.

Le docteur et son fils croisent des enfants, des paysans ou des marins qui les saluent respectueusement d'un « bonjour, monsieur le docteur ! Bonjour, monsieur Michel ! »

Les voici sur le quai. Des têtes curieuses guettent leur arrivée ; la voiture s'arrête devant la grande maison qui abrita toutes les générations des Kermar.

Andrée, l'accorte femme de chambre, ouvre la porte.

— Ah ! monsieur Michel ! quel bonheur de vous voir revenu au pays !

Puis c'est Mme Kermar qui fait une entrée solennelle dans la salle à manger. Malgré l'heure matinale elle est tirée à quatre épingles, avec une robe vert foncé qui sangle sa taille imposante, des cheveux impeccablement coiffés et de petits souliers fort élégants. Si habituée à pontifier qu'elle soit, un peu d'émotion la prend en revoyant ce fils qui a été très malade l'hiver précédent et qu'elle aime sincèrement.

Malgré que de son naturel elle n'admette guère les effusions, elle l'embrasse plusieurs fois, et Michel tout ragaillardi jouit de cet accueil sympathique.

Luce et Yvonne, à leur tour, sautent au cou de leur frère : elles ne sont pas régulièrement jolies.

et ont l'air de grandes araignées avec leurs trop longues jambes et leurs trop longs bras de fillettes grandies hâtivement, mais de beaux cheveux blonds, épais et moirés couvrent leurs épaules, et elles ont de larges yeux bruns, bien ouverts, qui brillent de franchise et d'intime contentement. Leurs sarraus roses sont irréprochablement repassés, et les papillons blancs de leur coiffure tout un art.

D'ailleurs, dans cette maison cossue, on respire une atmosphère d'ordre, de netteté, d'équilibre parfait.

Le petit déjeuner qu'Andréa vient de servir dans la salle à manger, sur un napperon brodé au point de croix, est tout un poème de confort. Une vieille petite cafetière d'argent contient un moka dont l'arome se répand dans toute la pièce.

Le lait crémeux à souhait est si épais qu'il sort comme à regret du pot de faïence de Quimper qui le renferme jalousement; le beurre est exquis, et les tartines rôties à point.

Michel dit béatement :

— C'est meilleur que l'amidon délayé qu'on nous sert à Paris sous le nom de lait, et que la vaseline pompeusement cataloguée beurre !

Mme Kermar est contente. Une de ses faiblesses est d'être complimentée sur sa table, excellente toujours, aussi l'appétit de son fils constitue-t-il pour elle de véhémentes félicitations.

En bavardant elle apprend à Michel que Pierre a pu obtenir une permission et arrivera le lendemain ou le surlendemain.

Ainsi la réunion de famille sera complète.

D'un air détaché, Mme Kermar intercale en passant :

— Ah ! j'oubliais ! Nous avons ce soir les Marteny à dîner !

— Quoi ! si tôt ! reproche Michel. Je ne pourrai jouir de vous !

— Mais si, mais si, d'ailleurs les Marteny sont presque de la famille !

Si Michel avait été moins absorbé par le souvenir de Meta, il aurait pu observer qu'en disant ces paroles très simples, sa mère le considérait d'un air ambigu, mais il était trop perdu dans son rêve et dans la joie du retour « at home » pour penser à autre chose.

Sa mère lui demanda, comme il se levait de table

— Que fais-tu ?

— Je vais ranger ma valise, puis j'irai faire un tour sur le port. « Kenavo » y est toujours amarré ?

— Toujours.

— Tu nous emmènes !... implorèrent les petites sœurs. Nous sommes de bons mousses, va ! et s'il y a calme blanc, compte sur nous ! Nous savons ramer et godiller comme pas une !

Il acquiesça, heureux de leur procurer ce plaisir.

Avant de monter il alla dans la grande cuisine où rouge, essoufflée, mais toujours digne, régnait auprès de ses fourneaux la grosse Marie-Ange, la cuisinière qui était entrée dans la maison le jour des noces du docteur.

Les cuivres reluisaient avec tant d'éclat que Michel faisait toujours semblant d'en être aveuglé, ce qui comblait d'aise la bonne réjoue !

Sans façon elle planta deux baisers de nourrice sur les joues de son « gas » qu'elle avait vu naître, et lui dit :

— Vous êtes encore pâlot, monsieur Michel, ce sont tous leurs satanés ragoûts de Paris qui vous donnent mauvaise mine. Je vais vous faire de bons petits plats qui vous remettront d'aplomb !

Michel s'était assis sur la grande table de hêtre, lessivée comme un parquet hollandais, et racontait à sa vieille bonne des histoires qui n'avaient ni queue ni tête, mais qui la faisaient rire aux éclats.

Il souleva le couvercle des casseroles avec des mines de chatte gourmande, et s'attarda à plaisanter avec Marie-Ange.

Et puis tout à coup il pensa à Meta. Ne se sentirait-elle pas dépaysée dans ce milieu bourgeois, si peu pareil à la noble maison dont elle descendait par sa mère, si différent de la vie de bohème qu'elle avait pu connaître auprès de son père !

C'était idiot ce scrupule qui venait à l'esprit de Michel, mais il se dit que la vieille Marie-Ange trouverait bien extraordinaire ce mariage, et ferait sans doute une mine renfrognée à la jeune femme lors qu'il l'amènerait sous le toit des ancêtres...

Pourquoi ce petit rien le contrarie-t-il soudain très vivement, et pourquoi, à mesure qu'il prend pied davantage dans la maison paternelle, se dit-il que celle qu'il a choisie n'y sera pas à sa place ?... Mystère qui étreint péniblement son cœur épris.

Il est monté dans sa chambre. C'est une large

pièce éclairée par trois grandes fenêtres qui donnent sur le golfe. Il la partage depuis son adolescence avec Pierre, et leurs lits jumeaux en fer et cuivre s'abritent fraternellement sous la même draperie de cretonne fleurie.

Mme Kermar, qui ne tolère pas la fantaisie, même dans cet appartement de garçons, a supprimé les affiches bariolées de couleurs vives qu'en un jour d'indépendance ils avaient délibérément clouées au mur. Elle a placé, en revanche, deux ou trois gravures, richement encadrées, et pauvres d'art!... pas assez modernes pour être dans la note du jour, trop peu anciennes pour avoir de la valeur, qui représentent des jeunes filles effeuillant une rose au clair de lune, un troubadour accordant sa viole sous une fenêtre grillée, et autre chose dans le même genre. Ce rococo amuse Michel. Il place sur la cheminée de marbre gris les photographies dont il ne se sépare pas, principalement un beau groupe des Impharnès et tous leurs enfants, range dans les tiroirs de la commode de bambou ses cravates et ses gants.

L'armoire à glace regorge de linge dont il se sert durant ses vacances, ce qui lui épargne la peine d'en apporter de Paris. Il flâne, il chantonne en faisant sa toilette, puis descend au jardin fumer une cigarette, car sa mère déteste l'odeur du tabac, et défend la moindre infraction au règlement qu'elle a imposé à tous ses hommes, et qui leur accorde seulement la serre ou le jardin, comme repaire de ce vice exécré.

Michel, précisément, se rappelle que Meta — comme toutes ses compatriotes d'ailleurs — fume journellement.

Grand Dieu! quelle horrible chose!...

Les petites sont venues rejoindre leur frère. Loin des yeux de leur mère, elles reprennent leurs allures de poulain échappé et taquinent le jeune étudiant pour qu'il les emmène « tout de suite, tout de suite » sur *Kénavo*, le joli youyou d'acajou verni qui se balance comme une coquille de noix sur les flots de saphir.

— Vous êtes de vrais crampons! déclare Michel, et si je vous embarque et que vous continuiez à être aussi insupportables, je vous jette par-dessus bord!...

Les fillettes éclatent de rire en découvrant leurs

dents blanches et luisantes de jeunes loups, puis elles grimpent dans leur chambre décrocher leurs bérets et leurs vareuses de molleton.

Le trio part triomphalement. Mme Kermar, de sa fenêtre, les voit descendre la cale et un air d'orgueilleux contentement serre ses lèvres fines :

« Il est vraiment bien, Michel, se dit-elle avec satisfaction Si Adrienne ne le trouve pas à son goût, elle sera difficile! »

Adrienne, derrière ses épais rideaux de lourde guipure, a assisté à l'arrivée du jeune homme, puis elle le voit courir sur le môle, dégringoler la cale avec ses sœurs qui sont agiles comme de jeunes chats, et enfin sauter dans l'embarcation, hisser la voile et filer au large!

Qu'il est donc souple, élégant, et de fière tournure, ce beau garçon! Adrienne l'admire de tous ses yeux; son cœur bat, elle forge et reforge le roman insensé qui hante ses songes. Elle ne pense pas que celui qu'elle désire pour mari est bien jeune pour engager sa destinée, et qu'il faudra voir écouler plusieurs années avant qu'il puisse l'épouser, mais elle se dit que de longues fiançailles seraient un avant-goût du bonheur futur dont elle rêve, pauvre petite âme romanesque emprisonnée dans une disgracieuse enveloppe, et qui nourrit son esprit de chimères!...

Les petites Kermar n'ont pas menti en disant qu'elles valaient deux bons mousses. Leurs performances de rameuses émerveillent Michel qui ne leur ménage point les éloges, et qui, pour les faire enrager, s'amuse à fumer à l'arrière du canot pendant que les petites « nagent » vigoureusement.

Le temps est exquis; il n'y a pas un souffle d'air, chose désagréable, à vrai dire, sur un bateau à voiles!... Mais ce calme plat ne durera pas longtemps; un vieux marin que l'on croise interroge l'horizon, et annonce en crachant sa chique qu'un petit « sudet » va tourner!

Michel en dilettante admire le paysage féerique qui se déroule à ses yeux.

Dans ce coin de Bretagne, favorisé par un climat privilégié, les arbres descendent en pente rapide jusqu'à la mer si bleue et si calme qu'elle a l'air d'un beau lac. Toute la griserie de l'exquis avril monte au cerveau; des oiseaux piaillent comme des petits fous dans les jardins pleins de fleurs, le ciel

est d'une idéale pureté, les légers bateaux aux voiles blanches tenteraient le pinceau d'un artiste, et, des maisons peintes en rose tendre ou badigeonnées de chaux, sortent de belles filles aux grands yeux rêveurs, au maintien digne et chaste, les belles Iliennes à la coiffe de dentelle formant auréole autour de leur tête, et aux longues robes à plis qui semblent garder un reste des atours moyenageux.

Michel pense qu'il serait délicieux d'être deux... deux, seuls dans ce bateau. Et il soupire un peu. Le regret de ne plus voir Meta lui gâte sa joie du retour au pays natal. Il la voudrait près de lui. Mais à quoi bon souhaiter des choses impossibles... D'ailleurs Meta ne peut mettre le pied sur une embarcation quelconque sans avoir le mal de mer... Et certes, cela manquerait de charme et de poésie que d'être obligé de lui faire respirer de l'éther devant ce décor idyllique... En somme, il vaut mieux que Michel soit réduit à la société de ses petites sœurs qui lui font si bien l'office de mousses!... Parlez-moi de ces femmes de sport qui ne craignent ni l'eau, ni la terre, ni le feu! Michel se promet, si plus tard il a des filles, de les élever à la dure et de n'en point faire des névrosées, incapables de quitter leur fauteuil!... Et puis il n'a pas seulement le temps de penser! Luce et Yvonne jacassent comme deux pies ; il faut qu'il leur réponde, ce qui relègue plus lointainement le souvenir de sa fiancée.

Les trois marins d'occasion sont rentrés juste à temps pour se mettre à table. Mme Kermar ne badine pas avec l'exactitude, et les petites avaient une peur bleue d'être en retard.

Elles ont redoublé de vitesse et elles sont encore toutes rouges de l'effort, mais un grand coup de brosse les a recoiffées, leurs blancs papillons s'agitent triomphalement, et leurs sarraus roses ont l'air de sortir de l'armoire. Elles savent l'exigence de leur mère pour le décorum et se gardent bien de ne pas se soumettre à la discipline établie dans la maison.

Le docteur, en dépliant sa serviette, narre les événements de la matinée.

Sa clientèle est toujours abondante, et il lui faut faire des prodiges pour que ses consultations puissent cesser à midi précis. Mais Mme Kermar y tient absolument, et irait plutôt mettre elle-même les clients à la porte en cas de besoin.

Le déjeuner est exquis, des crevettes roses, grosses comme des écrevisses, des palourdes encore toutes pleines d'eau de mer, un homard orgueilleux qui tient un citron en ses pinces menaçantes, un poulet doré sur son lit de cresson, et des petits pois conservés d'après une recette inédite, ce menu tenterait follement le plus gastralgique des Parisiens, ou l'anachorète le plus endurci dans ses macérations. Michel, qui est horriblement gourmand, fait maintenant les yeux doux à l'entremets : un superbe « nègre en chemise » dont le chocolat et la crème fouettée combinés feraient faire des péchés de gourmandise à un saint!...

Et il pense : « Que sera-ce ce soir?...

Les festins de famille, raffinés et délicats, sont la spécialité de Mme Kermar. Elle se complaît dans l'élaboration de ses menus comme un polytechnicien dans ses équations!

Après le déjeuner, un peu alourdi par cette bonne chère dont, à la pension Pradin, il ne connaît plus les raffinements, le cerveau imperceptiblement agité par la consommation inusitée de cidre pétillant, de vieux bordeaux blanc, couronné d'un café ultra fort et d'un petit verre de chartreuse verte, Michel éprouve une irrésistible envie de dormir qui le conduit tout droit à son lit sur lequel il sommeille bientôt à poings fermés. La nuit presque blanche passée en wagon, l'air marin qu'il a respiré à pleins poumons, et puis cet excellent repas, tout cela contribue à le plonger dans une somnolence dont il ne sort qu'en entendant des cris de surprise et des allées et venues joyeuses dans la maison si calme. Il se lève en hâte, se demandant ce qu'il y a de cassé, et descend juste à point pour tomber dans les bras de Pierre que l'on n'attendait que le lendemain et qui a pu obtenir sa permission un jour plus tôt.

Les deux frères ne se sont pas vu depuis de longs mois, et éprouvent du fait de cette réunion une joie qui se traduit par un chassé-croisé de demandes et de réponses.

On a entraîné Pierre dans la salle à manger où un léger lunch est servi.

— Dépêche-toi, mon enfant, dit Mme Kermar, car dans une demi-heure il faut qu'Andréa mette le couvert.

— Quelle heure est-il donc?... interroge Michel en ouvrant des yeux ronds.

— Tout près de six heures.

— Ah bien, par exemple ! j'en ai fait un somme !

— Paresseux !... Paresseux !... crient les petites en dansant autour de lui.

Un peu confus d'avoir tant dormi, Michel s'étire.

— Vous ferez un bout de toilette, n'est-ce pas, mes enfants ? insinue Mme Kermar.

— Comment ! vous voulez que je passe mon habit, maman, pour ce soir ! dit Pierre d'un ton inquiet.

Mme Kermar hausse ses belles épaules.

— Tu dis des absurdités ! Je vous recommande seulement d'être présentables, car j'ai les Marteny à dîner.

— Oh ! mère ! le jour de mon arrivée ! Vous ne me laisserez donc pas souffler ! Mais à Toul, j'en ai jusqu'à l'indigestion, des thés, des pique-nique, des galas, des soirées !... Moi qui comptais me reposer !...

— Tu le feras demain. Allons, mes enfants, montez, que l'on range tout ici !

Les deux aînés enjambent quatre par quatre les marches de l'escalier. Pierre ouvre une énorme valise, et met immédiatement la chambre dans un affreux désordre. Il se débarbouille en lançant de l'eau partout et raconte des histoires invraisemblables avec la figure blanche de savon, les cheveux hérissés, et tout trempés. Ses souliers gisent au beau milieu du tapis, son veston et son pardessus sont jetés sur le lit ; il a coiffé de son chapeau un buste sévère de consul romain, qui pour un peu rougirait sous l'affront, s'il n'était en bronze.

Pierre est l'exubérance, l'entrain faits homme. Physiquement, il est moins bien que Michel, quoique plus grand et mieux planté encore.

Sous ses dehors joyeux et insouciants, il cache une volonté de fer et a conservé un tel amour de son indépendance que sa mère qui le connaît plie devant lui et n'ose plus, depuis des années, lui imposer son autorité. Il est admis dans la maison Kermar que Pierre ne fait que ce qu'il veut, lorsqu'il le veut, et qu'il se choisira une femme, tout seul, comme il a décidé sa carrière, sans prendre conseil de personne !

— Avec un pareil caractère, déclare souvent Mme Kermar, je ne me mêle de rien !... et son sourire contraint en dit long ! Elle sait — pour s'y être heurtée — que Pierre n'admet pas qu'on le traverse

pour des vétilles, et qu'il a une façon polie mais claire d'envoyer promener ceux qui l'ennuient.

Michel, écroulé dans un fauteuil, contemple admirativement la sérénité de son aîné, et sa désinvolture, qu'il est loin de posséder. Pierre se rase trop hâtivement ; il se fait une légère balafre sur la joue, et, tapant du pied, peste :

— Zut ! pour la mère Marteny et tout le tremblement !... A-t-on idée de me faire refaire ma toilette à cette heure-ci pour un vieux macaque et deux guenons !...

— Oh ! Pierre ! proteste Michel, partagé entre l'envie de rire et le scandale que suscite cette réflexion !

— Dis-moi si cela t'amuse, toi !...

— Oh ! moi, tu sais, je n'ai pas voix au chapitre.

— C'est vrai ! Bébé n'est pas encore autorisé à parler à table. Tant mieux pour toi, mon vieux ! Cela t'évitera de répondre aux inepties d'Adrienne !

— Il y a longtemps que je ne l'ai vue. Est-elle toujours aussi mal ?

— Toujours : un jeune éléphant ! Elle en a la grâce et la légèreté. Mais elle a le sac, mon vieux ! Allons, j'ai fini, débarbouille-toi si tu veux.

— Merci, c'est fait. Je vais me changer de cravate et passer une jaquette, ce qui sera bien suffisant.

Les deux garçons s'attardèrent tellement aux derniers préparatifs de leur toilette, que la femme de chambre dut venir les avertir que la famille Marteny était déjà au salon.

Ils firent tous les deux une entrée pleine de dignité. Pierre s'était outrageusement parfumé et exhibait un complet dernier cri ; Michel, plus simple, avait une élégance parisienne de bon ton.

M. Marteny, qui possédait effectivement le physique agréable d'un homme des bois, et qui, en plus de cela, tombait grand train dans le gâtisme précoce, leur serra la main sans mot dire. Plus accorte et plus fine, sa femme fit quelques avances et les accueillit avec une phrase aimable.

Quant à la malheureuse Adrienne, échouée sur un large tabouret en tapisserie, rouge d'émoi, les yeux baissés, elle se tenait roide, dans une attitude guindée qui accusait encore l'inélégance de sa taille, et elle n'osait regarder les deux séduisants jeunes gens qui lui faisaient un cérémonieux plongeon.

Elle avait une jupe de drap beige qui l'épaississait, et un corsage de surah rose dont le col baleiné mar-

tyrisait son cou trop court. Elle avait voulu se faire si belle que, en se frisant, elle s'était brûlé une grande mèche de cheveux qui se soulevait comme une houppe de pierrot, et contribuait à la ridiculiser. Elle perdait la tête et l'esprit en revoyant les Kermar et ne sut répondre que « C'est sûr ! » à toutes les questions qu'ils lui adressèrent.

— Quelle gourde ! glissa Pierre à l'oreille de Michel.

Le dîner fut un chef-d'œuvre de gastronomie. Le père Marteny mastiquait sans discontinuer, ne parlant pas, malgré que le docteur eût, au début, essayé de lui arracher quelques mots.

Mmes Kermar et Marteny échangeaient des recettes de cuisine. Les garçons accablaient Adrienne d'aperçus de la haute société qu'ils fréquentaient. Quant aux petites, devant le maintien godiche de leur voisine, elles étouffaient leurs juvéniles fous rires et se gavaient de dessert !

Mme Kermar, de son œil olympien, surveillait l'entretien des jeunes et souriait orgueilleusement en entendant Pierre nommer la Générale Un Tel, la Colonelle Z..., la femme de son Commandant, et Michel parler des Impharnès, du Professeur X..., de Monsieur Y..., l'académicien, de la vieille duchesse de R..., chez lesquels il était reçu fréquemment.

Eblouie, Adrienne se disait :

— C'est tout à fait comme dans « mes romans », tout à fait !...

Après le dîner le docteur emmena dans son bureau M. Marteny qui fumait comme une locomotive et auquel il ne pouvait décemment se dispenser d'offrir un cigare; les jeunes gens l'y suivirent. Pierre, tout heureux de braver le joug maternel, alluma un savoureux londrès, disant :

— Maman pleurera pendant un an sur cette tabagie !...

Dans le salon où elle tenait compagnie à ses invitées, Mme Kermar, en effet, maudissait cette funeste passion de l'ancien armateur, mais, hélas, il fallait bien en passer par là ! Les millions dont il dotait sa fille valaient bien qu'on lui offrît quelque sacrifice expiatoire !...

Toutefois, le quatuor ne s'attarda pas dans son crime de lèse-majesté et revint au salon le front serein.

Adrienne, qui s'était trop serrée dans son corset

et qui n'avait pu manger à sa faim, bâillait à se décrocher la mâchoire. Mme Kermar la vit ainsi et crut qu'elle allait s'endormir.

Elle se précipita vers la jeune fille, disant d'une voix pleine de suavité :

— Vous allez nous jouer quelque chose ?

Et se tournant vers ses fils avec satisfaction :

— Adrienne est si musicienne ! soupira-t-elle.

Adrienne était au supplice. De rouge qu'elle était, elle devint cramoisie.

— Mais madame, protesta-t-elle, je ne sais rien par cœur !

— Mais si, mais si, d'ailleurs j'ai là une quantité de morceaux.

Presque de force elle traîna la malheureuse jusqu'au piano. Ayant enfin déniché quelques feuillets dans le casier à musique, Adrienne attaqua le prélude d'un morceau, en vogue à ce moment-là, mais beaucoup trop difficile pour elle. De plus elle était horriblement intimidée. Une cascade de fausses notes écorcha les oreilles de ses auditeurs. Tous les traits étaient ratés avec un ensemble touchant. Les petites s'étranglaient de fou rire derrière un paravent. Pierre fronçait le sourcil d'un air terrible. Quant à Michel, il était bien loin de Plumernan, des Marteny et de l'horrible cacophonie d'Adrienne. Toute sa pensée se tendait vers Meta, et il se rappelait les divines polonaises de Chopin, les immortels nocturnes que sa fiancée exécutait avec une incomparable virtuosité et une rare perfection. Car l'âme vibrante que son père lui avait léguée palpitait sous ses doigts et elle traduisait en artiste consommée cette musique passionnée, tour à tour tendre et sauvage, mélancolique et endiablée. Tout Chopin chantait sur le clavier lorsqu'elle l'interprétait : une seule note évoquait toute une histoire, brisait le cœur ou transportait l'esprit aux plus hauts sommets...

Michel lui avait dit un jour :

— Meta, vous me faites mal tellement vous jouez bien !

Et une fois il avait sangloté après un nocturne qu'elle faisait réellement pleurer et gémir.

Il revoyait ses doigts légers qui devenaient de fer pour plaquer les difficiles accords, puis si agiles qu'ils effleuraient les notes avec la douceur infinie du papillon qui tombe sur un pétale de rose, et il

entendait encore résonner à son oreille le mugissement chromatique de certains passages qui ressemblaient à une chevauchée pressée et fantastique.

Et Meta lui avait charmé le cœur par son jeu à la fois nerveux et doux, si expressif et si puissant! charmé le cœur... puis gardé... retenu à jamais...

Ah! Adrienne pouvait bien massacrer tout ce qu'elle voulait! Que lui importait! Il était reparti sur les ailes dorées du rêve, vers ce grand Paris où restait son amour.

Lorsque l'audition fut enfin terminée, Mme Kermar se força à sourire.

— C'est parfait, ma chère petite!

— Oh non! dit franchement l'ingénue. Je ne puis jouer en public, je perds ainsi tous mes moyens.

Pierre la regarda d'un air énigmatique, signifiant si bien : « Il vous en reste beaucoup? » que la pauvre fille rougit davantage et s'empêtra dans une interminable explication.

— Michel, chante-nous quelque chose, pria Mme Kermar de son ton autoritaire.

Michel eut l'air de tomber des nues. Il était si loin de ce qui se passait autour de lui.

Sa mère s'impatienta :

— On dirait que je parle chinois. M'as-tu comprise : je te demande de chanter...

Mais déjà le jeune homme se ressaisissait :

— Volontiers, si vous voulez m'accompagner.

— Adrienne pourrait le faire... insinua Mme Kermar, qui aurait bien voulu encourager l'idylle.

— Cela non, ma mère, interrompit Pierre sans façon, Michel chante des choses très difficiles que vous seule saurez accompagner.

Sa mère lui lança un coup d'œil furibond, puis, comme elle ne voulait pas de scènes, s'assit sans mot dire devant le piano. Michel avait choisi un air russe, que Meta lui avait indiqué, et qui était, en effet, très peu commode. Sa voix ample et chaude détaillait les moindres nuances de cette musique toute de contraste et d'émotivité. Adrienne retenait sa respiration pour le mieux écouter. Elle n'était pas assez artiste pour comprendre entièrement l'attrait de ce chant, compliqué sous une apparente simplicité, mais elle trouva qu'il était beau et sut dire son impression sans trop d'embarras.

Mme Kermar fit une moue dédaigneuse :

— Moi, je déclare cela horriblement baroque, et

j'avoue que je préfère les choses moins étranges. C'est Mme Impharnès qui est, paraît-il, ton guide en matière musicale, eh bien, je ne lui en fais pas mon compliment!

— Vous avez tort, maman, car Madeleine est une pianiste consommée.

— Bah! pose et snobisme que tout cela, grinchа la femme du docteur.

Au fond, elle était vexée de voir que les petits atomes crochus n'avaient pas l'air, le moins du monde, de vouloir attirer Michel vers Adrienne, et il lui venait l'amère intuition que ses beaux projets, si savamment élaborés, pourraient bien rencontrer quelque difficulté dans leur exécution.

Les Marteny se retirèrent d'assez bonne heure. Le vieil armateur s'était déjà offert un petit acompte sur son sommeil à venir, et ronflait de scandaleuse façon au coin de la cheminée.

Sa femme l'éveilla assez maussade; Adrienne formula le désir de voir les jeunes gens organiser quelques promenades, et le trio s'engouffra rapidement dans la maison voisine.

Tous les Kermar montèrent se coucher en hâte.

Les deux garçons se retrouvèrent dans leur chambre et Michel fut le premier blotti entre ses draps. Pierre traînassait dans le cabinet de toilette; il n'en finissait jamais de se déshabiller. D'ailleurs, soi-disant ce soir-là, il n'avait pas sommeil, il vint s'asseoir sur le pied du lit de Michel, et commença une intime causerie avec son frère.

— Eh bien, mon pauvre vieux, était-elle assez fagotée, cette grosse Adrienne!

— J'en conviens, sa toilette est hideuse.

— Et s'il n'y avait que sa toilette!... mais tout est logé à la même enseigne! Ce qui me navre, vois-tu, c'est que j'ai bien peur qu'on n'attente bientôt à ta douce liberté, mon cher!...

— Comment cela?

— Je ne suis pas artilleur, mais je me flatte de posséder un flair qui me rendrait digne de l'être!... Eh bien, le résultat de mes observations de ce soir est que notre mère souhaiterait avoir Adrienne comme belle-fille.

— Comme femme pour toi?... fit Michel, incrédule.

— Pas pour moi, pour toi, mon cher!

— Ah çà, tu es fou!

— Dieu merci, j'ai toute ma raison. Donne-toi la peine d'écouter mes déductions, rien qu'une minute, et tu verras!

Atterré, Michel entendit son frère lui développer une argumentation si serrée qu'il ressentit soudain une cruelle angoisse! Il avait bien pensé qu'il serait dur de faire accepter Meta par sa mère, mais il ne se serait jamais douté qu'à ses projets à lui elle opposât les siens, si précis, si arrêtés déjà!

Cela fit une peine intolérable à Michel. Par avance il était las de la lutte qu'il lui faudrait entreprendre.

Pierre le vit si chagrin, si abattu, qu'il lui demanda affectueusement :

— Alors, mon pauvre ami, ça ne te sourit pas cette affaire-là?

— Ah Dieu, non.

— La petite a le sac, tu sais!

Michel éclata :

— Et que veux-tu que cela me fasse! Est-ce que j'ai besoin d'argent, moi. Ce que je veux c'est une femme que je puisse chérir, et je ne pourrai jamais m'habituer à avoir devant moi une face de carnaval comme Adrienne! Au surplus, je ne suis plus un petit garçon, et j'ai bien le droit de revendiquer mes préférences, je suppose!...

Il continua longtemps sur ce ton, et il était si monté que Pierre dut le calmer.

— Je te trouvais soucieux, tout ce soir, mon pauvre vieux, et je pensais que tu avais des ennuis. Tu n'as pas joué? Perdu?... Tu sais que ma bourse est la tienne.

— Merci, dit Michel avec un pâle sourire, ce ne sont pas des considérations d'ordre financier qui me troublent.

— Alors?...

— Ce seraient plutôt des questions... d'ordre... sentimental... Pierre, mon bon frère, laisse-moi, veux-tu? Je ne puis rien te dire encore et je souffre intensément. Parle-moi de choses gaies qui noieront ma tristesse.

Pierre était l'homme le plus discret de la terre : il s'amusa à raconter des histoires risibles à son frère, jusque bien avant dans la nuit, et lorsque Michel s'endormit ce ne fut pas l'image chérie de Meta qui vint hanter ses rêves, mais un affreux cauchemar qui lui montra Adrienne vêtue en mariée, juchée sur un éléphant, et courant après lui qui faisait des efforts désespérés pour s'enfuir!...

VII

Les vacances de Michel passèrent avec une incroyable rapidité. Son esprit, tendu sans cesse vers le même but, se reposait délicieusement dans cette vie végétative qui ne lui laissait guère le temps de penser.

Les promenades en bateau, en voiture ou à pied, les parties de tennis ou de chasse absorbaient la majeure partie de ses journées. Quand, le soir, les deux garçons rentraient harassés de fatigue, fourbus, éreintés, ils ne songeaient plus qu'à se mettre au lit, et le lourd sommeil qui s'emparait alors du second des Kermar ne cédait point la place aux tracas obsédants.

Cependant, à mesure que coulaient les jours, Michel se reprochait de n'avoir pas le courage de parler. Chaque matin il se disait: « Ce sera pour aujourd'hui! » et chaque soir : « Ce sera pour demain ».

Il avait revu plusieurs fois Adrienne, mais cette grosse fille pour laquelle jadis il n'éprouvait que de l'indifférence lui inspirait maintenant une réelle aversion. Il sentait qu'entre lui et sa mère elle serait l'obstacle irréductible et rien que cette idée eût suffi à la lui faire prendre en horreur, même si elle n'avait pas été aussi disgraciée par la nature.

Un jour enfin Michel se décida à tout avouer à son père. Ils étaient tous les deux sur la route de Plumernan à Vannes, et le cheval était un peu sur l'œil ce matin-là, ce qui empêcha le docteur de bondir, comme il n'eût pas manqué de le faire en une autre occasion.

Il éprouva une sorte de stupeur à cette nouvelle qu'il n'attendait certes pas, et s'exclama ensuite :

— Tu es fou, mon pauvre garçon! Tu t'es laissé agripper par l'une de ces intrigantes comme il y en a tant à Paris : elle s'est moquée de toi et tu n'y as vu que du feu!...

Mais Michel n'était pas homme à se laisser influencer. Sa volonté se traduisait souvent par de

l'entêtement et il profita de ce que le docteur se calmait plus vite que d'habitude pour lui donner de plus amples détails sur la situation et lui déclarer que sa parole était engagée, il faudrait bien qu'il la tînt! Le docteur commença par tempêter, à crier que certainement un pareil mariage ne se ferait jamais lui vivant, etc., etc.

Vers le milieu de la route il admettait que Michel avait droit à des circonstances atténuantes... Arrivé à Vannes, il conclut d'un ton boudeur:

— Après tout, c'est toi qui te maries. Ne t'en prends qu'à toi, mon garçon, si tu es malheureux...

Et lorsqu'ils rentrèrent à Plumernan, Michel était sûr désormais que son père lui donnerait sa bénédiction...

Mais il fit entrer son fils dans son bureau pour lui dire d'un air mystérieux:

— Tu sais... moi ou rien, c'est la même chose... Parle à ta mère si tu veux, je m'en lave les mains et ne lui soufflerai rien de cette affaire. Je ne tiens pas à avoir une scène à tout casser!...

Michel savait bien que l'avis du docteur serait de peu de poids en pareille occurrence, mais il avait secrètement espéré que M. Kermar prendrait sa cause en main et tenterait au moins de la présenter à sa redoutable moitié. A présent il lui fallait compter sur sa seule éloquence et le pauvre garçon, à cette idée, se sentait défaillir.

L'occasion naquit brusquement, comme un coup de foudre.

Mme Kermar avait invité Adrienne à venir passer l'après-midi du lendemain. La jeune fille apporta son ouvrage, parla davantage que la fois précédente, car elle était moins intimidée, joua deux ou trois morceaux un peu moins faux que d'habitude, en un mot se montra la bonne fille qu'elle était sous des dehors déshérités. Mais les garçons, furieux d'avoir été privés à cause d'elle d'une partie de pêche dont ils se réjouissaient depuis plusieurs jours, et condamnés à rester au logis pour tenir compagnie à Adrienne, lui opposèrent une attitude si hostile et si rogue que Mme Kermar sentit le rouge de la colère lui monter aux joues.

Malgré son peu de finesse, Adrienne se douta qu'elle était de trop et qu'il y avait de l'orage dans l'air; elle partit de très bonne heure, sous un prétexte quelconque. Pierre s'esquiva aussi vite qu'il le

put, et Michel, pauvre victime, resta seul en tête à tête avec sa mère.

Celle-ci était furieuse. Elle ferma la porte d'un geste violent, et, les bras croisés, les sourcils froncés, l'œil fulgurant, s'avança vers son fils :

— Me direz-vous, monsieur, ce que signifient ces allures de palefrenier, ce sans-façon d'homme mal élevé, vis-à-vis d'une jeune fille que j'estime et que j'invite dans ma maison ?

Michel, l'air accablé, restait debout auprès d'une console, entre les rainures de laquelle il passait et repassait soucieusement les doigts. Il évita de regarder sa mère, et baissa la tête sans répondre.

— Je vous avertis que je commence à en avoir assez. Sachez bien qu'en vous réunissant ainsi à Adrienne je poursuis un but que je me reproche de ne vous avoir pas fait connaître plus tôt, cela aurait évité une méprise comme celle dans laquelle vous paraissez vous complaire. Vous n'ignorez pas que j'ai toujours désiré vous faire sortir de l'ombre qui couvre notre nom. Je vous ai dit un jour que je vous voulais célèbre, vous n'avez pas eu l'air de me comprendre et j'ai bien peur que vous ne restiez toujours dans une médiocrité dont j'ai horreur. J'ai donc réfléchi que, puisque vous aviez si peu d'ambition, je devais en posséder pour deux, et j'ai maintenant l'intime conviction qu'un riche mariage peut seul vous assurer une situation que vous ne serez jamais capable d'acquérir par votre travail. Des entretiens que j'ai eus avec Mme Marteny il résulte qu'Adrienne est absolument la femme qui vous convient : vous l'épouserez !

— Oh ! maman ! protesta Michel courroucé, cela jamais !

— Jamais ? répéta Mme Kermar d'un ton ironique, vous oubliez, mon fils, que les parents ont bien quelque droit sur l'avenir de leurs enfants ! Adrienne n'est pas jolie, j'en conviens, mais elle possède des qualités autrement appréciables qu'une éphémère beauté dont tu te lasserais bien vite. Elle t'aime, elle t'attendra tout le temps qu'il faudra, car naturellement vous ne pouvez vous marier d'ici trois ou quatre ans, aussi ai-je décidé que des fiançailles nouées dès maintenant seraient le meilleur moyen de vous garder l'un à l'autre.

Michel frappa de son poing la console qui gémit :

— Ma mère, permettez-moi de vous dire que vous

outrepassez vos droits ! Je veux bien être un fils respectueux, docile, mais pas au point de me laisser mener par vous comme un enfant ou un incapable. Je n'épouserai jamais, jamais Adrienne, vous pouvez le lui dire !

— Et pourquoi, s'il te plaît ?...

— Pourquoi ? Parce que d'abord, même pour de l'argent, et surtout à cause de son argent je ne m'abaisserai jamais à m'unir à une femme que je ne pourrais considérer comme mienne sans en être profondément humilié. Ensuite, je ne veux pas me marier sans amour et puis... et puis... j'en aime une autre !...

— Ah ! je m'en doutais ! L'éternel prétexte ! Eh bien, mon cher, je te préviens que, quel que soit ton projet, je m'y opposerai formellement ! Tu te marieras avec Adrienne, je l'exige, et n'admettrai pas un refus de ta part !

La violence naturelle de Mme Kermar ne connaissait plus de bornes. Ce refus de Michel était le naufrage de toutes ses ambitions : elle avait prévu une certaine résistance, mais non cette opposition inébranlable. Elle continua, amère et railleuse :

— Pourrais-je savoir — si tu daignes me répondre — quelle est l'heureuse élue qui a si bien su s'emparer de ton cœur au point de te faire repousser une union brillante que j'avais préparée de longue main ?

— Je n'y vois aucun inconvénient, ma mère, et il n'y a pas de mystère à vous apprendre que Mlle Meta Rojarska est la femme que je souhaite épouser.

— Rojarska !... Meta !... ce n'est pas français ces noms !

— Polonais.

— Ah, Polonais ! Une rastaquouère quelconque ramassée sur le pavé de Paris !

— Ma mère, je vous serais reconnaissant de ménager vos paroles lorsqu'elles s'adressent à une jeune fille que j'estime de toute mon âme et dont la conduite est au-dessus de tout soupçon !

— Ta ta ta ta ! Pauvre benêt qui ignore le passé de cette... personne ! A beau mentir qui vient de loin. Elle peut te raconter ce qu'elle veut, bien certaine que tu n'iras pas contrôler la vérité de ses assertions.

— Meta appartient, par sa mère, à une famille russe de la meilleure noblesse : sa vie irréprochable,

son intelligence hors pair, sa haute culture morale en font une femme d'un rare mérite que, grâce au ciel, ses amis savent apprécier comme il convient. Les Impharnès la reçoivent chez eux, et vous savez s'ils sont dificiles sur le choix de leurs relations! Etre agréé par Madeleine équivaut à un brevet d'impeccabilité absolue sous tous les rapports.

— Les Impharnès! Les Impharnès! tu as sans cesse ce nom à la bouche. Ils ne sortent pas de la cuisse de Jupiter, cependant!

— Madeleine est la fille du marquis de Jarnac.

— Ah! fit seulement Mme Kermar, un peu interloquée par ce grand nom.

— Et la mère de Meta était la comtesse Dychloff.

— Ah! répéta Mme Kermar. Et elle est riche... cette jeune personne?

— Elle ne possède aucune fortune.

— De mieux en mieux. Elle vit donc des rentes qu'elle n'a pas?...

— Meta est étudiante en médecine. Elle est presque aussi avancée que moi dans ses études et sera sans doute reçue doctoresse un an ou quinze mois après que je serai moi-même docteur.

Pour le coup c'était trop fort. Mme Kermar éclata :

— Une Polonaise, à moitié Russe, sans le sou, et étudiante par-dessus le marché! mon fils, tu nous déshonores!

Et Mme Kermar eut un grand geste tragique.

Michel haussa légèrement les épaules :

— Maman, je vous en prie, n'exagérez pas ainsi!... Je vous ai dit que je n'épouserais pas notre voisine et que j'aimais ailleurs... Meta Rojarska sera ma femme, ou je n'en aurai jamais d'autre! Ne gâchez donc pas à plaisir un projet qui contient tout mon bonheur! Si je suis malheureux sans Meta durant le reste de mes jours, en éprouverez-vous donc bien de la satisfaction?

— Je n'admets pas que tu nous aies caché tes intentions'

— J'avoue que j'ai eu tort. Mais certaines choses sont difficiles à écrire : je préférais vous les confier de vive voix.

— C'est trop tard! J'ai déjà planté des jalons avec Mme Marteny et ne puis revenir sur ma décision

— Alors je vous dois avertir que moi aussi je me suis engagé, et bien plus formellement que

vous, vis-à-vis de Meto. Elle a ma parole et j'ai la sienne

Cette assurance fit blêmir Mme Kermar. Pendant une demi-heure les invectives les plus blessantes se pressèrent sur ses lèvres. Michel, atterré, ne trouvait plus rien à ajouter et perdait peu à peu sa belle patience du début. Puis, il y eut entre la mère et le fils un échange de paroles dures, pénibles, qui les tortura l'un et l'autre; de ces mots irréparables qui brisent les cœurs et ne s'oublient jamais furent prononcés. A la fin, n'y tenant plus, Michel monta à sa chambre, déclarant qu'il écourtait ses vacances et qu'il partait le lendemain.

Il eut une véritable crise de sanglots et de larmes que Pierre, mis forcément au courant de ce qui la motivait, calma de son mieux. Mais son cadet était dans un tel état d'énervement parvenu au paroxysme de la douleur, qu'il ne voulait rien entendre.

Mme Kermar, de son côté, s'était rendue auprès de son mari et là, injuste, emportée, vindicative, ne gardant plus de mesure, raconta la scène qui s'était passée et jura que, elle vivante, ce mariage ridicule ne s'accomplirait point. Pris entre deux feux, le pauvre docteur ne soufflait mot! Qu'eût-il pu répondre ?...

Il avait fini presque par excuser son fils et l'approuver, car il savait bien qu'un amour vrai est dans le mariage le meilleur gage de bonheur, et il avait trop souffert de tout ce qui moralement le séparait de sa femme pour ne pas pardonner à Michel de rechercher l'âme sœur de la sienne, mais ainsi qu'il le lui disait, en essayant de plaisanter, il était un zéro dans son ménage et tremblait perpétuellement devant son irascible moitié!

Ce fut un triste dîner que celui qui eut lieu ce soir-là. Michel ne quitta pas sa chambre, et Pierre lui monta un bouillon qu'il refusa. Précipitamment il faisait sa valise, s'interrompant de temps en temps pour s'asseoir devant la table sur laquelle il étendait les bras en se cachant la tête. Il le savait maintenant, sa mère ferait tout au monde pour le séparer de Meta! Pauvre Meta qui avait cru faire un si grand sacrifice en acceptant de vivre à Plumerman, se douterait-elle jamais combien peu on l'y désirait!...

A l'aube, le lendemain, le docteur conduisit son fils. Mme Kermar consentit à descendre jusqu'à la

salle à manger, et comme Michel, respectueux mais contraint, disait :

— Maman, vous ne voulez donc pas m'embrasser ?

Elle déposa un baiser sec sur le front de son fils sans mot dire, et remonta aussitôt chez elle, ostensiblement, sans l'accompagner à la voiture, comme pour bien lui montrer qu'il partait en banni et non plus en enfant de la maison.

Le docteur était navré, Pierre aussi, les petites pleuraient sans comprendre ; ce départ fut lamentable.

Adrienne, qui dormait paisiblement dans son lit drapé de rose, ne devait pas soupçonner qu'elle était la cause de cet exode précipité.

Pierre suivit Michel à la gare. Au moment où celui-ci montait en wagon, il tenta un dernier encouragement :

— Ne te frappe pas trop, mon pauvre vieux, tout s'arrangera.

Le docteur pressa son fils dans ses bras avec une réelle affection :

— Mon pauvre enfant, murmura-t-il, attendri, tu es bien jeune pour commencer à souffrir ! Ecoute, j'ai confiance en toi. Si cette jeune fille est ce que tu m'as dit, si elle est digne de toi, je l'accueillerai bien volontiers comme ma fille.

— Merci, papa ! répondit Michel, tout ému. Vous êtes bon, vous au moins, et vous me comprenez. Que n'êtes-vous le maître !

Le docteur eut un geste évasif, le train s'ébranlait et la dernière vision qu'eut Michel fut celle de ces deux êtres qui le chérissaient si profondément. Il était étourdi, brisé et meurtri de la scène cruelle de la veille après une nuit d'insomnie, et il s'endormit d'un lourd sommeil hanté de cauchemars.

VII

Lorsque Michel revit Meta à la pension Pradin, il ne put lui dissimuler l'échec complet de sa tentative, ce dont la jeune fille parut très vivement contristée :

— avant même notre mariage — un brandon de discorde entre vos parents et vous ! Pourtant, mon ami, nous sommes jeunes, nous nous aimons, nous pourrions couler des jours si unis, si beaux, pourquoi vouloir nous enlever le droit d'être heureux !... Faudra-t-il donc nous séparer ! Mon cœur se brise à cette idée ! Cependant, ne désespérons pas encore, nous avons toute la vie devant nous, attendons...

— Ce sera peut-être bien long ! gémit Michel.

— Qu'importe, puisque nous sommes sûrs l'un de l'autre ! Vous avez ma parole, j'ai la vôtre ! Moi, je puis vous jurer que je ne changerai jamais.

— Moi non plus !

— Alors, ami, prenez patience et vivons d'espoir !

Cet échange de consolations recommença à nouveau sur le seuil de la porte des Impharnès, un jour que Meta y entrait tandis que Michel en sortait. Les mots varièrent nécessairement un peu, mais le thème demeurait toujours le même, et les jeunes gens se plaisaient à évoquer la fermeté de leurs serments.

Madeleine Impharnès avait dû mettre Yves dans la confidence. Tout d'abord le docteur n'éprouva pas précisément de l'enthousiasme pour ce projet. Il répétait :

— C'est fou ! Ils sont trop jeunes et ne savent ce qu'ils font !

Madeleine essaya de plaider la cause de Michel et elle y réussit d'autant mieux que son mari était déjà depuis longtemps conquis par le charme et la séduction de la petite Polonaise. Meta venait maintenant chaque jour donner des leçons de russe et de piano aux deux aînés des Impharnès. Sa froideur première disparaissait devant l'accueil spontané et chaleureux de Madeleine dont elle devenait peu à peu la meilleure amie.

— Elle est exquise et je comprends qu'on l'aime, disait la jeune femme à son mari.

— Certes oui et elle mérite d'être aimée, pauvre enfant, mais si ce mariage a jamais lieu, sa belle-mère la fera joliment souffrir !

— Espérons que tout s'arrangera. Si Mme Kermar connaissait Meta, elle ne pourrait s'empêcher de l'estimer.

— Ceci est discutable. La mère de Michel est une femme autoritaire, très entière dans son jugement : elle approuve uniquement ce qu'elle fait ou ce qu'elle dit et ne pardonnera jamais à sa bru d'être pauvre.

— Ah Yves ! que l'argent fait commettre de vilenies ! C'est odieux de penser qu'à notre époque il est la seule chose qui compte !

— Il en faut, hélas, pour vivre, ma chérie, mais on est heureux lorsque, comme nous, on ne le considère que comme un accessoire et non une idole !

— Le veau d'or est toujours debout ! Yves, mon ami bien cher, nous élèverons nos enfants de manière à ce qu'ils sachent le plus possible s'en passer, n'est-ce pas ?

— Je compte sur toi pour cela, ma chère femme, souhaitant de tout cœur à mon ami que Meta soit pour lui la fidèle et parfaite compagne que j'ai trouvée en toi !

— Oh moi ! je vis dans ton sillage, dans ton ombre, et cela suffit à mon bonheur. Meta sera la collaboratrice de son mari, son égale dans la science !

— Puisse cette égalité ne jamais leur occasionner de tourments ! Vois-tu, Madeleine, j'absous ces enfants de s'aimer, je les comprends même, mais je ne puis m'empêcher de trembler pour leur félicité future. Tels que je les connais, et dans la situation dans laquelle ils se trouveront, les heurts inévitables de la vie prendront les proportions d'une catastrophe !

— Ils voient trop haut et trop loin ! Toutefois, si mes pressentiments sont justes, je crois que Michel demandera à Meta de renoncer à sa profession.

— Y consentira-t-elle ?

— C'est à souhaiter. Michel tiendra à ce que sa femme se consacre exclusivement à son foyer et à ses enfants. La parité de carrière, la similitude d'attraits et de culture, tout cela est très beau en théorie, mais pratiquement il n'est guère possible d'être à la fois la Femme et la Doctoresse. Meta serait placée dans l'alternative de délaisser sa maison pour courir sa clientèle ou d'abandonner celle-ci pour s'occuper de son intérieur. D'ailleurs, et surtout s'ils s'installent en Bretagne, les aptitudes de Meta et sa science n'auraient plus leur raison d'être. Michel quittant Paris sera repris par la tradition, et il n'imposera pas à ses concitoyens l'étonnement de leur amener sa femme comme confrère ou comme concurrent ! Ah ! Yves ! plus je vais, plus je bénis le ciel d'avoir permis que nous nous épousions tout prosaïquement, tout simplement, sans avoir à trancher de graves questions. Comme notre vie a été

facile et que de reconnaissance nous devons à la Providence pour nous avoir unis l'un à l'autre ! Leur bonheur, pauvres enfants, sera chose autrement compliquée ! Dieu veuille qu'ils n'aient pas un jour à se repentir de leur choix !

Madeleine eût peut-être parlé ainsi longtemps encore, lorsque la femme de chambre frappa discrètement à la porte.

— Entrez, dit Yves.

— Le courrier, monsieur, et la domestique présenta le plateau couvert de lettres et de journaux.

Madeleine resta assise dans le grand fauteuil de cuir placé en face de celui qu'occupait son mari. Silencieusement le docteur décachetait sa correspondance. On n'entendait plus, venant du salon, que l'écho assourdi des gammes d'Agnès Impharnès que surveillait Meta.

Madeleine avait pris le *Gaulois* et le parcourait. Soudain le docteur frappa sur la table un énergique coup de poing.

— Ah ! par exemple ! ceci est violent ! Tiens, Madeleine, lis !

Et Yves plaça sous les yeux de sa femme la missive où elle déchiffra ce qui suit :

« Plumernan, 15 mai 1894.

« Monsieur,

« Mon fils Michel, durant ses séjours chez nous, nous a, à différentes reprises, mentionné votre nom. J'en ai déduit que vous le voyiez fréquemment, et que, par conséquent, vous étiez susceptible d'avoir sur lui une certaine influence.

« Je n'ai pas à discuter, Monsieur, la manière dont vous et votre femme avez manifesté à mon fils l'intérêt que vous lui portiez, je crains cependant que vous ayez oublié les règles de la plus élémentaire prudence en lui laissant rencontrer sous votre toit une personne, sortie je ne sais d'où, dont il s'est amouraché au point de vouloir à tout prix l'épouser. Je tiens expressément à vous avertir que je m'opposerai de toutes mes forces à ce projet insensé et je viens vous demander d'user de toute votre autorité pour forcer Michel à y renoncer.

« De plus, je vous serais particulièrement reconnaisssante de fermer votre porte à cette jeune fille. A aucun prix Michel ne doit la revoir chez vous. Il s'est targué devant moi de ce que votre accueil était une

absolue garantie de haute probité, d'irréprochable moralité pour les personnes que vous receviez, je ne veux pas qu'on me force la main en me disant que cette Polonaise est parfaite, uniquement parce que vous la considérez comme une amie.

« De plus, et pour plus de sûreté, je vais m'arranger pour que Michel quitte Paris dans un assez bref délai. Il sera moins exposé ainsi à rencontrer une femme qu'il a choisie sans moi et que je ne puis me résoudre à accepter pour belle-fille.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

« De Montelles-Kermar. »

— Hein! tu as lu, Madeleine! Elle en a un fier toupet, cette bonne Madame! On ne met pas plus aimablement les gens en demeure de congédier leurs amis! Mais je ne suis pas Michel, moi! et on ne m'impose pas ainsi sa volonté! Je vais lui répondre du tac au tac et elle verra si l'on m'intimide!

— Attends au moins à demain, pria Madeleine. Il est toujours mauvais de répliquer sous l'influence de la colère.

— Je ne suis nullement en colère. Tu vas voir; ce ne sera pas long!...

Et, s'asseyant devant son bureau, le docteur, plongeant dans l'encrier sa grosse plume d'oie, écrivit de sa haute et lisible écriture :

« Paris, 17 mai.

« Madame,

« Je ne me reconnais nullement le droit de m'immiscer dans la vie intime et privée de mon camarade Kermar. Ma femme et moi continuerons de le recevoir quand nous voudrons et autant que nous voudrons. Quant à Mlle Rojarska, pour laquelle nous éprouvons la plus haute estime, doublée d'un affectueux dévouement, elle sera toujours reçue sous notre toit lorsqu'il lui plaira.

« Et de ceci étant [illegible] seuls juges, je vous avertis, Madame, que nous sommes assez grands pour n'admettre aucune ingérence dans notre conduite.

« Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon respect.

« Dr Yves Impharnès. »

Et Yves parapha largement la feuille de lourd vélin qu'il tendit à Madeleine pour qu'elle approuvât :

— Est-ce bien, ma chérie ?

Elle se mit à rire :

— Parfait ! Court et bref, mais explicite ! Tu ne seras pas en odeur de sainteté auprès de Mme Kermar après une telle réponse !

— Je m'en moque pas mal ; on n'a pas idée de cette omnipotence ! Regarde ! L'égoïsme perce dans chacune de ses phrases « je... je... je... » Elle est à peine polie, d'ailleurs ! Pauvre Michel ! je le plains d'avoir une telle mère. Ah ! elle ne songe guère à lui, ni à son bonheur, je t'en réponds. Ma parole ! on dirait que c'est elle qui se marie !... Si on lui avait insinué que Mlle Rojarska avait huit cent mille francs de dot, tu la verrais tout sucre et tout miel. Le seul grief qui compte à ses yeux, c'est la pauvreté ; il n'y a que cela qui la préoccupe. Elle ne s'inquiète pas de savoir si Meta a des qualités essentielles, non ; elle est butée dans sa résolution et se met volontairement un bandeau sur les yeux !

— Parleras-tu de cette lettre à Michel ?

— Je crois que c'est inutile. Le cher garçon a bien assez de ses soucis sans que j'y ajoute celui-là. C'est égal, je suppose que le chiffon brûle... S'il aime Paris il fera sagement d'en jouir, car il n'y restera plus longtemps désormais !

— Elle ne le ferait tout de même pas partir en pleine session !

— Non, mais aux vacances ce sera facile en somme, et si elle veut ce départ... Tu sais, Madeleine : « Ce que femme veut, le diable le veut ! »

— Moi, on m'a appris « Dieu ! »

— Dieu ne peut pas approuver une telle vengeance, car c'est une odieuse vengeance ! Mme Kermar devait savoir que son fils était trop soumis pour se passer de son consentement. Elle n'aurait pas dû le briser ainsi sans vouloir même examiner sa requête et y réfléchir, quitte à l'en dissuader si elle avait rencontré quelque obstacle sérieux. Non, non, ce qu'elle poursuit, c'est la satisfaction personnelle de son orgueil ; elle est le potentat qui se croit tout permis. Cela peut aller tant que les enfants sont jeunes, mais cela cesse lorsqu'ils deviennent des hommes. Savoir comment Michel accepte son éloignement de Meta !

— Pauvres enfants, ils n'ont pas fini de lutter !

Et en poussant un douloureux soupir, la bonne Madeleine quitta son mari pour aller rejoindre la

petite Polonaise qui, consciencieusement, faisait travailler sa fille aînée.

Grâce aux leçons qu'elle donnait chez les Impharnès et chez trois ou quatre de leurs amis, Meta pouvait maintenant être assurée du pain quotidien. Avec entrain et bonne humeur elle poursuivait ses rudes études; n'avait-elle pas pour l'éclairer et la guider ce phare rayonnant qu'était l'amour de Michel?... De toute son âme, à la fois très ardente et très neuve, elle appelait le moment où elle pourrait être sa femme. L'opposition formelle de Mme Kermar la blessait au plus intime d'elle-même, car elle était fière, orgueilleuse parfois, elle souffrait de se voir dédaignée par cette mère hautaine qui l'humiliait en même temps qu'elle lui brisait le cœur.

Ce jour-là, tout en donnant scrupuleusement la leçon d'Agnès, Meta laissait vagabonder son esprit qui était, certes, bien loin du piano et des gammes. Elle rougit lorsque Madeleine entra, comme si la jeune femme eût pu lire ce qui se passait en elle.

— Bonjour, petite amie! dit gaiement Mme Impharnès, que devenez-vous depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Cela fait trois longs jours, vous savez!

— Mais, madame, j'ai beaucoup travaillé. Mes cours sont très absorbants, vous ne l'ignorez pas, et j'ai toujours peur d'être en retard sur mes camarades. Puis, je profite des derniers mois de liberté qui me restent pour faire des économies, car lorsque je serai interne dans un hôpital je ne pourrai plus donner de leçons.

— Vous persistez donc dans votre désir de pratiquer la médecine? J'avais pensé que ce ne serait qu'un feu de paille et que vous vous contenteriez de prendre quelques inscriptions sans aller jusqu'au bout de ces longues études si pénibles pour une femme.

Meta leva vers Madeleine ses grands yeux sérieux :

— Je vais toujours jusqu'au bout de ce que j'ai entrepris, chère madame. Croyez bien que si j'agis ainsi ce n'est pas par pur caprice, mais bien parce que je désire suivre un penchant que je considère comme ma vocation.

— Mais, petite Meta, vous vous marierez!

La jeune étudiante devint toute rose.

— Vous savez, madame, que si j'épouse Michel,

j'espère devenir pour lui sa plus fidèle collaboratrice ?

— Quoi ! vous exerceriez une fois mariée !

— Pourquoi pas ? Je trouve si belle cette vie de deux êtres qui pensent et agissent de concert, l'un complétant l'autre, et qui poursuivent un but identique : soulager, guérir, chercher toujours à améliorer le sort de l'humanité souffrante, creuser à deux ces passionnants problèmes d'où jaillira la lumière, coopérer ensemble à la même œuvre, ne trouvez-vous pas que ce rôle soit infiniment enviable ?

— Vous n'avez sans doute pas tort. Mais, dites-moi, Meta, l'amour, chez vous, irait-il jusqu'au sacrifice ? Si Michel vous demandait de renoncer à votre carrière, lui obéiriez-vous ?...

Meta pâlit :

— Oh ! madame ! Michel ne pourrait exiger un pareil abandon de tout ce qui, jusqu'ici, a constitué le meilleur, la raison même de mon existence, puisque je n'ai vécu que pour la science. S'il me fallait un jour être placée dans cette cruelle alternative, je ne sais pas encore ce que je ferais, mais je crois que je n'aurais pas le courage de céder, et qu'entre le mariage et ma profession je choisirais cette dernière. Mais je m'inquiète à tort, et vous avez voulu me faire peur ! Michel m'aime trop pour m'imposer un pareil déchirement, et moi, oh grand Dieu ! moi je lui suis déjà tellement unie de cœur et de pensée, que je ne puis supporter l'idée seule de le contrister. Car, chère madame, vous l'avez deviné, n'est-ce pas, la tendre affection de Michel est mon bien le plus précieux ! Songez donc, je n'ai plus de mère ; je me souviens à peine de mon père qui nous a tous abandonnés. Mes frères vivent au loin, c'est à peine si je reçois une lettre d'eux en un an, et je ne les reverrai sans doute jamais. Ma vie en France était si affreusement triste dans ce douloureux isolement où me plongeaient la pauvreté et ma nationalité. Je me demande maintenant comment j'ai pu vivre ainsi toute seule, délaissée ! Le travail était mon unique consolation. J'ai cru longtemps que la science serait ma fidèle compagne, qu'elle me tiendrait lieu de tout, et j'ai compris la fragilité de cette illusion le jour où je connus celui que j'aime désormais plus que tout au monde. Et je ne me rappelle pas sans un atroce serrement de cœur combien j'ai souffert jusqu'au moment où tout s'écroulant autour de moi j'ai

cru perdre la vie... et c'était la vie qui venait !... et je vous ai rencontrés, vous qui avez été un frère, une sœur pour moi, la malheureuse abandonnée, vous qui personnifiez si parfaitement la charité évangélique !

— C'est Dieu qui nous a conduits vers vous, petite Meta.

— Dieu ? Oui, j'ai pensé depuis, qu'une intervention céleste avait pu, seule, me sauver de l'abîme dans lequel je m'effondrais. J'ai eu une pieuse enfance ; ma mère, plusieurs fois par jour, me faisait prier devant les saintes images. J'aimais à saluer chaque matin la Vierge de Kazan qui me souriait dans son cadre d'émail, saint Stanislas, saint Georges, saint Théodose, grand archiprêtre de Tchernikoff, et je regardais attentivement si la petite lampe brûlait toujours dans la chambre de ma mère. J'ai gardé son icône préférée, pauvre mère, et ne m'en suis jamais séparée, malgré qu'un affreux juif ait voulu me l'acheter, mais j'aurais mieux aimé mourir de faim... C'est, d'ailleurs, ce que j'ai failli faire... Depuis mon départ de Vienne je n'ai pas été aussi fervente chrétienne que j'aurais dû être, mais, de vous voir si bons, le docteur et vous, de sentir chez celui que j'aime une foi si profonde, me donne le désir d'être meilleure ! Et si vous saviez combien, au fond, cela me peine de penser que je ne suis pas catholique romaine quand mon fiancé l'est si sincèrement...

« Je voudrais tant lui dire : « Votre Dieu sera mon Dieu ! » Je vais souvent dans vos églises depuis ces dernières semaines. Là je m'agenouille, je me recueille et je dis au Seigneur : « Christ, donne-moi la foi ! »

« Et puis j'attends... je ne sais pas vos formules de prière, mais j'espère toujours que la grâce — comme vous dites — me touchera et que je deviendrai un jour semblable à vous. Je n'avais jamais osé, jusqu'ici, vous en parler, mais ce secret m'étouffe, et je voudrais, madame, que vous m'aidiez à me rapprocher de mon cher Michel. Je suis certaine qu'il serait si heureux que nos deux âmes aient la même croyance !

Madeleine était très émue en entendant cette longue confidence de la petite Polonaise qui n'en avait jamais autant dit. Elle la sentait sincère et se réjouissait de la voir d'elle-même amenée à se

qu'elle avait ardemment souhaité. Toutefois la jeune femme était trop prudente pour ne pas faire la part de ce qu'il y avait d'un peu exalté dans la confidence de Meta ; avec raison elle se méfiait de ces désirs subits de conversion qui sont parfois dangereux, et elle se garda bien de les encourager par une approbation enthousiaste. Bien qu'elle fût heureuse de voir quelle forte semence l'exemple de Michel avait déjà fait germer dans le cœur de sa fiancée, elle répondit à Meta qu'elle allait s'assurer du concours d'un prêtre plus autorisé pour juger ce cas assez compliqué, et qu'elle s'inspirerait des conseils qu'il lui donnerait pour instruire la jeune Polonaise de sa religion.

C'est ainsi que, par la suite, Madeleine devait devenir la catéchiste et Meta la catéchumène !

IX

Un gris après-midi de la fin de septembre ; il pleut sans discontinuer depuis le matin ; une forêt de parapluies déambulent sur la chaussée ; les fiacres roulent, les chevaux glissent sur le pavé gras ; le ciel est terne, bas et triste, et à coup sûr les pensées de Meta ne sont pas beaucoup plus gaies, tandis que d'un œil fiévreux elle surveille l'arrivée des voyageurs dans la salle des Pas Perdus à la gare du Quai d'Orsay. L'été, le bel été, qu'avec tant de ferveur et d'espoir elle vit s'ouvrir, est fini désormais, emportant ses joyeux rêves de bonheur et d'avenir ; maintenant elle s'apprête à revoir avant son départ définitif celui qu'elle chérit de toute sa tendresse.

Mme Kermar a été la plus forte. L'exil de Michel est irrévocablement décidé ; c'est dans une lointaine Faculté, à Montpellier, que le jeune homme terminera ses études. Aujourd'hui même il revient de Bretagne où il a bien fallu qu'il passât ses vacances, et doit repartir presque aussitôt pour le Midi. Lui et Meta savent seuls ce que la séparation qui leur a déjà tant coûté va devenir cruelle en se creusant davantage, mais ni l'un ni l'autre ne veut abandonner un projet qui leur était si cher. Michel a lutté de

toutes ses forces, hélas sans succès. Aux objurgations réitérées de sa mère, il a répondu avec cette tranquille obstination qui est son bouclier :

— J'attendrai !... Peut-être désarmerez-vous un jour !

Elle a riposté :

— Jamais !

Alors il n'a plus rien dit, mais après une scène encore plus pénible, il a quitté Plumernan, le cœur désolé, se promettant en son for intérieur d'y revenir le moins possible. Sa seule consolation repose en l'idée de revoir Meta ce soir, si courte que doive être cette entrevue, et il ne veut à aucun prix perdre l'espoir de lui être un jour uni.

La voici enfin ! Il l'a découverte au milieu de la foule des inconnus. Leurs mains se serrent, ils se regardent anxieusement, se trouvant mutuellement très changés en peu de semaines. Michel a bruni ; il semble qu'il se soit fortifié et virilisé, mais son front a un pli soucieux et ses yeux ont une lueur de froide décision ; le sourire qui transformait en un seul instant son visage plutôt sévère paraît avoir disparu à jamais de ses lèvres. Chez lui l'enfant insouciant a fait place à l'homme qui connaît la lutte et la souffrance. Quant à Meta, elle a pâli et maigri. Cet été passé à Paris, à part trois semaines en Normandie chez Madeleine Impharnès, n'a rien valu à sa santé déjà ébranlée par le chagrin de la séparation. Ses beaux yeux paraissent embués de toutes les larmes qu'elle ne veut pas verser, qu'elle refoule énergiquement, car elle s'est promis d'être vaillante. Et puis il y a dans son regard une expression de résignation que Michel n'y a jamais vue. C'est que Meta, maintenant, accepte sa peine si grande avec l'idée qu'elle sera près de Dieu la rançon de son bonheur futur. Dans son enthousiasme de néophyte, elle a confié à Madeleine qu'elle éprouvait presque de la joie à souffrir si, à ce prix, elle pouvait épouser Michel. La jeune femme s'inquiète un peu de ce mysticisme qui lui semble exagéré, mais plus elle va, plus elle se rend compte que Meta, incapable de demi-mesures, est aussi sincère dans sa soif d'immolation que dans son désir d'être heureuse.

Michel ne fait que traverser Paris ; il va reprendre un express à la gare du P.-L.-M. Meta l'y accompagne. Durant le trajet, ils parlent encore de leurs pauvres rêves, de leurs projets, et puis il faut se quitter, déjà hélas !

Le train va s'ébranler, Meta dit :

— Je serai fidèle et patiente, je vous attendrai !

Et c'est sur cette parole d'espoir qu'elle laisse partir, vers la ville inconnue, celui qu'elle aime. Elle revient seule, sous la pluie battante, traînant ses pieds las au hasard des petites rues de traverse, tristes et désertes, dont la solitude s'harmonise avec son intime désarroi. Vraiment, loin de Michel elle s'était crue plus forte. C'est en le revoyant qu'elle a compris à quel point il demeurait son seul trésor au monde, et que pour lui elle pourrait tout sacrifier !

Tout ? Est-ce bien sûr ?... Tandis qu'ils échangeaient leurs plans de vie à venir, quelques instants auparavant, Michel a dit :

— Je ne resterai à Montpellier que juste le temps nécessaire pour m'y faire recevoir docteur. Une fois mon service militaire accompli, je reviendrai à Paris, cela personne ne peut m'en empêcher ; j'y exercerai au moins quelques années, pendant que mon père est encore assez jeune, assez actif pour garder sa clientèle à Plumernan, et nous nous marierons. Vous n'aurez plus, ma chère Meta, qu'à vous laisser vivre comme ma femme très tendrement aimée. Les heures noires seront finies, j'espère ; mon unique ambition est de beaucoup travailler afin que vous ayez un foyer stable où plus tard nos enfants pourront grandir à l'abri du besoin. Je ne vous demanderai que d'être pour moi le bon ange qui soutient, relève et console aux moments de défaillance, la compagne chérie que l'on retrouve toujours à la maison qu'elle garde fidèlement, l'amie de tous les instants, en un mot celle que j'ai connue aux mauvais jours et qui restera l'amie des jours prospères !

C'était tout, et, pour beaucoup de femmes, ce rôle eût paru suffisant, mais Meta se rappelait, non sans un serrement de cœur, que Michel n'avait nullement parlé de collaboration, d'études en commun. C'est donc qu'il n'en voyait pas la nécessité ? Alors, quoi bon cet acharnement qu'elle mettait à poursuivre d'ardues études ! Pourquoi se plier à la dure discipline d'un travail constant, pourquoi n'avoir qu'un but, si tout cela devait échouer à faire d'elle une femme de ménage, bonne tout au plus à surveiller le pot-au-feu, racommoder le linge ou moucher la marmaille ! Il y avait loin de ces prosaïques fonctions à celles qu'elle rêvait jadis, c'est-à-dire : devenir l'émule de son mari, coopérer à ses travaux ! C'était bien la

peine de n'avoir vécu que pour la science, si dans quelques années il fallait à tout jamais l'abandonner!

En rentrant à la pension Pradin, Meta fut prise d'un grand découragement. Elle devait justement ce soir-là « piocher » un aride traité de bactériologie; elle n'y découvrit plus aucun attrait. D'un geste excédé, elle repoussa les livres soigneusement reliés en toile grise, ferma les cahiers épais couverts de son écriture régulière et fine, et, très lasse, s'assit sur un fauteuil au coin de la cheminée sans feu. Il lui parut qu'un vide mortel se faisait en son âme et autour d'elle. Pourtant cette petite chambre confortable avait été le temple de la science au temps, hélas si proche encore, où Meta vivait son double rêve d'amour et d'ambition. L'aspect en était gai, attrayant, avec ses quatre murs couverts d'un papier fleuri sur lesquels la jeune étudiante avait accroché des aquarelles, des vues de Russie, d'Italie, d'Autriche. A la place d'honneur trônait la belle icône d'émaux byzantins devant quoi brûlait la petite lampe. Madeleine Impharnès, en comblant Meta de cadeaux, contribuait à l'embellissement de cette chambre qui n'était point banale, avec ses napperons brodés, ses coussins multicolores, et trois ou quatre objets d'art véritable. Quelle différence avec la lugubre mansarde où Meta avait vécu tant de jours de misère! Ses bons amis! Leur photographie était sur la cheminée en groupe sympathique; comme ils l'avaient secourue, soignée, consolée de toutes façons!

Soudain, à leur souvenir, la petite Polonaise se mit à pleurer tout bas et à regretter que Madeleine ne fût pas à Paris. Elle serait allée immédiatement lui confier le tourment de son cœur, certaine d'avance que la jeune femme saurait la plaindre et la conseiller. Mais elle était toute seule dans ce grand Paris. Jane Hotkins avait regagné l'Angleterre depuis plus de deux mois, et Meta se trouva moralement aussi abandonnée que l'hiver précédent.

Elle gémit sourdement :

— Mon pauvre Michel! je ne l'aime donc pas assez, qu'il n'est pas tout pour moi!...

Pourquoi fallait-il qu'entre ce qu'elle considérait comme sa vocation et cet amour qui si vite s'était emparé d'elle se livrât ce duel douloureux!

Elle passa ce soir-là de bien pénibles moments, et puis, fatiguée de pleurer, elle finit par se résigner

avec cette froide exaltation qui était la caractéristique de sa nature concentrée, au fond de laquelle subsistait — malgré la foi nouvelle — un reste de fatalisme slave.

X

Le docteur Michel Kermar rentrait chez lui d'un pas rapide et souple. En frissonnant presque par ce sombre soir de janvier, il passa sous le porche de la luxueuse maison qui abritait ses débuts de jeune chirurgien, inconnu aujourd'hui, célèbre demain. Les jours, les mois, les années avaient passé. Après sa thèse brillamment soutenue devant la Faculté de Montpellier, son court service militaire accompli, Michel était revenu à Paris où l'appelaient à la fois et le désir de travailler avec acharnement pour acquérir quelque réputation et le vœu impatient de revoir Meta dont il était séparé depuis si longtemps. Jamais en son cœur ne s'effaça le souvenir de celle qu'il appelait sa fiancée, et ce soir-là, en revenant à son foyer encore désert, il pensait à la joie ineffable qu'il éprouverait si la jeune fille devenait bientôt sa femme.

Interne à l'hôpital Ténon, puis aux Enfants-Malades, et doctoresse à son tour depuis cinq ou six mois, Meta, encore sans clientèle définie faisait un remplacement aux environs de Paris. Michel l'avait revue chez les Impharnès, dès son retour dans la capitale. Il savait que sa confiance était bien placée, que la jeune fille, en tous points, serait digne d'être à jamais l'élue de son âme et il se proposait de faire sous peu un bref séjour à Plumernan pour tenter auprès de Mme Kermar une suprême démarche. Il ne comprenait pas l'entêtement de sa mère à lui refuser un bonheur dont il avait soif. A chacun de ses voyages en Bretagne il essuyait d'amers reproches et on lui servait chaque fois la rengaine du brillant mariage qu'aurait été le sien s'il avait voulu d'Adrienne. Fatiguée de la vaine attente, celle-ci avait épousé l'hiver précédent un officier de marine, noceur et décavé, qui venait quelquefois à Plumernan sur son torpilleur, et plaisait fort

sur la pauvre fille et sa grosse dot comme sur une bouée de sauvetage. De cette aventure Mme Kermar faillit faire une maladie ! Il était évident que depuis le départ d'Adrienne pour Toulon elle baissait visiblement et ne retrouvait plus son entrain de jadis. Ce projet de mariage qui s'était ancré dans son cerveau jusqu'à l'obsession lui manquait désormais, et la dernière fois que Michel l'avait vue, elle n'avait plus fait aucune allusion à ce qui était la préoccupation constante de son existence.

Le jeune docteur, une fois chez lui, échangea ses vêtements de sortie contre un chaud complet d'appartement et vint se blottir auprès de la cheminée à hotte où brûlait un énorme feu de bois. Il aimait ce bureau à la fois sévère et confortable, dont l'agencement avait été combiné par le professeur Bardo, son maître et son ami, le chef de l'importante clinique où Michel allait chaque jour pratiquer et s'instruire. Comme cette clinique était située à Auteuil, le docteur Bardo avait installé son jeune ami en plein centre de Paris, rue de la Chaussé-d'Antin, où il donnait ses consultations, car sa santé assez précaire réclamait des ménagements et il habitait à Chatou, loin du bruit de la capitale, une villa perdue dans la verdure. Michel avait eu la bonne fortune d'être son élève préféré ; il se l'était attaché autant par les liens d'une solide amitié que par l'idée que ce disciple, intelligent et studieux, saurait l'aider dans son œuvre et plus tard la continuer en lui succédant.

Et Michel, qui, au début de sa carrière, entrevoyait toujours Plumernan comme base de ses opérations, pensait maintenant que sa voie était nettement tracée dans le sillage de son illustre ami, et qu'il fixerait sa résidence à Paris. Un autre plus vaniteux que lui eût été grisé par ces débuts réellement brillants. Alors que tant de jeunes hommes tâtonnent, hésitent, commencent avec mille peines une maigre clientèle, lui était déjà lancé dans une société choisie. Les appointements que lui versait le docteur Bardo formaient un joli chiffre et il avait l'immense avantage d'être logé pour rien dans cet immeuble confortable qui appartenait au professeur. De plus, une fois ses occupations d'aide-opérateur terminées et quelques consultations chirurgicales données en lieu et place du docteur lorsque celui-ci ne venait pas à la chaussée d'Antin, il lui restait de nombreux loisirs

qu'il pouvait consacrer soit à ses études, soit à la médecine générale qu'il faisait alors pour son propre compte.

Bref, à cette heure Michel voyait s'ouvrir devant lui la vie facile et large, mais il était trop sentimental pour que, au sein de cette apparente félicité, il ne lui manquât pas l'essentiel et il songeait tristement :

— Dois-je donc vivre seul longtemps encore ! Pauvre Meta que j'attends... et qui m'est si fidèle ! Mon Dieu ! comme ma mère est dure de nous interdire d'être heureux ! Mais cela a assez duré, il faut que cela finisse ! Je ne suis plus un petit garçon qu'on terrorise indéfiniment ! J'irai la semaine prochaine à Plumernan et je poserai mon ultimatum !

Michel étendait devant le feu ses mains blanches à la paume un peu épaisse, mais aux doigts fins et déliés. Il avait maintenant vingt-six ans et en paraissait davantage, avec un front plissé de soucis et des yeux mélancoliques. Quelques fils d'argent blanchissaient ses tempes ; sa taille très svelte s'était insensiblement empâtée, et sa lèvre gardait un sourire désabusé. L'unique amour de sa vie avait été à la fois son tourment et sa joie, et son visage expressif en gardait les traces indélébiles.

Rêveusement le jeune docteur contemplait une grande photographie de Meta, prise dans une salle d'opérations, au moment même d'une intervention chirurgicale. La jeune fille portait une longue blouse blanche qui l'amincissait encore ; ses beaux cheveux s'enroulaient en nattes serrées qui formaient deux grosses conques au-dessus des oreilles, et elle conservait par delà les années cette attitude réservée et fière, ce charme un peu étrange et douloureux, que Michel avait tant aimés en elle.

Le jeune Breton soupira en revoyant cette chère image, puis ses yeux se reportèrent sur un large bristol qui reproduisait Pierre et sa femme. Heureux ménage celui-là ! uni rapidement sans complication ni perte de temps ! La nouvelle Marguerite Kermar était la fille du colonel de Pierre. Sans heurts ni histoires de dot ou d'héritage, les jeunes gens avaient marché tambour battant à l'autel, et Michel, heureux de leur bonheur, n'y pensait pas sans envie. Quel acharnement mettait sa mère à l'empêcher d'imiter Pierre ! Cette pauvre Meta parviendrait-elle jamais à trouver grâce à ses yeux !

Il en était là de ses réflexions lorsque le timbre

électrique de la sonnette retentit sous un doigt impatient.

— Qui peut venir à cette heure ? marmotta Michel entre ses dents.

Il était tout près de six heures. Le jeune docteur supposa qu'on venait le chercher pour un cas urgent et, se rapprochant du feu avec délices, songea qu'il faisait bien froid dehors et que ce serait bien désagréable de quitter son « home » tiède et clos pour aller courir dans quelque quartier lointain.

Son valet de chambre entra, portant un télégramme sur un plateau de laque.

Michel le décacheta vivement. En une seconde ses yeux déchiffrèrent le petit bleu qui, en sa brièveté tragique, lui apprenait une pénible nouvelle.

« Mère au plus mal, congestion pulmonaire, viens immédiatement.

« KERMAR. »

Michel regarda sa montre.

— J'ai un train pour Chatou à 6 h. 15, se dit-il, je puis encore aller prévenir le docteur Bardo de ce qui m'arrive et revenir à temps pour prendre le rapide de Bretagne à 9 heures.

En quelques mots il avisa le domestique d'avoir à préparer sa valise et de commander une voiture, puis, se dirigeant à toute allure vers la gare Saint-Lazare, sauta dans le train de banlieue qui allait s'ébranler.

En wagon il eut des loisirs de méditer sur cette maladie de sa mère qui bouleverserait peut-être tous ses projets. Car il n'oserait plus entamer avec elle une discussion qui promettait d'être pénible, et il devrait respecter son repos en évitant toute allusion à son mariage avec Meta.

— Dans quel imbroglio vais-je encore retomber !... murmura le pauvre garçon.

Le professeur Bardo habite, fort heureusement, tout près de la gare un petit cottage anglais au milieu d'un vaste jardin. Il allait se mettre à table devant le potage et l'œuf à la coque qui constituent son repas de chaque soir lorsque Michel entre en coup de vent.

— Vous si tard ! Kermar, que se passe-t-il ?

— Un fâcheux motif m'amène près de vous, maître.

Et le jeune homme, en phrases brèves et pressées, avertit le professeur de la maladie de sa mère.

— Il faut partir tout de suite, mon cher enfant. Ne vous tracassez pas, j'assumerai la besogne à moi seul pendant votre absence. Et puis, vous ne devez pas vous alarmer trop vite, votre mère est encore jeune, la science et la nature ont des ressources infinies, espérez !

C'est sur ce mot de réconfort qu'il quitte Michel et revient dans la salle à manger. Sa vieille bonne a remporté le dîner dans la cuisine pour le tenir au chaud. Le docteur Bardo, solitaire, songe qu'il aurait aimé avoir un fils comme Michel Kermar. Pourquoi ne s'est-il pas marié ? Il prétend qu'il n'en a jamais eu le temps et maintenant c'est trop tard. A soixante ans il en paraît quatre-vingts tellement il est vieilli, ridé ; cependant, grâce à une hygiène parfaite, ses muscles conservent encore une élasticité prodigieuse, et son coup d'œil est sûr comme celui d'un jeune homme. Son habileté professionnelle a acquis un renom quasi mondial ; il est célèbre, riche, indépendant, et avec tout cela soupire parfois le soir à son foyer désert qu'il eût souhaité voir animé par la grâce d'une femme et le va-et-vient de beaux enfants gais et bruyants. Lui aussi connaît intimement le ménage Impharnès et a souvent rêvé le même bonheur. Il a rencontré Meta chez eux, il est au courant de la mélancolique histoire de ses jeunes amis, et, de toute son autorité, il a engagé Michel à se marier, à ne pas rester comme lui célibataire, parce que, dit-il en essayant de sourire, « c'est le dernier des métiers ! »

Et tandis que le professeur entame tristement son œuf à la coque, Michel regagne Paris en hâte, avale un sandwich et un verre de bordeaux et grimpe dans le train de Bretagne qui va le rouler douze heures durant.

Lorsqu'il arrive en gare de Vannes, il pleut à torrent ; le paysage tout embrumé est morne et gris ; aucune animation dans la campagne, chacun se terre chez soi. Une voiture de louage l'attend. A la question anxieuse qu'il adresse au cocher, l'homme répond en mâchonnant sa courte pipe :

— Ça ne va pas fort, monsieur Michel, je crois qu'elle est bien mal, madame votre maman !

Et il a un regard compatissant et bon qui remonte un peu le moral du jeune Kermar.

La voiture file maintenant sur la route, au trot irrégulier d'une grosse jument baie qui s'emballe aux descentes et paraît dormir aux montées. A des intervalles assez rapprochés, le conducteur s'arrête pour prendre des forces au fond d'un petit verre de « gwin » qu'il va chercher dans une misérable auberge, une masure perchée sur le bord de la route sans autre enseigne apparente qu'un « bouchon » de gui. Et Michel s'impatiente :

— De grâce, Tanguy, ne lanternez pas ainsi, je suis pressé !

— Oui, oui, monsieur Michel, je viens, nous allons marcher, soyez tranquille !

Et il reprend son fouet avec ce flegme impassible du Breton qui sait qu'il arrivera toujours assez à temps pour se trouver face à face avec des événements pénibles.

Maintenant c'est la mer toute grise qui apparaît sous un linceul de brume ; le sable lui-même est gris, gris aussi le ciel si bas, que, au loin, il se confond avec la ligne de l'horizon. Ce coin de Bretagne que Michel connut si radieusement lumineux et si bleu sous le soleil, a l'air aujourd'hui d'une symphonie en gris mineur. Une invincible mélancolie étreint le cœur du jeune médecin et l'oppresse : ce deuil de la nature est-il le prélude de celui qui va frapper la famille Kermar ?... Malgré qu'elle n'ait été guère tendre pour lui, il chérit sa mère d'un filial et solide amour ; la pensée de la perdre l'angoisse d'une façon étrange.

Les voici arrivés. Les bonnes qui ont entendu le trot du cheval ouvrent la porte. La première personne que Michel aperçoit est son père. Le bon docteur a les traits creusés par l'inquiétude et l'insomnie. Il presse son fils sur sa poitrine...

— Eh bien ? interroge anxieusement le jeune homme.

— Elle est très mal, mais je n'ai pas encore perdu tout espoir. Tu vas m'aider à la sauver !

Ils montent tous les deux, sur la pointe du pied, le large escalier ciré. Si forte est la discipline imposée par Mme Kermar à son entourage que la maison est dans un ordre parfait à cette heure encore matinale ; on ne se douterait pas que depuis quatre jours la maîtresse de céans, étendue dans son grand lit à colonnes, et terrassée par la maladie, ne peut plus veiller sur chaque détail du ménage

comme elle le faisait encore la semaine précédente.

Luce et Yvonne, gardiennes silencieuses et vigilantes malgré leur jeunesse, se tiennent dans le vaste cabinet de toilette pour ne pas troubler le repos de leur mère, prêtes à accourir à son moindre appel.

Lorsque la porte s'ouvre avec précaution, Mme Kermar, qui tourne et retourne sur l'oreiller son front enfiévré, aperçoit son fils. Elle essaie de se soulever.

— Ah Michel ! c'est toi, enfin !

Et retombe épuisée.

Michel s'est avancé, il l'entoure de son bras pour la soutenir. Elle le dévore de ses grands yeux, cernés par la torture physique, car elle souffre intolérablement. Sa respiration est courte, saccadée ; à chaque instant elle manque d'air et étouffe et puis elle a dans le côté un point pleurétique qui lui cause d'atroces élancements. Sa figure, par moment, est d'un rouge tournant au violet, puis devient deux minutes après d'une mortelle pâleur.

— Michel, tu vas m'ausculter ?... supplie la malade haletante. Ton père ne voit pas ce que j'ai !

Très ému, Michel interroge le docteur du regard.

— Fais ce qu'elle te demande, répond le bon docteur qui n'a pas le courage d'en vouloir à sa femme de cette observation, humiliante pour son savoir.

Avec précaution Michel aide sa mère à se redresser; il écarte la chemise de nuit finement brodée, appuie doucement sa tête contre cette pauvre poitrine qui bat en soubresauts désordonnés; il l'ausculte longuement, minutieusement, disant :

— Comptez, maman, 30, 31, 32, 33.

Docile, elle répète :

— 30, 31, 32, 33.

Il n'ose se prononcer... jamais jusqu'à ce jour il n'a autant douté de sa science...

Avec une infinie douceur il laisse la malade retomber sur ses oreillers et, sous un prétexte quelconque, se dirige vers le cabinet de toilette où le rejoint immédiatement son père.

— Eh bien ? qu'en penses-tu ?

— Eh bien, mon diagnostic est exactement le même que le vôtre, papa, une congestion pulmonaire avec point pleurétique du côté gauche.

— Que préconiserais-tu, toi ?

— De la révulsion à outrance.

— C'est le traitement que je lui ai déjà fait

suivre. J'ai ordonné la diète avec seulement des boissons très chaudes et du lait.

— Votre idée est excellente, papa. D'ailleurs je suis bien petit garçon vis-à-vis de vous qui avez tant d'expérience, et puis je fais bien plus de la chirurgie que de la médecine, je tâtonne forcément n'étant qu'à mes débuts. Si ce n'avait été le désir de ma pauvre maman, je n'aurais certes pas marché sur vos brisées !

Le bon docteur haussa les épaules.

— Il faut la laisser faire, vois-tu, cela n'a aucune importance. L'essentiel est que nous la tirions de ce mauvais pas. Mais, tu n'as pas déjeuné, descends, mon pauvre ami.

XI

Il est onze heures du soir. Michel, assis au pied du lit de sa mère, surveille avec anxiété, à la lueur de la veilleuse qui l'éclaire, les progrès du mal sur ce visage crispé. Voici trente-six heures qu'il est arrivé et aucune amélioration n'est survenue dans l'état de la patiente, malgré la médication énergique que les deux hommes lui imposent.

Le docteur Kermar, harassé de fatigue, est allé se coucher. Il a fallu toute l'autorité de Michel pour l'y décider, le jeune homme affirmant qu'il passerait facilement la nuit entière auprès de Mme Kermar et lui promettant de l'appeler si quelque alerte se produisait.

Mme Kermar, en ce moment, paraît sommeiller; sa respiration saccadée et sifflante s'arrête tout net par instants, puis elle se tourne, s'agite et se réveille. Encore à demi endormie, elle murmure :

— J'ai soif.

Déjà Michel est à son chevet, lui présentant une tasse de thé chaud additionné de citron et de rhum. Elle s'en empare d'une main fiévreuse, boit avec avidité et rend la tasse à son fils avec un reconnaissant « merci ».

Tendrement Michel la recouche, remet sous sa tête douloureuse un oreiller plus frais. Ses mains sont

légères comme celles d'une femme; enfin il reprend sa place auprès du lit.

Mme Kermar, qui avait fermé les yeux d'un air apaisé, les rouvre, considère attentivement le jeune homme, puis, très bas :

— Michel, dit-elle, je suis bien malade, est-ce que je vais mourir ?

— Mais non, mère, nous vous sauverons. Dieu, dis-je, vous sauvera, car Il est tout-puissant tandis que notre science à nous est bien bornée.

— Mais, ce que j'ai est grave ?

Michel hésite une minute, puis bravement :

— C'est assez sérieux. Vous aimez mieux, n'est-ce pas, maman, que je ne vous cache pas la vérité ?

— Et je puis en mourir ?

— Maman, je vous ai dit que Dieu était tout-puissant.

— Tu ne veux pas me répondre, donc c'est que je suis perdue !

— Qu'allez-vous penser là !

— Oh ! la mort ne me fait pas peur. Pourtant j'aimais bien la vie, et vous quitter, mes pauvres enfants, qui avez encore besoin de moi !...

— Je vous en prie, mère, ne vous agitez pas ainsi, vous vous fatiguez inutilement.

— Bah ! un peu plus, un peu moins. J'espère que je suis prête à paraître devant mon Juge, pourtant dès demain matin il faudra prévenir M. le Recteur de venir me confesser.

Michel est trop croyant pour s'opposer à ce désir; en secret il admire le calme de cette femme énergique, si dure aux autres et à elle-même, qui parle sans faiblir de sa fin prochaine, il dit :

— Maman, vous aurez toute satisfaction à ce sujet. Maintenant vous allez être très sage et dormir.

Mme Kermar paraît vouloir obéir, puis au bout d'un instant, regardant toujours son fils de ses grands yeux scrutateurs, elle reprend :

— Tu es un bon fils, Michel.

— Chut !... Maman !...

— Si, laisse-moi dire ! Tu me soignes avec tant de dévouement !

— C'est tout naturel, dormez.

— Je t'ai fait de la peine, tu n'es pas heureux ?...

— Cela n'a aucune importance, l'essentiel est que vous guérissiez.

— Crois-tu, Michel, qu'on puisse réparer ses torts ?

— Toujours lorsqu'on le veut.

— Et si c'était trop tard! Dis, mon enfant, elle est encore libre « ta » Meta?...

— Oui.

— Je voudrais la voir...

Michel tombe des nues et pense que sa malade divague. Elle avait en prononçant cette dernière phrase un air si dolent, si accablé, que le jeune homme est partagé entre la crainte de croire ces paroles échappées du délire et le désir fou de les savoir volontairement murmurées. Serait-il possible que Mme Kermar baissât enfin pavillon ? Mais non, il est insensé d'oser rêver pareil dénouement à son triste roman, ce serait trop rapide et trop beau !

La seconde partie de la nuit s'écoula au milieu d'une tranquillité relative. Toutefois, à l'aube, Michel trouve que le pouls flanche légèrement, la malade est prostrée, paraît s'affaiblir. Cela le trouble, l'inquiète, il lui semble que le jour n'arrivera jamais. A six heures, quand la femme de chambre vient s'informer s'il n'a besoin de rien, il l'envoie à l'église où le Recteur va dire sa messe pour le prier de venir chez Mme Kermar dès qu'il le pourra.

Effrayée, la jeune fille descend quatre à quatre avertir la cuisinière que « sûrement Madame ne passera pas la journée puisqu'on la dépêche chercher M. le Recteur! »

Et c'est ainsi que dans tout le bourg se répand comme une traînée de poudre le bruit que l'on va administrer la femme du docteur.

Dans la vaste chambre inondée de lumière — on avait allumé tous les candélabres — Mme Kermar, après avoir reçu la visite de son Dieu, reposait dans une action de grâces recueillie et émue. Un à un les assistants s'étaient retirés; Michel, seul, restait près d'elle. Un grand silence était entre eux. La voix faible de la mère le rompit tout à coup :

— Michel.

Le fils s'approcha.

— Viens plus près.

Il obéit et s'agenouilla à la tête du lit, son visage à la hauteur du sien.

— Michel, reprit la malade, je suis en paix avec mon Sauveur, mais lorsqu'il m'a absoute tout à l'heure, M. le Recteur m'a dit que c'était mal d'en vouloir à quelqu'un... que, au moment de quitter peut-être cette vie, on ne devait garder ni rancune

injustifiée, ni prévention mauvaise. Je t'ai fait souffrir, mon enfant... je t'ai séparé de celle que tu aimais... eh bien, si avant d'abandonner ce monde je puis encore quelque chose pour toi... sois heureux... épouse-la !...

— Oh mère ! — Michel avait bondi. — Comment vous remercier jamais !

— Tu l'aimes donc bien !

— Pouvez-vous me le demander !

— Ecoute... Les caprices d'une mourante sont respectables, je voudrais la connaître... la voir, écris-lui de venir... il n'est peut-être pas trop tard ! Mais je veux voir... celle qui t'a pris à moi ! acheva péniblement Mme Kermal avec un reste d'amertume

— Je vais lui télégraphier immédiatement. Elle pourra prendre le rapide de ce soir et être ici demain matin. Rassurez-vous, mère chérie, elle est digne d'être votre fille, et Dieu va vous conserver à nous afin que vous jouissiez de notre bonheur.

Et Michel, le cœur battant d'une joie délicieuse, courut chercher l'une de ses sœurs pour le remplacer auprès de leur mère et se rendit à la poste lancer cette dépêche :

« Ma mère vous réclame, venez, ma Meta, j'irai vous attendre à Vannes demain matin au train de 8 heures. »

La journée se passa pour Mme Kermar avec des alternatives de mieux et de pire qui la brisaient, on était au cinquième jour de la pneumonie. Le docteur redoutait une issue fatale pour le neuvième jour, se disant cependant :

— Elle a résisté jusque-là, peut-être franchira-t-elle victorieusement cette mauvaise passe.

De grand matin, Michel partit pour Vannes avec le cabriolet. Il faisait nuit noire, mais une petite brise séchait les routes détrempées par la pluie, et la nouvelle lune coïncidait avec un changement de temps ; il ferait beau, assura le valet qui vint atteler le cheval. Michel ne demandait pas mieux que d'en accepter l'augure ; d'ailleurs, peu lui importait le temps ses pensées étaient riantes, et un hymne triomphant montait de son cœur ! Il allait revoir sa chère Meta, Meta que maintenant il était libre d'aimer, d'épouser ! Car il ne doutait pas qu'elle n'accourût à son appel. Pour la jeune Polonaise comme pour lui, il était temps que leur mariage s'accomplît, car ils étaient l'un et l'autre excédés par l'interm-

nable attente et la barrière qu'on leur opposait depuis six ans. Cette fidélité digne des temps bibliques méritait bien sa récompense; le seul point noir était que la maladie de Mme Kermar motivât son subit acquiescement.

Michel, en attendant le train, arpentait le quai. Il lui semblait que cet express n'arriverait jamais! Est-il en retard? A-t-il déraillé?... Enfin on entend un sifflement strident, à toute vapeur le monstre débouche à l'entrée de la gare, roule avec fracas sur les plaques tournantes et stoppe brusquement. Des portières s'ouvrent en claquant, les voyageurs sautent sur le quai. Michel interroge anxieusement la silhouette de chaque arrivante. Ah! enfin! voici celle qu'il cherchait! Toute mince dans son grand manteau gris garni d'un col de loutre, une petite toque de même fourrure sur ses beaux cheveux, avec une voilette mouchetée de pois de velours, bien chaussée, bien gantée, Meta a plutôt l'air de sortir de sa chambre que d'un compartiment de seconde classe après une nuit complète passée en chemin de fer. Michel est naïvement satisfait de la voir si correcte; au moins sa mère, qui tient tant aux apparences, ne pourra reprocher à Meta une mise excentrique ou négligée.

Les beaux yeux de la jeune fille brillent lorsqu'elle aperçoit Michel; ses joues pâles s'empourprent, elle devient très séduisante sous ce fard: leurs mains se serrent:

— Oh! cher! cher ami! Vous et moi ici, je puis à peine y croire!

— Chérie, « elle » veut bien, « elle » vous réclame!

— Ah, c'est trop bon! Mon pauvre Michel!

Et de grosses larmes émues, sous la voilette, inondent les joues roses.

Michel, pieusement, a baisé le front pur qui se levait vers lui.

— Ma fiancée! enfin!... murmure-t-il.

Et ces trois mots contiennent tout l'hosanna de son cœur reconnaissant.

La légère voiture les emmène à une vive allure le long de la route. Il fait beau, le vent marin les fouette au visage, et Meta est fraîche comme une églantine sous cette caresse presque rude qui avive le sang de ses pommettes. L'air sent le varech et l'iode; dans les champs qui bordent la mer, les

petits « beudjuls » (1) galopent après leur troupeau en faisant résonner le sol sous leurs sabots ; des paysans reconnaissent le jeune docteur et le saluent, ainsi que les enfants qui partent pour l'école d'un cordial :

— Bonjour, monsieur Michel ! bonjour, madame !

Meta incline gracieusement la tête. Cette campagne paisible et saine lui prend le cœur ; elle pense qu'il ferait bon se laisser vivre ici près de son cher Michel...

Du bout de son fouet, Michel, au tournant du quai, montre à Meta le vieux logis de granit.

— La maison, chérie.

Et inconsciemment ces mots dans sa bouche prennent de l'ampleur, presque du respect. Et il ne songe pas sans émoi qu'il amène sous le toit des ancêtres la femme que lui seul a choisie.

Meta, à son tour, est prise d'une petite crainte involontaire à l'idée de pénétrer dans ce « home » qui devrait être le sien et dont si longtemps on lui a interdit l'accès. Mais Michel ne lui laisse pas le temps de penser, et, sautant à terre, l'entraîne à sa suite dans le vestibule, puis dans le bureau du docteur.

— Père, voici Meta que je vous amène.

Le docteur enveloppe d'un rapide coup d'œil la fine silhouette, le visage intelligent aux larges prunelles attirantes, et sans doute cet examen lui suffit-il, car il serre les deux mains de la jeune doctoresse en une chaude et affectueuse étreinte :

— Soyez la bienvenue chez nous, ma chère enfant, dit-il avec bonté. Il appelle les petites qui sont dans la pièce à côté et les pousse vers Meta.

— Luce et Yvonne, embrassez votre sœur !

Les petites ont ouvert des yeux étonnés devant cette étrangère, puis elles la trouvent sympathique et posent avec un plaisir évident leurs jeunes lèvres sur les joues de leur future belle-sœur.

— Comment va maman ? interroge Michel.

— Toujours la même chose. Elle vous attend. J'ai télégraphié à Pierre, mais son régiment est en déplacement, j'ai peur que ma dépêche ne l'atteigne pas... et s'il survenait un malheur...

— Mais non, papa, ne vous alarmez pas en vain ! Nous allons si bien soigner ma mère à nous trois !...

(1) Pâtours.

BCU

Tendrement le jeune homme passe son bras sous celui de Meta et la guide dans l'escalier.

Mme Kermar a fait un brin de toilette pour les recevoir; ses beaux cheveux encore très épais sont soigneusement coiffés, et elle a une petite veste en pongée mauve garni de dentelles, mais ce mauve accuse fâcheusement la pâleur de son teint. Dès qu'elle la voit, Meta a l'impression que c'est à une moribonde qu'on la présente.

Le regard inquisiteur de Mme Kermar s'est posé sur Meta; elle la contemple avec une ardente curiosité. Ainsi c'est là cette femme qui lui a pris son fils! Sa vindicative rancune d'autrefois ne lui eût jamais permis de supposer qu'elle fût aussi bien. Un soupir de soulagement s'échappe de sa poitrine. Avec la spontanéité qui est l'un de ses charmes et que l'on goûte doublement chez cette nature plutôt froide, Meta a pris dans ses mains fraîches la main brûlante de la malade.

— Je suis bien contente que vous m'ayez appelée auprès de vous, madame. J'espère que vous allez me permettre de partager les soins que vous donnent déjà le docteur et mon cher Michel?

— C'est vrai! Vous êtes doctoresse, vous aussi! murmure Mme Kermar, mon Dieu! si toute cette Faculté réunie ne me fait pas mourir plus vite!...

Un rire joyeux de Meta répond à cette boutade. Michel craint qu'il ne fâche sa mère, mais non, cette dernière au contraire paraît très heureuse qu'on prenne la chose en plaisantant.

— Alors, mademoiselle, en attendant d'être ma fille, voulez-vous bien être mon infirmière?

— De tout mon cœur! assure Meta avec élan.

— Eh bien, vous pouvez commencer tout de suite. Je suis portée à croire que mon mari et mon fils ne voient pas clairement mon cas.

— Me permettez-vous de vous examiner?

— Certainement oui.

D'un geste vif, Meta enlève son chapeau. La voici nu-tête avec ses merveilleux cheveux enroulés qui encadrent si joliment son profil allongé et fin. Elle retire son manteau et apparaît d'une minceur extrême avec une blouse chemisier en linon blanc, soigneusement repassée à plis minuscules, et une jupe de serge bleu marine.

Longuement, minutieusement, elle ausculte Mme Kermar qui éprouve un certain trouble à sentir

si près de son cœur cette jeune femme qu'elle avait voulu éloigner à tout prix !

Lorsque cet examen est terminé, Meta dit simplement :

— Je vais écrire une ordonnance.

Elle fait un léger signe à Michel qui la suit sur le palier où les a rejoints le docteur.

— Quelle température ?

— 39°7 hier soir, 38°9 ce matin. Qu'en pensez-vous ? interroge anxieusement M. Kermar.

Avec sa franchise sans détours, un peu brutale, Meta avoue :

— Elle est perdue !

Les bras des deux hommes s'abaissent en un geste d'impuissance et de désolation.

Meta continue :

— Le poumon droit est très engorgé, et je ne perçois presque plus le souffle dans le poumon gauche ; c'est une pneumonie double.

— Michel et moi avions conclu à une congestion pulmonaire compliquée d'un point pleurétique, dit le docteur.

— Le point pleurétique ne me paraît plus exister. Il a pu apparaître, en effet, au début, mais le liquide doit s'être résorbé de lui-même. Avez-vous fait une ponction exploratrice ?

— Non.

— On peut toujours l'essayer, ce qui fixerait notre diagnostic.

— Nous allons la préparer immédiatement. Après ?... c'est tout ? Il n'y a plus rien à faire ?...

Meta, deux doigts appuyés sur sa joue, ce qui était chez elle signe de perplexité, réfléchissait profondément.

— Ecoutez, articula-t-elle de sa voix nette et calme. Perdue pour perdue, nous devons tout tenter pour sauver Mme Kermar. Que lui avez-vous fait suivre comme traitement ?

— Une révulsion intense : ventouses, cataplasmes sinapisés, compresses chaudes.

— J'ai vu à Tenon, au cours de mes études, un cas analogue à celui-ci qui avait résisté à toutes les médications usitées en pareille occurrence : le professeur Audeval, mon maître, sauva le malade en employant le système opposé, c'est-à-dire les enveloppements froids toutes les trois heures.

— C'est de la folie ! gronda le docteur Kermar

qui n'aimait pas les innovations en matière médicale.

— Cela a réussi cette fois-là, et, tout récemment encore, j'ai employé ce traitement auprès de deux femmes atteintes de broncho-pneumonie double : j'ai eu la chance de les sauver toutes les deux.

M. Kermar, dans son for intérieur, ne pouvait s'empêcher de trouver ces théories bien hardies : c'était contraire à tous les remèdes préconisés par lui qui ordonnait toujours la médication à chaud. Mais cette petite Polonaise avait l'air si sûre d'elle dans son énergie froide et sa claire décision que cela l'ébranla :

— Alors que feriez-vous ? demanda-t-il.

— D'abord une ponction exploratrice pour m'assurer qu'il n'y a plus de liquide dans la plèvre, ensuite vingt centimètres cubes d'huile camphrée matin et soir pour soutenir le cœur, une piqûre de caféine, une potion stimulante dont je vais vous indiquer la formule, du lait, du café, du thé, et les enveloppements du thorax, faits avec de l'eau aussi froide que possible pendant un grand quart d'heure toutes les trois heures, qui amèneront, j'espère, un abaissement de la température.

— Essayez ! soupira M. Kermar vaincu, je vous abandonne ma malade ! Soignez-la bien !

— Comme ma mère, assura Meta. Je puis me tromper et ne pas réussir, mais c'est la seule branche de salut qui nous reste.

Quelques instants plus tard, la chambre élégante de Mme Kermar ressemblait à une salle d'hôpital avec tout un attirail de seringues de Pravaz, d'aiguilles et de pinces d'acier dans un plateau, des compresses, des bandes, un baquet plein d'eau glacée. Meta avait revêtu une des blouses du Dr Kermar et allait et venait de son pas tranquille et léger. Elle dit à Mme Kermar :

— Je vais vous faire un peu souffrir, madame, mais c'est pour vous soulager. Ayez confiance en moi !

Et chose étrange, cette inconnue, hâte hier, trouvait déjà le chemin du cœur de l'irascible femme par l'autorité de sa science et la douceur de sa voix.

— Faites ! murmura Mme Kermar, je suis entre vos mains !

Meta, de ses doigts agiles, faisait les préparatifs de la ponction. Avec une incroyable sûreté de main elle introduit la longue aiguille de platine dans le

côté de la patiente. Le résultat fut négatif. Alors Meta trempa un drap de toile dans le baquet d'eau : aidée de Michel, elle le tordit rapidement et en enveloppa Mme Kermar qui crut défaillir sous cette douche glacée.

— Vous voulez donc me faire mourir ! gémit la malheureuse.

— Vous sauver ! répliqua Meta.

Et tout le jour, toute la nuit, patiente et dévouée, elle ne quitta pas la pauvre femme qui, d'abord, après avoir souffert à crier de ces enveloppements, en éprouvait un réel bien-être et les réclamait d'elle-même ensuite. On était en plein mois de janvier : ce traitement parut de la dernière cruauté aux profanes, et, véhiculé par les domestiques, le bruit courut dans Plumernan qu'une dame venue de Paris, qui était la fiancée de M. Michel, soignait Mme Kermar avec une audace inouïe et l'envoyait tout droit à la mort !...

XII

— Mme Kermar est sauvée ! Elle a mangé une cervelle de mouton ce midi et bu du champagne !...

La cuisinière du docteur a colporté cette bonne nouvelle chez l'épicier, de l'épicier chez la boulangère, et chacun la commente avec un luxe de détails inusité.

Andréa, rayonnante, passe son temps à ouvrir la porte aux gens qui viennent s'informer de l'état de santé de Mme Kermar, et répond d'une voix qui résonne comme une fanfare :

— Madame est on ne peut mieux. La fièvre est complètement tombée. Mademoiselle la Doctoresse et ces messieurs en répondent, maintenant.

Sa joie très réelle se mélange de la malicieuse intention de piquer la curiosité des visiteurs, en parlant de cette mystérieuse jeune savante, accourue de la capitale pour soigner sa future belle-mère. Les plus hardis poussent plus loin leur enquête :

— Est-ce vrai ce que l'on dit, que cette dame est la fiancée de M. Michel ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai ! Et il ne peut

pas se plaindre, M. Michel, vous savez, parce qu'elle est joliment jolie et capable! Et puis, très princesse, vous savez, quoique pas fière! Ah! elle en mettait un beau désordre dans la chambre de Madame avec ses « bailles » d'eau et toutes ses inventions!... Mon pauvre parquet ciré n'en reviendra jamais! Enfin, Madame est guérie, tout est là, n'est-ce pas!...

— Jeune comme cela! si savante! est-ce beau!... murmuraient les curieux avec une admiration presque extatique!

— Dame! elle est plus « calée » que les hommes! Ces Messieurs le disent bien. Allons, ne me retenez pas à la porte, car il faut que je lui prépare son déjeuner. Elle a bon appétit, on ne le dirait jamais à la voir, si menue, si mauviette.

— Elle est belle cependant!

— Belle n'est pas le mot, « mignonne » plutôt, avec des yeux grands comme des lanternes, et des cheveux! Ah! des cheveux! je n'ai jamais vu les pareils! L'autre jour, je suis entrée dans sa chambre pendant qu'elle se coiffait : ils tombent jusque sur le tapis!...

Ceci était un peu exagéré, mais, à la campagne, les rumeurs vont vite, et lorsque, le dimanche suivant, Meta arriva à la messe dans le banc des Kermar avec le docteur, Michel et les petites, les bonnes gens, déçus, s'aperçurent que les splendides nattes étaient sévèrement relevées autour de la tête alors qu'ils les avaient imaginées retombant en un imposant manteau. Ils n'en revenaient pas que cette « princesse de science » fût habillée comme tout le monde et eût l'air si simple! Naïvement ils avaient pensé qu'elle devait porter une longue blouse noire semée d'étoiles et un chapeau de magicienne!

Pendant l'office, Meta pria silencieusement. Elle était, semblait-il, à l'apogée de ses rêves. Il lui était permis désormais de suivre sa route, d'épouser son cher Michel; elle n'entrerait pas en intruse dans la maison dont on avait voulu l'éloigner, mais en triomphatrice, puisque son savoir, son habileté, soutenus par l'esprit divin, avait mis la mort en déroute. Avec le brusque revirement dont elle était coutumière, Mme Kermar raffolait de sa future belle-fille autant qu'elle l'avait haïe avant de la connaître. Maintenant qu'elle était hors de danger, elle se prenait à faire des projets d'avenir et disait à Michel :

— Vous allez vous marier puisque je suis guérie?
— Certes!
— Quand cela?
— Mais... le plus tôt possible!
— Vous attendrez bien Pâques?
— Oh! c'est trop long! Nous attendons depuis six ans, mère!...
— C'est vrai! Alors, avant le Carême?
— Ceci me paraît plus acceptable!
— Où vous marierez-vous?
— Je ne l'ai pas encore demandé à Meta, nous avions pensé à la Madeleine.
— A Paris! Mais, Michel, je ne serai pas assez rétablie pour affronter la fatigue du voyage; pourquoi ne feriez-vous pas la cérémonie ici?
— Moi je n'y vois pas d'inconvénient, j'en parlerai à Meta.
— Et... mes enfants... si vous étiez bien gentils, vous ne repartiriez plus... la place de ton père est prête à prendre...

Michel avait froncé le sourcil; cette combinaison tant soit peu égoïste dérangeait tous ses plans.

— Oh! maman, pas encore! Papa est si jeune, si plein d'activité et de santé, il mourrait d'ennui à ne rien faire, et Plumernan est trop peu étendu pour avoir deux médecins. Tant que mon père pourra continuer sa clientèle, je resterai à Paris où le Dr Bardo m'a créé une situation exceptionnelle; les études que j'y fais me sont trop précieuses pour que je les abandonne sans prétexte plausible. D'ailleurs, ma chère maman, nous ne serons pas perdus pour vous et nous viendrons souvent nous reposer auprès de vous si vous le voulez bien?
— Vous serez toujours les bienvenus, mais, Michel, tu me causes une vraie déception. Promets-moi cependant qu'au moindre signe de fatigue chez ton père tu viendras exercer à Plumernan.
— Je vous l'assure de grand cœur!
— Et il me faut aussi la promesse de Meta!
— Soyez tranquille, elle est déjà au courant, mais je dois lui parler tantôt, nous avons eu encore si peu le temps de nous voir!
— C'est cela, il fait beau, vous irez vous promener et, au retour, vous me rapporterez une bonne réponse!

Cette conversation avait lieu à l'issue de la grand'messe dominicale, avant le déjeuner que Mme Ker-

mar allait présider pour la première fois dans la salle à manger depuis sa convalescence. Sa nature robuste reprenait très vite le dessus; la guérison marchait à pas de géant, Meta y aidant en lui faisant suivre un traitement tout nouveau et très énergique; aussi Mme Kermar éprouvait-elle pour son sauveur, comme elle disait, une gratitude infinie, car cette femme qui pouvait être injuste, cruelle, vindicative, savait reconnaître ses torts et devenir généreuse à certaines heures. Si Meta ne l'avait arrêtée, elle se fût dépouillée en sa faveur de tout ce qu'elle possédait de bijoux, dentelles ou précieuses fourrures. Pierre et sa femme étaient venus passer quarante-huit heures dans le courant de la semaine précédente, puis avaient dû repartir parce que le jeune officier ne pouvait obtenir une plus longue permission. La famille Kermar se trouvait donc réduite à son effectif ordinaire.

Après le déjeuner, Mme Kermar reçut l'ordre d'aller s'étendre sur sa chaise longue, ce à quoi elle obéit, pendant que le docteur lui faisait la lecture. Les petites se préparèrent à aller passer l'après-midi à Vannes chez une cousine; les fiancés profitèrent de la liberté qu'on leur octroyait généreusement, en leur affirmant qu'ils l'avaient bien méritée, pour prendre la clef des champs, et se dirigèrent vers le chemin de côte.

Le temps était idéalement doux, le ciel d'un bleu pur, sans nuages, la mer toute bleue, le soleil rayonnait, il faisait si bon que, quittant le sentier des douaniers un peu encaissé à l'abri des mélèzes et des cyprès, les jeunes gens descendirent jusqu'à la grève et s'assirent sur le sable blanc et fin.

Autour d'eux c'était la solitude absolue, mais ce calme impressionnant des dimanches bretons envahissait leur cœur et les inondait d'une joie délicieuse, car cette solitude était sérénité et non point tristesse. Les mouettes, tout près d'eux, venaient, légères ou farouches, se poser sur un rocher; à l'horizon quelques barques sillonnaient l'eau transparente, et, par moment, on percevait les dernières notes de la mélopée grave d'un pâtre.

Michel avait pris dans ses mains les mains de Meta : il la regardait avec une muette adoration, se demandant s'il était bien vrai que dans quelques jours elle pût enfin être sienne. Pas plus que lui elle n'osait croire que ce bonheur si ardemment

désiré fût tellement près d'eux! Une grande vague d'infinie félicité les submergeait tout entiers. L'un et l'autre se plaisaient à prolonger ce grand silence de leurs voix qui s'harmonisait si parfaitement avec celui de la nature et l'émoi de leurs âmes. Michel le rompit le premier, et fit part à Meta de l'entretien que, le matin même, il avait eu avec sa mère et du désir qui le prenait de voir leur mariage béni avant le Carême. C'était aussi le vœu de Meta. Elle acquiesça donc d'autant plus vite à cette décision qu'elle l'avait secrètement espérée, tout en redoutant que Mme Kermar ne la trouvât trop rapide et s'opposât à son exécution.

Quant à l'église où serait consacrée leur union, elle assura qu'il lui plaisait beaucoup que la modeste petite chapelle de Plumernan fût choisie pour le sanctuaire où ils échangeraient leurs serments de fidélité et d'amour.

Meta n'aimait pas la pompe des fastueuses paroisses parisiennes. Chose bizarre, avant sa conversion au catholicisme, qui datait de deux ans déjà, elle recherchait les cérémonies imposantes qui parlaient à ses yeux bien plus qu'à son cœur, parce que la religion schismatique réside davantage en un culte extérieur et en des démonstrations ostensibles qu'en un élan caché de l'âme vers Dieu. A présent elle fuyait les cathédrales somptueuses pour aller prier dans une humble chapelle, à peine éclairée par la lampe du sanctuaire qui y brille jour et nuit. Aussi l'idée de se marier à minuit à Plumernan devait-elle particulièrement lui sourire.

Ceci décidé, Michel lui fit part du refus de quitter Paris qu'il avait dû opposer au désir de sa mère qui voulait le garder auprès d'elle, mais il ne cacha point la promesse qu'elle exigerait d'eux dans la suite.

— Je suis tout à fait de votre avis, Michel. Volontiers, vous le savez, je vous aurais suivi jusqu'au bout du monde, et la vie retirée à Plumernan ne m'effraie pas, mais vous êtes trop jeune pour briser aussi vite une carrière qui s'annonce si belle et il faut profiter autant que vous le pourrez des enseignements du Dr Bardo. D'ailleurs, pour mon compte personnel, j'ai aussi à Paris des clients que je ne voudrais pas abandonner.

Meta avait prononcé ces derniers mots d'un air si naturel que Michel la regarda avec des yeux surpris.

Comment ?... ne parlait-elle pas d'exercer, une fois mariée... Jamais cette idée n'était venue à l'esprit du jeune docteur. Un douloureux pressentiment le mordit au cœur. Très calme, la jeune fille jouait avec le sable qu'elle faisait passer entre ses doigts fins.

— Mais, Meta... ma bien-aimée... articula péniblement Michel, j'espère bien que vous abandonnerez tous les clients de la terre pour votre mari ?

A son tour elle leva vers lui des yeux anxieux. Elle le vit très pâle, très maître de lui, mais elle le connaissait assez pour savoir que ce pli dur qui barrait son front était l'indice d'un émoi extrême et que son cœur s'agitait comme au souffle d'une violente tempête.

— Ami, balbutia-t-elle, d'une voix qu'elle essayait vainement de raffermir, je n'ai jamais songé à délaisser ce qui est vraiment le meilleur de moi-même, ma raison d'exister, ma vocation en un mot!

— Mais Meta, c'est impossible! Vous ne pouvez être à la fois ma femme, la mère de nos enfants et une doctoresse tout occupée d'étrangers! Vous ne pouvez rester au foyer et courir nuit et jour dans les quartiers les plus éloignés de Paris, alors il n'y a plus de vie intime possible, chacun allant de son côté, à l'heure qui lui plaît! C'est la désagrégation de l'édifice familial, la désorganisation de la maison livrée aux domestiques, les enfants abandonnés à des mains mercenaires! Meta, pour me dire de sang-froid une telle chose. vous n'y avez donc jamais songé à l'avance ?...

— J'avais tout envisagé de longue date et je vous avoue très sincèrement que je ne vois pas du tout les faits sous le même jour que vous. Je me sens très capable d'être, à la fois, une épouse fidèle, une mère dévouée, une bonne maîtresse de maison, et un médecin tout disposé à soulager son prochain. Ce que vous m'opposez comme raisonnement, Michel, est l'antienne de l'éternelle routine. Dès que l'on marche hors des sentiers battus le monde vous jette la pierre. Pourquoi ? Parce que cela le choque et le mortifie de voir que nous savons si bien nous passer de lui! Nous autres doctoresses, on nous montre au doigt : on ne nous a pas encore désignées comme autre chose que des excentriques, des bohèmes ou des phénomènes, des femmes sans entrailles et sans cœur, ne vivant que par le cerveau,

Dieu sait que ce n'est pas juste! Nous savons aimer, peiner et souffrir comme les autres femmes! Michel, vous qui me connaissez si bien, ne tombez pas, je vous en conjure, dans un pareil errement! Notre vie pourra être si belle! Compagnons d'études, suivant la même voie, collaborant en une étroite intelligence, notre lot ne sera-t-il pas digne d'envie, dites-le-moi, ami cher, mon ami!...

Elle gémit, en achevant plaintivement ces mots, et ses beaux yeux suppliaient son fiancé en même temps qu'elle ajoutait :

— Ayez pitié de moi! Ne m'infligez pas ce terrible supplice de renoncer à cette carrière que j'ai tant aimée, à ce labeur qui m'a procuré de si douces heures d'apaisement et de consolation. Michel, je puis être votre femme, et votre émule aussi, votre associée dans toute la force du terme.

Michel, blême, se raidissait contre cette volonté qu'on voulait lui imposer, il sentait qu'il ne pourrait briser l'entêtement qui dans cette frêle enveloppe luttait contre lui et il eut un geste d'impatience, l'écartant avec colère.

— Non, Meta, ce que vous me demandez est absurde, c'est de l'enfantillage que vouloir poursuivre votre métier. Voyons, si au lieu d'être docteur vous aviez été employée dans une banque, comptable dans une maison de commerce, institutrice dans une pension, croyez-vous que moi, votre mari, j'aurais supporté que vous continuiez à travailler? Ce serait une idiotie de ma part, ou une lâcheté sans nom!

— Mais ce n'est pas la même chose, Michel! s'écria-t-elle avec désespoir. Ce n'est pas un vain désir de lucre ou d'ambition qui m'anime; ce que je veux c'est sauvegarder mes droits, mon indépendance et le souci, bien légitime, de soulager l'humanité souffrante.

— Oh! Meta, parler de droits, d'indépendance quand vous êtes à la veille de vous enchaîner!... Vous aurez beau faire, vous ne saurez pas changer la face du monde, pas plus que vous affranchir du joug sous lequel vous devez vivre!...

Elle sentit l'amertume qui perçait dans ces paroles ironiques, et se cabra de nouveau.

— Mon ami, vous me connaissez, vous savez que ma liberté est le bien qui m'est le plus précieux, ne me l'enlevez pas, laissez-moi faire ce que je veux. Je

vous jure qu'en retour vous aurez en moi l'épouse la plus fidèle, la plus soumise.

— Oh! soumise! quand déjà, par avance, vous discutez l'autorité maritale!...

— Michel, il ne faut pas me condamner sans me laisser plaider ma cause. Ne nous torturons pas l'un et l'autre par des paroles méchantes, je serai votre femme, votre camarade, votre compagnon d'études, j'ai toujours rêvé cette vie depuis que nous nous sommes connus!...

— Alors, Meta, si je vous posais un ultimatum, si je vous disais : entre votre profession et moi il faut choisir...

— Oh Michel! vous n'auriez pas cette cruauté! Grand Dieu! se croire arrivée au port et sombrer au moment où l'on a triomphé de tous les écueils!

— C'est vous qui l'auriez voulu.

— Ah, ami! j'en aurais le cœur broyé, mais quoi que vous décidiez, je vous suivrais docilement, n'ayant pas le courage de m'éloigner de vous!

Il la vit si désolée, les traits soudain crispés par le combat qu'elle livrait, qu'il eut pitié d'elle, devinant bien qu'il lui était plus cher que tout, et son orgueil masculin satisfait, il céda... A la fois mécontent de sa propre faiblesse et secrètement émerveillé de la ténacité de Meta, il dit en haussant les épaules, d'un air de mauvaise humeur :

— Après tout, faites ce que vous voudrez, je ne veux pas lutter ainsi contre vous, avant même que nous soyons mariés.

Et il l'abandonna pour arpenter la plage à longues enjambées. Il marchait à l'extrême bord du rivage, sur le sable humide, si près de la mer que le flot léchait presque le bout de ses bottines, et il eut tout à coup l'intuition très nette que cet océan à la fois charmeur et sauvage, câlin et jaloux, indomptable et souple, était bien l'image de celle qu'il aimait...

Un peu étourdie par sa victoire, Meta ne songea pas tout de suite à le rejoindre. Enfin elle avait gain de cause! Elle suivrait ses chers penchants; sa vocation, qu'elle considérait comme sacrée, ne serait plus mise en brèche. Puisque Michel acceptait tacitement ses conventions, elle pouvait être tranquille désormais, sûre qu'il ne reprendrait jamais sa parole! Elle regardait l'avenir d'un œil triomphant et serein; son bonheur lui paraissait d'autant plus

précieux qu'elle l'avait plus chèrement acheté, car, réellement, un instant elle avait craint de perdre à tout jamais son fiancé.

Elle courut après lui et se pendit à son bras, puis l'interrogea timidement :

— Michel, il ne faut pas m'en vouloir ! Ne soyez pas fâché contre moi, vous saurez plus tard que j'avais raison, me pardonnez-vous ?

Il répondit en bougonnant un peu, mais déjà reconquis par son charme :

— Je saurai... je saurai... Pour le moment je sais que je vous aime et que vous me faites faire une folie !...

XIII

Le jeune ménage Kermar dînait en hâte avant d'aller à l'Opéra assister à la représentation de *Sigurd*. Les Impharnès, disposant d'une loge ce soir-là, les avaient invités à la partager avec eux.

L'exposition universelle qui battait son plein amenait une recrudescence de spectateurs sur notre première scène nationale, et le coup d'œil que l'on avait en entrant était passablement curieux. La salle bondée d'une cohue bigarrée contenait aussi bien de grandes dames en toilette de bal, constellées de diamants, que des Anglais en costume de voyage ou des provinciales en jupes fripées et corsages chiffonnés retirés précipitamment d'une valise.

Madeleine Impharnès et Meta étaient en robes du soir, très élégantes ; Madeleine, un peu pâlie et fatiguée par la prochaine espérance d'un sixième baby ; Meta, toute resplendissante de bonheur, radieuse de joie, rayonnante de santé, incarnant à la perfection l'image de la femme dans tout l'épanouissement de son corps et de son âme. Elle était vêtue de soie légère d'un gris de mouette, extrêmement doux, dont la longue jupe s'alourdissait d'épaisses broderies en soie ton sur ton qui se répétaient au corsage, soulignant le décolleté. Ses beaux cheveux formaient toujours à son jeune front une imposante couronne, et ses yeux splendides souriaient à

Michel qui s'attendrissait à la voir si heureuse et si séduisante.

Et lorsque le ténor, de sa voix impeccablement conduite, au timbre à la fois sonore et velouté, commença :

Esprits gardiens de ces lieux vénérés...

Michel se souvint de ce soir où pour la première fois il avait vu sa femme... Combien encore il était ému lorsque, quelques heures après, Madeleine le faisait chanter ce même air dans lequel il avait laissé transparaître toute son âme.

Hilda, Vierge au pâle sourire,
Jeune lis tremblant sur ses fleurs...

Il regarda Meta.

Ah ! elle n'avait plus son pâle sourire de pauvre petite abandonnée se mourant de faim dans une triste mansarde ! Comme son amour l'avait changée, vivifiée, transfigurée ! N'était-elle pas maintenant la personnification même de la félicité ! Depuis trois mois qu'ils étaient mariés, ils n'avaient encore subi l'un par l'autre aucune déception. Ce que Michel avait redouté du caractère de Meta ne se réalisait pas. Elle faisait de la médecine en amateur et lui réservait des trésors de tendresse, sachant sacrifier ses préférences pour plaire à son mari, et lui, très touché de cette abnégation, voulait faire assaut de générosité et l'engageait à suivre son inclination. Le matin même on avait offert à la jeune femme un poste de suppléant dans la clinique d'un professeur à l'Ecole de médecine, elle avait eu envie de refuser, prétextant ses nouveaux devoirs, et puis Michel avait craint que ce refus ne lui coûtât trop, et ce soir il lui conseillait d'accepter.

Les hommes les plus jaloux de leur autorité ont parfois de ces incohérences. Le jeune docteur devait plus tard se reprocher amèrement l'aberration d'esprit par laquelle, de ses propres mains, il éloignait sa femme du foyer domestique.

Pendant l'entracte, tandis que Madeleine et Meta devisaient gaiement, Michel essayait de convertir Yves à ses nouvelles idées :

— En somme, je ne pouvais dissuader Meta de prendre cette situation dont le choix est pour elle très flatteur. Il ne m'appartient pas de faire l'éloge

de ma femme, mais je suis bien aise que le professeur Stotter ait reconnu ses capacités.

Et comme Impharnès ne soufflait mot, Michel continua :

— Tu ne réponds pas, Yves, n'es-tu donc pas de mon avis ?

— Que veux-tu, mon pauvre vieux ! Je trouve que ta femme est une femme charmante, qu'elle a comme docteur une science remarquable, mais qu'elle devrait se contenter de rester une femme, tout court, au lieu de chercher à moissonner les lauriers de la réputation et de la renommée ! Ce n'est pas le rôle d'une femme jeune, jolie, qui a son intérieur à tenir, son mari à aimer, que d'avoir affaire dans la clientèle à toutes sortes de gens qui se croiront quittes envers elle parce qu'ils lui auront donné cent sous pour sa consultation. Délaisser les siens pour soigner des étrangers, je t'avoue que je n'aime pas beaucoup cela. Le premier rôle de la femme est de rester chez elle.

— Mais Meta ne délaisse personne. Je t'assure que je la trouve plus souvent à la maison, m'attendant patiemment en lisant, travaillant ou faisant de la musique, que bien des maris dont les femmes sont de frivoles petites perruches qui courent les magasins ou font des visites à longueur de journée !

— C'est sans doute très bien pour le moment, mais tu auras des enfants...

— Oh ! ce jour-là, j'espère sincèrement que d'elle-même Meta renoncera à ses malades pour ne plus s'occuper que des petits.

— Je le souhaite.

— Tu n'as pas l'air convaincu ?

— Dame ! Je juge, mon cher ami, qu'en la circonstance tu as manqué de fermeté. Puisque Meta te demandait conseil, tu n'avais qu'à lui indiquer formellement ta façon de penser. Elle eût accepté bien plus facilement un refus venant de toi qu'elle ne le fera dans la suite. Voyez-vous, mes pauvres enfants, pour l'instant vous avez des lunettes roses sur le nez, vous apercevez tout au travers d'un prisme enchanteur et vous en êtes encore au système des concessions mutuelles, ce qui est très bien, mais êtes-vous certains que plus tard il en sera toujours ainsi et que vos caractères continueront de se fondre sans heurts et sans contradictions ?

— Pourquoi pas ! C'est mal, Yves, de vouloir me

faire croire que plus tard Meta et moi pourrons n'être plus aussi unis.

— Tu traduis fâcheusement ma pensée, Michel; mon cher garçon, écoute-moi: si tu veux être heureux, aussi heureux qu'il est humainement possible de l'être en ce bas monde, tiens sans faiblir, d'une main ferme, le gouvernail de ton ménage, et rappelle-toi bien que les rôles ne doivent pas être renversés. C'est à toi qu'il appartient de guider ta femme, de l'éclairer, de la conseiller; ne laisse pas sa vie se séparer de la tienne; marchez ensemble sur le même chemin et non pas chacun de son côté, allant où il lui plaît, suivant sa fantaisie ou son devoir. Ce dernier mot sert trop souvent à travestir le premier! Croyez-moi, le devoir, le vrai, celui qui s'accomplit humblement, sans pompes et sans phrases, est de remplir avec exactitude et conscience le rôle que Dieu nous a désigné. Toi, tu es le chef de la famille, responsable de l'honneur, du repos, du bien-être de ton foyer; il est tout naturel qu'en embrassant une carrière infiniment noble tu assures les charges matérielles de ceux qui te sont confiés, mais que ta femme reste chez toi! Qu'elle soit, si tu le désires, ta collaboratrice, mais cela uniquement dans l'ombre du foyer domestique et non pour la vaine gloriole d'obtenir une distinction quelconque, ou de colorer par la grande phrase d'« irrésistible vocation » le souci impérieux de fuir la conduite de son ménage et le soin de sa maison! Vois-tu, Michel, c'est là le grave écueil de ces professions qui nous étaient jadis réservées et dont les femmes s'emparent aujourd'hui. Tôt ou tard, chez les plus sages, grandit une âpre soif de célébrité qui les fait négliger tous leurs autres devoirs; elles immolent sur l'autel de leur idole ce qui constituait leur seule raison d'exister. Qu'elle soit doctoresse, avocate, écrivain ou sculpteur, la femme devient fatalement une arriviste lorsque le démon de l'ambition s'empare de son esprit. Trop rarement elle sait se contenter de la médiocrité et veut à tout prix devenir une vedette de ce qu'on est convenu d'appeler le Tout-Paris. La carrière qu'elle a choisie et qui, déjà, la catalogue parmi les êtres taxés d'originalité lui sert de tremplin pour s'élancer sur la scène du monde, où elle veut jouer un rôle, et nous, pauvres badauds, nous l'applaudissons quand il serait bien plus juste de l'exhorter à se

contenter d'être une épouse fidèle et une bonne mère.

— Tu es sévère, Yves, qui te fait supposer que Meta ne soit pas capable de rester à la fois l'une et l'autre ?

Impharnès haussa ses larges épaules.

— Après tout je puis me tromper et d'ailleurs, je le souhaite de tout mon cœur, car tu sais, mon ami, combien je te désire heureux.

— Je le suis pleinement et j'espère bien que cela durera.

— Dieu t'entende ! Mais, chut... nos femmes nous écoutent.

Madeleine et Meta commençaient, en effet, de paraître intriguées par ce conciliabule marmotté à voix basse.

— Que disiez-vous donc ? interrogea Madeleine, la plus hardie.

— Que vous ne valez pas cher, répondit gaiement Yves, et que nous, pauvres hommes, nous sommes bien à plaindre !...

Un éclat de rire de Meta accueillit cette boutade, et ce rire si clair, si franc, eut le don de faire envoler bien loin du cerveau de Michel les papillons noirs que les théories pessimistes énoncées par Yves y avaient semés !

XIV

— Madame n'est pas rentrée ?

— Non, Monsieur, Madame est partie pour la clinique à huit heures et a dit que, si elle n'était pas revenue à midi trois quarts, il ne fallait pas l'attendre pour déjeuner.

Michel regarda sa montre et soupira avec impatience. Il était midi et demie passés. Allons ! il faudrait s'asseoir encore devant un rôti carbonisé, à sa table solitaire...

Il demanda à la bonne :

— Si les enfants n'ont pas mangé, mettez leur couvert auprès du mien.

— Jane préparait leur lunch, mais ils le prendront aussi bien avec Monsieur.

Deux minutes après, tandis que Michel enlevait son chapeau et son pardessus, Jane, la bonne anglaise, amena les bébés.

C'étaient deux superbes enfants. L'aîné, Serge, ressemblait à sa mère dont il avait les magnifiques cheveux noirs et le teint très blanc, mais ses yeux étaient de la nuance rare du saphir, et dans ces sombres prunelles se lisait l'intelligence en éveil. La petite fille, Maryvonne, était une grosse boule blonde et rose, à la chair pétrie de fossettes, aux yeux câlins et doux; elle vint en courant se blottir dans les bras de Michel.

— Papa! papa! appela-t-elle en frappant joyeusement ses mains potelées l'une contre l'autre.

Michel s'était assis sur le tapis, ne songeant plus à son déjeuner tardif, et commença d'interroger les enfants :

— Eh bien! Serge, qu'a-t-on fait ce matin?

— J'ai pris ma leçon de lecture avec Mademoiselle, étudié mon histoire de France, fait une page d'écriture et deux problèmes; puis j'ai joué trente fois la gamme en ré majeur, déclara fièrement le petit garçon.

— C'est trop, mon enfant! dit Michel dont le front devint soucieux et qui murmura mécontent : « A cinq ans! A-t-on idée de faire travailler autant un bambin de cet âge dont le cerveau aura besoin de n'être pas surmené! Et toi, Vonette? continua-t-il en s'adressant à la petite fille.

— Moi joué Pépée, mangé bouillie! répondit la grosse Moute qui parlait très mal pour ses trois ans.

— A la bonne heure! cela ne te fatiguera pas les méninges au moins! Venez dîner, mes enfants, puisque votre mère ne revient pas.

Et Michel, tenant chacun des bébés par la main, les conduisit dans la salle à manger.

En face de lui la place vide de Meta semblait attendre la maîtresse de maison. Michel soupira. Il n'en était plus à compter les fois où semblable épisode se renouvelait et il ne se remémorait pas sans émotion ni regret le temps heureux où sa femme présidait chaque repas. Cependant, Meta avait été une compagne aimante et une bonne mère. Elle adorait ses enfants qu'elle avait scrupuleusement nourris elle-même et soignés jusqu'au jour où ils avaient pu se passer de ses soins. Mais la clinique du docteur Stotter prenait de jour en jour

une importance plus grande. Le professeur, qui vieillissait, ne pouvait guère se priver de « son bras droit », ainsi qu'il appelait la jeune femme, et celle-ci commençait à goûter la griserie de la célébrité. Michel avait beau se dire qu'il n'était pas jaloux, que tout le premier il reconnaissait le talent professionnel vraiment hors pair de Meta, il ne pouvait s'empêcher d'être très fréquemment en contradiction d'idées avec elle.

Le docteur Meta Kermar-Rojarski, comme elle signait orgueilleusement, avait une audace inouïe en matière médicale et prônait toujours les innovations de son Maître. Il est juste d'ajouter que sa science avait été servie par une chance incroyable et que les cures, presque miraculeuses, qui se faisaient à la clinique Stotter mettaient une auréole sur le front de cette femme si jeune et si séduisante. Michel, malgré toute son habilité chirurgicale et le renom du docteur Bardo dont il était l'associé capable et dévoué, ne pouvait entrer en lice contre cette réputation flatteuse, et il constatait — non sans quelque amertume — qu'il était désormais bien plus « le mari de la doctoresse » que le docteur conscient de sa valeur et dégagé de toute entrave qu'il avait rêvé d'être. Car Meta, sans scènes ni récriminations, ancrée dans ses propres idées, arrivait toujours à ses fins. Avec une douce obstination, elle ne cédait jamais, et Michel, pour avoir la paix, de guerre lasse n'engageait même pas la lutte.

Ah! qu'Impharnès avait eu raison lorsqu'il lui conseillait d'empêcher sa femme de choisir un autre chemin... Leurs deux routes se séparaient chaque jour davantage. Tiraillée par sa clientèle, par l'attrait de sa carrière, Meta n'avait matériellement pas le temps de se partager, même de façon égale, entre les devoirs de sa profession et ceux de son foyer. Le ménage marchait à peu près, abandonné aux domestiques qui, grâce à Dieu, étaient d'honnêtes filles, venues de leur pays d'Auray, et trouvaient la place bonne « parce que Madame n'était jamais là et Monsieur pas souvent ». La gouvernante anglaise poussait à l'extrême le souci de la propreté des babies qui lui étaient confiés; pour le moral elle s'en remettait à la jeune institutrice qui venait tous les matins meubler de sciences diverses le cerveau de l'aîné des petits Kermar. Serge était déjà d'une intelligence remarquable, et, sans penser à mal, heureuse

de découvrir un terrain si bien préparé, la jeune fille n'usait peut-être pas de la prudence et de la mesure qui eussent été nécessaires chez un enfant si jeune et précocement développé.

Pendant le déjeuner, Michel s'occupa d'interroger son fils dont l'esprit déjà très vif flattait son amour-propre paternel ; il servait la grosse Maryvonne, lui faisant absorber le « porridge » que Jane préparait avec amour, des heures durant, dans la cuisine! La petite ne mangeait pas encore très élégamment et s'entêtait à patauger dans son assiette d'argent avec sa cuillère d'ivoire. D'abord son manège amusa follement Michel qui finit ensuite par s'en lasser et la réprimanda vertement. La bonne grosse qui ne comprenait pas continua, reçut une gifle de son père, fondit en larmes, poussa des hurlements et fut expulsée de la salle à manger au milieu d'une crise de colère.

Michel, exaspéré, dit à Serge:

— Elle est méchante, ta sœur!

— Pas toujours, maman sait bien la prendre, elle lui obéit, mais voilà... maman n'est pas là!...

Michel se dit intérieurement que, en effet, si « Maman » avait été présente, tout se serait passé beaucoup mieux, et pensa avec aigreur que les enfants ne s'élèveraient pas tout seuls si leur mère ne s'en occupait jamais.

A une heure et demie le timbre de la porte d'entrée résonna.

Michel était dans son bureau, montrant un album de gravures à son fils; Meta entra précipitamment. Elle était toute rouge de s'être tant hâtée, et cela lui allait fort bien. Elle avait l'air extrêmement jeune, très svelte dans son correct costume tailleur noir, impeccablement coupé, avec son col masculin d'une blancheur éclatante, souligné d'une étroite cravate de faille noire, et son petit canotier de paille blanche, dont une voilette épaisse emprisonnait sévèrement la masse abondante de ses beaux cheveux.

Déjà, les revues, les magazines, avaient popularisé dans cette attitude à la fois digne, charmante et un peu austère, l'image du Dr Meta Kermar, qui était bien la première doctoresse dont on parlât en France avec autant de sympathie.

Meta jeta ses gants de chamois sur une console et vint affectueusement embrasser son mari. S'asseyant à côté de lui sur un divan, elle prit son fils sur ses

genoux et le couvrit de baisers. Elle était une mère très démonstrative et très tendre, et l'on eût dit que, lorsqu'elle revoyait ses enfants après de longues heures de séparation, elle voulait les dédommager de l'abandon qu'elle leur faisait subir.

Michel, maussade, ne disait rien.

— Eh bien, mon ami, demanda la jeune femme, qu'est-ce qui ne va pas ce matin?

— Oh! ce matin! Nous sommes plutôt dans l'après-midi! rectifia-t-il, ironique.

— C'est vrai, j'ai eu tellement à faire que le temps a passé sans que je m'en aperçusse.

— Est-ce une vie possible, Meta! que cette existence à la vapeur! dit-il d'un ton de reproche. Comment peux-tu t'accommoder de ce genre d'habitudes... trépidantes! Tu deviendras une névrosée, une détraquée avec pareil système, ma pauvre amie!

— Mais non, mais non, j'ai une santé superbe.

— Si elle résiste à ce que tu lui fais endurer, elle aura de la chance. Où as-tu déjeuné?

— Nulle part, j'ai mangé un sandwich en revenant, et je vais sonner pour qu'on me fasse une tasse de thé.

— Joli régime pour te démolir l'estomac! Mais tu n'es pas revenue à pied du Trocadéro, j'espère?

— Si, et je ne suis nullement fatiguée, je t'assure.

— C'est de la folie! Meta, ce surmenage est absurde, je m'en veux de le tolérer chez toi, tu devrais te ménager.

— Il faut bien que je m'entraîne, car d'ici peu je serai sans doute obligée de fournir une somme supplémentaire de travail.

— Et pourquoi donc?

— Voilà.

Et Meta, disant aux enfants qui glissèrent aussitôt de ses genoux : « Allez jouer dans la nursery, mes chéris, » se rapprocha de Michel, prit ses deux mains dans les siennes et mit sa tête sur son épaule.

Elle le regardait d'un air infiniment tendre, infiniment grave, ne pressentant pas que ce qu'elle allait lui apprendre pourrait le chagriner ou lui déplaire!

— Tu sais à quel point Stotter vieillit physiquement. Pour moi qui le vois chaque jour, je constate chaque fois avec plus de tristesse combien ses forces diminuent alors que son esprit demeure encore si vif, son cerveau si merveilleusement lucide, sa parole si nette, si claire, si entraînante. Mais cette jeunesse

morale est, hélas, impuissante à lui conserver les nerfs, les muscles, l'activité dont il aurait tant besoin ; il le voit, il le constate et le déplore, mais il est trop consciencieux, trop profondément loyal, pour — se sachant dans un état d'infériorité physique — exposer ses clients aux risques qui pourraient en résulter. Déjà, il y a un mois, il a dû renoncer à pratiquer une opération fort simple : l'ablation des amygdales chez un enfant de six ans, parce qu'il ne se sentait plus sûr de lui ! Ses mains sont agitées d'un tremblement nerveux qui lui enlève cette audace, cette confiance en lui-même, qui faisaient sa force et sa réputation. Or, ce matin même, Stotter m'a fait appeler dans son cabinet, et sais-tu ce qu'il m'a proposé ?

— Comment veux-tu que je devine ? observa Michel, boudeur.

— Eh bien, il m'offre tout simplement son poste de chef de clinique ! Dis, Michel, n'est-ce pas trop beau ? J'ose à peine y croire ! J'en ai ressenti une telle émotion que j'ai abrégé la visite des malades et que je suis revenue ici presque en courant, me demandant, tout le long de la route, si je ne rêvais pas, si c'était bien vrai !

— Et tu as accepté d'emblée, naturellement.

— Non ! Avant de donner une réponse définitive j'ai fait remarquer à Stotter que l'honneur qu'il me témoignait était grand, que j'y étais très sensible, mais que j'étais en puissance de mari et qu'il me fallait l'autorisation de mon seigneur et maître...

Câlinement Meta posa sa joue sur celle de Michel. Attendri, le jeune docteur demanda, avec une légère angoisse qui faisait insensiblement trembler sa voix profonde :

— Et si ton seigneur et maître refusait son approbation ?

Elle s'éloigna de lui, d'un geste brusque.

— Oh ! Michel ! tu n'aurais pas cette cruauté ! Ce serait me priver des plus belles joies que je sois en droit d'attendre ici-bas ! Songes-y donc ! Je ne retrouverai jamais pareille situation ! Je suis si heureuse et si fière du choix de Stotter qui aurait aussi bien pu désigner l'un ou l'autre de mes confrères ! Il faudrait être fou pour ne pas le ratifier.

Michel à son tour reprenait les mains de Meta et, très grave, lui dit :

— Ma femme bien-aimée, tu es témoin que depuis

le jour déjà lointain où nous n'étions encore que fiancés et où tu me supplias de te laisser suivre ce que tu appelais ta vocation, je ne t'ai jamais contrecarrée ni dans tes goûts, ni dans tes aptitudes, et que, au contraire, je t'ai laissée jouir d'une liberté qu'envieraient bien des femmes. Je l'ai fait, d'abord parce que j'ai la plus grande confiance en toi et que tu t'en es toujours montrée digne, ensuite parce que je supposais que c'était bien ainsi et que ton indépendance avait un but trop noble pour la contrarier sottement, mais aujourd'hui je ne pense plus de même, permets-moi, ma chérie, de te l'avouer. Mes yeux, qui se sont ouverts par l'expérience et peut-être aussi par la solitude où je demeure forcément, voient maintenant les choses sous un jour tout autre. Nos enfants grandissent et ont de plus en plus besoin de leur mère. Si tu deviens médecin de la clinique Stotter, comment veux-tu tout mener de front! Déjà tu n'es qu'en sous-ordre et fatalement tu négliges ta maison, ton ménage; que sera-ce plus tard? Meta, mon amie chère, ne veux-tu pas te contenter de ce lot déjà si beau d'une femme tendrement aimée, d'une mère heureuse? Reviens près de moi et des petits! Est-ce que notre amour n'est pas suffisant pour te faire oublier de vains rêves de gloire ou de renommée? Ne gâchons pas notre vie, Meta, ma Meta!

Meta frappa légèrement le plancher avec impatience; son front radieux s'était obscurci et ses prunelles devinrent presque noires.

— Ah! je t'en prie, Michel, ne te pose pas en victime! J'ai horreur de ces scènes; on dirait toujours avec toi qu'on est au quatrième acte à l'Ambigu! Dieu merci, je puis me rendre cette justice que j'ai toujours rempli consciencieusement mes devoirs envers mon mari et mes enfants! Tu n'as pas besoin de prendre ces airs de mélodrame pour m'en parler. J'aime les situations nettes. Tu m'as donné une fois pour toutes la permission de continuer la profession que j'exerçais avant notre mariage, ne viens pas maintenant mettre des bâtons dans les roues au moment où je puis accepter une situation vraiment exceptionnelle et inespérée! N'assombris pas mon bonheur par un tableau poussé au noir! Vois, j'arrivais vers toi, heureuse, confiante, ne te cachant rien de ce qui me préoccupe et tu m'accueilles avec ces mots sévères! Je t'avoue très

sincèrement que ce n'est pas là-dessus que j'avais compté.

— Que croyais-tu donc que j'allais te dire ?

— M'approuver tout de suite et ajouter que tu étais fier de moi..,

— Oh ! fier !... ta gloire déteint-elle seulement sur moi, ma chère !.!.

— Serais-tu jaloux, Michel ! c'est un vilain défaut.

— On n'est jaloux que de ce qu'on aime et je n'aime pas ton métier, Meta !

— C'est pourtant le même que le tien.

— Peut-être est-ce pour cela que je l'ai pris en grippe ! Tiens, Meta, il me vient des envies folles de quitter Paris, de t'emmener à Plumernan avec les enfants. Nous irions à la pêche, à la chasse, ou bien nous passerions des heures entières sur la plage, contemplant le ciel bleu, l'infini de la mer, loin des Facultés, des Sorbonne, des Conférences et des Cliniques de médecine ou de chirurgie ! Moi tout à toi, toi toute à moi et à nos chers petits jouant près de nous ! Dis, Meta, mon rêve n'est-il pas enchanteur ?

— Trop beau pour être vrai, mon ami ! La vie est dure; on nous la présente sous l'image du combat et on a raison. Toi et moi nous luttons contre la maladie, notre champ d'action est vaste, mais si la joute est périole, l'enjeu vaut la peine qu'on reste vainqueur ! Michel, tu ne peux pas m'empêcher de suivre ta trace, de sauver des existences précieuses, de soulager tant de misères, tant d'infortunes physiques. Je puis faire un bien immense, songes-y !

— Je songe à mon foyer trop souvent désert, à mes enfants qui s'élèveront sans l'appui incomparable de leur mère ! répondit le docteur d'un air sombre.

— Mais je t'aime de toute mon âme ! j'aime mes enfants ! gémit la jeune femme.

— Pas au point de nous sacrifier tes préférences et ton ambition, Meta je veux te citer cette pensée que je lus un jour je ne sais où et dont j'ignore l'auteur : « Aimer un pays plus que le sien, c'est voler sa mère pour faire l'aumône. » Ne crois-tu pas qu'aimer sa profession et ceux au profit de qui on l'exerce, c'est-à-dire des indifférents, plus que ses enfants, c'est dérober à ces enfants la tendresse et les soins auxquels ils avaient droit pour les gaspiller en faveur de gens qui ne te sont rien ?...

— Toujours les grandes phrases, Michel, et pour

aboutir à quoi! A me faire entendre que tu veux que je refuse la proposition de Stotter? Après tout tu es le maître, il n'était point besoin de tant de circonlocutions. Dis que cela te déplaît et que ce soit fini!

Meta élevait à peine le timbre de sa voix en énonçant cette conclusion. Michel, comme toujours, ne sut pas résister. Il était singulièrement faible lorsqu'il s'agissait de prendre une décision dans son ménage, et la peur de tout casser lui faisait céder beaucoup trop vite, ce qu'il regrettait immanquablement quelques heures plus tard. Cette fois encore son consentement s'exhala dans l'habituelle phrase de mauvaise humeur :

— Fais ce que tu voudras, je m'en lave les mains!

C'était tout ce que désirait Meta. Ravie, elle embrassa son mari qui se déroba, mécontent, à cette caresse pour la rechercher de lui-même dix minutes après; elle fit appeler les enfants dans le bureau et joua avec eux jusqu'au moment de repartir pour la contre-visite qu'elle faisait seule à la clinique Stotter.

Serge, sur ses genoux, s'amusait avec ses bagues, fourrageait dans les beaux cheveux sombres qu'il dénouait. Elle se laissait faire en riant.

— C'est donc vrai, maman, ce que dit Mademoiselle, que tu es très, très savante.

— Mais non, mais non.

— Si, mon enfant, répliqua Michel de son air dubitatif, ta mère est une femme de science.

— Alors, tu sais beaucoup de choses, maman, tu sais tout ?

— Personne ne sait tout, rien que le bon Dieu!

— Ah ! ça c'est ennuyeux, parce que voilà, je voudrais bien savoir quand je mourrai et je pensais que tu aurais pu me le dire.

— Oh! mon chéri, quelle idée! et frissonnante d'effroi Meta serra le petit garçon sur son cœur et le couvrant de baisers. Ne dis pas de bêtises pareilles, je t'en conjure!

— Mais ce ne sont pas des bêtises, maman, c'est la vieille Catiche, tu sais, la bonne de Yvon et de Lolotte Impharnès, qui a dit cela à ma bonne l'autre jour : « Il a trop d'esprit ce petit, il ne vivra pas! »

— Que tu es sot! — et Meta éclata d'un rire un peu faux — on répète toujours cela aux petits enfants qui posent des questions aux grandes personnes, cela n'a aucune importance.

— Allons, tant mieux, parce que ça m'aurait ennuyé de mourir. Pourtant, l'autre jour, aux Champs-Elysées, on promenait dans sa voiture le petit idiot, tu sais, le petit garçon du pharmacien d'en face qui a huit ans et qui ne peut ni marcher, ni parler, qui bave tout le temps. Eh bien, deux dames en le voyant passer ont dit : » Pauvre enfant, la mort serait préférable ! » C'est donc moins triste de mourir que de vivre ?...

— Ah ! à la fin, Serge, tu nous ennuies avec ta conversation macabre. Tu écoutes beaucoup trop ce que se racontent les grandes personnes entre elles, mon garçon, et tu comprends de travers des phrases qui font trop travailler ta petite cervelle. Joue avec ta sœur et occupe-toi seulement d'être un bon petit enfant, bien sage, qui aime bien ses parents et leur obéit toujours.

Avec l'adorable câlinerie qui lui était propre, Serge vint se jeter dans les bras de son père et de sa mère, puis insouciamment il fit manœuvrer ses soldats de plomb sur le tapis.

Meta, sans bruit, s'éloigna vers sa chambre. Michel, qui l'y rejoignait presque aussitôt, s'aperçut qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

— Qu'as-tu donc, ma chérie ? demanda-t-il affectueusement.

— Oh ! ce sont ces choses atroces que raconte Serge !

— Voyons, Meta, tu ne vas pas te mettre l'esprit à l'envers pour des paroles sans queue ni tête que ce gamin prononce !

— Je sais bien que c'est absurde ! mais... mon Dieu ! pourquoi parle-t-il de mourir !...

— Il a dit cela comme il aurait dit n'importe quoi, rassure-toi donc.

— Son esprit travaille trop : il a des réflexions étonnantes.

— Je suis de cet avis.

Michel eut envie d'ajouter : « Tu devrais le surveiller... » mais en pensant : « à quoi bon ! il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir... » il se retint et dit seulement :

— Tu pourras prier Mademoiselle d'être très prudente sur ce point.

Meta, rasserénée, essuya ses larmes et partit...

XV

Trois années avaient passé. Le ménage Kermar — célèbre, chacun dans sa partie — habitait maintenant sur le boulevard Malesherbes un luxueux troisième étage dans un immeuble de récente construction. Au rez-de-chaussée le docteur Bardo, qui conservait toujours bon pied, bon œil, avait fait aménager deux cabinets de consultation, une petite salle d'opérations qui servait dans les cas urgents ou bénins, soit pour les clients trop atteints pour être transportés sans danger à la clinique d'Auteuil, soit pour ceux qui n'avaient besoin que d'une intervention rapide et qui retournaient chez eux trois ou quatre heures après. A cette salle étaient adjointes trois petites chambres où l'on hospitalisait les patients pendant qu'ils ne pouvaient se déplacer. Michel gardait toujours auprès du vieux professeur son poste privilégié de collaborateur studieux et fidèle; depuis deux semaines il le remplaçait même totalement, le docteur ayant dû partir à Vichy pour y soigner son estomac quelque peu délabré. Mais Michel ne s'effrayait pas de cette responsabilité qu'il se sentait de force à assumer. Bien qu'il ne fût pas en titre à la clinique Bardo, il opérait seul, presque quotidiennement, et son Maître se plaisait à reconnaître la dextérité et la sûreté de son coup de bistouri, de même qu'il appréciait la probité professionnelle et la conscience de ce jeune aide qui, très modeste, sans bluff ni pose, accomplissait jusqu'à la perfection le moindre de ses devoirs. Et cette modestie, doublée d'une valeur indiscutable, avait depuis longtemps conquis le cœur du vieux pontife de la chirurgie qui désignait nettement à ses confrères Michel pour son successeur.

— Un si charmant garçon, confia un jour le Dr Bardo à Impharnès, quel dommage qu'il ne soit pas plus heureux!

— Mais Kermar n'est pas malheureux! prononça Yves.

— Evidemment, il ne nous assourdit pas par ses

récriminations, mais vous ne m'ôterez pas de l'idée, Impharnès, que ce n'est pas cette vie-là qu'il avait rêvée !

— Michel est un penseur, un bûcheur. Il se plaît dans l'ombre et le recueillement. Peut-être, en effet, n'approuve-t-il pas la publicité faite autour de son nom ?

— Dites plutôt : autour du nom de sa femme, car si les deux sont justement connus, celui de la doctoresse Meta Kermar acquiert chaque jour un lustre nouveau, et ce n'est pas juste, mon ami, ce n'est pas juste. Cette petite Polonaise a des qualités exceptionnelles, c'est entendu, mais son mari n'est pas un imbécile, que diable ! et on le laisse dans les coulisses. Ah ! comme j'aimerais bien mieux pour mon jeune ami que sa femme restât au foyer à lui cuisiner de bons petits plats, lui raccommoder ses chaussettes ou apprendre à lire à ses enfants !

A cette peinture, Yves avait beaucoup ri, mais sans rien répondre, car lui aussi savait pertinemment qu'il fallait tout l'amour de Michel pour Meta et toute sa patience pour ne pas se lasser d'un état de choses dont il souffrait cruellement. Depuis qu'elle était médecin en chef de la clinique Stotter, Meta avait eu beau faire des prodiges d'habileté, elle ne pouvait arriver à mener de front son ménage et sa clientèle, et, naturellement, c'était au détriment du premier que s'exerçait sa sollicitude en faveur de la seconde.

Michel ne voyait pas sans une tristesse profonde cette femme qu'il chérissait si ardemment, et qui n'était cependant ni méchante, ni vaine, délaisser le home tiède et fleuri qu'il lui avait acquis par son travail, et abandonner ses enfants aux domestiques. Le jeune docteur avait, timidement, essayé quelques conseils. Meta, de bonne foi, paraissait vouloir les suivre, puis les devoirs de sa profession devenaient les plus forts, et toutes ces belles velléités de raison et de sagesse restaient lettre morte.

Elle se surmenait littéralement, au point de vue physique comme au point de vue moral. Michel, avec mélancolie et résignation, avait tenté de reprendre le gouvernail du ménage. Bien que ce ne fût guère son rôle, il s'astreignait à des détails fastidieux comme la surveillance des domestiques, la bonne ordonnance des repas et la tenue de la maison, afin que tout ne s'en allât pas à la dérive. Tout

les instants qu'il avait de libres il les passait avec ses enfants. Serge était un beau garçon de huit ans, turbulent, tapageur, rayonnant de santé, avec des périodes subites de rêverie et de silence. Michel disait alors :

— Voilà mon Breton qui se réveille !

Il aimait cette splendide intelligence toujours en éveil, ce désir d'apprendre et de s'instruire, et il était fier de penser que cet enfant deviendrait plus tard quelqu'un.

La bonne grosse Maryvonne, plus placide et terre-à-terre, se contentait de manger comme quatre, de jouer comme dix, et savait à peu près épeler. On ne lui en demandait pas plus pour ses cinq ans et demi.

Serge, tout en paraissant chérir sincèrement ce jeune père qui s'occupait avec un tendre souci de ses jeux et de ses études, manifestait une véritable adoration pour sa mère. Dès que la doctoresse rentrait, il grimpait sur ses genoux, il l'interrogeait avec cette curiosité avide des enfants. Elle lui racontait des légendes russes et, insatiable, le bambin réclamait :

— Encore ! encore !

Comme autrefois, il s'amusait à défaire les lourdes nattes de Meta, et à fourrager de toutes les forces de ses petits doigts dans la masse sombre des cheveux ondés. Elle se laissait faire en riant, disant avec une inconsciente cruauté :

— Je passe si peu de temps près d'eux, les pauvres chéris, que je ne veux pas les attrister en les grondant ! Ce sont les plus belles années de leur vie.

Aussi, avec un tel raisonnement les enfants eussent-ils été abominablement gâtés si Michel n'y avait mis le holà, en palliant par sa fermeté l'inconcevable nonchalance de sa femme à cet égard. Car Meta si entêtée, si entière sur d'autres points, si jalouse de ses prérogatives, se désintéressait de l'éducation des petits. Michel avait beau la supplier d'y veiller, elle répondait en badinant :

Il ne faut faire aux enfants,
Nulle peine, même légère...

D'ailleurs, autant qu'elle négligeait ses devoirs maternels, elle négligeait ses obligations de chrétienne. De ce zèle ardent de néophyte qui, avant sa conversion, inquiétait la bonne Madeleine Impharnès,

parce qu'elle pressentait trop bien qu'il pouvait n'être qu'un feu de paille, ne subsistait qu'une piété très vague, se réduisant à la stricte observance de l'indispensable. En religion comme en amour, Meta était devenue tiède; toute sa fougue, tout son élan se concentrait dans les manifestations de son talent professionnel, on eût dit que pour faire vibrer toutes les autres cordes, il ne lui restât plus d'inspiration, et que l'art médical avait tué en elle le sentiment.

Michel, si profondément croyant, si réellement pieux, et d'une foi que rien n'avait pu entamer, aurait voulu la prêcher avec douceur et précaution. Meta, maintenant, lui faisait l'effet d'un bibelot de prix qu'on ne manie qu'avec les plus grands ménagements. Il ne pouvait plus y avoir entre eux de ces intimes conversations où leur âme se dévoilait à nu, lorsque l'un ne cachait rien à l'autre, comme au temps heureux de leurs fiançailles, où loyalement ils osaient tout se dire, sans crainte de se heurter ou de se peiner. A présent, Meta n'acceptait plus aucune observation concernant sa manière d'agir. On lui répétait tellement en haut lieu qu'elle possédait la science infuse, un si grand engouement s'emparait de ses partisans, que dans son intimité elle n'admettait plus ni conseil, ni reproche. Ce n'était pas l'un des moindres chagrins de Michel de constater combien le succès avait transformé, grisé sa femme.

Intelligente comme elle l'était, comment ne voyait-elle pas que ce vain encens de gloire que des flatteurs allumaient devant elle était bien plus un tribut payé à son charme féminin, à l'attrait de sa personne, qu'à l'austère profession qu'elle avait embrassée, et comment s'y laissait-elle prendre, elle qui jadis dédaignait toutes les adulations, les compliments, et tout ce mensonge que cache le masque hypocrite du monde?...

Michel, ce matin-là, en rentrant déjeuner après avoir visité un client, essayait mélancoliquement de résoudre le douloureux problème. C'était une belle journée de juin; le soleil brillait, l'air était tiède; il avait plu la veille, ce qui enlevait la poussière des arbres qui étalaient orgueilleusement leurs frondaisons d'un beau vert tout neuf.

Michel revenait à pied. Il aimait marcher ainsi longuement, d'un pas ferme et régulier, sans hâte ni len-

teur, et se disait avec regret qu'il eût été doux d'avoir près de lui sa femme dont le bras, tendrement, s'appuierait sur le sien... Mais à quoi bon rêver, quand le rêve ne doit pas se réaliser!... Meta était désormais si lointaine!...

Il regardait machinalement autour de lui : des couples joyeux se hâtaient vers le restaurant dont les effluves de cuisine envahissaient l'air, des marchands poussaient leurs petites voitures chargées de roses, d'anémones, de marguerites et d'œillets, c'était une orgie de fleurs coupées comme on n'en voit qu'à Paris. Michel pensa que les cornets de cristal de son bureau étaient vides depuis la veille et acheta une botte de roses, une autre d'anthémis et de glaïeuls. Les gens qui le virent chargé de cette moisson parfumée durent supposer qu'il la portait à quelque fiancée très choyée... Des garçonnets, des fillettes, le cartable sur l'épaule ou à la main rentraient du collège ou du cours en se bousculant. Le jeune chirurgien s'attendrit en les voyant, et soudain son cœur serré s'épanouit. Il allait retrouver ses enfants, ses chers petits, sa joie et sa consolation. Serge lui raconterait les menus incidents de la matinée; il verrait ses devoirs, s'informerait de ses notes : c'était pour lui une joie si pure et si absolue que de vérifier jour par jour les progrès de cette petite intelligence. Il cultivait comme un jardin précieux cette âme déjà très noble et très ardente en laquelle palpitaient les sentiments de foi, d'honneur et de bonté qu'il y avait semés. Serge était l'orgueil et le bonheur de sa vie! Bien souvent son esprit, franchissant l'avenir, imaginait son fils devenu son meilleur ami, et il rêvait alors à la somme infinie de félicité qu'il pourrait goûter.

Instinctivement, il presse le pas pour le revoir plus vite. Mais, qu'est-ce donc ?... Là, devant la maison qu'il habite, on dirait... Mais oui, un rassemblement...

« Quelque chien écrasé! » pense Michel.

Puis, malgré lui il se hâte; un affreux pressentiment le déchire! Mon Dieu... pourquoi ces gens le regardent-ils avec effroi et s'enfuient-ils à son approche ?

Comme au travers d'un voile obscur, Michel voit d'abord des êtres penchés, qui s'agitent confusément autour de quelque chose... Une femme pâle, l'œil hagard, qu'il reconnaît, car c'est Meta! est accroupie

par terre, comme une folle, serrant contre son cœur une petite masse inerte... et Michel aperçoit... ah! Seigneur!... Serge, son beau Serge, sans vie, les yeux clos, les lèvres blêmes, étendu sur le trottoir!...

XVI

Un quart d'heure avant le drame, Meta revenait de sa clinique. Elle avait pu se libérer à temps de ses diverses occupations pour recevoir le reporter d'un magazine tout récent et déjà très en vogue. Ce personnage venait l'interviewer. Le docteur Kermar-Rojarski, tandis qu'elle répondait en phrases concises de sa voix nette et brève, était « captée » par un opérateur habile qui la prenait de face, de profil, de trois-quarts, debout, assise, etc... Bref, le samedi suivant, toutes les élégantes abonnées de *Mondanité* auraient l'incommensurable privilège d'admirer sous différentes attitudes la jeune et célèbre doctoresse!

Meta marchait vite, sans rien voir, les yeux perdus dans le vague, souriant au songe doré de gloire et de réputation... Elle allait arriver devant sa maison et, machinalement, leva la tête. Un frisson de crainte lui glaça les épaules. Là-haut, au troisième étage, Serge, qui s'était arcbouté aux rinceaux de fer forgé du balcon, se penchait à corps perdu, guettant sa mère qu'il reconnut soudain. Il eut une exclamation de joyeuse surprise :

— Maman! maman chérie!... cria-t-il en frappant ses deux mains l'une contre l'autre. Mais ce mouvement, si léger qu'il fût, déplaça l'équilibre qu'il conservait encore par miracle et le petit garçon, passant par-dessus le balcon, vint tomber comme un bolide sur l'asphalte, presque aux pieds de sa mère.

Celle-ci, folle de terreur, s'était jetée sur le corps qui demeurait là, insensible, et perdant tout sang-froid, ne retrouvant plus rien de ce qui constituait la sûreté de son diagnostic si renommé, ne pouvait se résoudre à examiner son fils. Elle appuyait contre ses genoux la jolie tête pâle; elle l'appelait avec des mots fous de tendresse et d'angoisse.

— Serge, mon amour, mon adoré, réponds-moi!

Serge, dis-moi que tu m'entends!... C'est ta mère, mon chéri, moi ta maman!

Michel arriva précisément à ce moment où les assistants, n'osant éloigner la jeune femme, se demandaient qui allait lui enlever le petit corps pour le remonter. Sans un mot Michel s'en empara. Meta avait eu le mouvement d'une tigresse à laquelle on arrache son petit. Elle reconnut son mari et se laissa faire, sans protestation, lorsque doucement, mais avec des doigts qui avaient la dureté de l'acier, il dénoua les mains crispées qui retenaient l'enfant et, chargé de son léger fardeau, il passa sous le porche.

Meta allait monter; il l'arrêta d'un coup d'œil.

— J'entre ici! dit-il en montrant le rez-de-chaussée.

La concierge, perdant la tête, ouvrait les portes toutes grandes; les curieux se précipitaient déjà avec cette avidité malsaine que possèdent certaines gens pour se repaître d'une vision tragique, quand le mari de la gardienne, un ancien sergent de zouaves, qui n'avait pas froid aux yeux, prit sur lui d'éloigner les spectateurs.

— Circulez, circulez, fit-il rondement; le père et la mère sont médecins, ils n'ont besoin de personne!

Un à un, comme des moutons de Panurge, les assistants de cette pénible scène se dispersèrent, et Michel et Meta se trouvèrent seuls dans le cabinet de consultations. Serge était étendu sur le grand divan de cuir.

— Déshabille-le! pria Michel.

Elle eut un geste de désespoir et se tordit les mains.

— Je ne peux pas! gémit-elle.

— Voyons, Meta, supplia-t-il, si tu ne m'aides pas, comment veux-tu que je voie si on peut le sauver!

Elle regarda son mari. Il était d'une pâleur mortelle; ses dents se serraient tellement contre ses lèvres qu'une petite goutte de sang empourprait la chair, mais elle vit qu'il voulait à tout prix conserver son sang-froid pour examiner l'enfant et, vaincue, elle obéit. Aidée par lui, avec une infinie douceur, elle enlevait le petit costume marin, souillé de terre, car Serge était tombé tout près d'un tas de terreau, qu'un restaurateur voisin venait de faire apporter pour rempoter les fusains qui ornaient sa porte.

Elle dit avec crainte et espoir, en même temps :

— Cette terre aura peut-être amorti le choc!

Mais il ne répondit rien, alors elle eut le cœur glacé d'épouvante.

— Michel! Michel! il n'est pas mort! Dis-moi qu'il vit!

Et laissant le corps inerte, elle se jeta contre son mari avec l'impétuosité de la bête traquée qui découvre soudain l'abri protecteur.

Il la repoussa doucement :

— Tais-toi, je t'en conjure! et continua d'ôter le linge de l'enfant. Aucune contusion n'apparaissait sur le jeune corps que Michel palpa soigneusement en tous sens. Il ausculta le cœur, constata qu'il battait avec une régularité suffisante, et de là passa à l'examen de la tête. Il découvrit dans la région pariétale une plaie qui, au premier abord, eût pu paraître insignifiante, mais Michel ne s'y trompa pas. Quelques gouttes de sang commençaient à sortir de l'oreille, le pouls se ralentissait, l'état semi-comateux subsistait malgré que Meta eût fait respirer de l'éther à son fils et baigné ses tempes de vinaigre anglais. Au bout d'une minute longue comme un siècle, Michel dit, d'une voix étranglée :

— Il faut faire une ponction lombaire.

Elle le regarda avec des yeux désorbités.

— Alors, c'est, c'est?... interrogea-t-elle, n'osant prononcer elle-même l'affreux mot.

— Une fracture du crâne, répondit-il sans lever les paupières.

— Oh non, Michel! pas cela! supplia-t-elle, et elle se mit à genoux auprès du petit corps en l'embrassant passionnément comme si elle eût voulu le ranimer sous ses baisers.

Le jeune docteur avait tout préparé pour la ponction. Meta appuya le buste de l'enfant contre elle; Michel se saisit de la seringue de cristal et enfonça l'aiguille de platine dans l'avant-dernière vertèbre. Un peu de sang colorait le liquide céphalo-rachidien qu'il ramena dans la seringue. Avec angoisse Michel considéra pensivement, silencieusement ce liquide... son diagnostic était fixé!...

Sur ces entrefaites, la bonne anglaise entra en sanglotant. Elle était dans la chambre de Maryvonne, sur la cour, et n'avait rien soupçonné du drame que des voisins venaient seulement de monter lui apprendre. A travers ses larmes elle balbutiait des

mots incohérents moitié en français, moitié en anglais : « boy, le dear boy, » était si vif, si turbulent. Jamais il ne voulait l'écouter lorsqu'elle lui disait de ne pas grimper sur le « window », mais il riait de ses craintes et c'était si « painful », « What pity » de le contrarier, de le retenir, « such a nice boy » !...

— Certes, cet enfant n'était pas surveillé ! trancha Michel d'un ton glacial. Retournez là-haut, Jane, et préparez des bouillottes d'eau chaude que vous descendrez ici.

Meta, qui avait baissé la tête aux premières paroles de son mari, tellement ce reproche lui entrait dans le cœur comme un poignard, la releva d'un air surpris.

Devant cette muette interrogation, Michel daigna expliquer :

— Serge restera dans l'une des petits chambres. Je vais téléphoner à Impharnès de venir m'aider.

— Aider... à quoi ?...

— Pour l'opération.

— Michel ! que vas-tu faire !

— Le trépaner pour tenter de le sauver.

— Mais je ne veux pas ! Non, je ne veux pas ! cria Meta avec désespoir. Pourquoi le torturer, bourreaux que vous êtes ! Laissez-le-moi, mon petit, mon enfant, il vivra ! On a vu des chutes plus terribles ne pas laisser de traces sensibles. S'il avait dû mourir il serait mort sur le coup ! si vous l'opérez vous me le tuerez !

— Meta, écoute-moi !

Michel avait écarté la jeune femme malgré sa résistance et l'entraîna sur le divan où elle s'écroula. Il lui tenait les deux mains en une étreinte d'acier et ses yeux brillaient d'un éclat dur :

— Meta, écoute-moi ! répéta-t-il avec force. Je ne veux pas m'appesantir sur les causes de l'accident de notre fils et tu reconnaîtras, j'espère, que je suis généreux en ne te le reprochant pas, car si tu avais été près de Serge, cette catastrophe ne serait peut-être pas arrivée ! J'userai envers toi d'une absolue franchise. Si je n'opère pas Serge d'urgence, il a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de mourir... ou de rester idiot... si je l'opère, dix chances sur vingt d'en réchapper, tu comprends pourquoi je n'hésite pas à intervenir !

— Je ne veux pas qu'on me le prenne ! dit-elle en

pleurant. Après tout, que m'importe pourvu qu'il vive! Avec ou sans son intelligence, du moment que son corps me restera, que je pourrai le voir, lui sourire, l'embrasser! ô mon cher petit! Etait-ce donc un pressentiment lorsqu'il me demandait si je savais combien de temps il vivrait... et s'il était vrai que la mort fût préférable à la vie purement animale! Non, mon trésor, c'est la vie, quelle qu'elle soit, que je choisis pour toi!

Ses yeux gris si beaux lançaient des éclairs. Michel se rendit compte que par la douceur il n'obtiendrait rien d'elle. En d'autres circonstances cette lutte l'eût lassé et il aurait sans doute cédé, mais cette fois il se sentait le maître et il voulut agir en maître, user de ses droits.

— Meta, tu dis des folies et je te pardonne parce que tu souffres. Mais ce que je ne me pardonnerais jamais à moi-même plus tard, c'est de n'avoir pas tout essayé, tu entends : tout, pour sauver mon fils! Je ne veux pas perdre la chance précieuse qui me reste de lui rendre la vie et l'esprit indemnes pour risquer de le voir un jour muré dans la prison de l'imbécillité ou de la paralysie, et je t'avertis qu'aujourd'hui, sans me soucier de tes craintes ou de ta défense, je vais faire ce que ma conscience de médecin et de père m'indique nettement.

Elle essaya de résister encore. Il lui imposa silence. Comme en un songe elle perçut l'appel du téléphone, la voix impassible de Michel qui priait Impharnès d'accourir le plus vite possible, puis tout tourna autour d'elle et elle perdit connaissance.

. . . . . .

Les Impharnès finissaient de déjeuner joyeusement quand la sonnerie du téléphone fit lever Yves de table. Les années qui avaient passé sur leur front ne les vieillissaient pas sensiblement, car ce couple heureux, demeuré si uni, conservait le rare privilège de rester jeune de corps et d'âme en dépit du temps et des inévitables soucis. Les enfants, par exemple, avaient grandi, et de belles jeunes filles, de robustes collégiens, entouraient maintenant la table de famille.

Madeleine causait amicalement avec ses enfants lorsqu'Yves revint, sa serviette à la main, l'air bouleversé.

— Qu'y a-t-il ? interrogea sa femme.

— Un accident épouvantable. Kermar me télé-

phone que son fils vient de tomber par la fenêtre. Il ne reprend pas ses sens et a une fracture du crâne. Je vais partir tout de suite, Michel pense qu'il est urgent de faire l'opération.

— Je t'accompagne! déclara Madeleine, le temps de mettre mon chapeau et je te suis. Mon Dieu, quel horrible malheur! Pauvres amis!

Dix minutes après le mari et la femme sautaient dans leur auto qui allait à toute vitesse les mener du boulevard Saint-Germain au boulevard Malesherbes.

Si Yves et Michel avaient vu leur amitié se cimenter avec les années, Madeleine et Meta, sans cesser de se fréquenter, ne pratiquaient plus la solide intimité du début. Trop de divergences d'idées et de goûts les séparaient, et Mme Impharnès, avec son beau dédain des conventions mondaines, habituée à aller droit au but, ne pouvait s'empêcher de dire à Meta sa façon de penser, ce qui parfois froissait la jeune femme et la rendait peu gracieuse vis-à-vis de celle qui avait été cependant pour elle une si parfaite amie. Mais Madeleine, ce jour-là, oublia la rancune qu'elle aurait pu garder contre la doctoresse, si sa belle âme n'eût ignoré ce vilain sentiment, pour courir près de celle qui souffrait et dont elle comprenait la souffrance.

Lorsque les Impharnès arrivèrent chez les Kermar, Meta n'avait pas quitté sa place auprès de son fils, épiant sur ce visage aimé un indice, une trace de vie. Mais l'enfant ne s'éveillait pas.

Madeleine s'approcha d'elle et la serrant dans ses bras :

— Pauvre amie! dit-elle avec émotion, combien je compatis à votre peine!

L'autre l'embrassa farouchement.

— Priez pour moi, et que Dieu vous écoute!

— Nous prierons ensemble, Meta, fit Madeleine à qui Michel, tout bas, avait adressé quelques mots, voulez-vous que nous montions auprès de Maryvonne?

Mais Meta devina qu'on voulait l'éloigner et, regardant les deux hommes d'un air de sombre colère :

— « Ils » vont le martyriser, et « ils » veulent que je m'en aille, mais je resterai là! je ne bougerai pas on me marcherait plutôt sur le corps! Rien, rien au monde ne me forcera à quitter cette chambre!

— Meta, je t'en conjure, supplia Michel, va-t'en! Tu ne peux nous être d'aucun secours et ce spectacle

te fera du mal. Laisse Madeleine t'emmener, nous t'appellerons, je te le promets, dès que ce sera fini!

Mais elle se cabra :

— Non! non, et non! Que Madeleine aille avec Maryvonne si elle le veut, moi, je reste.

Avec un soupir d'impuissance Michel appela le jeune interne qui lui servait d'aide depuis le départ du docteur Bardo et qui allait appliquer la compresse chloroformée sur le visage de l'enfant. Impharnès, déjà, dans la salle voisine, endossait une blouse blanche, Meta vit que Michel s'habillait aussi. La mort dans l'ame, Madeleine quitta la chambre...

L'interne transporta avec précaution le petit corps dans la salle d'opérations, toute blanche, luisante de ripolin avec ses murs nus et ses carreaux dépolis; les instruments d'acier brillaient, effrayants et lugubres, sous ce beau soleil de juin. Meta, comme une automate, revêtit une ample blouse de toile, cacha ses cheveux sous un voile et vint se terrer dans un angle de la salle.

Michel s'approcha encore une fois d'elle :

— Meta, une dernière fois, au nom de notre amour, va-t'en!

Elle dit énergiquement :

— Non! et s'accota au mur, les bras croisés, l'air farouche.

Michel se lavait les mains dans la pièce à côté. Impharnès lui nouait une serviette sous le cou, attachait le masque de mousseline qui recouvrait le bas du visage; les doigts du jeune chirurgien évoluaient à l'aise dans les longs gants de caoutchouc. Tout était prêt.

Si souvent Meta avait vu ces mêmes préparatifs sans s'émouvoir! Si souvent elle-même servait d'aide dans des opérations autrement sanglantes! jamais elle ne s'était sentie frissonner de la tête aux pieds, les dents claquant, les jambes flageolantes comme aujourd'hui! Ah! c'est qu'une partie terrible allait se jouer, et que de son issue dépendrait la mort ou la vie de son enfant! Et soudain, à rester simple spectatrice, là où tant de fois elle avait été opérateur, il lui vint une angoisse horrible qu'elle ne connaissait pas encore. Une prière monta à ses lèvres :

— Mon Dieu! sauvez mon fils!...

Impharnès rasait maintenant la tête inerte de Serge; la plaie apparut contuse avec un gros hématome; l'interne appliqua la compresse chloro-

formée sur le visage blême et Michel s'avança...

Une incroyable maîtrise de lui-même que doublait l'ardent appel qu'il avait fait tout à l'heure au secours divin, de toute la ferveur de son âme croyante, laissait sa main aussi calme, aussi sûre que si ce n'eût pas été la chair de sa chair qui gisait là, agonisante. Le bistouri brilla dans un éclair; le jeune praticien débridait la plaie en croix : une incision verticale, une autre transversale. Le sang coula en abondance, arrêté presque aussitôt par la compression. La rugine dépériostait la partie que Michel supposait atteinte et la plaie crânienne apparut à nu; il vit alors l'enfoncement léger du crâne avec embarrure. Armé d'une pince il souleva une partie de l'os fracturé.

Cette partie une fois ôtée il resta un orifice assez grand pour introduire une pince gouge et régulariser le foyer de fracture. Mais, devant ce trou d'une dimension inférieure à une pièce de cinq francs, Michel devint d'une pâleur de cendre. Son regard anxieux fixa rapidement Impharnès dont les yeux s'abaissèrent... Ce que les deux hommes avaient redouté existait hélas!... La dure-mère était déchirée et la substance cérébrale, au-dessous, semblait contusionnée. De ce fait le pronostic s'aggravait... Michel eut une minute de perplexité au cours de laquelle une poignante détresse envahit son âme, mais il vit Meta qui l'interrogeait de ses yeux ardents et douloureux; alors, reprenant son impassibilité, il nettoya la plaie au sérum chaud que lui présentait Yves, pratiqua la suture de la dure-mère, puis celle de la peau, en laissant à Impharnès le soin de finir le pansement; las à mourir, il alla s'effondrer dans la pièce à côté.

L'opération avait duré vingt minutes environ, vingt siècles! Meta, voyant Michel pâlir de plus en plus, s'était précipitée à sa suite et lui préparait un cordial. Elle passa sa main brûlante sur le front glacé de son mari. Il retint un instant entre ses doigts cette main légère qui l'effleurait et lui dit d'un ton suppliant :

— Dis-moi que tu as confiance en moi!

Elle répondit sèchement :

— Plus tard, je verrai! — et s'échappa pour coucher son fils dans la petite chambre d'opéré où on allait le transporter.

XVII

Au bout d'une heure Serge se réveilla, il sortait triomphalement à la fois du sommeil anesthésique et du coma. Meta pleurait de joie en voyant se rouvrir les beaux yeux de saphir qu'elle avait crus fermés à tout jamais. L'enfant ne paraissait plus se souvenir de rien; il demandait pourquoi il était couché dans cette chambre inconnue et pourquoi sa tête était si lourde, son front si serré!

Durant une semaine on put penser que la guérison irait à pas de géant. Michel était trop modeste pour se targuer de sa cure, mais Meta, loyalement, lui avait dit en l'embrassant :

— Je t'ai méconnu, pardonne-moi ! — avec un repentir si touchant qu'il espéra que cette dure leçon allait leur rendre leur bonheur défunt.

Meta ne quittait plus son fils. Elle s'ingéniait à le distraire, à l'amuser, et le petit garçon auquel tous les caprices semblaient permis mettait parfois cette complaisance à rude contribution. Maryvonne couchait et dînait chez les Impharnès qui l'amenaient chaque après-midi voir son frère dont ils venaient prendre des nouvelles, et le bon ménage se réjouissait de penser que l'ange noir s'écartait définitivement du petit lit de l'aîné des Kermar.

Puis, un matin, Michel eut l'air soucieux. Meta, qui interrogeait affectueusement l'enfant assoupi, n'en recevait pas de réponse, il devenait grincheux, lui si gai ! hargneux et mécontent. La nuit suivante, des cris stridents réveillèrent le père et la mère qui, s'empressant au chevet de Serge, se regardèrent avec une muette désolation! Ah! comme ils auraient voulu être de pauvres parents ignorants, pour avoir encore du moins la dérisoire consolation du doute, et ne pas reconnaître que ces symptômes, à peine indiqués, étaient ceux de l'effroyable méningite.

Et toute leur science venait aboutir à cette faillite, à cette impuissance! Ils avaient cru vaincre le mal, et sournoisement, après les avoir bernés, le mal

ressuscitait plus dangereux, plus redoutable !

Hélas ! il n'y avait plus à s'y tromper. Le lendemain Serge geignait constamment du même ton doux et plaintif. Et puis le pouls se ralentit. L'enfant se coucha en chien de fusil, la raideur de la nuque se manifesta, en même temps que le signe de Kœrnig ; le coma augmenta progressivement... le pauvre petit ne devait plus en sortir. Il mourut si doucement que Michel et Meta qui, endurant un vrai martyre, épiaient son souffle perçurent à peine celui qui entraîna l'âme hors de son enveloppe charnelle.

Michel s'était jeté à genoux au pied du lit de son fils, et, prenant le livre de prières qui depuis sa première communion avait été son soutien et son réconfort, récita le psaume : *Laudate pueri Dominum.*

Meta paraissait être la statue de la Douleur. L'air affolé, les yeux secs, la bouche crispée, elle contemplait la frêle dépouille de celui qui avait été son bel enfant, son orgueil, sa joie, son trésor, ce trésor que, oh mon Dieu ! elle avait si mal gardé !... Mais au remords qui envahissait son âme se mêlait un besoin sauvage, irraisonné, de se disculper elle-même en accusant un innocent, et qui avait-elle choisi pour porter le poids de son ressentiment ?... Celui qui eût dû être à l'abri de toute rancune : son mari.

Des mots irréparables furent prononcés, en des phrases dures, méchantes, cruelles, Meta reprocha à Michel d'avoir tenté l'opération, d'avoir préféré pour son enfant la mort plutôt que la vie inintelligente. Il essaya vainement d'arrêter ce flot de paroles blessantes ; elle continua :

— Que t'importait à toi qu'il ne fût qu'un pauvre corps que l'esprit n'animât plus comme auparavant. Moi je l'aurais toujours aimé autant, mon petit, même diminué, même s'il n'avait été pour les autres qu'un objet de pitié ou de répulsion. Mais toi tu n'as vu dans ton enfant qu'un « cas » intéressant ! Tu t'es fait son bourreau, tu as voulu jouer une partie suprême qui ajouterait encore à ta réputation, et tu as perdu, lamentablement perdu !...

Michel dit alors, incapable de se maîtriser :

— Dieu m'est témoin qu'avant tout j'ai été bien plus père que médecin et que j'ai su aimer mon enfant. Je l'ai mieux aimé que toi, mauvaise mère, qui n'a pas été capable de conserver le rôle que le

ciel t'avait donné, et qui fuyais ta maison pour courir vers de chimériques devoirs, et en le perdant, mon fils bien-aimé, je perds bien plus que toi. Car il était le petit compagnon de tous mes instants de loisir. Je lisais dans sa jeune âme comme en un livre ouvert : j'étais fier de son intelligence, de sa belle nature si franche, si gaie. Je lui ai consacré le meilleur de moi-même : ma tendresse, mes soins, ma science, trop faible hélas, et toi, toi, Meta, à part quelques caresses, réponds-moi, que lui as-tu donné ?

Elle baissa la tête et ne voulut rien avouer. Son cœur orgueilleux se révoltait. Dieu sait qu'elle souffrait atrocement, mais au lieu de chercher l'un près de l'autre le réconfort dont ils avaient tant besoin, ces deux époux allaient être encore un peu plus désunis par la commune épreuve qui ne les rapprocha point. Ce furent deux jours bien pénibles qu'ils vécurent, n'osant plus se regarder; ne se parlant plus pour éviter de se dire le fond de leur pensée.

Quelques instants avant l'enterrement de Serge, Madeleine Impharnès vint chercher Meta pour l'emmener chez elle. La jeune femme n'opposa aucune résistance. Comme une automate elle quitta cette maison d'où on allait enlever la légère dépouille, et tout le long du trajet ne répondit rien aux affectueuses tentatives de consolation que lui prodiguait Madeleine.

Lorsqu'elle revit sa fille qu'elle n'avait pas embrassée depuis le jour fatal, elle eut un moment d'émotion. Elle cherchait inconsciemment, auprès de Maryvonne, le beau garçonnet qu'hélas ! elle ne reverrait plus, et serra passionnément la petite fille sur sa poitrine. Madeleine espéra qu'elle allait pleurer, mais il n'en fut rien, et Meta se cantonna de nouveau dans un mutisme farouche.

A cinq heures Yves rentra. Il avait accompagné Michel chez lui, au retour du cimetière, puis, le jeune docteur lui avait dit avec un sourire navré :

— Laisse-moi, mon bon ami, il faut que je m'habitue à mon malheur !

Alors, timidement, Madeleine s'approcha de son amie :

— Meta, votre mari doit vous attendre, voulez-vous mettre votre chapeau, je vais vous reconduire.

Meta la regarda fixement.

— C'est inutile, Madeleine, si vous ne voulez pas me garder ici deux ou trois jours, le temps de préparer les objets indispensables, je vais à l'hôtel.

Madeleine, interdite, ne comprenait pas.

— La chose est bien simple, pourtant, je ne remettrai pas les pieds boulevard Malesherbes, j'y ai trop souffert, je suis incapable de revoir cette maison!

— Mais, ma petite Meta, c'est impossible. Je ne demanderais pas mieux que de vous conserver ici aussi longtemps que vous le souhaiterez, et je comprends combien douloureux va être ce retour, mais je crois qu'il est préférable de l'effectuer tout de suite. Plus vous attendrez, plus ce sera pénible, et il faudra bien tout de même en arriver là.

— Non, puisque je suis décidée à ne pas rentrer chez moi.

— Mais... Meta! votre mari qui a besoin de votre tendresse, de votre appui!

— Mon mari! — et les yeux de la doctoresse devinrent tragiques — mon mari, je ne veux le revoir à aucun prix! C'est lui qui est cause de la mort de mon enfant!

— Oh, Meta! taisez-vous!

— Je ne me tairai pas. A mes yeux Michel est l'assassin de son fils. Je ne voulais pas de cette opération qu'il a tentée malgré ma résistance désespérée. Ah! il me disait que s'il ne trépanait pas Serge, l'enfant pouvait rester idiot. Que m'importait son intelligence, pourvu que son beau corps, son cher petit corps me restât!... Les pères ne sentent pas comme les mères! Chez eux l'orgueil tue l'amour, moi j'aurais aimé mon petit malgré sa déchéance physique! Michel ne m'a pas écoutée et il a opéré lui-même! oh! je sais qu'il est une future célébrité de la chirurgie et je ne dénigre pas son savoir, mais pourquoi prendre, en pareil cas, une telle responsabilité! Pourquoi n'avoir pas laissé faire un autre praticien, votre mari par exemple!

— Vous oubliez, Meta, qu'Yves, tout habile qu'il soit, est uniquement médecin et ne fait jamais l'opération!

— C'est vrai! mais il n'en manquait pas d'autres!

— C'est le temps qui manquait. Ma pauvre Meta, votre chagrin vous égare. Dans quelles mains plus capables et plus soucieuses de le guérir pouvait tomber votre pauvre petit! Michel a fait son devoir,

tout son devoir, dans la plus large mesure. S'il n'a pas réussi selon ses espérances, c'est bien peu généreux de votre part de lui lancer la pierre, et je ne vous reconnais plus, ma chère amie, vous si juste, si impartiale autrefois !

— Il aurait dû réussir, insista Meta avec entêtement. Cependant toutes les précautions étaient bien prises, à moins que... cette terre qui avait peut-être pénétré dans la plaie... Michel en était perplexe... si ce n'est pas cela... faut-il accuser une faute d'aseptie... une erreur de la part du chirurgien... Ah ! grand Dieu ! quelle fatalité !... Mais j'en reviens à ma première idée : Michel ne « devait » pas opérer son fils. S'il m'avait obéi, je n'aurais pas aujourd'hui ce terrible grief à formuler contre lui !

— Meta, si vous aviez bien lu votre messe de mariage, vous sauriez que c'est la femme qui obéit à son mari et non pas lui à elle, mais il est inutile de rappeler le passé, ce qu'il faut aujourd'hui c'est oublier vos sentiments personnels, vos regrets, vos craintes, pour vous soumettre à la volonté divine qui a permis que cette terrible épreuve vous atteignît. Retournez auprès de votre mari, lui seul est capable de vous consoler, d'adoucir par son amour l'immensité de votre peine. Vous êtes jeunes tous les deux, vous pouvez recommencer votre vie, brisée momentanément.

— Non ! dit lugubrement Meta.

— Meta, vous ne ferez pas cette folie d'abandonner votre mari dans un pareil moment !

— Si.

— Mais, malheureuse ! c'est d'une lâcheté sans nom ! Michel vous aime !

— Cela se peut, moi je ne l'aime plus, et comme j'ai horreur des situations fausses je m'éloigne, c'est plus loyal et plus simple !

— Vous n'y songez pas ! et votre fille ?

— Je l'emmènerai. Dès demain j'écrirai à Michel pour lui expliquer ma conduite. Il me comprendra. Je ne puis retourner près de lui ayant sans cesse devant les yeux le spectre de mon fils tué par lui !

— Oh ! Meta, Meta, ne répétez pas cette odieuse accusation, je ne vous laisserai pas traiter ainsi devant moi Michel qui est notre ami, notre si bon ami.

— Alors je m'en vais. Adieu, Madeleine, et merci de tout ce que vous avez fait pour nous.

Atterrée, Mme Impharnès, voulait retenir la jeune femme qui la quittait après un rapide baiser de ses lèvres sèches ; ce fut en vain. Elle s'empara de Maryvonne, disant :

— Je vous enverrai mon adresse demain. Ne me croyez pas ingrate... Mais je souffre trop, je n'en puis plus !

Et elle était partie, toute droite dans ses vêtements de deuil, serrant comme dans un étau la main de la petite qui pleurait de quitter ses bons amis.

. . . . . .

Assis à son bureau dans la maison solitaire, la tête cachée dans ses mains, Michel Kermar pleurait sans honte et sans contrainte. La veille, Yves Impharnès, le dévoué compagnon des bons et des mauvais jours, était venu l'avertir de la singulière détermination de Meta. Le docteur voulait ramener son ami boulevard Saint-Germain, afin qu'il ne passât pas la soirée tout seul à son foyer vide et endeuillé, mais Michel refusa...

Cet affront de la part de Meta mettant en suspicion son habileté professionnelle, pour l'accuser de la mort de son fils, le blessait au plus intime de son être, et, dans un tel moment, alors qu'il eût voulu s'abandonner exclusivement à sa douleur paternelle, il songeait avec amertume combien le dédain de cette femme qu'il avait tant aimée augmentait sa peine déjà si cruelle. Il avait beau s'interroger scrupuleusement, avec une minutie presque torturante, passer et repasser en revue dans son esprit les phases de l'opération, il croyait n'avoir rien à se reprocher. Alors, pourquoi Meta qui, mieux qu'aucune autre, eût dû être à l'abri de suppositions erronées, lui avait-elle jeté à la face la sanglante injure !

— Ah ! la méchante ! la méchante ! se dit-il avec un âpre déchirement. Pourrais-je encore l'aimer après pareil outrage !

Eh oui, certes, il l'aimait encore, pauvre cœur trop épris et trop généreux !... S'il en avait douté il en fut convaincu quelques minutes plus tard lorsque la femme de chambre lui apporta le courrier du soir. Il y avait des journaux médicaux, des prospectus, des lettres adressées au docteur Meta Kermar-Rojarska qu'il mit de côté, plusieurs autres pour lui-même, dont une qui le fit tressaillir lorsqu'il en reconnut l'écriture caractéristique...

Ah! il l'aimait, oui, hélas! car il se mit à trembler comme la feuille, pressentant trop bien de quel coup elle allait le frapper.

Il ouvrit l'enveloppe et lut :

« Hôtel de Provence, rue de Bellechasse.

« Ce 12 juin.

« Michel,

« Je ne suis pas rentrée près de toi hier soir. Ne crois pas que ceci soit une excuse ou un appel au pardon. Ce que j'ai fait je l'ai accompli sciemment, car je ne peux plus te revoir après ce qui s'est passé et j'ai une trop profonde horreur de l'hypocrisie pour recommencer à vivre à tes côtés t'ayant dit ce que je t'ai dit. Aussi, vaut-il mieux nous séparer. Tu vois que ce n'est pas une fuite clandestine puisque je te donne mon adresse, je pars au grand jour et je ne veux pas qu'on croie que j'ai agi ainsi dans un moment de folie. Je quitte Paris après-demain. Pour quelle destination ? Je l'ignore encore, mais je t'avertirai du lieu de ma résidence. Tu ne t'étonneras pas que j'emmène ma fille. J'ai besoin d'elle pour me consoler et elle serait une gêne pour toi désormais. Tu pourras la voir, naturellement, lorsqu'il te plaira, ou à certains intervalles réguliers dont tu fixeras toi-même les dates.

« Vois-tu, Michel, il vaut mieux que nous nous séparions ainsi sans bruit, sans éclat. Le temps et l'absence sont seuls capables de diminuer l'atroce blessure dont souffrent nos cœurs. Nous ne saurions vivre ensemble ayant sans cesse l'image de notre enfant entre nous. Crois-moi, cette résolution était sage. Plus tard tu m'approuveras de l'avoir prise. Adieu.

« META. »

C'était tout. Pas un mot de regret, pas une seule tentative de rapprochement, pas un signe d'émotion ou de tendresse. Michel froissa cette lettre si nette dans sa sécheresse et, d'un geste de colère, la mit dans sa poche. Ah! quel cœur de pierre elle possédait donc, cette Meta, pour sortir ainsi de sa vie à lui qui l'avait si longtemps désirée, attendue, qui lui avait voué un fidèle et unique amour! Rien, rien au monde ne pouvait donc briser sa volonté de fer! Et elle lui enlevait sa fille! Mais cela c'était outrepasser

ses droits! Jamais aucun tribunal ne tolérerait semblable abus d'autorité!

Michel eut une véritable crise de rage douloureuse et désespérée. Il aurait voulu tenir Meta entre ses mains pour la réduire à merci, la faire tomber à genoux, implorant son pardon! Puis, sa colère s'apaisa, il se répéta avec de muets sanglots :

— Elle n'a pas de cœur, pas de cœur, elle ne ressent rien que ce qui impressionne son cerveau!

S'il avait pu voir à cette même heure, devant la fenêtre d'une chambre d'hôtel, une femme pleurer de toutes ses forces en tenant dans ses bras une enfant endormie, et cette femme regretter amèrement son coup de tête, disant : « J'ai gâché ma vie, j'ai perdu mon bonheur! » il aurait été tenté de la rejoindre, de courir vers elle en murmurant :

— Oublions tout et reviens...

Mais il ne la vit pas, et, saisissant sa plume, froidement, lentement, il écrivit ces lignes :

« Vous avez sans doute raison. Rien ne peut effacer le blâme que vous m'avez adressé, que je pardonnerai sans doute parce que je suis chrétien, mais que je ne puis oublier. Moi aussi j'aime mieux ne pas vous revoir, Meta, j'ai trop souffert par vous! »

Et après cette dernière phrase qui exprimait dans sa brièveté le déchirement de son âme, il signa : « Michel », mit la lettre dans une enveloppe à l'adresse indiquée et sonna afin qu'on la portât à la boîte avant la dernière levée.

Désormais tout était fini! Ni le mari, ni la femme, ne céderait jamais; ils allaient par la pensée continuer à se torturer l'un l'autre au souvenir des jours passés, mais la vie — croyaient-ils — ne les réunirait plus.

XVIII

L'express Paris-Marseille filait à toute vapeur. Dans un coin d'un compartiment de première classe une jeune femme en deuil contemplait d'un œil morne le paysage qui défilait avec une rapidité vertigineuse; en face d'elle, une fillette étendue sur la banquette sommeillait.

Les voyageurs, devant cet air farouche et désolé, pensaient : « C'est une veuve ! Pauvre femme ! » sans se douter que cette âme en désarroi ne fuyait si loin que pour ne plus revoir le bon et fidèle compagnon de sa jeunesse ! Car Meta, dans un impétueux désir de mettre entre elle et Michel le plus de distance possible, s'était dit :

— Je partirai d'abord pour Marseille, et de là en Italie.

L'idée du ciel bleu de l'Italie, de Rome surtout la hantait, et elle avait décidé brusquement d'y planter sa tente. Malgré les affectueuses remontrances de Madeleine Impharnès qui voulait la retenir à Paris, la rapprocher de son mari, la suppliant de songer à ses devoirs d'épouse et de mère, la jeune femme n'avait rien voulu entendre. Durant deux jours — après que fut partie la lettre cruelle qu'elle adressait à son mari — elle espéra qu'il viendrait jusqu'à elle et la ramènerait au foyer conjugal. Durant deux jours, follement, vainement, elle attendit, mais elle l'avait blessé trop vivement pour qu'il oubliât aussi vite son insulte et elle était trop orgueilleuse pour convenir de ses torts et faire les premiers pas. Ainsi se brisait cette chaîne qu'ils avaient choisie et trouvée jadis si légère !

Avant Avignon Maryvonne se réveilla en pleurant. Elle avait trop chaud, elle avait soif, elle se mit à geindre comme les enfants exaspérés par un interminable voyage. Il était sept heures du soir ; Meta lui donna une orange, un biscuit ; boudeuse, la petite les repoussa, répétant en leit-motiv : « Je veux retourner à la maison, je veux Serge, je veux papa. »

— Calme-toi, ma chérie, dit Meta de son air morne, nous allons arriver.

— Quand ça ?

— Tout à l'heure.

— Est-ce que papa sera à la gare ?

— Non.

A cette réponse la fillette recommença de crier :

— Je veux papa ! mon petit papa chéri !

Et ses compagnons de voyage la prirent réellement pour une petite orpheline.

Le train n'était plus qu'à cinq cents mètres environ de la Cité des Papes lorsqu'un heurt terrible ébranla tout le wagon. Les gens se précipitèrent aux portières, d'autres sautaient sur la voie.

— Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

On ne voyait que des figures inquiètes ou curieuses, et déjà les rumeurs les plus fantatisques circulaient. Mais un contrôleur de la compagnie, devant cet affolement, remit les choses au point : ce n'était qu'une avarie de machine, un convoi de secours allait remorquer le train jusqu'à la gare même, toutefois il ne fallait pas compter repartir avant trois heures.

— Oh! alors, dirent les voyageurs, nous avons le temps de descendre à Avignon et d'y dîner!

— Certainement oui, répondit le contrôleur.

Meta était très ennuyée. Elle avait compté arriver à Marseille assez à temps pour dîner à l'hôtel avant de se coucher et elle n'avait pas pris d'autres provisions de route que des fruits et des biscuits. Pour elle qui ne mangeait presque plus depuis la mort de son fils, cela eût certainement suffi; mais Maryvonne conservait son bel appétit d'enfant et elle trépignait d'impatience, ne voulant pas, disait-elle, « rester dans ce vilain wagon qui ne marchait pas ».

Excédée par les criailleries de sa fille, désireuse de se secouer un peu, Meta attrapa son léger sac de voyage (par principe elle ne s'encombrait jamais de colis volumineux) et, prenant sa fille par la main, se décida à descendre du train. La rue de la République regorgeait de monde. En plus de tous les voyageurs débarqués de l'express en détresse, il y avait les passants coutumiers, les habitants de la ville résolus à profiter de l'heure crépusculaire qui apportait une accalmie à la chaleur du jour. A la terrasse des cafés s'empilaient les consommateurs qui buvaient des boissons glacées avec de longues pailles ou sirotaient un « Pernod » dont l'odeur anisée se répandait dans l'air attiédi. C'était un brouhaha indescriptible, des éclats de voix, des rires, des mots brefs lancés avec cet inimitable accent du Midi, qui sent l'ail et la bouillabaisse, des « té, mon bon », des « ohé, pitchoun », des exclamations à croire que l'on se disputait et qui n'étaient que l'exubérante manifestation d'un peuple heureux de vivre.

Fuyant cette houle humaine qui cadrait si mal avec son intime détresse, Meta s'engagea dans une petite rue plus déserte et plus tranquille, pavée avec des cailloux du Rhône, ronds comme des boules de croquet, qui rendent la marche si pénible! Elle avisa un restaurant d'assez modeste apparence

où prenaient pension des gens d'aspect paisible, et se fit servir à dîner. Puis, comme Maryvonne réconfortée et de meilleure humeur réclamait une promenade, sa mère, au hasard, l'emmena. Elles passèrent sur la place de l'Horloge. Là encore les cafés débordaient de monde et la jeune femme s'empressa de s'éloigner de ce lieu tumultueux; tenant toujours sa fille par la main, elle traversa la place du Palais, presque calme, admira la blanche façade de l'antique résidence des Papes et monta au jardin des Dons.

Il était à peu près désert à cette heure où tous les gens dînaient. Dans un bassin les cygnes noirs au bec rouge, les cygnes blancs lents et majestueux, effleuraient de leurs longues plumes l'eau bleue et transparente. Les orangers et les lauriers-roses formaient d'ombreux massifs d'où s'échappait une odeur pénétrante et subtile. Meta s'arrêta un instant sur la terrasse à contempler la Barthelasse, le château Saint-Ange, le pont Saint-Bénézech. Sous une aveuglante lumière qui bientôt allait choir avec les derniers rayons du soleil couchant elle distingua les neiges éternelles du Ventoux. Et soudain, malgré la tiédeur exquise de l'air, elle se sentit frissonner. Comme son cœur était glacé maintenant dans la chaude enveloppe de son être si ardent de passion, si vibrant jadis! Quelque chose était donc mort en elle, qui ne saurait plus jamais revivre! N'était-ce pas l'image de sa vie que cette blancheur des frimas que rien ne pourrait plus fondre, ni la triomphante chaleur de l'été, ni le beau soleil de sa jeunesse? Ce n'était qu'un désert aride et désolé là où l'amour, la joie de penser et de vivre, avaient bâti le nid le plus délicieux qu'il fût possible de rêver. Avec une âpre désespérance elle évoqua les heures exquises des premiers temps de son mariage. Ah! qu'elle avait peu su en jouir! Pourquoi ne tentait-elle pas de les rattraper, d'en suspendre le cours? Mais non, tout était fini, le regret venait trop tard... Elle gémit sourdement : « Serge! » puis plus haut : « Michel! » si bien que sa fille l'entendit et demanda :

— Tu appelles papa? il va venir?

Elle fit non de la tête, et regarda très loin vers l'horizon pour cacher les larmes qui se pressaient dans ses yeux obscurcis. Ce lointain était si paisible que son âme tourmentée en subit la bienfaisante

impression et se détendit. Dans la campagne sereine les oliviers gris, les amandiers à l'aspect terne et déshérité des arbres qui n'ont pas d'ombrage, abritaient des champs de fleurs, et c'était toute une orgie de jasmins, de tubéreuses, de verveines et de roses qu'on entrevoyait et dont l'odeur grisante, à l'heure du jour finissant, montait jusque dans la ville.

Meta s'arracha à sa muette contemplation et pensa qu'il était temps de reprendre le chemin de la gare. Maryvonne cabriolait comme une petite chèvre; au détour d'une allée la jeune femme et l'enfant croisèrent un grand vieillard à l'air de patriarche, aux jambes paralysées recouvertes d'un plaid d'Ecosse qu'un valet de chambre promenait dans une petite voiture de malade. Leurs regards se croisèrent et deux cris de surprise jaillirent :

— Madame Kermar!

— Le docteur Stotter!

Il y eut un bref échange de phrases banales, puis, discrètement le domestique s'éloigna, laissant la voiture auprès d'un banc sur lequel Meta s'assit. Elle ne pensait plus au départ; d'ailleurs elle avait encore une heure devant elle. Elle dit :

— Maître, je ne vous croyais pas ici... n'êtes-vous donc plus à Saint-Raphaël ?

— Je l'ai quitté la semaine dernière pour venir régler « en Avignon » des affaires d'intérêt. Si impotent que je sois devenu, l'esprit est encore lucide et je préfère traiter moi-même certaines questions. Je retourne d'ailleurs dans onze jours, dans ma Thébaïde où j'oublie tout ce qui n'est pas la contemplation infinie de la mer que j'admire perpétuellement. Mais vous... mon enfant, seule ici... en ces vêtements de deuil!...

Le vieux professeur hésitait. Comment retrouvait-il avec cette attitude navrée, une femme qu'il avait laissée quelques années auparavant dans tout l'épanouissement d'un bonheur radieux ? Meta, en revoyant le Maître dont elle avait été l'élève favorite, se dit d'abord qu'elle ne conterait rien de ses tourments, puis elle avait un intense besoin de se confier à quelqu'un qui pût la comprendre ; son lourd secret l'étouffait, elle crut que de le faire partager la soulagerait. Et aussitôt, de sa voix monocorde d'abord, qui s'échauffait graduellement, avec les intonations tour à tour gutturales ou stridentes du

Slave qui reparaissaient momentanément chez elle lorsqu'elle voulait éclairer ou convaincre quelqu'un, Meta narra le drame de ces derniers jours.

Le docteur Stotter l'écouta silencieusement, puis il la considéra de son œil perspicace.

— Si j'ai bien compris, vous ne voulez plus rester auprès de votre mari ?

— Non.

— C'est mal, mon enfant.

— Pourquoi ? Je préfère la franchise — dût-il m'en coûter — à la honte d'une odieuse comédie. Je ne puis afficher des sentiments que je ne possède plus, vous le savez bien, vous Maître, qui m'avez toujours prêché la sincérité, même brutale !

— En matière médicale, oui, et je n'ai pas changé d'avis. Mais dès que l'on aborde la sympathie ou le ressentiment personnels, la question devient bien plus complexe. Croyez-moi, mon enfant, dans un ménage on a tout intérêt à ne pas briser les choses. Vous me direz que cela se raccommode, mais les objets recollés ne tiennent pas toujours, et il est plus sage d'éviter la casse.

— Alors, c'est de l'hypocrisie !

— Non, de la prudence seulement : cela s'appelle aussi le système des concessions mutuelles, et les catholiques que j'admire — sans posséder leur foi — ont fait de l'amour du prochain, du support de ses défauts, l'une de leurs grandes lois. Vous qui êtes chrétienne, mon enfant, pourquoi ne pardonnez-vous pas, en admettant même que vous supposiez avoir quelque chose à pardonner ? Vous croyez-vous donc à l'abri de tout reproche ? Qui d'entre nous peut l'être, alors que tout homme, s'il s'interrogeait consciencieusement, se découvrirait coupable.

Elle secoua sa tête orgueilleuse.

— Pas moi ! Je vous répète, Maître, que je me trouve dans une situation si compliquée que mon départ était la seule issue possible. D'ailleurs, mon mari l'a si bien compris, qu'il n'a pas fait un pas pour me rappeler, et je suis trop fière pour, maintenant, m'humilier devant lui.

— Fierté ? Moi j'appellerai plutôt cela : « faire preuve d'une mauvaise tête ». Mais, n'ergotons pas sur les mots. Qu'allez-vous faire ?

— Je comptais m'installer en Italie, à Rome

— Comme médecin ?

— Oui, je ne sais pas faire autre chose et il faut

bien que je subvienne à l'entretien de ma fille, car, naturellement, je ne veux pas demander un sou à mon mari. Seulement je désire la quitter le moins possible et je m'arrangerai pour ne prendre de clientèle que juste ce qui sera nécessaire à nos strictes dépenses.

— Eh bien, mon enfant, si je vous disais de ne pas partir pour l'Italie ?

— ?...

— Oui, pourquoi ne resteriez-vous pas ici ? Ecoutez-moi. Je vous désapprouve absolument d'avoir abandonné votre mari au moment où il avait le plus besoin de réconfort et de consolation (ne bondissez pas! j'ai été assez longtemps votre professeur pour avoir le droit de vous exprimer sans détour ma façon de penser). Ce que vous avez fait est lâche, indigne de vous! J'espère fermement que le temps saura calmer votre rancœur et vous ramener à une plus saine compréhension du devoir conjugal et maternel. Ce que je ne veux pas, c'est que vous vous en alliez ainsi vers l'Inconnu, mettant la frontière entre votre mari et vous, risquant peut-être de passer pour une aventurière et, un jour venu, ne pas trouver même le pain quotidien pour votre enfant et vous. Or, voici ce que je vous propose. Le poste de suppléant de chef de clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu d'Avignon va être libre d'ici trois semaines, je me fais fort de vous l'obtenir avant mon départ : ce sera très facile avec votre réputation et ma modeste recommandation. C'est non seulement le gagne-pain assuré, mais avec la clientèle du dehors, la vie confortable et large qui vous laissera suffisamment de loisirs pour que vous puissiez vous occuper de l'éducation de votre enfant jusqu'au jour où, comprenant enfin votre erreur, vous retournerez repentante et soumise, vers votre mari. Meta, ma petite amie, n'allez pas plus loin. Restez sur notre terre de France qui, quoi qu'on en dise, demeure la meilleure ; ne faites pas la folie de courir au-devant de déceptions probables. Un bon « tiens » vaut mieux que « deux tu l'auras ». C'est la sagesse des nations qui le dit et elle n'a pas tort. Vous réfléchirez et vous me donnerez une réponse demain soir, si ce n'est pas trop précipité

— C'est tout réfléchi, Maître, je reste. Vous avez été dur pour moi. Je vois que personne ne comprend les scrupules auxquels j'obéis, mais je vous remercie de

toute mon âme de vouloir me faciliter un établissement qui, de fait, eût été malaisé en pays étranger. Quand vous reverrai-je ?

— Dans deux jours si vous le voulez. Je vous présenterai au docteur Ansardini qui va laisser le poste vacant et qui vous donnera toutes indications utiles avant votre nomination. Celle-ci ne fait pas l'ombre d'un doute, les candidats déjà sur la liste n'ayant aucune chance de réussite. Et puis je vous dirai adieu, car je vais retourner dans ma solitude.

— Pas adieu, Maître, au revoir !

— A mon âge, mon enfant, chaque au revoir peut être définitif. Du moins suis-je heureux, avant de mourir, de m'être trouvé sur votre route, d'avoir pu vous être utile. Puissiez-vous vous souvenir des enseignements de votre vieux maître et vous rappeler que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Enfant, ne vous ancrez pas dans une intraitable révolte que dicte seul votre orgueil. Vous cachez sous le voile de la délicatesse des sentiments, le remords de n'avoir pas accompli votre tâche, et c'est parce que vous êtes trop consciente de vos torts que vous ne voulez pas les avouer et que vous en accablez un innocent !... Vous ne lisez pas clair en vous-même, l'orgueil vous aveugle. Fasse le ciel que vous trouviez enfin la vérité et que, avant qu'il ne soit trop tard, vous vous ressaisissiez !

Meta courba la tête sous ces paroles sévères qui la cinglaient et dont elle ne voulait pas concevoir la justesse. Elle remercia encore le vieux Stotter, presque timidement, et s'éloigna, avec sa fille, à la recherche d'un hôtel.

C'est ainsi « qu'en Avignon, pays d'amour » comme il est chanté dans *Grisélidis*, elle planta sa triste tente.

XIX

Le fusil sur l'épaule, son lourd carnier lui battant les flancs, Michel Kermar siffla son chien qui s'attardait à flairer un terrier de lapins sur la dune, et chemina à grands pas le long de la plage. C'était la délicieuse heure matinale où le soleil d'or rouge

étend son globe lumineux entre la ligne mauve de la mer et l'azur pâli du ciel. Le printemps chantait sur toute la nature. Dans les landes les ajoncs refleurissaient; leur masse dorée, presque trop intense, se détachait au-dessus de la masse rose des bruyères. Les petites pentecôtes violettes agitaient leurs clochettes au souffle de la brise marine; entre les vieux murs foisonnaient des églantiers sauvages, et tout près de Michel le sable blond frémissait sous l'éternel baiser de la mer bleue.

Le jeune docteur, qui se hâtait de rentrer pour donner ses consultations, ne put résister au charme indicible qui s'échappait de cette nature en fête, et s'asseyant sur un rocher, contempla rêveusement les eaux transparentes du golfe. Le chien, un beau setter irlandais, vint s'étendre à ses pieds. Il le flatta de la main. L'animal sous cette caresse leva vers son maître des yeux mordorés, presque humains, qui manifestaient si éloquemment son attachement que Michel, ému, prit à deux mains cette bonne tête intelligente et dit :

— Mon brave toutou ! Mon seul ami !

De fait cette bête avait reçu toutes ses confidences depuis le jour où Michel, désorienté, déçu, cachant au cœur un mal inguérissable, était venu s'ensevelir à Plumernan. Il avait pris cette décision très peu de temps après le départ de Meta. Sa carrière ne lui inspirait plus qu'une invincible répulsion. Lorsque le professeur Bardo apprit sa résolution, il sursauta ! Comment ! quitter Paris lorsque l'avenir serait pour lui si brillant, et qu'il était déjà à moitié célèbre ! Quelle folie, quand la gloire l'attendait !

De son air navré Michel avait répondu : « La gloire est le deuil éclatant du bonheur ! »

Et le vieux professeur qui, dans sa longue existence, n'avait connu ni les joies ni les tempêtes qui éclairent ou qui bouleversent un foyer, s'était tu quand son élève, en phrases brèves, lui expliqua le différend qui le séparait de sa femme et conclut en disant :

— Je ne pourrai plus jamais faire de chirurgie. J'ai tué mon fils... Comment épargner les autres puisque je n'ai pas su le sauver !

Le poison mortel du soupçon jeté dans son âme par Meta avait fait son œuvre et Michel éprouvait, jusqu'au paroxysme, un âpre désir de solitude. Mari sans femme, père sans enfants, il lui tardait de fuir

cette maison où tout lui rappelait le passé. A Plumernan l'image de Meta serait moins vivace et il tenterait d'oublier... Il ne pouvait plus recommencer sa vie. Il était de ces chrétiens de vieille roche qui, lorsqu'ils s'engagent dans les liens du mariage, savent que la mort seule peut les désunir, et il ne tenterait pas de retrouver un fugitif bonheur en formant d'autres nœuds que les lois humaines, en une odieuse parodie, essayent vainement de consacrer. Pour lui, catholique fervent, le divorce n'existait pas, et, par avance, il se condamnait aux dures épreuves de l'isolement où se faneraient sa jeunesse, son âge mûr, peut-être sa vieillesse, lui dont le cœur si tendre, si avide des pures joies de la famille, ne pouvait s'épanouir qu'auprès de ceux qu'il chérissait. Et il partit à son tour. Les Impharnès furent chargés de faire vendre le mobilier. Il n'emporta que des objets ou des livres qui lui étaient personnels, ne voulant rien conserver de cette femme qu'il avait tant aimée.

Lorsqu'il revint à Plumernan, il dut expliquer à ses parents le motif de son retour, et ce ne fut pas la station la moins cruelle de ce douloureux chemin de croix. Généreux jusqu'au bout, il ne voulut point accabler Meta qu'il présenta à ses parents sous l'aspect d'une malade que la mort de son fils avait déprimée au point qu'il lui fallait vivre seule et dans le Midi, du moins pendant quelque temps. Ce fut d'ailleurs la version officielle donnée aux étrangers par les Impharnès et le docteur Bardo. Tous les trois aimaient trop Michel pour laisser donner en pâture au public le désarroi intime de son malheureux ménage. Si la vérité fut soupçonnée par quelques-uns, le nombre fut très grand de ceux qui crurent réellement Meta névrosée et avide de repos. Le poste de la jeune femme à Avignon était (assuraient les gens bien informés !) presque une sinécure et passerait plutôt pour une distraction que pour une profession. Donc Michel, après avoir pieusement sauvegardé l'honneur de son foyer, avait repris sa place dans la maison paternelle. Cinq années déjà s'étaient écoulées et déjà depuis trois ans il vivait seul avec ses deux sœurs dans la vieille maison du quai, M. et Mme Kermar, décédés tous les deux à six mois de distance, avaient emporté dans la tombe le ferme espoir que leur belle-fille guérirait bientôt et reviendrait à Plumernan. Michel s'ingénia

à leur laisser cette douce illusion qui, si elle lui épargna des scènes pénibles d'indignation rétrospective concernant la conduite de sa femme, le priva de la consolation qu'il aurait éprouvée à être plaint et réconforté. Mais on ne le crut pas malheureux et on ne lui offrit pas autre chose que de banaux encouragements. Ce mirage du retour de Meta que l'on faisait sans cesse miroiter à ses yeux devenait une ironie poignante pour cet être qui avait tant demandé à la vie et que la vie terrassait comme un lutteur roulé dans l'arène par le fauve en furie.

Ce matin-là, rêvant devant la mer de saphir, Michel songeait aux triomphants espoirs de ses vingt ans, quand s'ouvrait devant ses yeux éblouis une route qui semblait devoir être si large, si bien aplanie, alors que de chaque côté de ce chemin s'offraient les fruits qu'il n'avait qu'à cueillir en étendant la main : jeunesse, amour, célébrité, jouissances infinies du cœur et de l'esprit! Et au lieu de tout cela c'était le crépuscule morne descendant lugubrement sur son été, les brumes grises de la tristesse et de la mort enveloppant le sentier pénible et rocailleux sur lequel il trébuchait. Tous ces dons qu'il avait cru pouvoir saisir se dérobaient à mesure qu'il les effleurait de ses doigts et il restait seul avec l'image abhorrée mais toujours vivante de son amour défunt.

Le temps, qui avait apporté en son être l'inévitable apaisement, laissait dans son cœur meurtri mille désirs inassouvis et un amer regret. Désir intense du bonheur que tous, plus ou moins, nous portons perpétuellement en nous ; désir imprécisé de faire de grandes œuvres, d'attacher notre nom à quelque chose qui demeure plus que nous, qui reste impérissable, de vivre au lieu de végéter, d'être encore un homme aimé, envié, impossible désir de retourner en arrière et de recommencer sa vie; désir apre et violent de ne plus se sentir seul, inutile. Et puis, tout cela se noyait dans la mélancolie monotone des jours présents et Michel, intérieurement las, découragé, s'était fait un masque de philosophie tranquille.

Sa vie à Piumernan s'était surtout organisée depuis la mort de son père, lorsqu'il avait dû reprendre la clientèle. Il se partageait entre les obligations de sa profession et les exercices — poussés presque exagérément — des différents sports aux-

quels il s'adonnait. Tantôt en bateau, à la chasse, à la pêche, au tennis, à bicyclette ou dans son auto, il épuisait son corps en des luttes brutales qui lui conservaient une élasticité nerveuse et une extrême jeunesse de silhouette. C'était grâce à cette pratique des sports qu'il avait pu vaincre l'insomnie qui, pendant plus d'un an, hanta ses nuits. A présent il rentrait moulu, brisé, mais il dormait d'un sommeil de plomb, et aussitôt après le dîner réintégrait sa chambre. Ses sœurs, que déconcertait la bizarrerie de son caractère, avaient avec lui peu de rapports. Elles tenaient la maison, impeccablement, d'après les principes énergiques inculqués par leur mère, elles veillaient avec soin sur sa santé physique et au bon entretien de ses vêtements, de son linge, mais leur sollicitude s'arrêtait là parce qu'elles ne savaient pas comprendre leur frère et qu'il s'était, d'ailleurs, fort peu préoccupé d'être compris d'elles. Elles ne cachaient pas, en outre, leur désir de se marier le plus tôt possible, et il savait pertinemment qu'il ne serait pas un obstacle à leur établissement. Pour rien au monde il n'aurait consenti à ce qu'elles se sacrifiassent pour lui, et parfois même il aspirait secrètement au moment où il serait tout à fait seul dans la vieille maison.

S'arrachant aux pensées qui l'envahissaient, Michel quitta le rocher et rappela son chien qui gambadait après un courlis. Le bon Ralph, haletant, sa grosse langue rose pendant sur ses lèvres brunes, entre ses dents aiguës, éclatantes de blancheur, vint jeter ses pattes sur les épaules de son maître.

— Grand fou! cria Michel en riant et se secouant.

Puis il serra contre sa joue la tête chaude de la jolie bête et l'embrassa rapidement. Tout frétillant, la queue en trompette, Ralph contemplait Michel de ses grands yeux pailletés, et il avait positivement l'air de lui dire :

— Tu as du chagrin, pauvre maître! Je ne suis qu'un animal, je ne peux pas te consoler, mais contemoi tes peines, va, je t'aime mieux que les hommes savent aimer, puisque seul je te reste fidèle!

Le jeune docteur caressa encore la toison épaisse de son chien en murmurant :

— Allons-nous-en à la maison, il est temps!

Et il reprit le chemin du bourg.

Les cinq années écoulées depuis la mort de son fils étaient comme un trait noir qui barrait le livre

de sa vie, ce livre que Meta avait fermé si tragiquement. Jamais il ne revit sa femme, jamais non plus sa fille. La première année de leur séparation, il avait eu fermement l'intention d'aller à Avignon embrasser Maryvonne, puis l'état de santé de ses parents était assez précaire pour exiger qu'il ne s'éloignât pas d'eux. L'année suivante fut celle de leur mort, il y eut des quantités d'affaires à régler. Après, Michel se sentit incapable d'entreprendre le voyage. Il avait trop tardé; une insurmontable répugnance le prenait; il s'exagérait les difficultés de ce revoir, ne se rendant pas compte que plus il temporisait, plus le fossé se creusait et devenait infranchissable. Une sorte d'apathie envahissait son cerveau, il n'avait plus la force ni la volonté de souhaiter revoir cette enfant qui était sienne et qui grandissait loin de lui. Cependant la petite lui écrivait trois ou quatre fois par an une lettre affectueuse où elle lui parlait de ses jeux, de ses études. Sans vouloir approfondir l'étrangeté de la situation, Michel y répondait, évitant d'évoquer même le nom de l'épouse absente... Et lorsque sa conscience le harcelait trop en lui montrant nettement que tous les deux, mari et femme, ils avaient tort de vivre désunis, Michel, pour l'apaiser, se disait :

— J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, j'ai pardonné, mais je ne puis oublier! Est-ce ma faute! et n'est-ce pas préférable de rester séparés plutôt que de nous gâter l'existence commune par de continuels ressentiments?

Momentanément une telle théorie le calmait. Il voulait se persuader qu'ainsi tout était pour le mieux, mais un rien venait détruire ce bel édifice de philosophie; un couple qui passait, un enfant de l'âge de Serge, les notes aimées d'un air ancien, ou simplement le parfum de l'œillet rouge, ce parfum dont Meta, jadis, saturait ses vêtements, un rien qui était assez fort pour briser la tranquillité acquise avec tant de peine!...

Justement, ce matin-là, tandis que Michel prenait un chemin étroit, bordé de chaque côté par des jardins fleuris pleins de palmiers, de yuccas et de mimosas, avec de gaies maisons fraîchement recrépites dont la blancheur s'avivait au soleil printanier, il vit, à la fenêtre d'une villa, un jeune homme et une femme. La femme était jeune aussi, et jolie, ses longs cheveux d'ombre s'épandaient sur son pei-

gnoir de batiste mauve ; elle tenait dans ses bras et couvrait de baisers une belle petite fille de quatre ou cinq ans, toute blonde et rose comme un baby anglais. Le jeune homme, sans se soucier du passant solitaire, les attira toutes les deux sur son cœur et les embrassa l'une après l'autre, longuement, tendrement. La petite, joyeuse comme un oiseau cria : « Papa! papa! » en frappant des mains, et Michel eut, plus cuisant, le regret de son propre bonheur qui avait été si pareil à celui-là!... Et tout à coup, sans songer que sa fille était maintenant beaucoup plus grande que le baby inconnu, il fut pris du désir fou de la revoir! Comment avait-il pu rester si longtemps sevré de ses caresses, de ses baisers, ignorer tout ce qui la touchait! Quel mauvais père il était pour avoir négligé ainsi de s'intéresser à son enfant! Il lui parut qu'un voile épais tombait de ses yeux, et la réalité l'éblouit. Oui, il avait été un mauvais père, mais il pouvait encore réparer...

Il se dit : « Dès ce soir j'écrirai à Meta qu'on m'envoie Maryvonne passer un mois auprès de moi! » et cette décision prise, d'un pas plus léger il rentra chez lui. Ses sœurs étaient parties la veille, pour toute une quinzaine, chez Pierre qui venait d'être nommé à Nantes, et il était, plus que jamais, libre de ses mouvements. De nombreux clients l'attendaient déjà. Il dit au petit Breton qui lui servait de groom :

— Tu prépareras l'auto pour dix heures et demie! Je vais à Locmariaquer, à Auray et à Vannes. Nous serons de retour pour déjeuner.

Et il monta échanger ses habits de chasse qu'il avait revêtus avant l'aube et qui étaient tout souillés de terre et de rosée.

XX

Dans l'étroit jardinet de sa villa de Monclar, Meta, assise sur un pliant, un livre sur les genoux, regardait sa fille qui jouait auprès d'elle. En grandissant Maryvonne s'était élancée, affinée; elle ne conservait rien de ses rotondités de grosse boule dont on la taquinait autrefois, elle avait perdu aussi son exubé-

rance de baby heureux; ses grands yeux pensifs contenaient tout un monde de réflexions, et elle jouait sans bruit avec l'air sage, un peu las, d'une enfant vivant perpétuellement dans le sillage d'une mère solitaire et triste. Elle ne fréquentait guère d'autres fillettes. Sauf ses heures de cours, elle ne quittait pas Meta qui veillait sur elle avec une jalousie quasi farouche. Lorsque la doctoresse allait à l'hôpital pour ses visites et consultations, elle emmenait la petite que gardait alors une vieille religieuse qui la comblait d'images pieuses, de gâteaux et de merveilleuses histoires. Puis c'étaient des promenades à pied ou à bicyclette, au bord du Rhône, autour des remparts, ou dans la campagne pleine de fleurs, jonchée d'amandiers et d'oliviers. Meta, malgré toutes les avances qui lui avaient été faites, s'était obstinée dans sa résolution de ne pas recommencer de clientèle. Ses appointements de l'hospice et ceux qu'elle touchait dans une clinique voisine lui suffisaient amplement. A certaines dates, toujours les mêmes, Michel envoyait à sa fille un très beau cadeau d'argent qui était invariablement et immédiatement déposé à la Banque de France.

— Ce sera sa dot, plus tard, disait Meta.

Dans cette existence sans joie, d'une austérité presque exagérée, Meta semblait se complaire et ceux qui la voyaient passer, hautaine et distante, la taxaient d'originalité et de pose. En réalité elle n'était que malheureuse, souffrant sans répit de la mort de son fils, de l'absence de son mari, et de ce fatal orgueil qui lui avait fait gâcher ainsi à plaisir les plus belles années de sa vie. Physiquement elle avait beaucoup vieilli. Avec une secrète complaisance elle examinait souvent dans la glace les ravages que ces cinq années de séparation amenaient sur son visage. Amaigrie, pâlie, ridée, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Seuls les yeux, demeurés splendides, vivaient dans cette figure tourmentée dont les traits, au repos, avaient une expression si tragique. Ses cheveux étaient complètement gris; lorsque sa fille la voyait se coiffer, réunir avec mille peines cette masse royalement ondulée, elle s'écriait:

— Oh! maman! on dirait que tu as des vagues d'argent sur la tête!...

Meta, pensive, murmurait:

— Et pourtant je n'ai que trente-huit ans!

N'était-ce pas encore l'été de la vie humaine,

l'époque privilégiée où, mûri par l'expérience, conscient de la fragilité du bonheur et de la rapidité fugitive des jours, on sait mieux apprécier chaque heure que Dieu nous donne, parce que, à travers la splendeur de cet été, dont on a à peine le temps de jouir, nous entrevoyons l'automne, l'automne qui dure si peu, tandis qu'immédiatement derrière lui se dresse le triste hiver, présage de tout ce qui finit ?...

Meta avait cru qu'elle ensevelirait dans la tombe de son fils son amour et son passé. Elle oubliait que l'amour ne périt que lorsque nous le tuons de nos propres mains et qu'arrivé à certain tournant de notre vie il peut ressusciter, renaître de ses cendres, parce qu'il est « le plus fort » et que le passé, son complice, est là pour demeurer toujours vivace et nous hanter de son souvenir. Pas plus l'un que l'autre ils ne disparaissent entièrement de nos âmes ou de nos mémoires, et quoi que l'on fasse pour les étouffer ils se vengent un jour en imprégnant les cœurs du vain regret de ce qui a été et qui n'est plus... Dès lors, se nourrir de regrets c'est se condamner à évoquer sans répit ni trêve des jours enfuis, c'est ce qui fait que pour nous, pauvres mortels ! le présent n'existe pas. Nous n'avons pas le temps de le saisir puisque déjà il n'est plus, puisque sans cesse nous nous réfugions dans le passé pour souffrir et dans l'avenir pour espérer !

A mesure que les années s'écoulaient, Meta commençait de comprendre à quel point sa conduite envers son mari avait été coupable. Et loyale, sévère pour elle-même comme pour les autres, elle se disait que son soupçon était d'autant plus injuste qu'elle n'ignorait pas les risques de l'opération et qu'elle en connaissait, médicalement parlant, toutes les conséquences. Ce qu'elle n'avait pas voulu admettre au moment de la mort de Serge lui apparaissait clairement depuis que la douleur et l'isolement la rendaient plus croyante. Michel avait agi en père dévoué, en praticien habile ; si le succès n'avait pas couronné ses louables efforts, c'est que la vie dépend non de nous-mêmes — si capables fussions-nous de la conserver — mais du Maître Immortel qui nous l'a donnée et dont la main déjoue souvent nos calculs les plus savants comme s'Il voulait nous rappeler qu'Il est tout et que nous ne sommes rien.

Jadis, le bonheur n'avait pas amené Meta à Dieu.

Une conversion trop hâtivement décidée, des élans trop vifs pour durer, la satiété des joies humaines, des études aux tendances rationalistes, la fatuité de se croire irréprochable et de n'avoir aucun besoin du secours divin, l'avaient écartée des sentiers où elle aurait dû marcher. Les sages avis donnés par son mari, par Madeleine Impharnès froissaient son ombrageuse susceptibilité et elle avait trop conscience de sa valeur personnelle, pensait-elle, pour s'humilier en acceptant des conseils dont elle niait l'utilité.

Et voici que lentement, presque insensiblement, le mystérieux travail s'opérait en son âme. L'artisan en fut une modeste petite religieuse de l'hôpital qui, d'abord par son exemple et ses prières, ensuite par sa parole, convainquit Meta bien plus sûrement que ne l'avaient fait tant de savantes prédications et de judicieux enseignements.

La force de la sœur Marie des Anges résidait toute en son amour des âmes. L'ardent amour du Christ qui embrasait son cœur virginal lui communiquait une chaleur attirante, un rayonnement presque divin qui faisait dire d'elle: C'est une sainte!

Rencontrant Meta presque chaque jour à la Maternité, elle découvrit bientôt avec une rare prescience le mal qui rongeait la doctoresse dont elle appréciait le charme, la réserve et l'intelligence. Elle soupçonna que ce n'était point une banale aventure qui faisait ainsi s'éloigner cette jeune femme de la société choisie qu'elle eût pu fréquenter et elle se dit qu'à ce pauvre esprit torturé elle pouvait apporter la divine lumière. Meta, de son côté, s'attacha à la religieuse qui était une incomparable garde-malade et lui accorda, d'abord au point de vue médical, une absolue confiance. Peu à peu la doctoresse sortit de l'attitude froide, sauvage, dans laquelle elle se renfermait jalousement; elle se laissa aller un jour à parler de son fils, puis de son mari, et, de lui-même, le lourd secret fut trahi. Elle pensait que la sœur Marie des Anges l'interromprait par de véhémentes réprimandes, mais la sainte fille jeta sur ce pauvre être en désarroi, que le récit de son propre drame bouleversait à nouveau, un regard de pitié, disant seulement:

« Pauvre petite Madame! comme vous avez dû souffrir! » que Meta sentit son cœur se fondre. Ce

jour-là elle pleura des larmes bienfaisantes et, depuis, ne craignit plus de montrer à la petite sœur les plaies de son âme qu'elle croyait inguérissables. En cette femme qui la plaignait réellement là où d'autres qui la chérissaient pourtant l'avaient accablée, Meta plaça un aveugle abandon, et elle, si orgueilleuse, se laissa guider spirituellement par la petite religieuse qui lui apprit la divine humilité et la suprême science.

Lorsqu'elle dut faire un sérieux retour sur elle-même, la mère de Maryvonne se rendit compte de quelle injustice elle s'était montrée coupable en accusant son mari du meurtre de son fils, et il lui parut que ce ne serait pas de trop de toute une vie solitaire pour expier pareille erreur. Mais la sœur Marie des Anges, avec une douce obstination, voulait la convaincre que l'expiation était accomplie, que, de leur plein gré, les deux époux ne pouvaient délier ce que Dieu avait uni, et que si elle le voulait Meta pouvait encore être heureuse en demandant à son mari de lui pardonner et de reprendre la vie commune.

Aussi une fragile espérance de jours meilleurs étreignait-elle le cœur meurtri de la doctoresse ce matin-là tandis que, rêveusement, elle gardait sa fille dans le jardin calme. S'interrogeant scrupuleusement, elle découvrait avec étonnement que l'amour exclusif voué à cette enfant n'était plus assez grand pour remplir son cœur. Elle avait l'angoissante impression qu'il lui manquait quelque chose, quelque chose qu'elle ne définissait pas mais qui était le désir de se donner, de se dévouer, de retrouver enfin au foyer domestique la place que, dans un fol entêtement, elle avait fuie cinq ans auparavant.

Elle savait, par les Impharnès qui étaient venus la voir en Avignon le précédent hiver, que Michel respectait toujours cette place vide où il ne l'avait pas remplacée, mais elle sentait cuisamment la douleur de songer que son mari, durant une si longue absence, pouvait s'être détaché d'elle à tout jamais, car l'offense qu'elle lui avait infligée était de celles qu'on n'oublie pas. Si elle revenait vers lui, repentante, soumise, comme le souhaitait jadis le vieux Stotter, serait-il d'humeur à l'accepter telle quelle, et ne s'était-elle pas trop jouée de ce cœur d'homme pour qu'il l'accueillît en l'absolvant, uni-

quement parce qu'il lui plaisait de supprimer le passé d'un trait de plume ?...

Qui donc pourrait résoudre ce point d'interrogation qu'elle se posait avec tant d'anxiété ?

Maryvonne avait fini de promener silencieusement sa poupée dans une petite voiture le long des allées du jardin. Elle vint câlinement se frotter près de sa mère qui l'embrassa avec tendresse. La fillette roula un instant sur ses petits doigts la cravate de faille noire qui fermait le col empesé de la doctoresse, puis elle dit, presque timidement :

— Tu ne t'habilles pas comme les autres dames, maman, tu as toujours des jaquettes qui ressemblent à des vestons d'homme!

— Tu ne trouves pas ça joli ?

— Pas très. J'aime mieux les robes de soie. Tu n'en portes jamais ; pourtant à Paris tu en avais. Je me rappelle qu'un soir tu étais venue m'embrasser dans mon petit lit avant de partir au bal, tu avais une belle robe rose, et des choses qui brillaient dans tes cheveux, des fleurs sur ton corsage, et papa t'avait dit : « Viens donc, ma reine, nous serons en retard ». Tu n'es cependant pas reine, maman ?

— Non certes!

— Alors pourquoi papa t'appelait-il comme ça ?

— Pour rien. Un simple mot d'amitié.

— Ah!

L'enfant parut se contenter de cette explication et n'insista pas, mais Meta vit bien que tout un travail se livrait dans sa jeune imagination. Elle ne parlait presque jamais de son père, et évoquait très rarement les souvenirs de sa petite enfance. Il fallait que celui-là l'eût particulièrement frappée pour qu'elle le citât.

Elle resta un instant silencieuse, puis, s'enhardissant :

— Pourquoi ne vient-il jamais nous voir, papa ?

Meta fut un peu interloquée par cette question à laquelle elle ne s'attendait pas et répondit au hasard :

— Parce qu'il est trop occupé.

— Que fait-il donc ?

— Il est médecin.

— Comme toi ?

— Comme moi.

— C'est drôle!...

Encore un silence. Maryvonne se rapprocha de sa mère et murmura d'un ton suppliant :

— Je voudrais le voir, mon petit papa!

— Mais il ne peut pas venir! répondit Meta émue et impatientée en même temps. De grosses larmes se mirent alors à couler sur les joues délicatement colorées de la petite fille, et sa poitrine se soulevait sous de muets sanglots qu'elle contraignait de son mieux.

— Voyons, ne pleure pas comme cela, petite bête! lui dit sa mère en l'embrassant.

Mais elle continua de sangloter, répétant :

— Je veux voir mon papa! Puis, avec une raison au-dessus de son âge qui traduisait le secret tourment de son cœur, elle ajouta :

— Vois-tu, maman, c'est trop triste... depuis longtemps, je voulais te le dire, mais je n'osais pas... je ne me souviens plus bien de mon pauvre papa!... Je cherche, je cherche, et puis c'est comme tout brouillé dans mon cerveau, je ne sais plus, mais plus du tout, comment il était, et cela me fait tant de peine! Oh maman, toutes les autres petites filles du cours ont leur papa qui vient les chercher, les emmène promener, les embrasse et les conduit chez le pâtissier. Elles me demandent si le mien est mort... L'autre jour je n'ai pas osé répondre non pour ne pas qu'elles m'interrogent encore, j'ai dit que oui... Mais c'est vilain d'avoir menti comme cela! et s'il allait mourir pour de vrai, mon pauvre papa!... Je veux le revoir, dis, maman, puisqu'il travaille trop pour voyager, tu me conduiras à Plumernan?

Meta, devant cette explosion de douleur qui lui révélait subitement le drame insoupçonné dans cette jeune âme, privée de la tendresse paternelle, restait muette, atterrée. Elle avait cru que son enfant se contentait de son amour ardent et jaloux et voilà que la pauvre petite fille laissait échapper le secret du chagrin qui la dévorait! Voyant que sa mère ne répliquait rien, Maryvonne la pressa davantage.

— Dis, maman, promets-moi que tu me conduiras en Bretagne! Annette et Jacques Impharnès y sont allés, ils ont vu papa qui est le parrain de Jacques, Jacques dit qu'il est si bon, si bon!...

Maintenant, Meta en était sûre. Sa fille avait interrogé ses petits amis au cours de leur dernière visite en Provence, et certainement, depuis ce jour, se forgeait dans son esprit ce plan de revoir le père dont le souvenir s'obscurcissait.

Alors, Meta, vaincue, dit très bas :

— Oui, ma chérie, je te le promets.

Et puis, avec un reste de rancœur, elle acheva.

— Tu reverras ton père puisque mon amour ne te suffit plus!

La petite fille gambada de joie :

— Quand, maman, bientôt?

— Oui, bientôt; après les vacances de Pâques. Nous ferons toute une excursion en Bretagne et nous emporterons nos bicyclettes.

Ainsi, sous couleur de tourisme, elle déguiserait le vrai prétexte de ce voyage qu'elle désirait ou redoutait tour à tour!...

XXI

Par ce clair matin d'avril le charme poétique du pays breton se répandait pleinement. Il émanait à la fois du ciel très pur qui avait la nuance exquise et rare de la turquoise pâlie, de la mer plus bleue qu'se moirait d'émeraude et de violet, des ajoncs d'or rutilant d'où s'échappait une odeur sucrée et subtile. Les grands pins dressaient hardiment leurs branches robustes et légères qu'agitait la brise marine ; une brume à peine estompée, presque insaisissable, se levait de la terre chaude et montait comme une vapeur. On eût dit le voile de soie d'argent dont Morgane la fée s'enveloppe à l'aube rose pour traverser les guérets couverts de fleurs.

Maryvonne, devant ce spectacle inconnu, ouvrait des yeux émerveillés. Depuis quatre jours qu'en compagnie de sa mère elle parcourait le Morbihan en tous sens, tantôt en voiture, tantôt en chemin de fer ou à bicyclette, elle disait d'un air ravi :

— C'est la Bretagne, cela, maman? C'est le pays de mon père! Et ces mots sur ses lèvres avaient la douceur d'une caresse.

Meta, à mesure qu'elle se rapprochait de Plumenan, se sentait prise de l'angoisse du coureur qui voit qu'il va être incapable de franchir l'obstacle prescrit, et retarde de plus en plus le moment de prendre son élan. Elle avait d'abord, avec sa fille, visité Quimperlé, le Faouët, Lorient, Pontivy et

Vannes. Cependant il n'y avait plus de raison d'esquiver Plumernan. D'un ton détaché, indifférent, à l'hôtel, le matin même Meta avait dit :

— Nous ferons aujourd'hui une excursion sur la côte et ce soir nous irons voir ton père.

Elles prirent toutes deux leurs bicyclettes et allèrent à Arradon, l'île aux Moines, Port-Navalo. Un bateau les passa jusqu'à Locmariaquer; elles ne s'y arrêtèrent pas. Meta consulta sa montre :

— Nous avons le temps de voir Auray et la Chartreuse avant de revenir déjeuner ici, dit-elle en quittant le port, tu mangeras de bonnes crevettes et d'excellent homard, Maryvonne!

Maryvonne acquiesça avec empressement. Depuis son arrivée en Bretagne elle était toute transformée. Sa mère reconnaissait à peine en cette fillette gaie, bavarde, heureuse de vivre, l'enfant trop tranquille et trop calme qu'elle avait emmenée d'Avignon six jours auparavant. On eût dit que, secrètement, la petite fille se fût imposé une contrainte qui n'existait plus depuis qu'elle savait qu'elle allait revoir son père.

Meta s'était bien gardée de prévenir Michel de la visite de sa fille. Avec beaucoup de minutie, bâtissant et détruisant tour à tour les plans les plus compliqués, elle s'était arrêtée à celui-ci : elle conduirait Maryvonne jusqu'à la porte de la maison de Michel et demanderait elle-même si le docteur était visible (vraisemblablement il y serait à l'heure qu'elle se proposait et qui était celle du dîner). Là, elle laisserait la servante qui viendrait ouvrir introduire la petite fille, et, pendant le temps que durerait la visite, se tiendrait dans l'église qui était à une centaine de mètres de l'habitation.

Si Michel voulait lui pardonner, il accompagnerait sa fille et viendrait rejoindre Meta afin qu'une explication pût avoir lieu... S'il ne voulait pas ?... eh bien... Maryvonne arriverait seule... Meta saurait ce que cela signifiait et repartirait aussitôt...

Mais, lorsque son esprit aux abois s'arrêtait à cette dernière hypothèse, Meta se sentait frissonner, elle se rendait compte seulement de l'espoir fou qui soulevait son cœur et de l'effroyable désillusion qui l'atteindrait si Michel s'obstinait dans une implacable rancune. Elle le savait. Toute sa destinée, désormais, reposait sur cette décision que prendrait Michel. La veille, en passant par Sainte-Anne d'Au-

ray, dans le merveilleux sanctuaire vénéré par des milliers de pèlerins, elle s'était prosternée devant la statue miraculeuse et là elle pria comme jamais de sa vie elle n'avait prié.

— Sainte Anne! disait-elle en pleurant, si vous permettez que mon mari me soit rendu, je vous promets de revenir en pèlerinage, à jeun et pieds nus!

De ses yeux ardents elle contemplait la Sainte, interrogeant l'auguste visage de la Mère de Marie. Mais la statue gardait son mystérieux et indéfinissable sourire. Meta était partie presque désespérée. Superstitieuse comme tous les Slaves, elle eût voulu voir un signe de pitié dans les yeux d'émail qui savent cependant si bien consoler et guérir lorsqu'on les implore d'un cœur soumis, mais elle n'aperçut rien et en ressentit une poignante impression de détresse. Elle oubliait trop que Dieu qui nous a permis de lui demander la grâce ne veut pas que nous lui forcions la main en lui imposant, pour ainsi dire, l'échéance de cette grâce au moment qui nous plaît, mais qu'il entend demeurer le Maître de l'Heure, chose que, pauvres mortels bornés, nous ne voulons pas comprendre, tandis que nous Le prions bien plus sur un ton de commandement qu'avec l'humilité d'une pénitente supplication!

Tandis que sa fille jasait comme un rossignol, Meta pensait à ce que ce revoir aurait de douloureux et de singulier. Que dirait-elle à Michel si elle le revoyait? Que lui reprocherait-il? Hélas! il avait tant de choses à lui reprocher!...

Après la visite, vite terminée, de la petite ville d'Auray qui ne conserve plus aucun cachet depuis qu'on l'a dépouillée des vieilles halles qui constituaient son unique curiosité, les deux touristes s'engagèrent sur la route qui mène à Locmariaquer. Elle était à peu près déserte à cette heure. Le soleil commençait d'être très chaud; il faisait du vent et de la poussière. A la première côte Meta dut faire des observations à Maryvonne qui, ravie de cette descente rapide, perdait les pédales et mettait les pieds sur son guidon. Bien que sa machine eût nécessairement un développement moindre que celle de sa mère, la petite s'amusait à lutter de vitesse avec elle et la dépassait.

Lorsque se dessina la seconde côte beaucoup plus à pic que la première et plus raide, Meta mit pied à terre et cria de loin à sa fille d'en faire autant. Soit

que réellement elle n'entendit pas, ou qu'elle feignit de ne pas entendre parce que cette recommandation lui déplaisait. Maryvonne continua de descendre à une allure folle. Elle se grisait d'air et d'espace ; une sorte de vertige s'emparait d'elle, et elle perdit tout sang-froid. Au moment où la pente est le plus dure, elle ne fut pas maîtresse de sa machine qui était littéralement emballée ; une pierre qui se trouvait sur la route heurta fortement le pneu d'avant ; la petite fille passa brusquement par-dessus le guidon et fut projetée, avec une violence inouïe, sur un tas de cailloux qui obstruait le fossé du bas de la côte.

Meta, de loin, vit cette chute, et, affolée, remontant sur son vélo, courut à fond de train jusqu'à sa fille. Quand elle la prit dans ses bras pour la relever, l'enfant était sans connaissance. La doctoresse l'ausculta brièvement, se rendit compte qu'elle respirait encore et, se chargeant du corps inerte, sonna à la porte d'une maison de garde qui bordait le chemin. On ne répondit pas. Meta frappa du pied dans la lourde porte, et se demanda avec angoisse si on allait lui ouvrir. Le front de Maryvonne était fendu sur une longueur de trois ou quatre centimètres d'où s'échappait un filet de sang.

— Mon Dieu ! supplia la jeune femme atterrée, m'enverra-t-on du secours !...

L'idée que sa fille allait mourir hantait son esprit, elle pensa :

— J'ai été trop coupable ! le ciel me punit et m'enlève mon enfant au moment où elle allait être un gage de réconciliation !...

Et cette idée s'ancra dans son cerveau. Elle sonna de nouveau, avec une énergie désespérée. Il n'y avait pas d'autre habitation proche, Meta se dit :

— Si on ne m'ouvre pas, où vais-je aller !

Mais un pas lourd et traînant se fit entendre. Un homme parut

— Faites excuse si je ne suis pas venu tout de suite, balbutia-t-il, je dormais !

Avec horreur Meta vit qu'il avait les yeux hagards, la langue pâteuse, et que, vraisemblablement, il se reposait d'une « cuite » de la veille.

— Ma fille est blessée, dit-elle, il me faudrait une voiture, voulez-vous aller en chercher ?

L'homme bafouilla :

— Une voiture ? Dame ? Y en a point à ct'heure !

— Mais dans une ferme ? n'importe où ! que je ne la laisse pas ici sans soins !

— Ah ! dame oui ! dame !

L'homme se grattait la tête d'un air bête.

Ah ! ciel ! être là sur cette route solitaire avec cette enfant qui se mourait peut-être, seule auprès d'un ivrogne qui ne comprenait pas !

Le sifflement d'une sirène déchira l'air.

— Une auto !

Et une lueur d'intelligence brilla dans les yeux éteints de la brute.

— Courez sur la route ! supplia Meta, et demandez du secours à n'importe quel prix !

Elle avait trouvé l'aspect de la maison si sale, si sordide, qu'elle n'osa point y mettre sa fille à l'abri et se contenta de la déposer sur une banquette de gazon dans la cour intérieure.

Une torpédo rouge dérapait à toute vitesse.

— J'crois ben que c'est l'auto du docteur, dit l'homme tout joyeux. Sûr qu'il revient d'Auray, ce serait une chance !

Et, assez bravement, il se mit en travers de la route, agitant son bonnet pour faire signe au chauffeur d'arrêter.

— Qu'y a-t-il ? demanda une voix brève.

— Un accident, m'sieur le docteur !

— Bon ! je viens !

Et une longue silhouette emmitouflée dans un cache-poussière de tussor, les yeux cachés par des lunettes, fut, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, sur le seuil de la cabane.

Déjà Meta sortait :

— Je vous en prie, monsieur, venez à mon aide ! implora-t-elle. Ma petite fille vient de faire une terrible chute de bicyclette, elle est évanouie et je ne sais où la transporter !

Si Meta avait été moins préoccupée, elle aurait vu que le regard de l'inconnu l'enveloppait avec une acuité singulière, mais toute à sa douleur maternelle elle ne considérait que le salut que cet homme lui apportait sans doute.

— Où est l'enfant ?

Meta tressaillit... Cette voix... mais c'était celle de...

— Michel !... cria-t-elle éperdue.

Le docteur, en effet, enlevait ses lunettes jaunes, se dépouillait de son ample paletot,

Sa femme crut que son cœur s'arrêtait de battre.

— Ah ! mon Dieu, Michel !... répéta-t-elle. Seigneur, le revoir ainsi !... Ce n'était pas une pareille rencontre qu'elle avait espérée !... Pas un muscle du visage de Michel ne bougea. Evidemment il se cuirassait contre l'émotion et voulait être à l'abri de toute surprise. Il répéta plus rudement :

— Où est l'enfant ?

— Ici.

Et elle le conduisit dans la cour où était étendue Maryvonne.

Michel, sans mot dire, l'examina, l'ausculta, la palpa... Retrouver sa fille dans cet état ! Un sentiment de haine le prenait pour cette mauvaise mère qui était incapable de garder ses enfants et leur portait littéralement malheur. Avec une douceur infinie il effleura d'un long baiser le front pâli, puis, se retournant vers sa femme, il dit d'une voix dure :

— Où alliez-vous ?

— Nous devions être ce soir à Plumernan, oh Michel ! Maryvonne voulait vous voir. Elle s'était tant réjouie de ce voyage, pauvre amour, et voulait toujours aller plus vite ! Elle a été si imprudente tout à l'heure !

— Et, naturellement, vous n'avez pas su l'empêcher de se tuer !

Courbant la tête sous le reproche, Meta supplia :

— Elle n'est pas morte, Michel ! nous la sauverons !

Il eut un geste évasif.

— Je n'en sais rien. Dans tous les cas, vous ne pouvez rester là sur la route. Je suis à vingt minutes d'auto de chez moi, je vous y emmène. D'où veniez-vous ?

— De Vannes où nous avons laissé notre malle. Je n'ai, dans un sac, derrière nos bicyclettes, que le strict nécessaire.

— Avez-vous de l'alcool de menthe ?

— Oui.

— Tâchez d'en faire pénétrer quelques gouttes entre ses dents. A la maison je l'examinerai plus attentivement, l'essentiel est de la sortir d'ici...

Déjà Michel, aidé de son groom, arrangeait les coussins de la voiture ; il y étendait sa fille, toujours inanimée. Et, comme Meta hésitait à monter,

se demandant ce qu'elle allait décider, il la poussa brusquement dans l'auto, ferma la portière et prit place sur le devant de la machine qu'il conduisait de sa main exercée et prudente.

Meta n'avait plus le courage de penser. Effondrée au fond de la voiture, contemplant Maryvonne qui ne donnait pas signe de vie, elle se croyait plongée dans un mauvais rêve dont elle ne s'éveilla qu'en arrivant à Plumernan.

La femme de chambre qui vint ouvrir ne la connaissait pas. Depuis longtemps la joyeuse Andréa s'était mariée; la vieille cuisinière se reposait dans sa petite maison de Vannes, tout le personnel avait été changé depuis la mort de M. et de Mme Kermar. Michel prit sa fille dans ses bras et la monta lui-même dans une chambre du premier étage; il y avait là un lit d'enfant et un grand divan ; il dit à la domestique qui le regardait avec des yeux ébahis :

— Faites ce lit !

La jeune fille obéit, tira des draps de l'armoire, pendant que le docteur étendait Maryvonne sur le divan. A nouveau il examina minutieusement le petit corps immobile qui aurait perdu toute apparence de vie si le cœur n'avait battu. Lorsque le lit fut préparé, il y coucha sa fille. La femme de chambre sortit. Meta, alors, s'approcha :

— Eh bien ? implora-t-elle anxieusement, comme il ne paraissait pas décidé à parler.

— Eh bien ! fit-il avec une amère ironie, n'êtes-vous pas médecin ? Ne pouvez-vous établir vous-même le diagnostic ?...

Elle pâlit, atteinte au cœur par cette phrase cruelle, et soudain, se reprenant, devint éloquente :

— Oh Michel ! je vous en conjure, ne m'accablez pas ainsi en ce moment ! Plus tard vous me reprocherez tout ce que vous voudrez, tout ce que, hélas ! j'ai mérité d'entendre par l'injustice dont je me suis rendue coupable à votre égard. Mais aujourd'hui, pour l'amour de Dieu, oubliez mon aveuglement. Il ne s'agit plus que de la vie ou de la mort de notre enfant. Elle est innocente des dissentiments qui nous divisaient, ayez pitié d'elle si vous n'avez pas pitié de moi et sauvez-la !

Michel la regardait, tandis que, presque à ses genoux, elle se traînait, le suppliant. Il lisait sur ce visage tourmenté et si changé, dont il ne retrouvait plus que les beaux yeux de flamme, la poignante

détresse que cinq ans de séparation avaient stigmatisée, et, songeant qu'elle était du même âge que lui et qu'elle paraissait maintenant bien plus vieille, il eut soudain le pressentiment qu'elle avait souffert plus que lui. Un mouvement de pitié l'étreignit, mais il ne pouvait oublier si vite et, se raidissant, d'un ton glacial il répondit :

— Que voulez-vous que je vous dise. S'il ne s'agissait de ma fille, je n'hésiterais pas à la soigner comme je l'entends, mais, par une inconcevable fatalité, le cas qui se présente aujourd'hui est identique à celui qui créa entre nous, il y a cinq ans, une telle divergence d'opinions... Pour moi il n'y aurait qu'une issue possible : l'opération et, certes, je ne la tenterai pas !

— Pourquoi? oh pourquoi !

— D'abord parce que je ne fais plus de chirurgie. Vous l'ignoriez peut-être ? mais vous m'avez accusé d'avoir tué mon fils et l'expérience a suffi ; je ne fais que des urgences ou de la médecine générale. Ensuite, s'il arrivait encore un malheur, vous m'en rendriez responsable et j'ai la faiblesse d'aimer maintenant ma tranquillité, si péniblement acquise au point de ne pas désirer d'émotion inutile. Celle-ci qui m'arrive sans que je m'y attende est déjà suffisante.

Meta se tordait les mains avec désespoir. Ce réquisitoire la frappait d'autant plus cruellement qu'elle le sentait exact.

— Mais alors, Michel, il ne fallait pas l'amener ici ! Qu'allons-nous devenir ?

— Il était impossible de vous abandonner sur la route et j'ai pour excuse d'avoir cru au premier abord qu'il n'y avait pas de fracture du crâne et que ce serait moins grave que nous pouvions le redouter. Je vous laisse choisir la décision qui vous semblera la plus sage. Puissiez-vous n'avoir pas, comme moi, à vous en repentir plus tard !

Elle gémit :

— Michel ! oh Michel ! Vous êtes trop dur, conseillez-moi !

Elle l'appelait toujours par son prénom, et lui, évitait de lui donner le sien, comme pour bien prouver qu'elle n'était plus rien pour lui.

— Voulez-vous que je demande un autre médecin ?

Elle se raccrocha à cette planche de salut.

— Oh oui ! télégraphiez, je vous en prie !

— Je vais téléphoner à deux de mes collègues voisins, c'est plus simple.

Il descendit dans son bureau et elle resta seule auprès du petit lit. Elle s'agenouilla à la fois pour prier et pour regarder le doux visage de l'enfant qui semblait dormir paisiblement. Pauvre petite Maryvonne qui s'était tant réjouie de son arrivée à Plumernan, combien tragique était son entrée sous le toit paternel !

Michel reparut dix minutes après, l'air sombre.

— C'est la déveine noire. Les deux confrères sur lesquels je comptais sont tous les deux absents pour trois jours.

— Trois jours ! Ce sera trop tard !

— Ce sera trop tard, je le crains ! Il reste bien encore deux docteurs dans un rayon de vingt kilomètres, mais l'un est un incapable dans lequel je n'ai aucune confiance, l'autre boit plus que de raison, il n'y faut pas songer !... Ah ! il y a bien encore un tout jeune médecin de marine qui vient de sortir de l'Ecole de Bordeaux et qui passe ses vacances ici chez ses parents, désirez-vous que je lui fasse demander de venir ?

— S'il vous plaît. Tout ! oui, tout, plutôt que cette affreuse incertitude !

Une demi-heure plus tard, le petit docteur Aubin entrait dans la chambre. Il était très ému de se trouver devant ce savant ménage, et, en lui-même, se demanda pourquoi on le faisait venir alors que les parents étaient bien capables de soigner eux-mêmes leur enfant. Il ignorait tout du premier drame qui les avait séparés et ne pouvait, naturellement, se douter que s'ils faisaient ainsi appel à ses très jeunes lumières, c'était pour n'avoir pas à prendre la responsabilité d'une décision qu'ils se reprocheraient peut-être mutuellement dans la suite.

Tout rougissant et fort intimidé, il examina l'enfant avec attention, puis hasarda faiblement son diagnostic.

— Il y a fracture probable, on peut s'en assurer par une ponction lombaire.

Meta, si blanche déjà, pâlit jusqu'aux lèvres !

— C'est la même chose que pour Serge ! Mon Dieu, ayez pitié de nous ! soupira-t-elle.

Elle n'eut pas le courage d'en entendre davantage. Allait-il donc falloir recommencer le douloureux

calvaire dont le souvenir ne s'effaçait pas de sa mémoire ? Elle se cacha dans les rideaux de la fenêtre pour ne pas voir ce que les deux hommes préparaient. L'enfant ne poussa pas un cri, ce qui prouvait qu'elle ne sortait pas de l'état comateux.

Un quart d'heure se passa dans un mortel silence, coupé seulement d'interjections professionnelles que la jeune femme connaissait trop bien... Puis un conciliabule entre les deux docteurs...

Enfin une main autoritaire ouvre les rideaux et sort Meta de son refuge. Michel a l'air excédé d'angoisse et d'irrésolution.

— Il faut absolument adopter une manière d'agir. Le docteur Aubin est de mon avis et conclut à une intervention immédiate, mais il se refuse à la tenter, invoquant son inexpérience, et je vous avoue que moi... moi... après ce qui s'est passé pour notre fils, je n'en ai pas le courage !

Les yeux de Meta se dilatent ; ses mains se joignent dans un geste passionné de prière ; elle fait appel à toute son énergie pour répondre à Michel :

— Eh bien, puisque personne ne veut s'en charger, c'est moi qui opérerai ma fille !

Il s'attendait à cette éventualité et secrètement la souhaitait. Toutefois il ne peut se retenir de lui lancer une phrase qui veut être ironique et qui n'est que cruelle :

— Alors, vous ne doutez pas du succès, vous qui savez si bien condamner l'échec des autres ?...

Elle est toujours très pâle et accepte l'affront. Sans s'arrêter à ces paroles amères elle dit :

— On peut faire l'opération ici ?

— On peut la faire. Mon père avait un laboratoire que j'ai transformé en salle de pansements lorsqu'il m'arrivait des urgences à pratiquer. Elle est très suffisamment aseptique. Pour plus de sûreté, je vais la faire lessiver et passer à l'eau de lavel pendant que je stériliserai moi-même les instruments. Je donnerai le chloroforme, le docteur Aubin consent à vous aider.

— Pourquoi pas vous, Michel ?

— On moi ! j'ai des raisons pour me méfier de mes capacités !

Encore une fois cette remarque dont il n'atténuait pas la pénible intention atteignait trop justement celle qui s'était jadis montrée coupable de tant de suspicion ! Que pouvait-elle opposer aux injures.

hélas méritées, dont il l'accablait ?... Lui dire que ce n'était pas généreux en un pareil moment ?... Mais, elle, n'avait-elle pas choisi les mêmes heures tragiques pour l'accuser !... Il se défendait maintenant par une implacable loi du talion, et elle pensa soudain qu'il était bien vengé.

Avant de descendre, Michel crut encore devoir lui insinuer :

— J'aime à espérer que vous êtes sûre de vous ?...

Elle riposta, désireuse enfin de secouer cette rancune qui la blessait jusqu'au plus intime de son amour-propre.

— J'ai fait trois fois cette opération l'hiver dernier ; elles ont toutes trois fort bien réussi, de tout mon cœur j'ai l'espoir d'être aussi heureuse pour celle-ci !

— Allons ! j'en accepte l'augure !

Mais elle vit bien qu'il n'était pas convaincu et qu'il la quittait partagé entre le désir véhément que l'intervention fût couronnée de succès parce que la vie de sa fille était en jeu, et la joie mauvaise de penser qu'à son tour sa femme allait livrer la même lutte que lui contre le mal cinq ans auparavant, en connaître toutes les angoisses, tous les doutes, toutes les tortures !...

XXII

L'enfant, paisiblement, sommeillait dans son petit lit blanc, très calme, à peine enfiévrée, et la mère, épuisée après l'effort physique et moral qu'elle venait de fournir durant l'opération, contemplait avec avidité le réveil de la vie sur ce petit visage décoloré. Elle avait été cruellement crucifiée dans sa chair et dans son esprit tandis que sa main maniait le bistouri pour tenter d'arracher sa fille à la mort qui la guettait. La contrainte faite sur elle-même pour maîtriser ses nerfs était si intense qu'une dépression l'envahissait au point de ne plus pouvoir ni penser ni agir.

Le jour naissait. La femme de chambre vint allu-

mer une veilleuse dont un globe opalin tamisait la lumière.

Meta consulta sa montre. Il était plus de six heures; depuis le matin elle n'avait rien pris; elle avait oublié de manger et se sentait défaillir. Elle ferma les yeux à demi. Une ombre s'interposa entre la fenêtre et la lampe. Michel était là :

— Voulez-vous descendre dans la salle a manger, dit-il. Personne de nous n'a plus songé à déjeuner ce matin; on vous a préparé un bouillon et des œufs.

— Je ne puis pas! répondit-elle faiblement.

— Ah! je vous en prie! pas de scène! Prenez un peu sur vous! Vous allez vous restaurer convenablement et vous remonterez vous coucher; je vous ai fait arranger une chambre; vous avez besoin de repos après de pareilles émotions.

Sa voix ne se faisait pas plus tendre; il parlait en maître qui ordonne et n'admet pas de résistance. Toutefois, Meta crut qu'un peu de pitié perçait dans sa manière d'agir; mais lorsqu'il lui eut dit de rester chez lui, elle le regarda, anxieuse.

— Eh bien! ne comprenez-vous pas? demanda-t-il avec impatience.

Elle balbutia :

— Je... je ne comptais pas m'installer ici... je pensais plutôt aller à l'hôtel...

Il haussa les épaules :

— A l'hôtel! pour que tout le pays en fasse les gorges chaudes. Non, non! D'ailleurs, que craignez-vous sous mon toit; ne sommes-nous pas mari et femme? souligna-t-il avec ironie. Faites ce que je vous conseille, c'est le parti le plus sage, et soyez tranquille; je vais veiller ma fille toute la nuit; s'il arrivait la moindre chose, je vous appellerais. Dans tous les cas le docteur Aubin se met à mon entière disposition pour me remplacer en cas de besoin.

Et Michel, prenant un livre, s'assit au chevet de Maryvonne, indiquant ainsi que l'entretien était clos.

Meta descendit sans répliquer. La vaste salle à manger qu'elle avait connue si animée au moment de la maladie de sa belle-mère à l'époque de ses fiançailles, était silencieuse et déserte. Son unique couvert lansait à l'aise sur l'énorme table de chêne sculpté. Malgré les multiples émotions de la journée et peut-être même à cause de cela, la pauvre femme était affamée et dévora le léger mais réconfortant

repas qu'on lui servit. La domestique, lorsqu'elle eut fini son dessert, prit un bougeoir, disant :

— Je vais conduire Madame à sa chambre ; — et précéda Meta dans l'escalier.

Meta se sentit le cœur plein de sanglots lorsqu'on l'introduisit dans la pièce qui lui était destinée. Intentionnellement ou non, soit que Michel l'eût commandé ou pas, on lui avait redonné son ancienne chambre, celle qu'elle avait occupée lors de son premier séjour à Plumernan, puis une seconde fois au retour de son voyage de noces.

Elle en reconnaissait tous les détails : l'immense lit breton à baldaquin que Michel, en riant, appelait jadis « le catafalque », l'armoire à fuseaux finement sculptés, les chaises massives en chêne ciré, le prie-Dieu moyenâgeux, la commode ventrue aux cuivres étincelants, et ces jolis rideaux en vieille toile de Jouy imprimée de rose vif sur fond bis dont le dessin reproduisait cent fois la légende : « L'Amour fait passer le temps ; le Temps fait passer l'Amour ».

Que de fois, les yeux au plafond, elle s'amusait à contempler les petits amours gras et dodus qui jouaient avec le sablier, et le Temps avec sa grande barbe et sa faux ! Est-ce que pour elle, hélas ! le Temps n'avait pas fait à tout jamais passer l'Amour !...

Elle éprouvait une secrète révolte devant la cruauté de Michel. Mais comment s'y dérober, puisqu'elle l'avait méritée par cinq années d'indifférence envers lui, d'oubli de tous ses devoirs.

Le même parfum de citronnelle et de lavande qui émanait jadis de la vaste armoire embaumait encore l'air de ses suaves senteurs. Cette odeur fraîche avait ravi les sens de Meta aux jours heureux où elle était une fiancée triomphante et une femme adorée ; elle la respira avec délices et désespoir à la fois, et elle se souvint, que le soir, elle aimait ouvrir la fenêtre et contempler la mer tandis que tout dormait.

Elle poussa les contrevents. La nuit était noire, semée de rares étoiles qui trouaient seulement l'obscurité du ciel sans éclairer le port. Çà et là quelques bateaux se balançaient sur les flots calmes ; on reconnaissait leurs feux verts et rouges. Une âpre odeur de varech et de marée montait de la cale toute proche sur laquelle la mer s'abattait avec un bruit sourd et monotone.

Meta s'accouda à l'appui de fer forgé et resta ainsi longtemps perdue dans son rêve. Puis, elle s'arracha à cette muette contemplation et vint s'agenouiller sur le vieux prie-Dieu dont le bois dur meurtrissait ses genoux. Que demanda-t-elle à Dieu dans cet ardent entretien qu'elle eut avec Lui ?... La guérison de sa fille ou le pardon de son mari ? Les deux, sans doute ! Enfin, elle se décida à se coucher. Lasse à mourir, elle s'étendit dans le grand lit de chêne et fut bientôt terrassée par un lourd sommeil qui s'empara de son corps épuisé. Au milieu de la nuit elle se réveilla en sursaut ; il lui avait semblé entendre l'affreux cri précurseur de la méningite !...

D'abord elle jeta un regard ahuri autour d'elle ; elle ne se rappelait plus où elle était ; puis, elle reconnut le décor jadis familier, et se souvint pourquoi elle était à Plumernan ! Aussitôt, d'un bond, elle fut à terre ! Sa fille allait mourir ! Elle s'enveloppa rapidement de l'ample kimono de crêpe de Chine mauve peint au pochoir de larges clématites, qui se trouvait dans son sac de nuit, passa ses pieds nus dans des sandales et courut d'un trait jusqu'à la chambre de Maryvonne qui n'était séparée de la sienne que par un cabinet de toilette.

Le plus grand calme régnait dans la pièce. La respiration de l'enfant endormie s'entendait à intervalles réguliers. Michel, étendu sur une chaise longue, lisait à la lueur de la veilleuse. Si légers que fussent les pas de Meta, il l'entendit et se détourna. Avec ce peignoir clair et ses immenses cheveux dénoués elle avait l'air d'un spectre. Il fronça le sourcil, demandant d'un ton maussade :

— Pourquoi vous lever ? Tout va bien !

Elle posa ses mains sur son cœur comme pour en comprimer les battements affolés :

— J'ai cru... j'ai cru... murmura-t-elle, qu'elle criait et que... ça allait être comme pour l'autre !...

— Calmez-vous donc, et retournez d'où vous venez ! Puisque je vous ai promis de vous appeler si l'état s'aggravait !

— Et... comment va-t-elle ?... interrogea timidement Meta.

— Aussi bien que possible. Elle s'est réveillée à neuf heures et m'a parlé. Elle dort, allez donc en faire autant.

Il l'écartait d'un geste autoritaire et elle comprit qu'il ne lui reconnaissait plus le droit de rester à

partager sa veille!... Pourtant... si c'était elle qui devait guérir Maryvonne... Mais elle n'osait pas se réjouir, et connaissait trop les trompeuses apparences de salut qui ne durent pas pour augurer favorablement de celles-là. Cependant elle ne se résignait pas à s'en aller, restant là à regarder sa fille et oubliait l'heure...

Boudeur, Michel lui tourna carrément le dos; alors tristement elle s'éloigna.

. . . . . .

La semaine entière se passa ainsi sans que la doctoresse se crût permis le moindre espoir. Pendant vingt-quatre heures tout Plumernan avait été en révolution en apprenant l'accident arrivé à la fille du docteur Kermar, et la présence de sa femme sous son toit. Les bonnes langues s'en donnèrent à cœur joie, et malgré son horreur des commérages, certains échos en revinrent aux oreilles de Michel qui ne se doutait guère des extravagantes suppositions échafaudées sur son compte.

Il en fut agacé et assez contrarié. Bien qu'il rencontrât sa femme plusieurs fois par jour au chevet de leur fille, il n'avait avec elle que des rapports d'étranger à étranger, et encore il n'usait pas vis-à-vis d'elle de la courtoisie qu'on a pour une inconnue. On eût dit que sa présence l'exaspérait, quoique, par une bizarre contradiction, il exigeât qu'elle restât chez lui.

Toutefois il avait été pris d'une vague pitié devant sa mine défaite et s'autorisait de son titre de médecin pour lui imposer une promenade de deux heures par jour. Meta, pensant qu'il voulait se débarrasser d'elle, n'avait pas osé se soustraire à cet ordre. Chaque après-midi elle partait faire un pèlerinage à un petit sanctuaire dédié à Notre-Dame de Lourdes, situé à trois kilomètres de là, et errait sur les routes qu'elle arpentait de son pas rapide et ferme. Ce régime eut pour résultat de lui redonner en huit jours l'éclat de la santé et une apparence de jeunesse qu'elle croyait bien disparue à tout jamais.

Maryvonne, qui jouait dans son lit, comme si elle n'eût pas subi cet affreux accident, lui disait naïvement :

— Comme tu es jolie, maman! Tes yeux brillent et tes joues sont toutes roses quand tu reviens de dehors!

Le docteur Aubin, qui s'était attaché à sa petite

blessée et qu'attirait peut-être aussi le charme étrange de cette doctoresse qui lui paraissait indéchiffrable autant qu'un sphinx, venait voir Maryvonne matin et soir et s'amusait avec elle comme un enfant qu'il était encore. Sa psychologie, très rudimentaire, ne parvenait pas à le documenter sur l'état d'âme du ménage Kermar. Lorsqu'il les quittait, il n'était pas plus avancé qu'en arrivant, et se demandait avec la même incertitude: « S'adorent-ils ? se haïssent-ils ? » tant leur attitude était déconcertante.

Il partit sans avoir résolu le problème.

Peu à peu, Meta, qui eût désiré ne pas s'attacher au vieux logis familial, y prenait ses habitudes. Pourtant, elle était là comme une invitée, non comme une maîtresse de maison. Tout fonctionnait admirablement sans que le personnel bien dressé réclamât en rien ses ordres ou son avis, mais la jeune femme se plaisait à ce foyer paisible; elle ne se laissait pas envahir par l'ennui quoiqu'elle fût passablement désœuvrée, et sentait au contraire que, lorsqu'il lui faudrait quitter la vieille maison, elle en éprouverait un véritable déchirement.

Etait-ce seulement l'idée de quitter la maison qui amenait en son cœur pareil trouble ? Elle se ne faisait pas d'illusion. A mesure que fuyaient les jours elle se rendait compte qu'elle n'était plus rien pour Michel. Non seulement il ne l'aimait plus, mais il s'écartait d'elle avec une sorte de répulsion, et elle se demanda si, dans ce dédain de toute sa personne, il n'y avait pas une certaine jalousie de ce qu'elle eût réussi là où il avait échoué ?... Car, plus le temps s'écoulait, plus la guérison de Maryvonne, sans crainte de complications, devenait un fait accompli. Et Meta, comptant les jours, se dit un matin qu'il fallait qu'elle partît...

Pourtant nul ne lui imposait cette résolution. Michel lui laissait une liberté d'action qui ressemblait fort à de l'indifférence méprisante, et ses jeunes belles-sœurs n'étaient pas là pour lui reprocher son intrusion dans leur logis. De Nantes elles avaient écrit des lettres si pleines d'enthousiasme sur la vie charmante que leur faisaient mener Pierre et sa femme, elles laissaient transparaître une telle joie d'habiter la grande ville, d'aller au théâtre, au bal, au concours hippique, que Michel leur écrivit de prolonger encore leur séjour d'une quinzaine. Incidemment il en avertit Meta qui pensa :

— Il ne veut pas donner à ses sœurs le spectacle de notre mésintelligence, et il a raison ! D'ici qu'elles soient revenues, j'ai le temps de quitter Plumernan.

Deux semaines passèrent, puis trois. Maryvonne se levait et allait jouer dans le jardin. L'opération ne laissait aucune trace facheuse; l'enfant n'éprouvait ni troubles cérébraux, ni meme de fatigue générale; elle mangeait comme un petit ogre et manifestait une exubérante gaîté de fillette bien portante. Elle s'attachait passionnément aux pas de son père qu'elle câlinait comme si elle eût voulu rattraper tout l'arriéré de tendresse dont elle avait été sevrée. Sa mère vit avec chagrin qu'elle réservait la plus grande partie de ses caresses à ce père presque inconnu qui semblait — il est juste de le dire — la chérir ardemment.

Ceci affermit Meta dans la détermination qu'elle avait cru devoir prendre.

C'était maintenant le printemps qui éblouissait les yeux et les âmes de sa radieuse magie. Le pays breton resplendissait de charme, de poésie, d'attrait captivant et de douce sérénité. Avec amertume la doctoresse songeait :

— Est-il possible que toute la nature soit si tranquille, si paisible, quand les pauvres humains se tourmentent à plaisir !... Mon Dieu ! pourquoi s'attacher ainsi aux êtres, aux choses, à tout ce qui passe, s'il faut les quitter !...

Un matin, assise au jardin, elle surveillait Maryvonne qui faisait des pâtés sur un tas de sable. La petite fille chantait. Elle avait l'air si heureuse de vivre que sa mère, l'appelant, ne put s'empêcher de l'embrasser et lui dit :

— Tu parais bien gaie, ma chérie !

— C'est que je suis contente, contente, maman ! J'aime bien mieux Plumernan qu'Avignon, et puis j'ai ici mon petit papa !

— Alors tu ne voudrais plus repartir ?

— Pourquoi faire ? Nous resterons toujours ici, n'est-ce pas, maman ? Seulement, il faut faire venir mes poupées, ma petite voiture, et aussi mes livres et mes cahiers.

— Et si moi je veux m'en aller, tu ne viendras pas avec moi ?

— Oh ! je ne voudrais quitter ni papa, ni Soizic (c'était la cuisinière), ni Ralph le bon chien, ni la grosse poule jaune !

— Mais tu me quitterais, moi ?

— Si tu promettais de revenir, oui ! assura la petite avec l'inconscient égoïsme des enfants.

Meta soupira sans plus rien dire, et Maryvonne continua de tripoter le sable à l'aide de son seau et le sa pelle.

Tout à coup elle cria triomphalement :

— Papa ! voilà papa ! et courut se jeter dans ses bras. Michel, en effet, apparaissait en haut du perron. Il porta sa fille jusqu'au banc où était assise Meta et, machinalement, prit place à côté d'elle. Maryvonne lutinait son père, le couvrait de baisers, puis, suivant je ne sais quelle idée, malicieuse ou innocente, grimpa sur le banc derrière eux, et, de toute la force de ses petits bras, rapprocha leurs deux têtes.

— Embrassez-vous donc ! dit-elle avec sa belle candeur d'enfant.

Les deux visages étaient tout près l'un de l'autre. Avec le même recul instinctif ils s'écartèrent comme s'ils eussent été touchés par le feu, et Meta frémissante se leva, balbutiant d'une voix changée :

— J'ai des lettres à écrire, je remonte.

Michel ne répliqua rien et parut très absorbé par les dessins qu'il formait sur le sable du bout de la pelle de Maryvonne.

Interdite, prête à pleurer en voyant le résultat désastreux de sa naïve plaisanterie, la petite se réfugia sur l'épaule de son père.

— Dis, papa, pourquoi a-t-elle l'air si fâchée, maman ?

— Je ne sais pas.

— Pourtant elle est bien gentille et tu l'aimes bien ?

— Non !

Férocement Michel appuya cette négation qu'il eût voulu retenir dès qu'elle passa le seuil de ses lèvres !

— Oh ! petit papa !

— Tais-toi donc ! c'est pour rire, tu vois bien !

Et il embrassa sa fille dont la mine contristée faisait peine, puis il s'amusa à lui tracer des bateaux et à échafauder de mirobolants pâtés.

Meta avait regagné sa chambre en courant. Arrivée dans ce sûr asile elle tomba à genoux au pied de son lit et, se cachant la tête dans les rideaux du baldaquin, se mit à sangloter éperdument. Oh ! c'était par

trop cruel de la part de Michel que cette réponse qu'elle avait entendue ! Fallait-il que l'injure lui fût publiquement infligée. Et sa fille ! sa fille qu'elle avait arrachée à la mort se résignait sans protestation à la perspective de ne plus la revoir ! Ne rencontrerait-elle désormais qu'abandon et ingratitude alors qu'elle sentait son cœur battre follement à la seule idée de reprendre sa place au foyer domestique, de retrouver l'amour de son mari, la tendresse de son enfant ? Mais non, tout était bien fini !

Au déjeuner où elle se condamna à paraître, elle mangea peu ou point. Michel annonça qu'il allait promener Maryvonne du côté d'un vieux dolmen très curieux. Il n'invita pas Meta à les accompagner et elle pensa qu'on savait déjà bien se passer de sa présence. Dès qu'ils furent partis, elle alla dans le salon, ouvrit le piano et là, sur les touches d'ivoire, exhala la détresse de sa pauvre âme, l'atroce oriseement de tout son être. Durant deux longues heures, perdant la notion du temps, elle joua ainsi sans s'arrêter. Tour à tour elle interpréta les chants immortels de Liszt, de Chopin, de Rachmaninoff, ses auteurs préférés. Sous ses doigts nerveux le piano pleurait ou chantait, et c'était toute son histoire que Meta, en ces notes vibrantes, contait à son fidèle confident.

Elle finissait la délicieuse ballade en *la* bémol, de Chopin, quand elle s'aperçut qu'elle avait un auditeur. Michel — depuis quelques instants, ou depuis longtemps, elle ne savait — l'écoutait. Elle vit qu'il avait le visage bouleversé, les traits crispés par une intense émotion intérieure. Mais il reprit très vite son impassibilité habituelle, se contentant de dire d'un ton aigre :

— Quelle idée de jouer ces choses navrantes qui vous retournent le cœur !

Elle répondit, simple et sincère :

— J'aime la musique triste ! Elle est l'image de ma vie.

Il la quitta avec un rire sec, et elle, prenant son chapeau et son manteau, se dirigea vers le sanctuaire où elle allait prier chaque jour.

En chemin elle rencontra une jeune femme en deuil qui marchait d'un air las, accablé, et remorquait péniblement un gros baby de quatre ou cinq ans pendant que les deux aînés gambadaient devant elle avec des cris sauvages.

Méta pensa :

— En voilà encore une qui ne paraît pas bien heureuse !...

Sans se douter que l'inconnue qu'elle croisait par hasard avait été de longue date destinée à son mari. Adrienne Marteny, traînant depuis des années le boulet d'une union mal assortie, avait tellement souffert qu'elle en était arrivée à souhaiter le veuvage comme une délivrance ! Son mari était mort un an auparavant ; revenue chez ses parents et remise sous la tutelle de sa mère, la pauvre femme n'avait même pas les loisirs de jouir de sa liberté reconquise : elle était de ces déshéritées vouées à l'infortune perpétuelle. Son triste époux lui avait dévoré sa dot, sa mère la morigénait à longueur de journée et ses trois enfants manifestaient déjà le caractère exécrable de leur père. Lorsqu'il lui arrivait d'apercevoir Michel, Adrienne se remémorait avec mélancolie l'heureux temps où elle avait encore l'espoir de l'épouser...

— Comme la vie est mal faite ! se disait-elle. Nous aurions pu nous aimer, unir nos deux destinées, au lieu de cela nous sommes séparés, et, chacun seul de notre côté ! Hélas ! pourquoi n'a-t-il pas voulu de moi, et pourquoi, moi, pauvre sotte, ai-je cherché le bonheur là où je ne pouvais pas le trouver !

Et ses jours si sombres lui paraissaient plus moroses encore.

Méta pria longuement dans la petite chapelle déserte. Lorsqu'elle se redressa après sa prosternation d'adieu, son visage avait recouvré le calme, il était souriant, apaisé, quoique un peu pâle.

Elle revint à la maison, s'occupa de sa fille, dîna avec Michel, puis gagna sa chambre. A pas de loup, elle allait et venait, procédant à divers rangements qui ressemblaient fort à des préparatifs de départ. Peu de jours après l'accident de Maryvonne, elle avait été remise en possession des bagages laissés à Vannes. Elle plaça dans un sac tout ce à quoi elle tenait et, ceci fait, resta devant sa fenêtre à contempler la mer.

Le clair de lune inondait le port de sa lumière argentée ; des goélands poursuivaient les mouettes, sur la grève, avec un cri d'appel ; au loin on entendait le chant monotone et mélancolique d'un pêcheur, tandis que d'un torpilleur, ancré près de la cale, s'échappait le son vulgaire et joyeux d'un

accordéon accompagnant les voix vibrantes de matelots qui chantaient « Sur les bords de la Riviera ». La mer était basse; les vasières sous la clarté lunaire avaient l'air de vastes pelouses au milieu de l'eau transparente. Il faisait si calme que pas un souffle n'agitait les tamaris et les grands mélèzes qui descendaient jusqu'au rivage.

Meta pensa que c'était sa dernière nuit au pays breton. Son front appuyé sur l'appui de fer forgé, elle se mit à pleurer tout bas, et enfin, par un violent effort de volonté, s'arracha aux délices du féerique spectacle.

Elle était debout au milieu de la chambre, paraissant hésiter sur ce qu'elle allait entreprendre, puis elle alluma une bougie, ouvrit la porte sans bruit, et descendit avec d'infinies précautions. Toute la maison était plongée dans le plus profond silence, tout reposait. Meta se dirigea vers le salon et y pénétra. Sur la cheminée, à côté d'un groupe représentant Pierre, sa femme et ses enfants, il y avait une photographie de Michel dans un cadre d'acajou fileté de cuivre. Elle enleva la photographie du cadre, enferma celui-ci dans le tiroir d'une table à jeu pour que sa disparition complète fût moins vite soupçonnée qu'en laissant le cadre vide, et, s'emparant de la photographie de son mari, réintégra sa chambre. A la lueur de la lampe elle regarda longuement le bristol où les traits énergiques de Michel étaient reproduits avec une ressemblance frappante. Désespérément elle y imprima ses lèvres, murmurant dans un sanglot :

— Je t'aime encore et je pars!...

Car c'était bien décidé. Demain, dès l'aube, elle fuirait cette maison où on l'avait recueillie au matin tragique. Une lettre explicative qu'elle laisserait sur le bureau de Michel l'informerait de la décision qu'elle ne se sentait pas le courage de lui apprendre de vive voix, et pour ne pas qu'il essayât de la retenir elle partirait sans le revoir.

Etait-ce bien sûr, d'ailleurs, qu'il tenterait de la garder?... Peut-être, en vertu de ce principe qui fait que les geôliers tiennent à surveiller leurs prisonniers, les bourreaux leurs victimes!... Il la persécutait cruellement depuis les dernières semaines que cette esclave manquerait à sa tyrannie... A cause de cela Meta s'évaderait en cachette...

Ah! le quitter quand son cœur orgueilleux était

tout plein de lui, quand jour par jour, heure par heure, elle avait senti l'amour renaître et ressusciter alors qu'elle le croyait mort à tout jamais ! De loin elle pensait que l'expiation de vivre séparée de lui serait légère, mais tout son être se déchirait à l'idée de mettre encore entre eux une barrière qui, elle le pressentait, serait cette fois définitive.

Mais elle ne pouvait plus faire autrement. Elle se rendait trop bien compte que Michel ne la supportait qu'avec une extrême difficulté, qu'il devait, au fond, souhaiter intensément son départ sans oser le lui insinuer. Par esprit de contradiction, s'il connaissait sa résolution, il l'empêcherait de l'exécuter. C'était uniquement par charité, à cause de sa fille, qu'il la conservait sous son toit. Son attitude des derniers jours indiquait clairement qu'il l'avait à charge.

Sa fille ! d'elle aussi il allait falloir se séparer ! Cher petit être qui depuis cinq années avait été sa seule compagne, son unique consolation ! La tendresse passionnée que sa mère lui avait vouée, reportant sur cette tête adorée l'affection qu'elle partageait jadis avec son beau Serge, n'était donc pas assez forte pour qu'elle subît sans murmurer les humiliations, le dédain, l'indifférence que lui prodiguait Michel ?... N'était-il pas préférable de tout supporter en silence plutôt que de s'éloigner de cette enfant ?

— Je n'en peux plus, gémit sourdement Meta, il me hait et je l'importune. Si je dois un jour être un objet de division entre mon mari et ma fille, il vaut mieux que je disparaisse. Moi partie, leur existence sera unie et calme. Si je restais, je souffrirais trop de voir mon enfant se détacher de moi en grandissant parce qu'elle sentirait le mépris dont m'enveloppe son père et se demanderait toujours quelle faute j'ai bien pu commettre pour qu'on me traite avec cette sévérité

Meta se contait à elle-même toutes ces belles raisons, vraies sans doute, justes peut-être, et assez sages en l'occurrence. Mais, que sauvegarder sa dignité était donc peu de chose, en comparaison du déchirement que le sacrifice comportait !... et elle se demanda avec douleur lequel des deux était le moins pénible !

— J'aurais si peu exigé ! pensait-elle. Il m'eût suffi que Michel me laissât en paix dans sa maison.

et que l'on me permît d'élever ma fille! Mais, cela même, il me le refusera.

De grosses larmes roulèrent sur ses joues et soudain elle comprit qu'elle ne pourrait partir sans avoir revu sa fille une dernière fois. Oui, elle voulait l'embrasser encore sans témoins. Michel, qui était jaloux de ses moindres caresses, arrachait toujours, sous un prétexte futile, l'enfant à sa mère dès que celle-ci lui manifestait sa tendresse, et Meta, devant le regard ironique de son mari, avait dû réprimer l'élan si naturel qui la jetait vers Maryvonne. Aussi, cette nuit, désirait-elle, tout à son aise, contempler la fillette endormie.

Elle traversa son cabinet de toilette et entra dans la chambre silencieuse où elle avait passé tant d'heures de veille angoissante à épier sur le cher visage les symptômes de la mort ou de la guérison.

Maryvonne dormait à poings fermés. Ses grosses boucles blondes voilaient la place de la blessure autour de laquelle on avait dû raser les cheveux; elle était toute rose et riait aux anges dans son sommeil tranquille. Ses bras potelés reposaient sur le drap brodé; Meta s'empara de l'une des petites mains et la couvrit de baisers légers et fous. Elle n'osait embrasser le doux visage de peur de réveiller l'enfant, qui ne bougeait pourtant pas et restait là, abîmée dans sa muette et éloquente contemplation.

Elle eut tout à coup, au bout de quelques minutes, l'impression très nette qu'elle n'était plus seule dans la chambre et, se retournant avec effroi, se trouva en face de Michel.

— Que faites-vous là? demanda-t-il d'une voix brusque.

Interdite, elle dit :

— Je venais voir ma fille.

— C'est une drôle d'heure.

— Je pourrais vous faire la même observation, répliqua-t-elle avec impatience.

— Oh! moi, j'ai toutes sortes de raisons excellentes pour me trouver ici. D'abord, je suis chez moi, ce qui me donne le droit de surveiller les allées et venues lorsque j'entends du bruit, et puis, ma qualité de médecin m'autorise bien à empêcher qu'on réveille ma fille en sursaut pour lui procurer des émotions dont elle n'a nul besoin!

Révoltée par ce ton tranchant, Meta tenta de se justifier :

— Votre fille est aussi la mienne, vous l'oubliez trop souvent. J'ai tout autant que vous le souci de sa santé et le respect de son sommeil. Vous reconnaîtrez bien, malgré l'injustice dont vous faites preuve à mon égard, que j'ai le droit de venir l'embrasser avant, avant...

Elle se tut brusquement.

— Avant quoi ? interrogea-t-il avec méfiance.

Outrée de cette inquisition qui la blessait jusqu'au fond de son être, Meta s'aperçut qu'elle était allée trop loin et qu'elle ne pouvait plus se dispenser de donner des explications. Aussi, brûlant ses derniers vaisseaux, sans se soucier de ce que Michel opposerait à ses projets, prenant seulement la précaution de ne pas troubler le sommeil de l'enfant, elle jeta ces mots d'une voix basse, ardente et contenue à la fois :

— Eh bien, oui, j'aime mieux ne rien vous cacher! Tout d'abord, j'avais juré de ne pas vous parler, car vous ne méritez pas ma confiance après m'avoir traitée si durement. Je pars, je pars demain. Je ne veux pas vous laisser la joie cruelle de me chasser le jour où vous auriez assez de moi. Si vous aviez été plus pitoyable, je vous aurais supplié de me permettre de rester. Certes, je n'ignore pas que j'ai été coupable, bien coupable; je ne veux pas essayer d'atténuer mes torts; le remords qui m'a harcelée si longtemps en a été la preuve évidente et je l'ai subi sans chercher à m'y dérober, car je le considérais comme une punition méritée. Mais vous, vous m'avez bafouée, vous m'avez martyrisée moralement! Il ne fallait pas m'offrir l'abri de votre maison, le jour de l'accident de notre enfant, si c'était pour me le reprocher ensuite par votre attitude de chaque instant. Vous ne me l'avez pas dit ouvertement malgré que chacune de vos paroles m'ait blessée ou meurtrie, mais je l'ai si bien senti!... Et puis, peu à peu, vous éloignez ma fille de moi! Hélas! c'est votre revanche; puissiez-vous ne pas connaître un jour l'amertume d'un pareil abandon. Aussi ne voulant pas être un élément de discorde plus tard entre vous deux, préférai-je m'en aller. Je partirai demain avant que Maryvonne ne s'éveille. J'irai à Avignon mettre toutes mes affaires en ordre et je me rendrai ensuite dans un monastère d'Espagne où j'espère trouver au milieu de la prière et de la pénitence le repos d'esprit et la paix du cœur, puisque

pour moi il n'est plus de bonheur en ce monde.

Les yeux scrutateurs de Michel enveloppaient Meta sans que son visage impassible trahît la moindre émotion. Les bras croisés, la bouche ironique, il lui dit :

— Cette résolution est fort romantique, bien digne de votre exagération, mais inexécutable. Ah! vous voulez vous en aller ? Vous n'avez pas eu assez d'une première faute lorsque, vous enfuyant il y a cinq ans, vous ne craignîtes pas de me laisser seul, quand tout le monde pouvait supposer que j'avais été envers vous un tyran bien insupportable pour que vous m'abandonniez ainsi! Vous voudriez, soi-disant, réparer cette erreur par une autre plus grave encore parce que vous l'auriez plus longtemps mûrie, et qu'il ne vous resterait plus l'excuse de la détresse morale, de l'affolement, qui purent à la rigueur motiver la première, lors de la catastrophe. Les circonstances que je n'ai pas cherchées, moi (il appuya sur ce dernier mot), nous ont réunis.

« Vous vous plaignez à présent que mon accueil n'ait pas été suffisamment affable ! Avez-vous jamais songé à ce que ma vie solitaire à l'âge où l'homme a le plus besoin de réconfort et d'affection, pouvait enfermer de danger, d'amertume et de désolation ? Vous êtes-vous inquiétée de savoir si les obligations de ma profession étaient suffisantes pour combler le vide affreux de mon existence ? Peut-être, pour vous, était-ce assez, vous qui vous vantiez avant notre mariage de n'avoir vécu que par l'esprit et d'ignorer toutes les faiblesses du cœur? Mais si, moi, j'avais trouvé que c'était trop peu! Si j'avais tenté de vous remplacer, de trahir à mon tour la parole que je vous avais donnée et à laquelle vous avez été infidèle en vous séparant délibérément de moi ? Et n'ai-je pas connu par vous tous les tourments du soupçon odieux qui m'atteignait à la fois dans mon talent professionnel comme dans mon souci paternel, dans mon amour-propre et dans mon cœur! Vous m'avez fait une mortelle injure, et vous avez cru que parce que les événements nous rapprochaient j'oublierais fatalement ce que j'avais souffert par vous puisque je vous pardonnais! Et vous me reprochez de ne vous avoir pas témoigné assez d'indulgence ? Ouvrez donc les yeux et voyez lequel de nous deux est le plus coupable!

Elle dit tristement :

— C'est moi, je le sais, et n'en disconviens pas! Mais, Michel, vous avez parlé de pardon! Je venais vers vous toute disposée à une loyale explication, reconnaissant mes torts, et désireuse de réclamer à votre foyer la place que, si imprudemment, j'avais laissée vide. Je ne doute pas que ç'ait été beaucoup de prétention de ma part, mais j'espérais que l'amour, le souvenir des jours heureux n'étaient pas morts complètement en vous et que, au moins — à défaut de parfaite harmonie — nous pourrions vivre en bonne intelligence, en amis sûrs l'un de l'autre. Je me suis trompée, et vous avez peut-être raison en supposant que je vous ai trop profondément blessé pour que vous puissiez m'accorder maintenant le pardon que j'aurais imploré si vous m'aviez laissée vous parler cœur à cœur. Il est trop tard, hélas! je vois que vous ne pouvez plus être pour moi qu'un juge sévère, duquel je n'ai à attendre ni clémence, ni pitié!... et je pars.

— Et si je vous disais de rester?

Très pâle, Michel prononça ces mots.

— Je ne le pourrais plus, sachant à quel point je vous suis devenue indifférente, odieuse même!

— Et vous êtes encore trop orgueilleuse pour accepter d'être déconsidérée à mes yeux!...

— Tout m'aurait été égal si vous m'aviez conservé encore un semblant d'affection. L'idée que vous me méprisiez était, certes, bien cruelle, mais pas autant que la persuasion où je suis que vous me détestez! Et vous apprendriez à ma fille à ne plus m'aimer!

— Croyez-vous donc que je sois jaloux de la tendresse qu'elle vous témoignait?

— Sans doute! L'épreuve eût pu nous rapprocher, elle nous a désunis plus profondément. Vous n'avez vu en moi qu'une rivale en science, un opérateur, et non pas une mère. Dès que vous n'avez plus eu besoin de moi vous m'avez écartée comme si ma présence était une gêne, sans vous soucier si je ne souffrirais pas atrocement de me séparer de mon enfant.

Meta pleurait avec accablement :

— Vous m'avez dit jadis que j'étais une mauvaise mère, que j'abandonnais mes enfants. Je ne veux pas me disculper à vos yeux, mais Dieu m'est témoin que j'ai chéri ardemment celle-ci, que je l'ai bien gardée, et que... oh! Michel! nous nous sommes tant aimés!...

La pauvre femme sentait son cœur se briser; elle réfugia dans l'embrasure de la fenêtre où filtraient

les rayons du clair de lune. On entendait la mer monter sur la cale avec un bruit doux et régulier de berceuse.

Michel la rejoignit et lui prenant les deux mains, la regardant dans les yeux, lui dit avec autorité :

— Reste.

Elle gémit :

— Je ne peux pas ! Songe à ce que serait ce supplice de vivre à tes côtés, devinant que tu ne me gardes que par charité ou par souci du décorum, des convenances, alors que ce que j'avais rêvé était si beau, hélas !

Il prit sa tête dans ses deux mains, plongeant dans ses beaux yeux son clair regard d'acier.

— Aveugle qui ne veux pas voir la lumière ! Sais-tu pourquoi je m'écartais de toi avec cette rudesse qui te désolait ?... que j'étais près de toi cruel, vindicatif, rancunier ? C'est que je sentais l'amour, l'ancien amour, grandir en moi et m'envahir sans que je puisse y résister ! Et pourtant je m'y refusais de toutes mes forces, je luttais désespérément contre mon orgueil, contre moi-même. Et plus les jours fuyaient, plus en étant envers toi despotique et cassant, je me rattachais à l'espoir que tu m'aimais encore. Car cela, tu ne pouvais le déguiser, et je voyais bien qu'en toi aussi renaissait la tendresse de nos vingt ans. Oui, tu as dit tout à l'heure : « Nous nous sommes tant aimés ! » C'est vrai, Meta, ma femme, ma femme détestée parfois, mais jamais oubliée ! Eh bien, ma chérie, puisqu'il a plu à Dieu de nous ramener l'un vers l'autre, rouvrons ce livre de notre vie dont nous saurons encore lire de belles pages si tu veux avoir désormais confiance en moi comme j'ai foi en toi !

Elle appuya sa tête lourde sur l'épaule de son mari et pleura sans contrainte. Mais maintenant, c'étaient des larmes de joie qui s'échappaient de ses yeux.

— Ah ! Michel ! puissions-nous oublier tous les deux ce que nous avons souffert l'un par l'autre, ou plutôt ne nous en souvenir que pour empêcher jamais la mésentente de se glisser entre nous ! Mon cher mari, en reprenant près de toi cette place que tu m'offres si généreusement je ne veux plus suivre les errements du passé. Je resterai ta femme, tout simplement, t'immolant de grand cœur cette science qui m'a été si fatale puisque par elle j'oubliais mes

devoirs d'épouse et de mère, mais c'est bien fini maintenant !

— Alors, dit Michel avec une gaîté attendrie, tu ne veux même pas que je te félicite de ce succès inappréciable, de cette cure qui jetterait sur le nom célèbre du docteur Meta Kermar un éclat sans pareil ?

Et il désignait de la main la petite fille toujours endormie.

Elle regarda de ses beaux yeux pensifs et le marî que le ciel lui rendait et l'enfant si calme, murmurant :

— Je ne veux plus rien être que « ta » Meta et sa mère !

— Puis-je oublier pourtant qu'elle te doit la vie ! s'exclama Michel avec véhémence.

Alors son âme reconnaissante se fondit en l'humble abnégation qui serait désormais sa ligne de conduite et, reprenant la parole si pleine de foi du grand maître Ambroise Paré, elle dit seulement :

— Je la pansai, Dieu la guérit !

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. ***Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.*** Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37 × 27 ½.

ALBUM N° 2. ***Alphabets et Monogrammes*** *pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 3. ***Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet,*** etc. 108 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 4. ***Les Fables de La Fontaine*** *en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 ½.

ALBUM N° 5. ***Le Filet brodé.*** *(Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 6. ***Le Trousseau moderne.*** *(Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57 ½.

ALBUM N° 7. ***Le Tricot et le Crochet.*** 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnets, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*

ALBUM N° 8. ***Ameublement et Broderie.*** 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27 ½.

ALBUM N° 9. ***Album liturgique.*** 42 modèles d'*aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc.* 36 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 10. ***Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.*** 150 modèles. 100 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 11. ***Crochet d'art pour ameublement.*** 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 11 *bis*. ***Crochet d'art pour ameublement.*** 100 pages de modèles variés. Format 37×28 ½.

Chaque album : **8** fr. ; franco France : **8** fr. **75.**

La collection des 12 albums : **82** fr. ; franco France : **90** fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :
France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :
France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-*poste* (ni chèque postal, ni mandat-carte), à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14e).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

Le gérant: Jean Lugaro. — Imp. de Montsouris, Paris-14e. — R. C. Seine 53879

J. Renaud

Jacques GRANDCHAMP

Le cœur n'oublie pas



PRIX :

1 fr. 50

COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIVe)

Jacques GRANDCHAMP — LE CŒUR N'OUBLIE PAS — COLLECTION STELLA

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIVe).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode. :: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. :: Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2e et le 4e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

C 92573

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION "STELLA"

Paul ACKER : 174. *Les deux Cahiers.*
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 28. *Le Devoir du fils.* — 56. *Monette.* — 76. *Tante Babiole.*
Antoine ALHIX : 40. *Chemin montant.*
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours.*
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne.*
Jean d'ARVERS : 156. *Madeltne.*
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey.*
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur.* — 154. *La Maison dans le bois.*
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite.* — 160. *Autour d'Yvette.*
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
Emile BERGY : 130. *Irène.*
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier.*
BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre.* — 25. *Illusion masculine.* — 34. *Un Réveil.*
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre.*
Clara-Lodise BURNHAM : 125. *Porte à porte.*
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté.*
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale.*
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse.*
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia.*
CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 113. *Ancelise.*
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils.*
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine.*
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or.* — 170. *La Maison sur le roc.*
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré.*
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour.*
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange.*
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.*
Jean FID : 116. *L'Ennemie.* — 152. *Le Cœur de Ludivine.*
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga.* — 136. *Petite Belle.*
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 54. *Romanesque.* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* 100. *Dernier Atout.* — 121. *Femme de lettres.* — 142. *Bonheur méconnu.* — 159. *Fidèle à son rêve.* — 173. *Orgueil vaincu.*
M.-E. Francis : 175. *La Rose bleue.*
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Pierre GOURDON : 140. *Accusée.*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner.* — 58. *Le Cœur n'oublie pas.* — 78. *De l'amour et de la pitié.* — 110. *Les Trônes s'écroulent.* — 166. *Russe et Française.* — 176. *Maldonne.*
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux.*
J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette.*
Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent.*
L. de KÉRANY : 16. *Le Sentier du bonheur.* — 131. *Pignon sur rue.*
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur.*
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (*Suite*).

Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.* — 141. *Le Logis.* — 162. *Les Raisons du Cœur.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de Foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Francisque PARN : 151. *En Silence.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le Savoir.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adaptés de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violaine.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou Vivant.*
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petiote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*
Andrée VERTIOL : 72. *L'Etoile du lac.* — 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*

EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". *C'est la seule collection éditée par la Société du* "Petit Echo de la Mode".

IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS.

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

C92573

J. GRANDCHAMP

Le Cœur n'oublie pas



CLERMONT-FERRAND BCIU

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Cazan, Paris (XIVe)

Le Cœur n'oublie pas

I

Bien qu'il ne fût que quatre heures de l'après-midi, la nuit tombait déjà, lourde et sombre sur la rue silencieuse. Michel Kermar, qui rentrait d'un pas alerte dans sa chambre, ferma les volets de la fenêtre, alluma la lampe électrique dont l'abat-jour de soie verte projeta une clarté douce sur toute la pièce, tisonna le feu de coke qui rougeoyait encore dans la cheminée et, s'étendant dans un fauteuil, s'apprêta de l'air d'un homme heureux et satisfait, à feuilleter la *Revue des Deux Mondes*. C'était un solide garçon de vingt ans, au masque énergique, dont les yeux intelligents et pensifs illuminaient un visage plus sympathique que régulier. Etudiant en médecine, cadet d'une famille bretonne de la vieille bourgeoisie, il était venu à Paris se préparer à la carrière dans laquelle l'avait devancé son père et, avant lui, quatre ou cinq générations de docteurs de campagne.

Rêveur comme tous ceux de sa race, Michel quitta bientôt le roman palpitant qu'il venait d'entamer, fixa d'un regard vague les braises du foyer, puis les photographies pendues à la muraille qui lui rappelaient la « maison ».

D'abord son père. Des velléités d'indépendance, le goût de lointaines aventures avaient fait de celui-ci presque un transfuge! C'est-à-dire que, rompant avec la tradition qui le consacrait Esculape de ce petit bourg, au bord de la mer, le docteur Paul Kermar avait d'abord été médecin de marine. Durant quelques années, il erra sur l'Océan, parcourut

diverses colonies, et au retour de l'une d'elles se maria. La jeune fille qu'il épousait par amour n'avait d'autre dot que son joli visage, un vieux nom dont elle n'était pas peu fière, et passablement d'ambition. Dès les premières années de leur union, le docteur s'aperçut que sa belle compagne, ignorant la valeur de l'argent, croquerait vite son petit patrimoine, et que la solde qu'il pouvait toucher, même à la mer, serait insuffisante à combler le gouffre creusé. Il prit une résolution énergique, donna sa démission; et sans vouloir écouter les récriminations de sa femme, sans voir ses pleurs, revint au pays qu'il avait déserté et y reprit la place que son père lui conservait jalousement. Les médecins manquaient à plusieurs lieues à la ronde; le bourg de Plumernan, agréablement situé dans le golfe du Morbihan, attirait chaque année une clientèle de riches baigneurs, c'était donc un parti plein de sagesse que le docteur avait su choisir, car il espérait qu'une fois éloignée des tentations de la grande ville, sa femme saurait se plier à des habitudes d'économie qu'elle ne soupçonnait pas auparavant.

La jeune Mme Kermar bouda durant quelques semaines, usa de tous les moyens pour faire revenir son mari sur sa décision, puis voyant que tout était inutile, que rien n'amollissait ce cœur de bronze, elle finit par se résigner et consentit à établir ses pénates dans Plumernan.

Toutefois elle n'abdiqua pas ses prétentions premières, et au lieu d'être une élégante quelconque, lancée dans le monde maritime brestois ou lorientais, elle s'appliqua à devenir la vedette de ce très humble village où une petite société assez choisie la considéra avec admiration et la consacra d'emblée sa souveraine.

Michel contemplait d'un œil respectueux la photographie de sa mère. C'était encore une très belle personne. L'approche de la quarante-cinquième année durcissait des traits jadis un peu flous, les prunelles sombres avaient une expression dédaigneuse, la bouche mince un pli hautain.

Mme Kermar, née de Montelles, comme l'annonçaient assez sottement de vaniteuses cartes de visite, possédait un port majestueux qui lui semblait le comble de la distinction. Elle était persuadée d'avoir fait un très grand sacrifice en épousant le docteur Kermar dont le nom obscur la chiffonnait

encore après vingt-cinq ans de ménage, et elle avait secrètement rêvé de mettre devant ce nom un tout petit « de » qui l'eût réconciliée avec une telle roture. Elle avait eu beau s'acharner à découvrir des parchemins imaginaires, des alliances problématiques avec de vieilles familles de l'Ouest, le bon docteur, qui était plein d'esprit et de bon sens, la rabroua vertement et lui enjoignit de ne plus recommencer pareille tentative.

Michel adorait son père, mais il craignait sa rudesse qui l'avait souvent effarouché; quant à sa mère, il la redoutait infiniment, car il n'ignorait pas qu'elle reportait sur sa tête les plans ambitieux ébauchés jadis. Elle répétait parfois au jeune homme :

— Je te veux célèbre. Le nom des Kermar doit sortir de l'oubli; c'est à toi qu'incombe cette tâche. Tu seras un grand savant : un émule de Pasteur, de Roux!

Un peu terrifié, Michel essayait de protester :

— Moi! Oh! vous plaisantez, mère! Pourquoi pas mon frère aîné plutôt?

— Parce que Pierre est trop paresseux pour s'arracher à l'ombre dans laquelle il se complaît. Laisse-le dans sa terne garnison de Toul, il y est bien!

Cette fois Michel regarda une épreuve de kodak qui représentait ce bon Pierre pendant son temps de Saint-Cyr. Pierre était un brave cœur, plein de belle humeur et d'entrain. Il ne se faisait jamais de bile, était entré avant-dernier à l'Ecole, sorti le dernier, et si heureux de son sort avec cela!... Il n'avait d'autre rêve que de pêcher des ablettes ou des brochets dans la Moselle, en rentrant de l'exercice, se bourrer de gâteaux chez le pâtissier de la rue Michâtel. Excellent danseur, il était la ressource des maîtresses de maison déshéritées, et traversait agréablement l'existence, toujours content, bien portant, fier de sa superbe santé et de son endurance physique qui lui permettait de passer une nuit entière au bal après une journée de dures manœuvres.

Michel envoya par la pensée un souvenir ému à ce gai compagnon, et s'absorbait dans la contemplation de deux adolescentes, en plein âge ingrat, Luce et Yvonne, ses petites sœurs, lorsqu'un coup de poing dans sa porte le fit sursauter. S'arrachant à sa méditation, il se leva pour aller ouvrir et se

trouva nez à nez avec la grosse Marianne, la cuisinière de la pension de famille, une veuve du pays d'Auray, presque sa compatriote :

— Ah! monsieur Michel! venez vite, je vous en prie, vous qui êtes quasiment médecin! Y a là-haut une jeunesse qui se meurt, qu'est peut-être ben périe pendant que je venais vous quérir!...

Déjà le jeune étudiant s'élançait hors de sa chambre; la femme le suivit à grand'peine, monologuant, tout essoufflée, en gravissant les marches de l'escalier :

— Je rentrais de bonne heure, rapport à mes fourneaux, du quartier de l'Etoile où j'avais été voir ma sœur qu'est fille de chambre dans une maison huppée, lorsque j'entends dans la pièce voisine : « Ah!... » un grand soupir... et puis un bruit comme si quelqu'un serait tombé par terre!...

« Seigneur! que je dis, on dirait un mourant qui trépasse! J'ai eu peur, rapport aux revenants, puis tout de même j'ai eu honte de moi, et prenant mon courage à deux mains, je vas frapper à la porte de la chambre. Rien ne me répond. Je recogne, puis j'entre. Ma Doué! qu'est-ce que je vois! Allongée sur le plancher, la petite demoiselle polonaise, si pâle, si blanche, que mon sang n'a fait qu'un tour et que j'ai couru vous chercher, monsieur Michel! Pensez un peu si c'est une responsabilité! Y sont tous à se promener, y a personne que vous dans la maison avec la vieille Anglaise timbrée qui fait tourner les tables. C'est sûrement pas elle qui me donnerait du secours! Ah! c'est-y haut! c'est-y haut! Enfin nous y voilà!...

C'était bien haut, en effet, ce quatrième étage en colimaçon qui terminait la confortable pension de famille, et servait de réduit aux gens de cuisine et menu fretin de l'établissement. Marianne élevait au-dessus de la tête du jeune homme un lumignon fumeux qui éclaira vaguement toute une scène dramatique; un mauvais galetas sous les combles, un lit de fer, une table couverte de livres et de cahiers à l'aspect ébarbatif, deux chaises dépaillées, et, gisant sur le sol, une mince silhouette de femme, au visage de cire, les bras tombant le long du corps en un geste d'impuissance et de désespoir.

Michel la crut morte. Aidé de la Bretonne, il releva légèrement le buste de l'infortunée et appuya son oreille sur le cœur qui battait à petits coups

sourds, irréguliers. A tout hasard, il plaça sous les narines pincées le flacon d'éther qu'il avait saisi en sortant de sa chambre. De longues minutes passèrent. Un souffle à peine perceptible filtrait entre les lèvres closes de la jeune fille, soulevant le peignoir de méchante indienne qui revêtait sa forme fragile et la préservait si peu du froid en ce rigoureux hiver.

Michel, curieusement, épiait le réveil de la vie sur ce visage glacé, qui lui parut trop maigre pour être beau; de longs cheveux ondulés, très noirs, presque bleus, s'étaient dénoués, enveloppant la malheureuse d'un royal manteau. Une demi-heure, longue comme un siècle, s'écoula. Le verbiage de Marianne reprit son cours :

— Ah! Seigneur Jésus! C'est-y malheureux de voir de belles jeunesses se tuer de travail pour imiter les hommes! Celle-ci étudie la médecine, tout comme vous, monsieur Kermar. Elle est venue de son pays de loups voici trois ans. D'abord elle était installée dans une pension de la rue des Saints-Pères; et puis son petit magot s'en alla peu à peu. Lorsqu'elle est arrivée ici, elle pouvait encore se payer la dernière pension à quatre-vingts francs; enfin, de fil en aiguille, diminuant toujours, elle n'a plus pris que sa chambre, disant qu'elle aimait mieux manger n'importe où. Au commencement de l'hiver elle a demandé à Mme Pradin de lui louer cette mansarde. Pauvre demoiselle, c'est-y triste tout de même! Sûr, c'est l'étude qui l'a tuée!... Des fois que ce serait une « méningie », monsieur Michel?...

Et très fière de connaître un mot savant, de suggérer un diagnostic, Marianne interrogeait le jeune Kermar des yeux. Celui-ci secoua la tête. Cette syncope prolongée déroutait sa science encore novice! Ayant employé sans succès tous les moyens usités en pareil cas, il dit, de guerre lasse :

— Restez ici, Marianne, je vais lui faire une piqûre d'éther et cours chercher mon ami le docteur Impharnès qui habite tout près d'ici. J'ai déjeuné chez lui, je sais qu'il ne doit pas sortir. Il saura mieux que moi ce qu'il faut tenter.

Et Michel, dégringolant rapidement les marches de l'escalier, prit une petite trousse dans le tiroir de son armoire à glace, et remonta aussi vite qu'il était descendu. Il souleva la manche du peignoir d'in-

dienne et injecta sous la peau de l'avant-bras le contenu d'une ampoule d'éther, puis, prenant au passage son chapeau et son pardessus, s'élança, courant presque, vers le boulevard Saint-Germain où demeurait Impharnès.

Ce nom, à consonnance exotique, appartenait à un Celte pur sang qui, comme tant d'autres, était venu faire consacrer à Paris une célébrité commençante. Homme loyal entre tous, d'une franchise presque brutale, praticien habile, époux modèle et père incomparable, Yves Impharnès incarnait pour Michel la perfection faite homme. Il l'aimait d'une amitié touchant à la vénération et, de son côté, le docteur protégeait ce petit camarade qu'on lui avait confié et dont l'âme avait avec la sienne de secrètes affinités. Tous les dimanches Kermar déjeunait chez les Impharnès. La jolie Madeleine, la femme d'Yves, s'amusait à le taquiner, puis, se mettant au piano, l'accompagnait, car il avait une voix charmante; les enfants écoutaient sagement, cinq beaux bébés très rapprochés qui formaient une couronne rayonnante à la jeune mère et dont le père était plus fier que de sa vogue retentissante.

Michel sonna à coup sûr à la porte du vieil hôtel où il savait trouver le docteur.

Sans prendre le temps d'avertir du motif de sa visite la femme de chambre qui venait lui ouvrir, il entra en coup de vent dans le grand salon où Madeleine jouait encore une sonate de Beethoven, pendant que le docteur, à quatre pattes sur le tapis, promenait au galop, ses deux derniers enfants juchés sur son dos. Il se releva d'un bond en entendant la porte claquer brusquement, puis, reconnaissant Michel et éclatant de rire :

— C'est toi, mon vieux, tu me surprends dans une scène imitée de Henri IV. Est-ce une tasse de thé que tu viens nous demander? à moins que ce ne soit la main de ma fille?... ce serait un peu tôt, j'en conviens!

Mais le visage sérieux de Micheline se détendait pas à cette plaisanterie, et il dit très vite :

— Je venais vous chercher, Yves, un cas urgent : une étudiante de la pension Pradin est tombée en syncope. On m'a prévenu, j'ai tenté de la ranimer et n'y parviens pas; voulez-vous venir?

— Tout de suite, mon ami. Madeleine, je ne serai probablement pas longtemps; si je tardais, commence à dîner sans moi.

Et Impharnès, embrassant tendrement le beau front de sa femme, les boucles des cinq bébés, sortit d'un pas rapide, précédant Kermar qui le suivait à grand'peine.

Durant le court trajet, le docteur formulait un bref interrogatoire :

— Elle est jeune ? travaille beaucoup ? surmenage ? quelle situation de fortune ?

Michel, une heure auparavant, ne soupçonnait même pas l'existence de ce pauvre oiseau de passage, échoué à quelques pas de lui. Qu'aurait-il pu en dire ? Mme Pradin organisait merveilleusement l'agencement de son « Family Hôtel », dont le premier et le second étages étaient habités par des étudiants aisés ou des voyageurs cossus. Majestueuse et digne, présidant de très haut à ses fonctions, elle avait la qualité rare dans sa profession d'être fort discrète et n'entretenait pas ses locataires de potins sur les faits et gestes des uns et des autres. Sans doute même s'occupait-elle peu de ceux qui, comme la jeune Polonaise, étaient quantité négligeable parce qu'ils n'apportaient pas à son budget un sensible accroissement. Ceux-là elle les ignorait, et rien que de penser à la solitude et au délaissement probables de la jeune étudiante, Michel avait froid dans le dos.

Ils étaient arrivés. Dans le vestibule ils rencontrèrent Mme Pradin qui avait été mise au courant de l'événement dès son retour. Elle les accueillit avec un : « Est-ce grave ? » qui révélait bien la nature de ses soucis. Il est toujours désagréable pour une tenancière d'hôtel d'avoir une mourante dans sa maison, et elle songeait avec un certain agacement que cette petite étrangère aurait bien dû avoir le tact d'aller s'éteindre ailleurs. Maintenant que le docteur Impharnès connaissait la situation, on ne pourrait l'expédier à l'hôpital et il faudrait la conserver chez elle.

L'hôtelière voulut, à cause du praticien, sauver les apparences et risqua une larme hypocrite : « Pauvre enfant ! c'est inimaginable !... Je monte, docteur ? » Le ton était interrogateur. Impharnès, avec sa brusque franchise, rompit ce lamento :

— Inutile, madame. En pareil cas les femmes s'agitent et brouillent tout. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

— C'est bien, je reste, dit la dame d'un air piqué;

d'ailleurs il y a une femme de chambre là-haut.

— Cela suffit.

Et Impharnès, laissant Mme Pradin furieuse de sa sortie, mais néanmoins satisfaite de s'épargner une corvée, grimpa le large escalier qui se faisait plus étroit en approchant du toit.

La brave cuisinière, qui avait envoyé un marmiton rallumer son fourneau, était restée au chevet de la malade. Et comme elle ne pouvait rien pour la soulager, elle avait pris son rosaire et l'égrenait avec un reste de sa piété des anciens jours, un peu effritée depuis tant d'années passées dans la capitale, mais qu'elle retrouvait aux moments d'angoisse.

Impharnès s'était dirigé vers le petit lit de fer sur lequel gisait l'étudiante, et déjà sa tête puissante, aux épais cheveux bouclés, s'appuyait contre le cœur détraqué et il l'auscultait minutieusement.

Michel le regardait faire, retenant son souffle. Il connaissait assez son maître pour savoir qu'il ne fallait jamais intervenir au milieu d'un examen, ses yeux errèrent sur les murs nus, humides, où la tapisserie se décollait de place en place, laissant apercevoir un platras douteux, semé de moisissure. A une patère pendaient une robe noire, un paletot et une toque, l'unique défroque de l'étudiante. Sur la table les livres entassés portaient un nom, le même partout : « Meta Rojarska », et Michel dut en déduire que c'était celui de l'infortunée.

Yves se relevait. Michel osa un :

— Eh bien ? timide.

Le docteur haussa ses robustes épaules :

— Eh bien! il y a, mon cher, que cette malheureuse se meurt de faim tout simplement.

— Jésus! Ma Doué!

La Bretonne, qui était restée silencieuse jusque-là, révéla sa présence par un cri aigu.

Yves se retourna vers elle, furieux :

— Qu'est-ce que vous fichez ici, vous ? fit-il de sa voix rude.

— Je... j'étais... je veillais la demoiselle... Je suis la cuisinière! finit-elle par avouer épouvantée.

— La cuisinière ? Eh bien, vous êtes plus utile que nous en la circonstance! Avez-vous du bouillon ?

— Oui, sûr, et du bon! le pot-au-feu mijote depuis midi.

— Alors montez-en une tasse. Nous allons essayer d'en faire avaler quelques gouttes à notre malade.

Aussi vite que sa corpulence le lui permettait, la grosse Marianne s'élança dans l'escalier.

Comme si elle eût attendu ce moment pour renaître à la vie, l'étudiante ouvrit les yeux et, d'un air hagard, examina les deux hommes :

— Où suis-je ? murmura-t-elle d'une voix faible.

— Chez vous, ne vous troublez pas, mon enfant, dit le docteur avec bonté.

— Ah ! mais comme j'ai mal ! reprit-elle en serrant les bras contre son buste amaigri. Ah oui ! je me rappelle ! je suis tombée, j'avais si faim !...

— Ne vous agitez pas, recommanda Impharnès, plus ému par cette scène lamentable qu'il ne voulait l'avouer.

Michel, éperdu, contemplait tour à tour son ami et la pauvre enfant. Quoi ! était-il possible que, dans la même maison que lui, une femme eût failli mourir d'inanition ! Quels drames ignorés se jouaient donc dans ce grand Paris où la misère, protégée par l'égoïsme humain, se cache derrière un impénétrable rideau, où des corps agonisent faute d'un peu de pain, sans qu'on s'inquiète de ce qui se passe à côté de soi, et où l'on vit indifférent aux besoins d'autrui, ne sachant ni qui naît ni qui meurt. Etrange oubli des préceptes de divine charité qui fait qu'on abandonne à un sort fatal des êtres qu'on eût pu si facilement sauver !

Déjà Marianne, toute haletante, remontait tenant un plateau qu'elle n'avait voulu confier à personne. Le docteur, sans façon, le lui prit des mains, et, s'approchant de Meta, commença de lui faire absorber, cuillerée par cuillerée, une légère quantité de bouillon. La main de la jeune fille se crispait sur le bol :

— Encore, encore ! dit-elle d'un ton avide, et l'immenses yeux gris, que Michel s'avisa tout à coup de trouver très beaux, sous leurs longs cils noirs implorèrent le docteur. Mais celui-ci, inébranlable dosait lentement le succulent consommé.

Le rose de la vie semblait renaître aux joues décolorées de la Polonaise ; elle buvait gloutonnement et d'un geste presque animal que le docteur arrêta par un bref :

— C'est assez !

Alors la pauvre créature, au son de cette voix, parut reprendre conscience et se douter de l'anomalie de sa situation.

L'instinct qui l'avait fait obéir passivement à des inconnus fit place à sa défiance naturelle et, rougissant violemment, elle demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Un médecin et un ami, répondit Impharnès, très calme. Soyez sans inquiétude, vous avez été souffrante et l'on m'a fait appeler pour vous soigner.

Meta se redressa :

— Mais je ne suis pas malade, dit-elle avec un peu d'impatience.

— Non, seulement presque mourante ! déclara Impharnès ironiquement, la fixant de ses yeux bleus où passaient des lueurs d'acier.

La jeune fille comprit qu'il était inutile de feindre et, devant ces étrangers qui désormais connaîtraient la misère qu'elle s'était tant appliquée à cacher, elle fondit en larmes, dérobant son visage derrière ses mains effilées.

— Allons, c'est la crise salutaire, affirma le docteur. Nous vous laissons, mademoiselle ; il vous faut encore du repos. Je vais formuler une ordonnance et je reviendrai demain.

Il se rapprocha de Meta et, prenant dans sa grande main loyale les petits doigts amaigris :

— Ayez confiance en moi, mon enfant, je ne vous veux que du bien, dit-il encore.

Elle le regarda, les yeux pleins de larmes, trouvant la force de sourire en disant : « Merci ! » et bien qu'elle ne s'expliquât pas la présence de Michel, elle lui tendit aussi la main en redisant le même mot de gratitude, d'une voix à la fois contenue et passionnée.

II

Après avoir tenu un éloquent discours à Mme Pradin pour la prier de veiller un peu mieux sur sa pensionnaire et de les avertir à la moindre alerte, les deux hommes revenaient lentement le long de la rue de Rennes. Durant un moment ils restèrent silencieux, émus encore par le drame qu'ils venaient de coudoyer.

Impharnès murmura soudain :

— C'est atroce !

Et pas une minute Michel ne douta qu'il pensât à quelqu'un d'autre que Mlle Rojarska.

Lui-même était intimement bouleversé de tant de misère qu'il n'eût jamais osé soupçonner. Il possédait une fraîcheur d'impressions très grande que la vie dévorante de Paris n'avait pu entamer. Ni blasé ni sceptique, il ne concevait pas que la misère fût fatalement le résultat du vice ou de l'incurie et son âme naturellement généreuse s'indignait de ce que, en un siècle de progrès et de science, une femme délaissée de tous pût encore mourir de faim.

Il confia son douloureux étonnement à son ami qui haussa tristement les épaules :

— Eh oui, mon cher, c'est une catastrophe qui ne devrait plus arriver. On nous berce tellement de belles théories d'altruisme, de secours mutuel, que l'on se demande comment la pauvreté peut encore exister. Hélas ! elle se cache parfois si bien que nous nes avons pas la découvrir et qu'il ne lui reste que la ressource d'expirer décemment, à l'abri des yeux indiscrets ! C'est le sort qui attendait cette malheureuse enfant sans le concours inattendu de la brave femme de cuisinière !

— Mais, mon cher Yves, reprit Michel soucieux, nous avons arraché ma jeune voisine à la mort, n'est-ce pas reculer pour mieux sauter ? Le danger que nous venons de combattre ce soir ne sera-t-il pas le même demain ? Que réserve l'avenir à cette infortunée ? Ne va-t-elle pas retomber dans sa solitude, dans son délaissement ? Qui donc lui viendra en aide ?

Impharnès eut un geste rassurant :

— Ne t'inquiète pas, mon bon, Madeleine va s'occuper de l'affaire et arrangera tout cela !

Un soupir de soulagement sortit de la poitrine du jeune étudiant. Du moment que Madeleine prenait en main la cause de la petite Polonaise, celle ci était sauvée d'avance.

Et Michel, avant de l'admirer en réalité, revit en imagination la lumineuse figure de cette femme de bien, qui, au lieu de se complaire égoïstement dans son bonheur domestique, rayonnait au dehors et, vouant sa jeune vie à son mari, ses enfants et les pauvres, savait se partager assez pour que chacun crût posséder le meilleur d'elle-même. Lorsqu'on la mit au courant de ce qui venait d'arriver, Madeleine eut un mouvement de stupeur :

— Mais c'est affreux ce que vous me contez là! dit-elle d'une voix pleine d'angoisse. Une femme, mourir de faim, à deux pas de gens qui n'ont rien su de sa détresse, dans une maison pleine de monde!... Je n'eusse jamais pensé que pareil abandon fût possible!...

Et la jeune femme serra un peu plus fort dans ses bras sa fille aînée qu'elle tenait sur ses genoux, comme si elle redoutait pour elle le même drame obscur et douloureux. Ses yeux bleus s'emplirent de larmes lorsque Yves narra en détail son arrivée dans cette chambre misérable, et le désarroi de la pauvre fille quand, revenant à la vie, elle s'était rendu compte que des étrangers seraient désormais au courant de sa pénible existence.

— Elle m'a paru très fière, dit Impharnès, je ne serais pas éloigné de croire qu'elle appartient à une famille déchue. Toutefois, il convient de ne pas s'emballer: évidemment notre devoir est tout tracé. Nous pouvons et nous devons venir en aide à cette malheureuse que le hasard, ou plutôt la Providence, a placée sur notre route, seulement il n'est pas défendu d'user de prudence en la circonstance. D'ailleurs, une première intervention n'engage à rien. Nous avons la faculté de l'aider financièrement si nous apprenons qu'elle n'est pas absolument digne d'intérêt. Dans le cas contraire, un secours moral s'impose, allant de pair avec le secours financier. Quoi qu'il en soit, nous ne l'abandonnerons pas.

— C'est aussi mon avis, reprit Madeleine de sa voix calme et ferme. Il est relativement facile, même à Paris, de prendre, de façon discrète, tous les renseignements possibles; je commence à connaître la manière d'opérer, et d'ici peu de jours, je saurais à quoi m'en tenir sur le compte de Mlle Rojarska. Si ce que l'on me communique à son sujet ne me satisfait pas entièrement, nous nous bornerons à lui fournir les subsides nécessaires à sa vie de chaque jour autrement je m'arrangerai pour qu'elle soit moins seule, moins délaissée, je puis lui procurer des leçons. Si elle est étudiante en médecine, elle doit avoir une culture déjà approfondie, et posséder quelques loisirs qui lui permettront de gagner honorablement sa vie en suivant la carrière qu'elle a choisie. De toutes façons, nous ne la laisserons pas dans cette impasse, pauvre fille!

— Elle peut se vanter de m'avoir fait passer un

mauvais quart d'heure ! déclara le docteur. Je commençais à me demander ce que j'allais bien pouvoir tenter comme expérience de sauvetage lorsqu'elle a eu l'heureuse idée de reprendre ses sens. Michel en était bouleversé, n'est-ce pas, Michel ?

Le jeune Kermar inclina la tête en signe d'affirmation.

— Tu ne me parais même pas complètement remis dans ton assiette après cette série d'émotions ! Madeleine, ce garçon à besoin d'être remonté ; nous le gardons à dîner, et auparavant je vais lui servir un verre de mon vieux porto d'origine, qui fait merveille en pareil cas !

Michel voulut s'opposer à tant de sollicitude de la part de son ami, disant qu'il n'était pas une femmelette, qu'il en verrait bien d'autres, et, qu'au surplus, il n'était pas aussi troublé qu'on voulait bien le croire. Impharnès lui imposa silence, et Madeleine, elle-même, se crut permis d'insister :

— Mais si, mais si, mon petit enfant (elle affectionnait cette appellation qui la mettait très à l'aise vis-à-vis du camarade de son mari), vous allez passer une bonne soirée en famille et cela vous fera oublier toutes les tristesses de votre après-midi.

— Je vais vous gêner ! protesta Michel, vous aviez peut-être des projets que ma présence entravera ?

— Pas d'autres projets que de dîner en tête à tête et de rester tranquillement au coin de notre feu, Madeleine jouant du piano, moi l'écoutant béatement en fumant ma vieille pipe. Tu vois, mon cher, que tu ne nous déranges nullement.

— Alors, j'accepte.

Et Michel, ravi au fond, commença une partie de cache-cache avec les deux aînés des Impharnès.

Il aimait la vie familiale que les deux époux avaient su se réserver au sein de ce grand Paris, dans ce vieil hôtel dont les murs épais ouataient les bruits de la cité et cachaient jalousement un bonheur presque sans mélange.

Madeleine quitta l'immense salon aux boiseries blanches dont les dessus de portes étaient peints de copies de Watteau avec des bergères roses et bleues, des bergers galants et des moutons enrubannés. De beaux vieux meubles, solides sous leur forme élégante, recouverts de soieries aux tons effacés, s'éparpillaient au petit bonheur, en un désordre harmonieux, sur le tapis persan de haute

laine. Le piano à queue était placé entre deux larges fenêtres voilées de tulle ; le casier à musique débordait des partitions si souvent feuilletées ; des fleurs s'échappaient de deux vases de Saxe graciles et légers, d'un grès flamand et d'une potiche de vieux Japon. Madeleine avait la passion des fleurs, comme celle de la musique, et faisait elle-même ses bouquets, avec une telle grâce, un tel souci de l'art, qu'ils arrivaient à être de véritables petits chefs-d'œuvre.

La jeune femme entra dans la salle à manger où elle présida le dîner des trois derniers bébés, puis, aidée de la bonne d'enfants, elle monta les coucher et revint bientôt auprès de son mari et de Michel qui regardaient un album de photographies avec les deux aînés. Elle était blonde, grande, bien proportionnée, quoique menacée d'un certain embonpoint ; ses larges prunelles bleu foncé regardaient bien en face et auraient paru presque hardies si elles n'avaient été tempérées par le sourire des lèvres qui, lui, était presque timide. Madeleine était la décision, la fermeté faite femme. Orpheline de bonne heure, obligée par la force des choses à s'occuper elle-même de ses intérêts, avant son mariage avec Impharnès, elle avait conservé de son indépendance première, le goût des situations nettes, l'horreur de l'hypocrisie et de la faiblesse. Elle allait droit au but, ignorante volontaire des barrières et conventions mondaines qu'elle traitait de mensonges. Femme de devoir, dans toute l'acception du mot, elle unissait à des qualités exceptionnelles le charme irrésistible d'une nature d'artiste et l'attrait d'un physique séduisant. En fait de famille, il ne lui restait que des parents éloignés, aussi son mari était-il tout pour elle. Il lui tenait lieu des affections qui lui avaient manqué dans la première partie de son existence. Elle l'admirait autant qu'elle l'aimait, et bien qu'elle se tînt tout à fait à l'écart des études abstraites qui faisaient les délices d'Yves, elle était pour lui une compagne idéale, à l'intelligence vive, au cœur exquis, dont la sérénité lui semblait apaisante comme l'est une matinée de printemps au sortir d'une bataille.

En se mettant à table, Madeleine dit gaiement à Michel :

— Mon petit enfant, c'est à la fortune du pot [illegible] bouillon traditionnel, du bœuf à la sauce tomate

un plat de macaroni au jambon, et du riz à l'impératrice. Par exemple, vous êtes autorisé à reprendre quatre fois de chaque plat !

Elle avait elle-même un solide appétit ; quant au docteur, selon sa propre expression, il dévorait ! Michel, en dégustant les mets, simples sans doute, mais extrêmement soignés, ne put s'empêcher de songer à la Polonaise qui avait failli mourir de faim, et il ressentit quelque remords de n'avoir jamais connu pareil supplice...

Après le dîner, les enfants montèrent se coucher. Impharnès prit sa pipe, s'installa confortablement dans un fauteuil Louis XIV, auprès de la haute cheminée de marbre gris veiné de rose, tandis que Madeleine, se mettant au piano, disait à Michel :

— Qu'allez-vous nous chanter ce soir ?

Il chercha un peu dans le casier à musique qu'*il* bouleversait sans vergogne, et, choisissant enfin la partition de *Sigurd*, indiqua à son accompagnatrice l'air célèbre : « Esprits gardiens de ces lieux vénérés ».

A cette époque le chef-d'œuvre de Reyer passait encore pour être une musique très moderne que les profanes ne comprenaient pas. Michel la goûtait intensément et l'interprétait à ravir. Il avait une voix de ténor, à la fois pure et sonore, toute faite de nuances et d'expression. Madeleine lui disait parfois :

— Mon petit enfant, vous mettez trop d'âme dans ce que vous chantez, vous m'en donnez froid dans le dos, j'ai peur de n'être pas à la hauteur...

Cependant elle excellait dans sa partie sacrifiée d'accompagnatrice et s'appliquait à faire ressortir encore davantage le charme de cette voix si prenante déjà.

Pourquoi ce soir-là, lorsqu'il chanta :

> Hilda, vierge au pâle sourire ?
> Jeune lys, tremblant sous ses fleurs,
> C'est ton doux nom que viendra dire
> Sur ma tombe la nuit en pleurs !

Michel rêvait-il malgré lui à la blanche Polonaise qu'il avait entrevue dans un sommeil voisin de la mort ? Pourquoi involontairement son cœur pensait-il « Meta », tandis que ses lèvres murmuraient « Hilda » ?

Il eût été bien en peine de l'expliquer. Certes, s'il eût approfondi ses impressions, en les analysant un

peu plus, il se fût traité d'insensé. Avait-on idée d'être obsédé sans cesse par une petite étrangère dont il ne soupçonnait pas l'existence quelques heures auparavant! Michel, impatienté, mit sur le compte des émotions de cette soirée dramatique la facilité avec laquelle son esprit se reportait constamment vers Meta Rojarska, puis, s'absorbant dans une œuvre nouvelle d'un auteur en vogue que Madeleine voulait lui faire déchiffrer, il ne voulut plus songer qu'au morceau compliqué, mais réellement beau que la jeune femme lui mettait sous les yeux. A dix heures on servit le thé. L'étudiant, serrant les mains de ses amis, se retirait. Impharnès en le quittant lui dit :

— J'irai demain matin à la pension Pradin, il faut que je recommande à sa distinguée propriétaire l'alimentation de ma rescapée.

— Vous accompagnerai-je ? interrogea Michel.

Les sourcils d'Yves se levèrent en signe d'étonnement :

— Et pourquoi, mon petit? Ta mission est terminée, tu n'as plus rien à faire là-bas et ta présence y paraîtrait plutôt déplacée.

— C'est vrai! je ne possède pas votre science! fit Kermar avec un peu d'emphase.

— Bon! tu ne vas pas te fâcher parce que je te dis la vérité; ma science, comme tu le dis, est peu de chose et ne peut te faire envie.

— Je plaisantais, Yves, reprit Michel qui avait rapidement surmonté un instant de mauvaise humeur. Au revoir, mon cher ami. Et remontant lestement la rue de Rennes, assez mal éclairée en ce dimanche d'hiver, le jeune Kermar, de son pas allègre, regagna son gîte dans la rue Cassette.

Intérieurement il bougonnait quelque peu contre l'ingérence d'Yves dans sa vie privée.

— Suis-je donc un enfant qu'on me dicte ainsi ce qui est correct ou pas ?

Il eût été bien plus vexé s'il avait entendu les confidences que faisait à son sujet Impharnès à sa femme.

Madeleine, repassant les événements de l'après-midi, disait :

— Quelle aventure que celle de tantôt! C'est à ne pas y croire,

— Oui, répondit Yves soucieusement, et il serait préférable de ne pas y attacher autant d'importance devant Michel.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est un être impressionnable à l'excès et qu'il pourrait s'emballer...

— Tu ne veux pas dire qu'il s'est déjà épris de cette jeune Polonaise ?

— Non, mais cela pourrait arriver. Michel est de sa nature très Don Quichotte ; cette étrangère qui tombe du ciel, parée de l'auréole des victimes ou du martyre, a peut-être frappé son imagination, et je vois d'ici le beau tapage que nous ferait la famille Kermar si elle apprenait que, grâce à nous, ces deux enfants ont pu être rapprochés. Il vaudra mieux, Madeleine, qu'ils se rencontrent le moins possible chez nous.

— Sois tranquille, mon ami, je m'arrangerai en conséquence, mais je crois que tu t'exagères l'importance d'un tel événement. Michel n'est occupé que de ses études ; la musique est son seul délassement, son cœur n'a pas encore parlé. Songe donc, il est si jeune ! c'est un enfant ! je suis bien certaine qu'il ne pense pas au mariage.

— Puisses-tu dire vrai ! Moi, j'ai le pressentiment qu'il va nous arriver des désagréments !

— Allons, mon grand, ne sois pas pessimiste. Il faut toujours augurer favorablement de l'avenir !

Et la gaie Madeleine frappa d'une main affectueuse sur la large épaule du docteur.

Il la considéra une minute, plongeant dans les yeux de pervenche son clair regard d'acier, et, un peu ému, lui dit :

— J'aurais aimé souhaiter à mon jeune camarade une femme telle que toi, mais il n'y en a pas d'autre au monde !

— Certes non, reprit-elle en riant, il y en avait une, mais je l'ai tuée !

Et sur cette boutade qui, dans un baiser, les fit rire tous les deux, ils clôturèrent l'entretien.

Michel, en rentrant dans le vestibule de l'hôtel, trouva justement Marianne qui remontait. Il fut enchanté d'avoir un prétexte commode pour s'inquiéter de la santé de sa voisine.

— Eh bien, Marianne, comment va votre malade ?

— Beaucoup mieux, monsieur Michel. Ah ! elle peut se vanter d'avoir eu de la chance !

— C'est aussi mon avis !

— Voulait-elle pas se lever dès ce soir pour reprendre ses cahiers ! Mme Pradin, qui était allée

la voir, lui a dit que le docteur s'y opposait absolument; alors elle a cédé en pleurant un peu, et puis elle s'est résignée. Pauvre demoiselle, elle est faible comme un petit poulet! Guérira-t-elle, monsieur Michel ?

— Bien sûr que oui. Présentez-lui mes hommages. Bonsoir, Marianne.

— Bonsoir, monsieur Michel.

Michel regagna sa chambre. Son sommeil fut hanté d'une vision blanche, aux joues de cire, dont les grands yeux gris l'obsédaient. En vain il la chassa; le doux fantôme revenait toujours.

III

Si éloigné que fût Plumernan d'un centre mondain, on y conservait des mœurs de bonne compagnie et la tradition d'agréables réceptions entre voisins. Cela tenait sans doute à ce que — quelque cent ans auparavant — de riches armateurs qui avaient passablement couru le monde sur leurs navires formaient dans cette bourgade perdue une société assez fermée, triée sur le volet, dont les dîners pantagruéliques restaient célèbres dans les annales du pays.

Plumernan, depuis de longues années, s'endormait dans le désœuvrement et l'apathie. Il n'armait plus de beaux dundees pour la pêche au thon. Ses chantiers inactifs ne servaient que de but de promenade aux enfants, même les torpilleurs en oubliaient le chemin et ne venaient plus guère accoster à ses quais. Pourtant ces mêmes quais avaient jadis servi d'embarcadère à de solides vaisseaux qui partaient pour la campagne d'Islande ou de Terre-Neuve. Grâce au chenal, il y avait toujours un assez fort tirant d'eau; mais petit à petit la vogue s'était portée sur des ports plus importants. Les édiles, se désintéressant totalement de l'avenir de leur commune, n'avaient rien fait pour retenir les armateurs et les constructeurs; les bassins s'étaient envasés, tant et si bien qu'en ce début d'année 1893 le bourg ne comprenait plus comme population que quelques vieilles familles qui y étaient nées, qui y mourraient, et

tout un quartier de marins qui faisaient la petite pêche dans la baie de Quiberon.

L'été, cette population se triplait par l'adjonction de baigneurs venus en majeure partie de Paris, des « yachtmen » qui, sur de légers « raffiots », couraient le golfe. Cette invasion de citadins durait exactement deux mois. Durant juillet et août l'aspect du petit pays changeait du tout au tout. A chaque tournant du chemin on rencontrait un peintre et son chevalet, une élégante en costume voyant, quelquefois même — ô horreur! — une femme à bicyclette, en pantalon de zouave.

Des enfants tapageurs s'ébattaient sur l'étroite plage de sable; des canots blancs sillonnaient la mer bleue; les grands mélèzes abritaient des artistes peintres en tenue excentrique, et des gens célèbres se logeaient dans des maisons de pêcheurs. On appelait ces gens « des étrangers », et cette phrase prononcée dédaigneusement, avec un air de vague rancune, par les indigènes, établissait une démarcation entre eux et la population flottante. Les vieilles familles de Plumernan se seraient bien gardées de frayer avec ces inconnus qui les effarouchaient sur tant de points. On les fuyait comme la peste! Les jeunes filles, dès l'adolescence, étaient mises en garde contre le genre déplorable des baigneurs; les jeunes gens eussent été déshonorés s'ils avaient fréquenté l'un de ces bannis! Tout Plumernan vivait et s'enrichissait de ces étrangers; il les hébergeait moyennant finances, mais ne leur accordait pas droit de cité, et lorsque l'équinoxe d'automne chassait ces frivoles oiseaux, le bourg retombait dans sa morne somnolence.

Mme Kermar avait fortement scandalisé l'opinion publique en ouvrant les portes de sa vieille maison à quelques baigneurs que le docteur soignait. Mais elle était assez adroite pour ménager à la fois et cette source de profits pécuniaires et la réputation de son salon. Elle eut des réceptions d'étrangers auxquelles elle ne convia point ses concitoyens, et ceux-ci ne purent se croire lésés puisqu'elle leur prodigua amabilité sur amabilité, et leur fit l'honneur de les admettre à sa table. Placée entre deux feux, elle sut diriger sa barque si savamment que, tenant pour ainsi dire la première place dans ce petit monde vieillot, suranné, à l'esprit étroit, aux idées de l'autre siècle, elle se concilia en même temps

les sympathies de Parisiens ultra-modernes qui apportaient à la clientèle du docteur un sérieux appoint.

En son for intérieur Mme Kermar (née de Montelles) avouait qu'elle eût préféré la vie factice, trépidante, de la grande ville, mais elle se rendait bien compte que là elle n'eût peut-être joui que d'une place de second ordre tandis que dans ce petit trou pas cher elle était la reine incontestée de sujets qui l'admiraient aveuglément.

Deux mois d'une existence moins austère lui donnaient la force de supporter sa réclusion involontaire des dix autres mois. Elle se dédommageait de la monotonie de ces hivers à la campagne en recevant le plus possible. Son « jour » était couru par toutes les dames de Plumernan qui, chaque mardi, se pendaient à sa sonnette. Il y avait deux ou trois femmes d'anciens armateurs, celles du receveur d'enregistrement, du percepteur. Deux vieux officiers de marine en retraite, qui avaient été des camarades du commandant de Montelles, venaient vers cinq heures faire un doigt de cour à la belle maîtresse de céans. Mme Kermar offrait le thé et des petits gâteaux! Cette innovation, que l'on jugeait tout bas un peu osée, amenait un surcroît de visiteurs, et c'était l'une des joies de l'orgueilleuse mère de Michel que de pouvoir dire le soir à la dernière venue de ses bonnes amies :

— Ouf!... ma chère, je n'en puis plus! Songez donc! encore quatorze personnes aujourd'hui! Que c'est donc fatigant!

Et Mme Kermar renfonçait douillettement ses belles épaules dans le dossier de son fauteuil, levait ses bras blancs en un geste de lassitude qui était tout un poème! Et la « bonne amie » aussi admirative que secrètement jalouse murmurait une phrase de circonstance.

Ce jour-là donc, bien qu'il ne fût encore que deux heures, la femme du docteur était déjà sous les armes, assise dans le fauteuil de parade de son grand salon, à droite de la cheminée, place immuable qu'elle n'eût pas cédée pour un empire. Un splendide feu de bois brillait dans le foyer, entre les hauts landiers de fer forgé à boules de cuivre. L'ameublement de style Louis-Philippe était en acajou et velours cerise, le tapis de moquette rouge et bleue à dessins persans. Un guéridon de laque

supportait un cabinet chinois incrusté de nacre; quelques belles soieries rapportées du Japon par le docteur étaient pendues au mur, sans que la fantaisie fût autorisée à les déplacer jamais! Deux affreuses peintures se faisaient pendant sur le panneau du milieu, et avaient pour vis-à-vis quatre nobles ancêtres de Mme Kermar : un séduisant capitaine de Royal-Bourgogne, un marquis Louis XV, une jolie dame en costume à paniers et perruque poudrée qui buvait du café, tenant une tasse entre ses doigts en aile de pigeon, et une Merveilleuse en robe de lin, très décolletée, les bras nus, les cheveux frisés tombant très bas sur le front et retenus par un cercle d'or.

Mme Kermar éprouvait une satisfaction sans cesse renouvelée à expliquer à qui voulait l'entendre les titres honorifiques de ces brillants personnages dont elle était si fière de descendre et je crois qu'elle eût préféré mourir plutôt que de se séparer de ces portraits. On se plaisait à lui trouver une ressemblance frappante avec la jolie dame à paniers. Il est de fait que son visage régulier s'en rapprochait réellement. Elle avait les mêmes yeux sombres, la même bouche dédaigneuse, mais sous la poudre des cheveux les traits de l'une paraissaient infiniment doux, tandis que ceux de Clémence Kermar étaient rien moins que tendres. Sa robe de lainage rouge foncé, garnie de jais noir, faisait valoir sa taille majestueuse, encore fine; elle portait — luxe suprême pour Plumernan — de souples petits souliers vernis, et ses belles mains s'abritaient dans de longs gants de chevreau!

Une chaleur pénétrante régnait au centre de la vaste pièce : le vent du large était intercepté par les lourds rideaux de reps cerise; des bourrelets aux fenêtres et aux portes retenaient la tiédeur du foyer. Au dehors la bise aigre soufflait; un pale soleil se montrait, égayant le paysage hivernal. Sur la lande les ajoncs et les genêts commençaient à refleurir. Les grands pins ondulaient leurs têtes au rythme des vagues qui montaient à l'assaut des quais. C'était sur ces quais que se trouvait située la maison des Kermar : un solide logis, bâti en granit bleu, qui, depuis deux cents ans, abritait des générations de médecins. Derrière, un vaste jardin s'étendait jusqu dans la campagne immédiate, un jardin avec des arbustes variés, des rhododendrons, des camélias, des mimo-

sas, des yuccas, toute une flore de Provence que le voyageur étonné découvre dans cette partie de la Bretagne, et des rosiers, la passion du docteur! des jasmins, des pervenches!

Les voisins des Kermar, à droite et à gauche, étaient des descendants de constructeurs réputés. Leur fortune solidement étayée leur aurait permis de vivre somptueusement, même dans une grande ville; au lieu de cela, ils préféraient végéter, presque misérablement, en se privant de tout, mais accumulant un trésor qui allait grossissant de jour en jour. Les Marteny surtout étaient considérés comme colossalement riches. Une seule fille, Adrienne, portait sur sa tête le fardeau d'un héritage dont les envieux s'appliquaient à supputer le chiffre.

Elle venait de sortir du Sacré-Cœur de Quimper où elle avait été élevée, et tout à coup Mme Kermar, qui ne professait guère de sympathie à l'égard de ces jeunes échappées de monastère, s'était prise d'un engouement inexplicable pour cette petite voisine. Ses enfants l'avaient eue de tout temps pour compagne de jeux; leur vivacité s'accommodait mal de la torpeur de leur amie qui avait reçu d'eux maints horions et quolibets. « La marmotte », comme ils l'appelaient, endurait tout sans protester jamais, puis son long stage au couvent la sépara des Kermar. Lorsqu'elle les revit aux vacances, ils ne parurent pas disposés à reprendre l'intimité de jadis. Eux si vivants, si exubérants, ne comprenaient point une telle placidité d'humeur, touchant à l'inertie; ils la virent sans empressement comme sans impolitesse, et n'eurent avec elle que des relations de bon voisinage, sans plus.

Mme Kermar songeait justement, non sans complaisance, à sa jeune voisine, lorsque celle-ci, accompagnée de sa mère, fit son entrée dans le salon.

Mme Marteny était quelconque, plutôt insignifiante, raide, compassée, l'air peu gracieux. Sa fille avait une mine effarouchée, qui seyait mal à sa silhouette de jeune pachyderme. La mode de cette année-là n'avantageait pas sa taille carrée que la jaquette de drap cuir aux manches démesurément larges dessinait sans l'amincir.

Adrienne avait le teint trop coloré, les yeux trop petits, le nez trop épaté, les lèvres trop fortes, le front trop bombé, les cheveux rares; les mots « trop » ou « pas assez » donnaient la mesure exacte de sa

personne. Elle possédait, par surcroît, des mains énormes perpétuellement gonflées d'engelures et des pieds gigantesques qu'elle ne parvenait pas à renfermer dans d'étroites chaussures.

Au demeurant bonne pâte, sous des dehors peu séduisants, mais si convaincue de son infériorité physique que cela paralysait tous ses mouvements et lui donnait des allures empruntées et gauches.

Elle avait une certaine manière de répondre à tout moment « C'est sûr » qui ne la compromettait pas et achevait de compléter son petit air naïf et bébête.

Les gens qui ne la connaissaient pas disaient d'elle : « Mais elle est complètement idiote! »

Les mauvaises langues ajoutaient : « Heureusement qu'elle a le sac! »

Et la pauvre Adrienne, qui eût aimé rester tranquillement chez elle, se voyait ranger dans la catégorie des épouvantails à marier. Car c'était la marotte de Mme Marteny, la rage pourrait-on dire! Bien que sa fille n'eût que dix-huit ans, la bonne dame rêvait déjà de l'établir, et pour ce, n'avait rien trouvé de mieux que de se confier à Mme Kermar, dont les hautes relations lui faisaient augurer d'un magistral appui.

Lorsque, au cours de l'un de ces entretiens, elle formula le chiffre opulent de sa dot, la femme du docteur réprima un petit frisson d'émoi. « Oh! oh! se dit-elle, je ne croyais pas mes voisins si riches! » Puis elle baissa les yeux comme si elle voulait empêcher sa pensée de filtrer au travers de leur mirgir.

De ce jour data une recrudescence d'amabilité pour les Marteny. Mère et fille furent invitées à toutes les réceptions de Mme Kermar qui se garda bien de laisser deviner quel plan avait germé dans son cerveau et attira chez elle la jeune fille sous le prétexte fallacieux de l'initier à divers travaux de broderie ou à des recettes ménagères.

Devant cet accueil flatteur, la pauvre disgraciée en arrivait presque à oublier sa laideur. Elle aimait particulièrement les heures qu'elle passait dans cet intérieur confortable et bien que l'indifférence bruyante des enfants du docteur à son égard l'affligeât, elle se retranchait auprès de Mme Kermar comme en un abri sûr et discret. Là, en effet, on n'avait jamais l'air de s'apercevoir qu'elle fût moins

jolie que d'autres : on s'ingéniait à la mettre en valeur, et c'était certainement chez le docteur qu'Adrienne paraissait le plus à son avantage.

Aussi, petit à petit, tandis que Mme Kermar parlait complaisamment de son fils Michel, énonçait comme par hasard dans la conversation les mille et une qualités de ce cadet incomparable, une idée se fit jour dans le cerveau, puis dans le cœur de la jeune fille. Michel lui parut semblable aux héros des romans qu'elle lisait. Elle lisait beaucoup. Tout un tas de petits livres roses et bleus, écrits à l'eau sucrée, s'empilait dans sa bibliothèque de jeune échappée du pensionnat. Elle y découvrit fatalement des analogies de situation : une héritière dont l'ami d'enfance s'éprend, beau, séduisant, intelligent ! Michel n'était-il pas tout cela ? Elle savait qu'il ne possédait pas une grosse fortune. Raison de plus pour aller à lui ! Elle se disait bien : « Je suis laide !... » Mais quelle est la femme qui, même se sachant disgraciée par la nature, se croit obligée de renoncer aux joies de l'amour et du mariage ?... Et une femme qui s'avoue laide est-elle toujours sincère avec elle-même ?... Puis Adrienne, qui avait de fortes raisons de douter de ses charmes et haïssait l'inconnu, jugeait qu'en entrant dans la famille Kermar elle n'aurait pas à subir le supplice d'une exhibition devant des étrangers. « Depuis mon enfance ils me voient sans cesse, pensait-elle, je ne leur paraîtrai donc pas extraordinaire puisqu'ils sont habitués à moi ! »

A d'autres moments, le doute s'emparait de son esprit, mais, comme le soleil renaît après la tempête, Adrienne se laissait rassurer par des idées plus riantes. « Mme Kermar ne m'attirerait point ainsi chez elle si elle n'éprouvait pour moi qu'une banale amitié, se disait-elle. Son souci de me préparer à la direction d'un intérieur, à la tenue du ménage, sont un indice qu'elle me considère comme sa future belle-fille. D'ailleurs, elle me parle toujours de Michel : les allusions qu'elle fait à son établissement sont à peine voilées, c'est donc qu'elle a des vues sur moi ?... »

Peu à peu ce désir secret s'affirmait avec plus d'autorité, le soupçon devenait certitude. Adrienne se rendait bien compte que Mme Kermar ne souhaitait rien tant que de l'unir à son fils. Quant à ce que pouvait penser ce fils... elle n'en savait rien.

Peut-être même ressentait-elle quelque crainte à cet égard et c'était là le point noir de sa jeune vie. Aussi, lorsqu'elle venait en visite chez la femme du docteur, tentait-elle de se persuader que ses doutes ne tenaient pas debout, que ce foyer hospitalier serait le sien, qu'elle y serait heureuse avec Michel et par Michel !...

Elle l'avait vu fréquemment aux dernières vacances. A vrai dire il ne parut pas faire attention à elle. Il était poli, aimable sans empressement, plus occupé de pêche, de bicyclette et de tennis que de faire la cour aux jeunes filles. On avait pourtant, devant lui, battu le rappel autour de tous les talents de la petite voisine. Cela n'avait pas paru l'émouvoir beaucoup, et Adrienne conservait de lui le souvenir d'un garçon merveilleusement équilibré au physique comme au moral, mais un peu froid et brusque, peu disposé à se laisser influencer en vue de combinaisons matrimoniales.

Elle ne l'en aima pas moins, sans doute par esprit de contradiction. Son bonheur était d'entendre parler de Michel. Rien de ce qu'on racontait de lui ne la trouvait indifférente. Ce jour-là sa figure s'illumina lorsque Mme Kermar, lui ayant souhaité la bienvenue, dit incidemment :

— J'ai eu ce matin d'excellentes nouvelles de mon second fils. Il nous viendra à Pâques pour quinze jours, puisqu'il n'a pu rien nous donner de son congé du jour de l'an, à cause de cette vilaine grippe qu'il avait attrapée.

Ceci était exact. A la fin de décembre, Michel tombait malade. Le docteur Impharnès le soigna scrupuleusement et M. Kermar vint aussi au chevet de son fils. Le jeune homme s'était vite rétabli, mais sa courte maladie avait coïncidé avec l'époque des vacances du premier janvier et ses études étaient trop sérieuses pour qu'il les interrompit ensuite sans motif plausible.

Adrienne ne l'avait donc pas vu à Plumernan depuis le dernier mois d'octobre, et en se réjouissant d'un retour qui lui paraissait proche, ne se doutait point qu'un abîme se creusait entre leurs destinées, et que l'homme qu'elle aimait, moins que jamais penserait à elle désormais.

La petite voisine n'avait pas songé que ce roman qu'elle ébauchait avec tant de soins, une autre en tirait les feuillets, une autre le vivrait...

IV

Meta Rojarska vint à la fenêtre qu'elle ouvrit largement, et, s'accoudant au balcon de fer forgé, contempla rêveusement l'étroit jardinet d'où montaient les senteurs chaudes d'un précoce printemps. Il n'y avait pas qu'en la nature que s'opérât ce doux renouveau. L'âme fermée de la Polonaise s'épanouissait avec une intensité qu'elle n'eût jamais soupçonnée : depuis quelques semaines elle se sentait transformée. Cette cérébrale, qui n'avait vécu que par l'esprit, voyait s'ouvrir et palpiter un cœur présumé indomptable que l'amour venait de conquérir.

Etait-il possible que deux mois seulement se fussent écoulés depuis que Meta avait rencontré Michel Kermar. Lorsqu'il lui était apparu, le froid régnait lugubrement, et son cœur à elle aussi demeurait de glace... Puis elle l'avait revu : une fois, deux fois, chaque jour enfin, car ces rencontres se multipliaient comme par hasard, alors que Michel se plaisait à les provoquer, et l'éternelle histoire recommençait pour ces deux êtres si différents l'un de l'autre.

Meta était le dernier enfant d'une Russe d'assez haute lignée, déclassée par un mariage avec un Polonais de basse extraction, un violoniste, dont l'archet troubla la romanesque Varvara Dychloff au point de la faire renier sa morgue nobiliaire, sa hautaine et aristocratique famille pour suivre cet artiste de hasard dans sa mauvaise fortune. De cette union si piteusement équilibrée naquirent trois fils et deux filles. La famille Rojarski vivait tant bien que mal, plus mal que bien, dans les villes où le caprice du père les entraînait, tantôt en Autriche, tantôt en Italie, plus tard en Allemagne. Et puis un beau jour Stanislas Rojarski se lassa de traîner derrière lui ce boulet qui, prétendait-il, entravait sa carrière artistique et, abandonnant femme et enfants, partit pour l'Amérique. Il ne devait jamais en revenir. Varvara se trouvait à Vienne lorsque son mari la quitta : elle

y resta, et tenta d'élever sa bande avec les maigres revenus d'un bien inaliénable (le seul dont sa famille n'eût pu la déshériter, car elle avait encouru la malédiction paternelle), et le produit de quelques leçons de piano qu'elle donna çà et là. Puis les ailes de ses poussins grandirent; le nid fut disloqué, les fils partirent les premiers: l'un en Espagne, l'autre au Chili, le troisième pour l'Abyssinie. L'aînée des filles épousa un cabotin quelconque. Quant à Meta, profondément dégoûtée du milieu bohème et rasta dans lequel elle vivait, elle résolut d'avoir une position sérieuse, assurée.

Elle était remarquablement intelligente. Une élève de sa mère lui fit suivre les cours d'une école qui équivalait à peu près à nos écoles d'enseignement secondaire. Là, Meta se trouva en rapports avec des jeunes filles qui se destinaient au professorat. Certaines d'entre elles avaient déjà vécu à l'étranger, en France et en Angleterre, surtout. La petite Polonaise fut prise soudain du désir de se perfectionner dans une langue autre que la sienne. Philologue comme tous ceux de sa race, elle parlait déjà couramment l'allemand et l'italien; elle formait donc le projet de concourir pour une bourse de voyage, lorsque sa mère mourut presque subitement. Mais auparavant, Varvara avait voulu mettre ordre à ses affaires. Elle fit à la seule fille qui fût restée près d'elle une donation du capital qu'elle conservait encore malgré les brèches que son trop volage mari y avait faites.

Meta à dix-huit ans était donc libre. Elle aimait tendrement sa mère et cette mort inattendue lui causa un chagrin fou, mais elle avait le cœur farouche et fier; la pitié des gens lui fit horreur et, malgré les conseils que lui prodiguait l'élève de sa mère, elle se décida à partir à Paris afin d'y poursuivre ses études. Arrivée là, avec un bagage de sciences diverses dont elle avait bourré son cerveau sans les approfondir suffisamment, la jeune Polonaise se trouva toute désorientée. Munie de recommandations pour différents professeurs, elle commença de suivre des cours, mais elle ne se sentait réellement aucune aptitude spéciale, lorsqu'une compagne de la pension de famille où elle était descendue et qui faisait sa troisième année de médecine, parvint à lui persuader que sa vocation était semblable à la sienne et la mena à son hôpital. Ce fut une révélation. Prise d'un enthousiasme subit, Meta déclara qu'elle allait pré-

parer son doctorat. Son amie était une femme ardente, un peu illuminée. Ravie de rencontrer en Meta une néophyte capable de la comprendre et de la suivre, elle applanit pour elle les premières difficultés. Durant quelques mois, la jeune étudiante se crut au paradis. Alice Vernier, qui habitait la chambre contiguë à la sienne, la faisait travailler tous les soirs, meublait son intelligence de cette science médicale si aride, mais si passionnante, qu'elle possédait à fond et qui ne la décevait jamais. Et puis cette belle existence eut une fin imprévue. Rappelée précipitamment auprès d'un père incurable qui pouvait vivre longtemps encore, la jeune femme dut quitter sa petite amie de rencontre qui, à ce moment-là, croyait encore que la vie est douce et facile alors qu'elle devait, pauvre enfant, se blesser à toutes les aspérités du chemin et saigner cruellement en se déchirant aux épines rencontrées sur sa route!

Le petit pécule âprement conservé par Varvara fondait dans ce gouffre qu'est Paris, même pour une étudiante sage et raisonnable. Un jour, Meta n'eut plus un sou. Elle s'en effraya d'abord, puis s'entêta dans cette course au succès qu'elle avait entreprise, et donna des leçons afin de poursuivre ses études et gagner son pain. Le résultat ne répondit point à ses efforts. Degré par degré, la jeune fille descendit tous les échelons de ce qu'elle pouvait encore, au début, considérer comme la fortune! et pourtant, Dieu sait si c'était peu de chose! Enfin, elle souffrit du froid, de la faim, de la misère, jusqu'au jour où cette misère ayant enfin raison de sa frêle personne, elle succomba, croyant ne s'en pas relever!...

On sait le reste!

Madeleine Impharnès, qu'une telle vertu doublée d'une telle malchance intéressait, joua en cette circonstance le rôle d'une bonne fée. Charitablement, elle vint en aide à la petite Polonaise, s'ingénia à lui procurer des leçons qui lui permissent de vivre, en prit elle-même ainsi que ses enfants, ce qui la fit veiller de plus près sur Meta qu'elle désirait attirer chez elle afin de lui redonner l'illusion d'un foyer, les joies d'un « home » qu'elle ne connaissait plus.

Dès lors, l'étudiante goûta des jours meilleurs, le pain quotidien assuré, les vêtements chauds, le gîte qui n'était plus le galetas du sixième, mais une une chambre coquette au troisième étage de la pension Pradin. Malgré que Madeleine lui eût pro-

posé de rester tout à fait chez elle, la jeune fille avait préféré demeurer rue Cassette. Pourquoi ? Elle aurait été très en peine de le dire, alors que quelques semaines auparavant pareille proposition l'eût comblée de satisfaction, mais elle aimait farouchement son indépendance, sa liberté, et sa nature fermée, concentrée, ne lui laissait pas la latitude de remercier la charmante Madeleine avec l'effusion qu'aurait méritée le dévouement de ce cœur d'élite.

Pourtant elle ressentait intensément l'attrait de la lumineuse bonté de la jeune femme et lui voua, dès les premiers jours, un attachement qui ne devait pas s'éteindre.

Elle avait peu d'amies, car elle ne se liait pas facilement. Alice Verdier n'eut dans son cœur qu'une remplaçante : Jane Hotkins, une Anglo-Française, avocate de talent. Madeleine Impharnès, qui arrivait bonne troisième — quant à l'ancienneté — lui était déjà plus chère que les deux autres, et soudain Meta, qui rêvassait à son balcon, eut conscience qu'elle était un peu ingrate envers Jane. Immédiatement, elle décida d'aller voir son amie.

Chez elle, l'exécution suivait rapidement le projet. Elle s'habilla d'une robe de serge marine très simple, mais élégante; un petit chapeau de velours, avec une aile de geai, coiffait crânement ses beaux cheveux. Son visage, qui avait repris plus de rondeur depuis qu'elle mangeait à sa faim, faisait paraître les traits moins accusés, et ses grands yeux rayonnaient d'intelligence et de pensée.

Elle descendit lestement les trois étages. Sous le porche de l'hôtel elle croisa Michel Kermar qui rentrait. Aussitôt elle rougit, ce dont elle se rendit très bien compte avec un secret mécontentement. Le jeune homme s'était découvert et, s'inclinant profondément, s'informa des nouvelles de sa rescapée du précédent hiver. Durant un moment ils restèrent ainsi, semblant prodiguer l'un et l'autre des phrases banales qui, dans le plus profond de leur cœur, pouvaient signifier bien des choses éloquentes. Ils se séparèrent. Une pression de mains, un simple « au revoir », ce fut tout, mais ce tout contenait l'aveu de leur grandissant amour.

Sans plus rien voir ni entendre, Meta arpentait à pas accélérés l'asphalte du trottoir. Elle traversa le Luxembourg. L'odeur de la terre chaude et des premières fleurs lui montait à la tête comme une

griserie. Il lui venait une étrange sensation de bonheur, de douceur de vivre qu'elle n'avait jamais connue encore : la joie d'être jeune, ardente, vibrante, d'oublier le passé, de croire dans le présent, d'espérer en l'avenir ! On a beau se dire qu'on ne possède point d'illusions, se garder jalousement contre tout sentiment dominateur ou envahissant, il vient un moment dans l'existence où le cœur s'ouvre s'il n'a pas vécu, renaît s'il a dépéri, comme dans la nature s'épanouissent les premières fleurs du printemps et resplendissent celles que fit mourir le triste hiver.

Jane Hotkins habitait rue de Vaugirard un minuscule appartement au quatrième étage. Pas d'ascenseur. Meta grimpa allégrement l'escalier raide. Son coup de sonnette énergique attira Jane qui vint elle-même lui ouvrir.

C'était une jeune femme d'une trentaine d'années. Avec un peu d'artifices elle eût pu paraître assez jolie, mais toute sa personne trahissait un absolu dédain de la mode et de la toilette. Elle était grande, très mince, et portait sans grâce une robe noire de forme tailleur. Ses cheveux bruns étaient rassemblés à la diable, mais son sourire possédait un charme indéniable.

Elle fit passer son amie dans un petit bureau à peu près en ordre — son cabinet de consultation — puis traversa avec elle une étroite salle à manger, correcte elle aussi, disant simplement :

— Je vous emmène dans ma chambre, nous y serons plus tranquilles pour bavarder !

Meta connaissait de longue date cette chambre.

« Mon royaume » annonçait pompeusement Jane en riant. « Vrai capharnaüm » eût été plus exact !

L'avocate, tenant toujours les mains de la Polonaise dans les siennes, l'invita à s'asseoir. Les quelques sièges épars étaient déjà couverts d'objets hétéroclites, les deux femmes prirent place sur la couchette de Jane ; un lit pliant dont les ressorts gémirent sous leur poids, léger cependant.

Et tandis que Jane interrogeait amicalement Meta, s'inquiétait avec douceur de son absence, la jeune fille regardait autour d'elle non sans curiosité. Jamais les habitudes bohèmes de miss Hotkins ne l'avaient frappée à ce point. Était-ce donc que depuis qu'elle voyait fréquemment Madeleine Impharnès, et les logis confortables ou luxueux de ses élèves,

elle était arrivée, presque inconsciemment, à prendre une tout autre idée de l'existence ? Était-il si lointain déjà ce temps de misère où elle n'avait même plus un morceau de vache enragée à se mettre sous la dent, où sans linge, sans chaussures, elle grelottait dans sa froide mansarde ? Cependant, au sein de ce dénuement absolu, elle avait encore vécu par l'esprit et la pensée des jours de félicité ! C'étaient les heures laborieuses où l'âme, n'étant plus asservie par le corps, s'envolait vers des sphères inaccessibles aux profanes, les heures que la science, son idole, faisait passer plus vite et plus belles... Mais tout a un terme ici-bas ! L'être fragile de Meta s'était révolté à force d'être foulé aux pieds, et maintenant il renaissait victorieusement, presque insolent, avec des désirs nouveaux de jouissance, de bien-être, des appétits inconnus jusqu'alors.

Meta, vaguement choquée du désordre et de l'incurie de Jane, pensa, avec un secret mépris d'elle-même : « Je deviens bourgeoise et pot-au-feu ! »

Mais, aussi aimante qu'elle fût envers son amie, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer avec une netteté qui l'agaçait, des détails qu'elle n'eût jamais songé à approfondir auparavant.

Jane balançait au bout de son pied un escarpin verni dont la semelle eût pu servir d'écumoire, ce qui permettait d'entrevoir indiscrètement un bas copieusement troué, lui aussi. Sa robe avait des taches et des accrocs, son col blanc manquait de fraîcheur. Un vieux chat pelé s'étalait sur son plus beau manteau, resté sur une chaise depuis le dimanche précédent. Lorsqu'elle se leva pour faire le thé, elle fourgonna dans un petit placard à vaisselle qu'elle mit sens dessus dessous, ne parvint pas à retrouver ses petites cuillères qui gisaient sans doute sur un coin de l'évier de la cuisine, et invita Meta en riant à faire comme elle pour remuer son thé, c'est-à-dire à agiter dans la tasse le crayon qu'elle venait de prendre sur sa table de travail. Tout ce remue-ménage qui amusait Meta autrefois lui parut saugrenu et puéril. Osait-elle s'avouer que depuis des jours et des jours l'image d'un foyer stable, harmonieux, paisible, hantait ses rêves, et qu'elle s'y voyait heureuse femme auprès d'un homme, un homme qui serait Michel ! Tout ce que son cerveau de jeune savante avait pu concevoir comme bonheur lui paraissait maintenant étrangement vain et vide. La

science! les livres! la vie de bohème! quelles phrases creuses que tout cela quand on pouvait espérer être une femme, une femme aimée tout simplement!...

Elle était déjà si changée, physiquement et moralement, que l'avocate, avec sa perspicacité accoutumée, ne tarda pas à s'apercevoir de sa transformation. Toutefois, très discrète par nature et par profession, elle ne l'interrogea pas, mais le cœur fermé de Meta ne demandait qu'à parler, autre symptôme de sa métamorphose, elle jadis si peu expansive!

Depuis quelques minutes elle demeurait silencieuse, fixant sans les voir les fleurs multicolores qui parsemaient la moquette usée de la descente de lit sur laquelle ses pieds reposaient. Soudain elle se décida, et brusquement, à voix basse commença:

— Jane, il faut que je vous dise quelque chose...

Et comme elle s'arrêtait, hésitante, Mlle Hotkins reprit en souriant:

— C'est donc si difficile à avouer?...

Meta releva la tête d'un mouvement vif et hautain à la fois:

— Ne vous méprenez pas, Jane, je n'ai rien de mal à me faire pardonner. Peut-être devrais-je ne rien vous dire, mais vous êtes une si bonne amie que vous saurez me comprendre et, sans doute, me conseiller...

Puis, tout d'une traite, l'étudiante commença le récit de sa vie laborieuse et misérable, des souffrances qu'elle avait endurées, l'intervention de Michel Kermar, celle des Impharnès, l'amélioration sensible de sa situation actuelle, et enfin ce grand amour qui la transfigurait toute. En parlant, sa froide physionomie s'animait, ses yeux très beaux s'éclairaient d'une sombre flamme; elle était si jolie que Jane la considérait, non sans mélancolie! Après son vibrant discours, Meta attendait un mot... un encouragement qui ne vint pas.. Avec une certaine impatience elle demanda:

— Eh bien, Jane, vous ne me dites rien!

Et il lui parut tout à coup que ce silence de son amie tombait comme une averse glacée sur le beau feu brillant de son jeune amour.

Jane serra plus fort la petite main qui s'abritait dans la sienne:

— C'est, ma chérie, qu'il m'est bien difficile de

vous conseiller, maintenant. Certes, tant que nous avons suivi la même voie studieuse et solitaire, je pouvais vous guider, vous soutenir malgré que vous m'ayez caché à certaines heures votre détresse. Ceci est impardonnable, car j'eusse pu vous venir en aide si je n'avais ignoré l'étendue de votre dénuement. Mais à présent nous nous séparons devant des routes différentes. Non pas que je vous blâme ! Vous êtes jeune, pleine de vie, de besoin d'aimer, et toute prête à fonder un foyer. Moi, voyez-vous, je n'en ai pas eu le temps, et il est trop tard désormais ; dans mon existence il ne reste plus de place pour l'amour, pour le mariage, et ce que je pourrais vous dire ne concorderait plus avec vos sentiments actuels. Je suis plus âgée que vous, j'ai davantage d'expérience, et j'entrevois pour votre avenir des complications auxquelles vous n'avez certainement pas songé... J'hésite à défloter votre rêve. Vous allez me prendre pour un oiseau de mauvais augure... il serait plus sage de me taire...

— Non, Jane, interrompit Meta d'une voix ferme, j'exige que vous me fassiez part de vos craintes.

— Eh bien, ma petite amie, je redoute pour vous beaucoup de choses. D'abord cette similitude de carrière entre ce jeune homme et vous ! Si vous l'épousez — comme vous croyez être en droit de l'espérer — ne pensez-vous pas que la vie de famille pourra être impossible si, du matin au soir, vous êtes séparés, chacun de vous vaquant à l'exercice de sa profession ?...

— Ce n'est pas un obstacle. Je connais des ménages où le mari et la femme exercent des professions différentes l'une de l'autre, c'est vrai, mais se retrouvent chaque fois avec un plaisir nouveau.

— Oui, mais vous avez dit « différentes ». La rivalité de situation ne les touche donc pas ?

— Rivalité ! Jane, quel affreux mot lorsqu'il s'agit de deux époux communiant, au contraire, en une même science, avec les mêmes labeurs, les mêmes devoirs, les mêmes joies.

— Ça, ma petite, ce sont de grandes phrases très belles sans doute, mais peu faciles à mettre en pratique. Je ne retire pas cette expression qui a paru vous choquer. Voyez-vous, Meta, l'homme, si sensible qu'il soit au charme et à l'intelligence de sa compagne, admet difficilement qu'elle lui soit supérieure, ou tout simplement égale ! Et si, dans un

ménage de médecins, la femme, grâce à un engouement, une mode, ou plus de chance, parvient à occuper professionnellement la première place, l'homme ne verra plus en elle l'épouse, mais la concurrente. Son orgueil en souffrira violemment. Il ne dira peut-être rien d'abord, mais à la longue cette blessure d'amour-propre s'exacerbant, il fera retomber sur sa femme le poids de sa contrariété. Et, ma pauvre amie, il y a dans le mariage assez de sujets de discorde sans accepter celui-là aveuglément et par avance!

— En effet, ma chère Jane, nous n'envisageons plus la vie de la même façon. J'ai peut-être des illusions sur ce point, laissez-les-moi! Pour moi, j'estime qu'avoir suivi les mêmes études, participé aux mêmes découvertes, et s'enthousiasmer des mêmes idées, est un gage certain de bonheur.

— Admettons que vous ayez raison et n'en parlons plus. Il me reste à évoquer cette très grande différence de nationalité, de milieu, de religion, qui vous séparent. Espérez-vous qu'une union établie sur des bases aussi peu stables pourra être assez solide pour résister au temps, à l'habitude et aux mille et une déceptions qui en découlent?...

Le visage de Meta avait repris sa froideur première.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle, d'un ton incisif. Ne suis-je pas en tout l'égale de Michel Kermar? Pourquoi rougirait-il de moi? Ma nationalité vaut la sienne, mes croyances sont de celles qu'il respecte, nous évoluons dans une même sphère de science et d'études; sa famille, si bien posée soi-telle, ne peut entrer en comparaison avec cette lignée dont ma mère était issue... et puis, Jane, insinua la jeune fille d'un ton plus doux, en admettant qu'il y eût un abîme entre nos deux destinées, l'amour n'est-il pas assez puissant pour le combler?...

Jane regarda longuement Meta et pensa.

« Pauvre petite aveugle volontaire, que son beau rêve illumine et qui ne perçoit point les ombres du tableau! »

Son œil perspicace, à elle, découvrait tous les côtés sévères du riant mirage : les tiraillements de deux êtres épris certes du même idéal, mais que la prosaïque lutte pour la vie bousculerait, amoindrirait, en en faisant deux concurrents avides de gain ou ambitieux de gloire! Ils seraient « le docteur » et « la doctoresse » au lieu d'être tout bonnement mari

et femme. Jane connaissait trop bien le cœur humain pour ne point concevoir ce que les idées de Meta rencontreraient de contradictions, et elle avait pénétré assez souvent dans les milieux de la haute et moyenne bourgeoisie pour se rendre compte que l'ascendance maternelle de la jeune fille pèserait bien peu dans la balance chez les Kermar et que, au contraire, on ne se résignerait jamais à accepter son hérédité paternelle, celle du tzigane dévoyé et bohème qui avait renié sa femme et ses enfants.

Jane n'avait plus rien à dire. Elle se contenta de soupirer. Alors Meta, se levant et serrant cordialement la main de son amie, dit :

— Au revoir, Jane.

— Au revoir, ma petite Meta, ne restez plus aussi longtemps sans venir chez moi : je m'intéresse a tout ce qui vous touche, vous le savez, n'est-ce pas, ma chérie ?

— J'en suie persuadée, Jane. C'est pour cela que je vous tiendrai au courant de mes projets d'avenir. Mais je voudrais vous annoncer bientôt une bonne nouvelle ! Faites des vœux pour que Michel et moi aplanissions tous les obstacles. Je l'aime tant ! Oh Jane ! je ne croyais pas l'aimer avec une telle intensité ! maintenant je sens qu'il est toute ma vie, j'ai presque peur de ce que je découvre en moi d'affection pour lui !

— Enfant ! dit seulement l'avocate, et elle ferma doucement la porte derrière la jeune Polonaise qui descendit d'un pas léger.

Rentrée dans sa chambre, Jane murmura :

— Elle souffrira ! Cette nature ardente ne se donne pas à moitié ; elle a rêvé d'un paradis !... Dieu veuille que ce ne soit pas un enfer de doute et de torture qui l'attende !

V

Un fragile souffle de printemps, timide, à peine esquissé, passait ce jour-là sur Paris, et, pressés de jouir de ce fugitif soleil qui brillait enfin après l'hiver morose, les promeneurs se basardaient dans le Luxembourg avec des vêtements moins lourds. Les

enfants arboraient des chapeaux neufs et des joujoux d'été. Les bonnes s'asseyaient sur les bancs fraîchement repeints. Des étudiants, des étudiantes, un livre à la main, arpentaient les allées, heureux de fuir pour un instant leur logis enfumé ou glacial.

Michel Kermar, qui sortait d'un cours à la Sorbonne, cheminait rêveusement dans le vaste jardin.

D'un air préoccupé il poussait les petits cailloux du bout de sa canne, et ses yeux baissés trouvaient semblait-il, un intérêt passionné au sol finement sablé qu'il considérait comme s'il ne l'avait jamais vu.

C'est que, depuis de longues semaines, un véritable combat se livrait entre le cœur et la raison du jeune homme. Sa romanesque entrevue avec Meta avait été le coup de foudre.

Il aima la petite Polonaise pour son infortune, son isolement, son intelligence, et pour beaucoup de motifs qu'il ne chercha point à analyser, car ce Breton sensible et affectueux était un impulsif, et, tout d'abord, il se laissa aller à la joie infinie dont ce premier amour, très pur et très jeune, inondait son cœur. Ensuite, il se demanda ce que diraient ses parents lorsqu'il leur présenterait Meta comme leur future fille, et comme il était encore imprégné des traditions de respect et de crainte dans lesquelles il avait été bercé, il n'était pas sans anxiété sur le résultat de cette communication qu'il ajournait de jour en jour. Cependant il allait bien falloir s'y résigner. Pâques approchait ; Michel se rendrait à Plumernan, il savait par avance que sa mère voudrait connaître ses intentions, « toutes » ses intentions, ses projets, « tous » ses projets, et il était trop honnête et trop loyal pour conserver plus longtemps par devers lui un secret qui paraîtrait offensant à ceux qui avaient, après tout, bien le droit de ne rien ignorer de sa vie. Pareil mystère n'était-il pas également blessant vis-à-vis de la jeune fille dont il souhaitait faire sa femme et qu'il avait l'air de vouloir reléguer ainsi dans l'ombre volontaire dont on entoure les actes inavouables ou répréhensibles ?..

Donc Michel prévoyait nettement la lutte ; certes il aimait ses parents, mais il était un entêté comme presque tous ceux de sa race, et l'idée du combat le fatiguait par avance. Avec son père il se fût toujours tiré d'affaire seule sa mère le terrorisait. Cependant c'était son consentement qu'il faudrait enlever d'abord, et cela, hélas ! était bien le plus difficile.

Michel murmura avec une sourde obstination :

— J'aime Meta, je l'épouserai !

En esprit il revoyait la mince silhouette de sa voisine : ses traits graciles dont on oubliait l'irrégularité dès qu'elle vous avait enveloppé du charme ensorcelant de ses immenses yeux gris. Oh ! ces yeux-là ! pour toujours ils avaient envoûté Michel ! Il en aimait la lueur d'acier à la fois pénétrante et tendre, l'intelligence dont ils rayonnaient, l'indicible mélancolie qu'ils révélaient ! Chers beaux yeux, si clairs et si purs, dans lesquels il avait lu l'amour ! La pensée de les perdre à tout jamais s'il n'épousait pas Meta, lui était insupportable. Il savait que la vie leur serait peut-être dure à tous deux, surtout dans les débuts, car elle était pauvre et lui pas riche, mais il se disait :

— La médiocrité près de Meta serait encore le bonheur !...

Il se sentait plein de courage pour mener aux côtés de la femme adorée une existence, austère sans doute, mais tout embellie par le travail, tout illuminée de leur confiance mutuelle, et l'espoir d'un avenir moins obscur.

Précisément, au même instant, comme si elle eût été attirée par une irrésistible télépathie, Meta arrivait dans la même allée que Michel, en sens inverse.

Elle portait sa petite robe de serge bleue, son toquet de velours ; ses beaux yeux rayonnaient d'une joie intense, car elle avait aperçu « son sauveur », comme elle aimait à l'appeler, et un doux émoi empourprait ses joues habituellement pâles.

Ah ! les conseils de Jane Hotkins, ses sévères prédictions étaient bien loin ! Que pouvaient peser de rébarbatifs arguments dans la balance qui contenait déjà leur grand, leur impérissable amour. Ils s'arrêtèrent tous les deux, durant un instant, se disant des choses si simples !

— Bonjour, monsieur !

— Bonjour, mademoiselle ! Il fait beau, n'est-ce pas ?...

Et puis, somme toute, comme ils étaient très jeunes, ils furent pris d'un inextinguible fou rire devant la banalité de leur entretien. Enfin le visage expressif de Michel reprit son sérieux, et il murmura de sa voix émouvante :

— Meta, pourquoi vouloir nous mentir tous les deux, parler de la pluie, du beau temps, quand nos

pensées déjà ne se séparent plus ! Meta, est-il besoin que je vous apprenne ce que vous pressentez sans doute : je vous aime, et, de toute mon âme, je désire que vous soyez ma femme !...

Ils marchaient du même pas tranquille et ferme le long des allées. Meta releva la tête ; sa main chercha la main loyale de Michel, elle répondit :

— Cher, je vous aime aussi depuis que je vous connais.

Il reprit, un peu troublé :

— Me croirez-vous si je vous dis que vous êtes mon premier amour ?

Elle leva vers lui ses beaux yeux :

— Je vous crois, et j'en suis si heureuse ! Moi aussi je n'avais jamais aimé ; vous êtes le premier, et, mon Dieu, c'est si doux, si bon de penser cela !

Leurs mains ne s'étaient pas désunies, et ils arpentaient le jardin de la même allure calme, comme si toute leur vie ne se jouait pas à cet instant ; mais l'ombre du soir descendait déjà, et le parc se faisait désert.

— Meta, mon amie, disait Michel, je ne voulais pas vous parler si brusquement, mais je suis heureux de l'avoir fait, car la semaine prochaine je pars pour la Bretagne, et avant de demander à mes parents leur consentement, je voulais être sûr de votre acquiescement, car sans lui cette démarche était inutile...

Timidement la jeune fille insinua :

— Peut-être vos parents ont-ils d'autres projets ?...

Il eut un geste évasif :

— Je l'ignore ; dans tous les cas, Meta, il faudra me promettre d'être une bonne fille pour eux. Ils sont certainement très dissemblables des gens que vous avez connus. La vie à Plumernan vous paraîtra étroite, terne, mais, nous nous aimerons tant !

Une inquiétude se lut dans les claires prunelles de la Polonaise.

— A Plumernan ?... Mais Michel... vous resterez à Paris ?

— Je ne le suppose pas. Je suis destiné à succéder à mon père, et je prendrai sa clientèle ; songez donc : chez nous cela se fait ainsi, depuis deux siècles.

Meta envisagea en une seconde la vie terre à terre et mesquine, privée de toutes les jouissances d'art et de science qu'elle avait espéré savourer. De plus il

faudrait sans doute cohabiter avec une famille nombreuse, disposée peut-être à la traiter en intruse, mais son amour pour Michel lui facilitait le sacrifice, aussi dur qu'il lui parût, et elle conservait encore l'illusion de rester sa collaboratrice. Elle dit avec une gaîté feinte :

— Alors, c'est entendu, nous habitons Plumernan ?

— Cela ne vous sera pas trop pénible ?

— Non, ami, puisque je serai près de vous.

Un silence se fit entre eux. Le crépuscule les enveloppait tous les deux d'un manteau de brume grise ; un grand émoi régnait dans leur cœur, car ils sentaient maintenant plus vivement la gravité de la décision qu'ils venaient de prendre, et qui les liait à jamais. Presque sans s'en apercevoir ils sortirent du parc dans la rue de Vaugirard. Michel quitta la main de Meta, après une dernière étreinte qui brisait à moitié les phalanges délicates de la jeune fille.

— Au revoir, mon amie, ma fiancée !

Elle répéta, docile, après lui :

— Au revoir, mon ami, mon fiancé !

Et ils se séparèrent.

Dans l'âme de Meta montait un chant triomphal d'allégresse. Il était donc arrivé ce jour béni auquel à peine elle osait rêver. Les longues années d'isolement étaient finies. Désormais elle serait une femme tendrement chérie, la reine de son foyer, la compagne fidèle de l'homme loyal et bon qu'elle aimait sans retour. Elle était heureuse de lui apporter ces trésors d'affection encore intacte qu'elle avait amassés en son âme solitaire, et qu'elle souhaitait dépenser pour l'unique objet de son amour !

Le sacrifice qu'elle venait de consentir — si vite que Michel ne devait jamais le soupçonner — augmentait encore la richesse du don qu'elle faisait de tout son être et une joie naïve s'emparait d'elle en pensant que déjà elle obéissait spontanément au moindre vœu de celui qui serait bientôt son seigneur et maître. Car elle ne prévoyait pas d'obstacles à cette union qu'ils appelaient de leurs plus ardents désirs, et ses yeux aveuglés par la séduisante magie du rêve considéraient l'avenir avec une confiance pleine d'enthousiasme.

Le cœur en fête, Meta rentra dans sa chambre. Ses livres à l'aspect maussade avaient l'air de vouloir l'appeler ; si longtemps ils avaient été ses compagnons des bons et mauvais jours ! Elle les repoussa

pensées déjà ne se séparent plus ! Meta, est-il besoin que je vous apprenne ce que vous pressentez sans doute : je vous aime, et, de toute mon âme, je désire que vous soyez ma femme !...

Ils marchaient du même pas tranquille et ferme le long des allées. Meta releva la tête ; sa main chercha la main loyale de Michel, elle répondit :

— Cher, je vous aime aussi depuis que je vous connais.

Il reprit, un peu troublé :

— Me croirez-vous si je vous dis que vous êtes mon premier amour ?

Elle leva vers lui ses beaux yeux :

— Je vous crois, et j'en suis si heureuse ! Moi aussi je n'avais jamais aimé ; vous êtes le premier, et, mon Dieu, c'est si doux, si bon de penser cela !

Leurs mains ne s'étaient pas désunies, et ils arpentaient le jardin de la même allure calme, comme si toute leur vie ne se jouait pas à cet instant ; mais l'ombre du soir descendait déjà, et le parc se faisait désert.

— Meta, mon amie, disait Michel, je ne voulais pas vous parler si brusquement, mais je suis heureux de l'avoir fait, car la semaine prochaine je pars pour la Bretagne, et avant de demander à mes parents leur consentement, je voulais être sûr de votre acquiescement, car sans lui cette démarche était inutile...

Timidement la jeune fille insinua :

— Peut-être vos parents ont-ils d'autres projets ?...

Il eut un geste évasif :

— Je l'ignore ; dans tous les cas, Meta, il faudra me promettre d'être une bonne fille pour eux. Ils sont certainement très dissemblables des gens que vous avez connus. La vie à Plumernan vous paraîtra étroite, terne, mais, nous nous aimerons tant !

Une inquiétude se lut dans les claires prunelles de la Polonaise.

— A Plumernan ?... Mais Michel... vous resterez à Paris ?

— Je ne le suppose pas. Je suis destiné à succéder à mon père, et je prendrai sa clientèle : songez donc : chez nous cela se fait ainsi depuis deux siècles.

Meta envisagea en une seconde la vie terre à terre et mesquine, privée de toutes les jouissances d'art et de science qu'elle avait espéré savourer. De plus il

faudrait sans doute cohabiter avec une famille nombreuse, disposée peut-être à la traiter en intruse, mais son amour pour Michel lui facilitait le sacrifice, aussi dur qu'il lui parût, et elle conservait encore l'illusion de rester sa collaboratrice. Elle dit avec une gaîté feinte :

— Alors, c'est entendu, nous habitons Plumernan ?

— Cela ne vous sera pas trop pénible ?

— Non, ami, puisque je serai près de vous.

Un silence se fit entre eux. Le crépuscule les enveloppait tous les deux d'un manteau de brume grise ; un grand émoi régnait dans leur cœur, car ils sentaient maintenant plus vivement la gravité de la décision qu'ils venaient de prendre, et qui les liait à jamais. Presque sans s'en apercevoir ils sortirent du parc dans la rue de Vaugirard. Michel quitta la main de Meta, après une dernière étreinte qui brisait à moitié les phalanges délicates de la jeune fille.

— Au revoir, mon amie, ma fiancée !

Elle répéta, docile, après lui :

— Au revoir, mon ami, mon fiancé !

Et ils se séparèrent.

Dans l'âme de Meta montait un chant triomphal d'allégresse. Il était donc arrivé ce jour béni auquel à peine elle osait rêver. Les longues années d'isolement étaient finies. Désormais elle serait une femme tendrement chérie, la reine de son foyer, la compagne fidèle de l'homme loyal et bon qu'elle aimait sans retour. Elle était heureuse de lui apporter ces trésors d'affection encore intacte qu'elle avait amassés en son âme solitaire, et qu'elle souhaitait dépenser pour l'unique objet de son amour !

Le sacrifice qu'elle venait de consentir — si vite que Michel ne devait jamais le soupçonner — augmentait encore la richesse du don qu'elle faisait de tout son être et une joie naïve s'emparait d'elle en pensant que déjà elle obéissait spontanément au moindre vœu de celui qui serait bientôt son seigneur et maître. Car elle ne prévoyait pas d'obstacles à cette union qu'ils appelaient de leurs plus ardents désirs, et ses yeux aveuglés par la séduisante magie du rêve considéraient l'avenir avec une confiance pleine d'enthousiasme.

Le cœur en fête, Meta rentra dans sa chambre. Ses livres à l'aspect maussade avaient l'air de vouloir l'appeler ; si longtemps ils avaient été ses compagnons des bons et mauvais jours ! Elle les repoussa

dans un coin, alluma le feu préparé dans le fond de la petite cheminée prussienne, et bientôt une gaie flambée éclaira toute la petite pièce. Assise sur un pouf, Meta se chauffa comme un animal frileux, mettant en écran devant la flamme ses doigts blancs et fins, et elle resta ainsi jusqu'au dîner, sans rien faire, écoutant seulement l'éternelle chanson qui redisait à son oreille les mots bénis...

Pendant ce temps, Michel, qui avait erré au hasard dans la rue de Rennes et le boulevard Saint-Germain, se trouva tout à coup devant la maison des Impharnès. Chez lui la joie de l'acceptation rapide de Meta se nuançait d'une vague appréhension. C'était, certes, quelque chose de bien subtil, mais il se demandait anxieusement s'il était sage d'avoir ainsi brûlé ses vaisseaux. Ingénument il éprouvait le besoin d'être approuvé, encouragé ; encore très enfant par certains côtés, il aimait qu'on fût tout à fait de son avis et qu'on le lui dît ! Il pensa :

« Je vais voir Madeleine, et lui annoncer la grande nouvelle ! »

Mais, au lieu de la jeune femme, ce fut le docteur que Michel rencontra le premier.

Fumant béatement sa pipe au coin du feu, sa fille sur ses genoux, une autre dans le fond de son fauteuil, les deux bébés sur les pieds, Impharnès lisait ou faisait semblant de lire. D'un geste gai il repoussa toute la petite bande envahissante et se leva pour accueillir plus cordialement son jeune ami :

— Comment vas-tu, mon petit ?

— Très bien, merci, Yves ; votre femme ?

— Madeleine va rentrer. Je l'attends à six heures. Elle est allée à une conférence pour la protection de l'enfance où elle devait quêter. Puisque tu es là, tu vas rester à dîner.

Kermar accepta un peu mollement, sans empressement. Cela faisait encore une grande demi-heure à rester en tête à tête avec le docteur dont il redoutait la perspicacité... Pourtant ce n'était pas à lui qu'il voulait confier son secret... Michel possédait une pudeur d'âme qui était bien la caractéristique de sa nature tendre et concentrée ; il avait peur qu'Impharnès ne le prît pas au sérieux, et ne le plaisantât sur son amour...

Les yeux vifs et perçants du docteur eurent vite fait de découvrir quelque chose d'anormal dans l'attitude de l'étudiant ;

— Qu'as-tu donc, petiot, serais-tu malade ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Je vais très bien, très bien, scanda Michel, un peu nerveusement.

— On ne s'en douterait guère ! Voyons, que diable ! je ne te mangerai pas si tu as fait quelque bêtise ! As-tu joué ?... Perdu ? Commis quelque petite frasque que tu n'oses avouer à ton père ?

— Mais non, Yves, à quoi allez-vous penser ?

— C'est vrai ! J'oubliais que tu es très sage, et de cela je te félicite, mon petit. Alors ? Qu'est-ce donc ? Tu n'as pas de mauvaises nouvelles de chez toi ?

— Tout le monde se porte à ravir, assura encore le jeune homme d'un ton embarrassé.

— Bon ! bon ! garde tes secrets, l'enfant.

Et le docteur qui, au début, avait simplement voulu taquiner son jeune camarade, se rendit compte qu'il ne fallait pas insister, et comme il avait autant de tact que de finesse, il changea habilement le sujet de la conversation.

Michel était au supplice. Il se sentait horriblement mal à l'aise, et cette gêne, cette contrainte, étaient si différentes de son habituelle cordialité, qu'Impharnès assez inquiet se douta qu'il venait de prendre une importante résolution, mais qu'il se refusait à la lui confier.

Fort heureusement, Madeleine rentra dix minutes plus tôt qu'on ne l'attendait. Il parut à Michel qu'on lui retirait un poids énorme de sur les épaules. Cette belle jeune femme, resplendissante de santé physique et morale, apportait avec elle l'apaisement et la sérénité, aussi Kermar appelait-il de tous ses vœux le moment où il pourrait lui dévoiler ses projets.

Madeleine s'était débarrassée de sa lourde fourrure ; elle embrassa Yves, les enfants, serra la main de Michel de sa solide étreinte d'amie très sûre, et se mit en devoir de faire un bref résumé de la conférence à laquelle elle venait d'assister, puis elle alla coucher les babies.

De nouveau, le docteur et Michel se trouvaient en présence. Involontairement, l'étudiant suivant sa pensée et songeant, non sans envie, à la félicité de ce ménage modèle, soupira :

— Comme vous êtes heureux !

— J'en conviens, répondit le docteur.

— Et vous l'avez toujours été autant ?

— Autant, non, mais « aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain »... Mon petit, tu sais que je t'aime bien, c'est une femme comme la mienne que je te souhaite.

Michel, à ces mots, rougit profondément, et, craignant de l'avoir gêné, Impharnès n'entreprit plus de dépeindre son propre bonheur, mais dès ce moment il fut fixé sur la nature des préoccupations de son jeune ami.

« Il est amoureux, pensa-t-il. Pauvre enfant! il souffrira, sensible comme il l'est et avec une mère aussi... pratique! »

Le dîner fut servi à sept heures et demie.

Ils allaient sortir de table lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit bruyamment: on venait demander le docteur en toute hâte pour l'une de ses riches clientes de l'avenue de l'Alma, qu'il avait visitée le matin même, et laissée en proie à une violente crise hépatique.

— Je pars à l'instant, dit Impharnès, mais je pense être revenu d'ici une heure. Mme de Saureval m'a envoyé sa voiture et me fera reconduire. Ne t'en va pas, Michel, nous prendrons une tasse de thé à mon retour, ajouta le docteur en voyant que Kermar faisait mine de s'en aller.

Au fond le jeune homme était ravi de cet incident qui le laisserait en tête à tête avec Mme Impharnès, et lui permettrait de chercher en cette âme compatissante l'épanchement dont son cœur avait soif!

Madeleine, sans se douter de rien, se levait déjà, et commençait de fourrager dans son casier à musique, disant:

— Que chantons-nous ce soir?

Très grave il répondit:

— Si vous le voulez bien, madame, nous ne ferons pas de musique aujourd'hui, je voudrais vous parler seul à seul...

Les grands yeux bleus de Madeleine se levèrent en signe d'interrogation.

Michel reprit:

— Je suis fiancé!

— Si jeune! mon petit, quelle imprudence!

La bonne Madeleine laissa échapper ce cri d'angoisse.

Les prunelles de Michel s'assombrirent et, tout déconfit, il murmura:

— Ah! si vous le prenez sur ce ton, je ne dis plus rien!

— Pardonnez-moi, Michel, j'ai été surprise, mais je n'avais pas l'intention de vous blesser. Vous savez que je vous porte le plus grand intérêt? Confiez-vous à moi comme à une sœur. Quel est le nom de votre fiancée?

— Devinez!

— Comment voulez-vous que je devine. C'est une jeune fille de Plumernan, sans doute?

— Non, elle habite Paris et vous la connaissez.

— Je la connais? vous plaisantez, ami! Je ne vois personne dans mon entourage pouvant vous convenir, à moins que ce ne soit ma fille aînée, mais elle est tout de même un peu trop jeune!

— Je ne vous ferai pas languir plus longtemps: j'épouse Mlle Rojarska.

— Meta?

— Elle-même.

Il y eut un silence impressionnant que Michel rompit le premier, hasardant timidement:

— Cela vous étonne?...

Madeleine était trop profondément sincère pour feindre des sentiments qu'elle n'éprouvait pas. De son ton sérieux, elle dit:

— Certes, mon petit, cela me surprend beaucoup! Je n'ai pas à discuter les mérites de Meta que j'aime très fidèlement et qui est vraiment — par certains côtés — une créature d'élite, mais justement parce que chez elle tout est poussé à l'extrême, je vous avoue que je ne croyais pas qu'elle fût une femme possible pour vous! Vos parents sont naturellement au courant de la chose?...

Michel baissa la tête:

— Non!... articula-t-il avec un peu de confusion.

— Oh! mon petit enfant, ce n'est pas bien!

Et comme Michel allait protester avec véhémence, elle le calma d'un geste et continua:

— Voyez-vous, mon cher ami, je suis mère et je n'envisage plus du tout les faits comme lorsque j'étais jeune fille. Avant mon mariage, je n'avais plus de parents, et j'ai jugé tout simple de suivre mon inclination sans demander de conseils à personne, mais je serais désolée qu'un jour mon fils arrivé à l'âge d'homme se passât de mon avis lorsqu'il s'agirait de l'acte le plus important de sa vie. Car c'est une décision bien grave à prendre, Michel; une telle

de fonder un foyer. Songez donc que ce n'est pas pour un moment, mais pour des années, pour toute l'existence, et que si les deux compagnons de route qui se sont associés ne sont pas parfaitement unis de cœur et d'esprit, si déjà, avant le mariage, de profondes divergences d'idées, de milieu, de principes les séparent, il y a bien des chances pour qu'ils n'aient pas la force de rester ensemble jusqu'au bout de ce long et étroit chemin de la vie ! Il me semble que les parents, qui ont davantage d'expérience, sont tout indiqués pour guider leurs enfants en pareil cas, et si j'admets parfaitement que l'inclination réciproque des jeunes gens soit respectée, encouragée si rien de sérieux ne s'y oppose, je déclare que se passer du consentement du père ou de la mère est un manque de déférence et d'affection.

— Mais, madame, protesta Michel douloureusement, je n'ai pas l'intention de tenir mes parents en dehors de mes projets. Je vais à Plumernan la semaine prochaine, et leur apprendrai tout de vive voix. Seulement, il me fallait bien le consentement de Mlle Rojarska avant de leur demander leur approbation.

— Vous pouviez vous en assurer d'abord !

— Si Meta n'avait pas voulu de moi, il était inutile de leur donner ce souci.

— Vous prévoyez donc que cela n'ira pas tout seul ?

Michel eut l'air peiné.

— Mon père ne s'opposera pas à mon mariage, il m'aime et ne désire que mon bonheur. S'il s'emballe vite, il se calme aussi rapidement. Quant à ma mère, elle a certainement fait à mon égard de beaux rêves de célébrité et de fortune que je ne réaliserai pas.

— Meta est pauvre. Ceci n'est pas une tare, car son intelligence hors pair, sa culture morale, lui constituent déjà un inappréciable trésor. Mais vous n'avez pas encore de situation, mon pauvre enfant, et il se passera bien du temps avant que vous ayez pris toutes vos inscriptions, soutenu votre thèse, fait votre service militaire. Vous ne pouvez vous marier d'ici plusieurs années. Est-il sage d'avoir exigé de cette jeune fille qu'elle s'engageât envers vous si longtemps à l'avance ?... Son cœur peut changer...

— Je ne le crois pas, et suis sûr d'elle autant qu'elle a le droit de l'être de moi.

— Ce n'est pas tout ! Meta, telle qu'elle est, est

charmante, mais avec ce charme indéniable du Slave elle en a tous les défauts, et la pauvre petite portera le poids d'une lourde hérédité, car son père était un mécréant, le saviez-vous, Michel ?...

— Je m'en doutais sans en être certain, mais cela ne m'effraie pas.

— Peut-être avez-vous raison. Je vous sais assez généreux pour ne jamais lui reprocher un jour d'être la fille de son père, mais, mon petit enfant, ce que vous ignorez sans doute, c'est qu'elle n'est pas catholique.

Michel devint un peu pâle :

— Comment cela ?... Mais les Polonais sont catholiques !

— En général, oui, toutefois Mme Rojarska était schismatique et sa fille a suivi sa religion pour la bonne raison que son père n'en avait pas du tout ! Michel, je ne vous aurais jamais détourné d'épouser une jeune fille pauvre si ses qualités et ses vertus la rendaient digne de vous. Seulement, je trouve que tant de choses vous séparent, mes pauvres enfants, que je crois de mon devoir de vous montrer ce que, hélas ! trop épris l'un de l'autre, vous n'avez pas su voir.

Michel eut un sourd gémissement :

— Mon Dieu ! que je suis donc malheureux ! dit-il avec désespoir.

Sa douleur émut la bonne Madeleine qui s'en voulut de l'avoir provoquée, et dès lors ne songea plus qu'à le consoler.

— Écoutez, mon petit, tout peut encore s'arranger. Vous avez l'avenir devant vous puisque vous êtes jeune. Ne brusquez pas vos parents, tentez de les amener tout doucement à l'idée de ce mariage, si vous croyez qu'il est absolument nécessaire à votre bonheur, moi je n'abandonnerai pas Meta. Je tâcherai de la rendre plus semblable à vous et, si Dieu veut m'exaucer, j'en ferai une bonne catholique. Seulement, combien je regrette que vous n'ayez pas eu assez de confiance en moi pour me parler de votre projet avant d'en faire part à votre fiancée ! Je vous aurais dissuadé de troubler cette jeune fille par un aveu prématuré. Que deviendra-t-elle si, plus tard, vous ne pouvez l'épouser ?

— Je l'épouserai coûte que coûte ! assura Michel avec une rageuse obstination. Je ne pouvais plus vivre dans l'incertitude, j'avais besoin d'être [illegible]

d'elle, de penser qu'à jamais nous étions l'un à l'autre.

— Alors, si vous croyez avoir bien agi, tant mieux pour vous.

— Vous êtes fâchée, madame ?

— Mais non, cependant je vous trouve bien enfant, et, j'ajoute, bien imprudent!

Madeleine allait continuer son sermon, le pas du docteur se fit entendre dans l'antichambre ; la porte s'ouvrit et il parut.

Dès lors, l'entretien confidentiel était rompu. Des banalités s'échangèrent, puis Michel prit prétexte d'un cours à « potasser » pour abréger la soirée et prendre congé de ses amis.

En revenant à la rue Cassette, il était profondément soucieux. Madeleine lui avait présenté la situation sous un tout autre jour que celui sous lequel il l'avait envisagée? Il sentait combien, en effet, il avait été imprudent en réclamant de Meta une acceptation qui les liait tous les deux, sans que rien de stable pût être établi, et, par-dessus tout, il était horriblement chagrin de penser que cette femme qu'il aimait n'avait pas la même croyance que lui. Son âme sincèrement pieuse s'alarmait à cette idée, et il se dit avec déchirement :

— Maintenant il est trop tard pour reculer. J'ai la parole de Meta, et ne puis la lui rendre!

VI

Michel, lorsqu'il revit la jeune Polonaise, sentit s'envoler ses lugubres appréhensions. Loin d'elle il se rendait compte des mille et une difficultés qui surgiraient comme à plaisir devant leur union, et puis, quand il la revoyait, son charme exquis opérait ce miracle de faire évanouir tous les noirs soucis, et il ne pensait plus qu'au bonheur de l'aimer et d'être aimé d'elle.

Il reléguait volontiers dans un brumeux avenir les graves problèmes qu'il faudrait tout de même bien résoudre un jour ou l'autre, mais, de toutes les forces de son cœur d'homme jeune, de toute la tendresse de son âme très neuve, s'abandonnait à la

joie de vivre, en comptant pour le débarrasser de ses angoisses sur quelque bienheureuse intervention.

Le soir fixé pour son départ pour Plumernan arriva. Meta alla le conduire à la gare d'Austerlitz.

Depuis une semaine le printemps rayonnait de toute sa griserie, et Michel, à l'idée de revoir sa chère Bretagne couverte d'ajoncs dorés et de bruyères roses, avec ses pommiers en fleurs, redevenait comme un enfant.

Le train s'ébranlait. Il serra une dernière fois les mains de Meta, disant :

— Que ne puis-je vous emmener!

— Si je montais avec vous?

Une lueur d'envie irradiait ses prunelles grises, tellement ardente que Michel pressentit pour la première fois l'insondable mystère de cette âme slave qu'il croyait connaître et qui lui réservait sans cesse de nouvelles surprises, car Madeleine avait dit vrai en affirmant que Meta était bien plus Russe que Polonaise, et il l'éloigna doucement en disant :

— Plus tard, mon amie, aujourd'hui ce serait de la folie!

Et ce dernier mot qui résonna comme un adieu vint hanter, obséder la rêverie du jeune homme, tandis que les lourds wagons roulaient sur les rails luisants, dévorant l'espace!

Folie! hélas! que ce beau rêve qu'ils vivaient tous les deux sans penser au lendemain. Folie, que de vouloir s'unir pour la vie entière quand ils étaient si dissemblables : lui, croyant, fidèle, tout imprégné de traditions et de rigides principes, entêté, routinier, ami du calme et de l'énergie physique et morale. Elle, tour à tour pieuse et indifférente, mystique ou sensuelle, volontaire et faible, éprise de mouvement, de changement, s'abattant pour un rien, se redressant à la force des nerfs, acharnée à défendre des idées qu'elle combattait dix minutes plus tard, orgueilleuse, despote, puis esclave de ses propres caprices, et avec tout cela, exquise, charmante, et si attirante! que le bon Michel se disait qu'elle était son bien le plus précieux, et qu'il ne pourrait vivre sans elle!

Il avait pris un livre qu'il ne lisait guère. Ses compagnons de voyage étaient peu intéressants, dans quel roman eût-il pu se plonger si ce n'est dans le sien propre.

Vers le milieu de la nuit il s'endormit et ne se

réveilla que lorsque le jour vint blanchir les vitres du compartiment.

La rosée montait au-dessus des landes bretonnes comme une écharpe de soie grise brochée d'argent; les pommiers rabougris étaient couverts de fleurs roses : des jacinthes bleues, des orchis mauves, se mariaient à l'or rutilant des ajoncs. Par-ci, par-là, un menhir dressait sa taille de géant au milieu d'un champ dont les petits murs bas étaient couverts de lierre; des vaches pacifiques paissaient, levant vers le train un œil rond; une petite « beudjuless » en cotillon de laine rouge, le bonnet de travers sur ses cheveux en désordre, faisait aux passants inconnus un signe amical du bout de sa gaule; des femmes, levées dès l'aube, sortaient des chaumières aux étroites fenêtres ornées de géraniums roses, s'affairaient dans leurs cours où les poules s'agitaient, ou bien portaient au « douez » voisin leur paquet de linge à laver.

Ce paysage matinal avait une saveur rustique et calme qui réjouit le cerveau enfiévré de Michel. Les beaux vers de Gabriel Vicaire ressuscitaient à sa mémoire (1).

Dans l'idéal azur du matin qui s'éveille,
Un léger son de cloche arrive à mon oreille.
Est-ce baptême, noce ou bien enterrement?
Je ne sais. A coup sûr c'est doux infiniment,
Un peu de joie avec un relent d'amertume.
Ici la mort est bonne et ne fait pas grand'peur.
Et l'amour, oui, l'amour n'est pas le gai trompeur,
L'enfant malicieux à qui rien ne résiste
Il garde au fond du cœur quelque chose de triste...

. . . . . .

Et tout le pays gris s'éveille et s'illumine :
N'est-ce pas la Bretagne avec sa blanche hermine?
N'est-ce pas, dites-moi, le pays merveilleux
Qui nous a pris le cœur et nous clora les yeux?...

Michel songeait, se répétant à lui-même :

« Qui nous a pris le cœur et nous clora les yeux ».

Il se sentait reconquis par l'irrésistible séduction de la terre natale qui, en effet, étendait à nouveau son emprise sur tout son être. et l'imaginatif qu'il était envisagea en un seul instant la vie passée jusqu'à la mort sur ce vieux sol d'Armorique où ses

(1) Gwenaïc breizhan

pères dormaient leur dernier sommeil, où il était né, où, s'il plaisait à Dieu, ses enfants verraient le jour! Et soudain il eut conscience de ce que son choix avait eu de bizarre, son engouement d'étrange! La femme qu'il aimait, qu'il voulait épouser, s'adapterait-elle bien à ce milieu si différent de celui dans lequel elle avait vécu? Transplanter sur la rude lande granitique, pour qu'elle y restât jusqu'à son dernier souffle, cette fleur exotique, épanouie sous tous les cieux d'Europe, n'était-ce pas aussi dangereux qu'insensé?...

Ce point d'interrogation se dressait si douloureusement en son cœur qu'il eut besoin de se redire l'éternel argument qui, selon lui, devait arranger toute chose :

— Nous nous aimons! rien n'est pénible quand on s'aime!

Puis il songea, avec une gravité nouvelle, qu'ici l'amour n'était pas « le gai trompeur, l'enfant malicieux à qui rien ne résiste »...

A Paris il lui semblait facile de trouver les raisons plausibles qui devraient arracher le consentement de ses parents. Maintenant qu'il approchait du terme de son voyage, une angoisse intense lui étreignait le cœur, et il se sentit tout à coup timide comme un petit garçon.

Auray! Le train stoppe quelques minutes. Michel, qui ne se croyait pas déjà arrivé, rassemble en un tour de main ses menus bagages et descend lestement du wagon. Son père est sur le quai, qui lui tend les bras et lui plaque deux baisers sonores sur les joues.

Le docteur Kermar a encore l'allure d'un jeune homme, et ses petits yeux brillent, rieurs et perçants, sous ses sourcils en broussaille.

— Eh bien! mon fils, comment vas-tu?

— Très bien, père, et vous-même? Maman? mes frères et sœurs?

— Toute la maisonnée se porte comme un charme. Sont-ce là tous tes bagages?

— Absolument tout; je n'aime pas à m'encombrer d'une malle.

— Alors nous partons immédiatement. J'ai un jeune cheval qui déteste attendre!

D'un geste vif le docteur a jeté dans son cabriolet deux ou trois paquets dont il s'était emparé, grimpe agilement, fait monter Michel sur le siège à côté de

lui, saisit les rênes, donne un léger coup de fouet sur les reins du bel animal qui répond au nom pompeux de « Thermidor » et bientôt l'équipage file bon train sur la route accidentée. Un air plus âpre fouette les voyageurs au visage.. Michel passe sa langue sur ses lèvres et y sent une petite saveur saline qu'il goûte avec délices. Déjà l'atmosphère est imprégnée de l'odeur saine des varechs et de l'iode ; cependant on est encore loin de la côte, mais on l'aperçoit à vol d'oiseau, et puis enfin, au tournant d'un chemin plus encaissé, elle apparaît dans toute sa splendeur, cette mer idéalement bleue, aux flots couleur de saphir dont les vagues retombent frangées d'argent sur le sable blond des grèves. La baie est jonchée de petites embarcations : « Bonos » solidement pontés, « Sinagots » à la voile carrée ; petits « Raffiots » qui, pour leur bon plaisir ou le gain du pain quotidien, pêchent à longueur de journée. Après la route nue, sans arbres, entre les dunes de sable il y a une oasis de verdure et Plumernan montre enfin parmi les grands mélèzes son clocher de dentelle grise qui se découpe sur un pan de ciel bleu.

Le docteur et son fils croisent des enfants, des paysans ou des marins qui les saluent respectueusement d'un « bonjour, monsieur le docteur ! Bonjour, monsieur Michel ! »

Les voici sur le quai. Des têtes curieuses guettent leur arrivée ; la voiture s'arrête devant la grande maison qui abrita toutes les générations des Kermar.

Andrée, l'accorte femme de chambre, ouvre la porte.

— Ah ! monsieur Michel ! quel bonheur de vous voir revenu au pays !

Puis c'est Mme Kermar qui fait une entrée solennelle dans la salle à manger. Malgré l'heure matinale elle est tirée à quatre épingles, avec une robe vert foncé qui sangle sa taille imposante, des cheveux impeccablement coiffés et de petits souliers fort élégants. Si habituée à pontifier qu'elle soit, un peu d'émotion la prend en revoyant ce fils qui a été très malade l'hiver précédent et qu'elle aime sincèrement.

Malgré que de son naturel elle n'admette guère les effusions, elle l'embrasse plusieurs fois, et Michel tout ragaillardi jouit de cet accueil sympathique.

Luce et Yvonne, à leur tour, sautent au cou de leur frère : elles ne sont pas régulièrement jolies.

et ont l'air de grandes araignées avec leurs trop longues jambes et leurs trop longs bras de fillettes grandies hâtivement, mais de beaux cheveux blonds, épais et moirés couvrent leurs épaules, et elles ont de larges yeux bruns, bien ouverts, qui brillent de franchise et d'intime contentement. Leurs sarraus roses sont irréprochablement repassés, et les papillons blancs de leur coiffure tout un art.

D'ailleurs, dans cette maison cossue, on respire une atmosphère d'ordre, de netteté, d'équilibre parfait.

Le petit déjeuner qu'Andréa vient de servir dans la salle à manger, sur un napperon brodé au point de croix, est tout un poème de confort. Une vieille petite cafetière d'argent contient un moka dont l'arome se répand dans toute la pièce.

Le lait crémeux à souhait est si épais qu'il sort comme à regret du pot de faïence de Quimper qui le renferme jalousement; le beurre est exquis, et les tartines rôties à point.

Michel dit béatement :

— C'est meilleur que l'amidon délayé qu'on nous sert à Paris sous le nom de lait, et que la vaseline pompeusement cataloguée beurre !

Mme Kermar est contente. Une de ses faiblesses est d'être complimentée sur sa table, excellente toujours, aussi l'appétit de son fils constitue-t-il pour elle de véhémentes félicitations.

En bavardant elle apprend à Michel que Pierre a pu obtenir une permission et arrivera le lendemain ou le surlendemain.

Ainsi la réunion de famille sera complète.

D'un air détaché, Mme Kermar intercale en passant :

— Ah ! j'oubliais ! Nous avons ce soir les Marteny à dîner !

— Quoi ! si tôt ! reproche Michel. Je ne pourrai jouir de vous !

— Mais si, mais si, d'ailleurs les Marteny sont presque de la famille !

Si Michel avait été moins absorbé par le souvenir de Meta, il aurait pu observer qu'en disant ces paroles très simples, sa mère le considérait d'un air ambigu, mais il était trop perdu dans son rêve et dans la joie du retour « at home » pour penser à autre chose.

Sa mère lui demanda, comme il se levait de table

— Que fais-tu ?

— Je vais ranger ma valise, puis j'irai faire un tour sur le port. « Kenavo » y est toujours amarré ?

— Toujours.

— Tu nous emmènes !... implorèrent les petites sœurs. Nous sommes de bons mousses, va ! et s'il y a calme blanc, compte sur nous ! Nous savons ramer et godiller comme pas une !

Il acquiesça, heureux de leur procurer ce plaisir.

Avant de monter il alla dans la grande cuisine où rouge, essoufflée, mais toujours digne, régnait auprès de ses fourneaux la grosse Marie-Ange, la cuisinière qui était entrée dans la maison le jour des noces du docteur.

Les cuivres reluisaient avec tant d'éclat que Michel faisait toujours semblant d'en être aveuglé, ce qui comblait d'aise la bonne réjoue !

Sans façon elle planta deux baisers de nourrice sur les joues de son « gas » qu'elle avait vu naître, et lui dit :

— Vous êtes encore pâlot, monsieur Michel, ce sont tous leurs satanés ragoûts de Paris qui vous donnent mauvaise mine. Je vais vous faire de bons petits plats qui vous remettront d'aplomb !

Michel s'était assis sur la grande table de hêtre, lessivée comme un parquet hollandais, et racontait à sa vieille bonne des histoires qui n'avaient ni queue ni tête, mais qui la faisaient rire aux éclats.

Il souleva le couvercle des casseroles avec des mines de chatte gourmande, et s'attarda à plaisanter avec Marie-Ange.

Et puis tout à coup il pensa à Meta. Ne se sentirait-elle pas dépaysée dans ce milieu bourgeois, si peu pareil à la noble maison dont elle descendait par sa mère, si différent de la vie de bohème qu'elle avait pu connaître auprès de son père !

C'était idiot ce scrupule qui venait à l'esprit de Michel, mais il se dit que la vieille Marie-Ange trouverait bien extraordinaire ce mariage, et ferait sans doute une mine renfrognée à la jeune femme lors qu'il l'amènerait sous le toit des ancêtres...

Pourquoi ce petit rien le contrarie-t-il soudain très vivement, et pourquoi, à mesure qu'il prend pied davantage dans la maison paternelle, se dit-il que celle qu'il a choisie n'y sera pas à sa place ?... Mystère qui étreint péniblement son cœur épris.

Il est monté dans sa chambre. C'est une large

pièce éclairée par trois grandes fenêtres qui donnent sur le golfe. Il la partage depuis son adolescence avec Pierre, et leurs lits jumeaux en fer et cuivre s'abritent fraternellement sous la même draperie de cretonne fleurie.

Mme Kermar, qui ne tolère pas la fantaisie, même dans cet appartement de garçons, a supprimé les affiches bariolées de couleurs vives qu'en un jour d'indépendance ils avaient délibérément clouées au mur. Elle a placé, en revanche, deux ou trois gravures, richement encadrées, et pauvres d'art!... pas assez modernes pour être dans la note du jour, trop peu anciennes pour avoir de la valeur, qui représentent des jeunes filles effeuillant une rose au clair de lune, un troubadour accordant sa viole sous une fenêtre grillée, et autre chose dans le même genre. Ce rococo amuse Michel. Il place sur la cheminée de marbre gris les photographies dont il ne se sépare pas, principalement un beau groupe des Impharnès et tous leurs enfants, range dans les tiroirs de la commode de bambou ses cravates et ses gants.

L'armoire à glace regorge de linge dont il se sert durant ses vacances, ce qui lui épargne la peine d'en apporter de Paris. Il flâne, il chantonne en faisant sa toilette, puis descend au jardin fumer une cigarette, car sa mère déteste l'odeur du tabac, et défend la moindre infraction au règlement qu'elle a imposé à tous ses hommes, et qui leur accorde seulement la serre ou le jardin, comme repaire de ce vice exécré.

Michel, précisément, se rappelle que Meta — comme toutes ses compatriotes d'ailleurs — fume journellement.

Grand Dieu! quelle horrible chose!...

Les petites sont venues rejoindre leur frère. Loin des yeux de leur mère, elles reprennent leurs allures de poulain échappé et taquinent le jeune étudiant pour qu'il les emmène « tout de suite, tout de suite » sur *Kénavo*, le joli youyou d'acajou verni qui se balance comme une coquille de noix sur les flots de saphir.

— Vous êtes de vrais crampons! déclare Michel, et si je vous embarque et que vous continuiez à être aussi insupportables, je vous jette par-dessus bord!...

Les fillettes éclatent de rire en découvrant leurs

dents blanches et luisantes de jeunes loups, puis elles grimpent dans leur chambre décrocher leurs bérets et leurs vareuses de molleton.

Le trio part triomphalement. Mme Kermar, de sa fenêtre, les voit descendre la cale et un air d'orgueilleux contentement serre ses lèvres fines :

« Il est vraiment bien, Michel, se dit-elle avec satisfaction Si Adrienne ne le trouve pas à son goût, elle sera difficile! »

Adrienne, derrière ses épais rideaux de lourde guipure, a assisté à l'arrivée du jeune homme, puis elle le voit courir sur le môle, dégringoler la cale avec ses sœurs qui sont agiles comme de jeunes chats, et enfin sauter dans l'embarcation, hisser la voile et filer au large!

Qu'il est donc souple, élégant, et de fière tournure, ce beau garçon! Adrienne l'admire de tous ses yeux; son cœur bat, elle forge et reforge le roman insensé qui hante ses songes. Elle ne pense pas que celui qu'elle désire pour mari est bien jeune pour engager sa destinée, et qu'il faudra voir écouler plusieurs années avant qu'il puisse l'épouser, mais elle se dit que de longues fiançailles seraient un avant-goût du bonheur futur dont elle rêve, pauvre petite âme romanesque emprisonnée dans une disgracieuse enveloppe, et qui nourrit son esprit de chimères!...

Les petites Kermar n'ont pas menti en disant qu'elles valaient deux bons mousses. Leurs performances de rameuses émerveillent Michel qui ne leur ménage point les éloges, et qui, pour les faire enrager, s'amuse à fumer à l'arrière du canot pendant que les petites « nagent » vigoureusement.

Le temps est exquis; il n'y a pas un souffle d'air, chose désagréable, à vrai dire, sur un bateau à voiles!... Mais ce calme plat ne durera pas longtemps; un vieux marin que l'on croise interroge l'horizon, et annonce en crachant sa chique qu'un petit « sudet » va tourner!

Michel en dilettante admire le paysage féerique qui se déroule à ses yeux.

Dans ce coin de Bretagne, favorisé par un climat privilégié, les arbres descendent en pente rapide jusqu'à la mer si bleue et si calme qu'elle a l'air d'un beau lac. Toute la griserie de l'exquis avril monte au cerveau; des oiseaux piaillent comme des petits fous dans les jardins pleins de fleurs, le ciel

est d'une idéale pureté, les légers bateaux aux voiles blanches tenteraient le pinceau d'un artiste, et, des maisons peintes en rose tendre ou badigeonnées de chaux, sortent de belles filles aux grands yeux rêveurs, au maintien digne et chaste, les belles Iliennes à la coiffe de dentelle formant auréole autour de leur tête, et aux longues robes à plis qui semblent garder un reste des atours moyenageux.

Michel pense qu'il serait délicieux d'être deux... deux, seuls dans ce bateau. Et il soupire un peu. Le regret de ne plus voir Meta lui gâte sa joie du retour au pays natal. Il la voudrait près de lui. Mais à quoi bon souhaiter des choses impossibles... D'ailleurs Meta ne peut mettre le pied sur une embarcation quelconque sans avoir le mal de mer... Et certes, cela manquerait de charme et de poésie que d'être obligé de lui faire respirer de l'éther devant ce décor idyllique... En somme, il vaut mieux que Michel soit réduit à la société de ses petites sœurs qui lui font si bien l'office de mousses!... Parlez-moi de ces femmes de sport qui ne craignent ni l'eau, ni la terre, ni le feu! Michel se promet, si plus tard il a des filles, de les élever à la dure et de n'en point faire des névrosées, incapables de quitter leur fauteuil!... Et puis il n'a pas seulement le temps de penser! Luce et Yvonne jacassent comme deux pies ; il faut qu'il leur réponde, ce qui relègue plus lointainement le souvenir de sa fiancée.

Les trois marins d'occasion sont rentrés juste à temps pour se mettre à table. Mme Kermar ne badine pas avec l'exactitude, et les petites avaient une peur bleue d'être en retard.

Elles ont redoublé de vitesse et elles sont encore toutes rouges de l'effort, mais un grand coup de brosse les a recoiffées, leurs blancs papillons s'agitent triomphalement, et leurs sarraus roses ont l'air de sortir de l'armoire. Elles savent l'exigence de leur mère pour le décorum et se gardent bien de ne pas se soumettre à la discipline établie dans la maison.

Le docteur, en dépliant sa serviette, narre les événements de la matinée.

Sa clientèle est toujours abondante, et il lui faut faire des prodiges pour que ses consultations puissent cesser à midi précis. Mais Mme Kermar y tient absolument, et irait plutôt mettre elle-même les clients à la porte en cas de besoin.

Le déjeuner est exquis, des crevettes roses, grosses comme des écrevisses, des palourdes encore toutes pleines d'eau de mer, un homard orgueilleux qui tient un citron en ses pinces menaçantes, un poulet doré sur son lit de cresson, et des petits pois conservés d'après une recette inédite, ce menu tenterait follement le plus gastralgique des Parisiens, ou l'anachorète le plus endurci dans ses macérations. Michel, qui est horriblement gourmand, fait maintenant les yeux doux à l'entremets : un superbe « nègre en chemise » dont le chocolat et la crème fouettée combinés feraient faire des péchés de gourmandise à un saint!...

Et il pense : « Que sera-ce ce soir?...

Les festins de famille, raffinés et délicats, sont la spécialité de Mme Kermar. Elle se complaît dans l'élaboration de ses menus comme un polytechnicien dans ses équations!

Après le déjeuner, un peu alourdi par cette bonne chère dont, à la pension Pradin, il ne connaît plus les raffinements, le cerveau imperceptiblement agité par la consommation inusitée de cidre pétillant, de vieux bordeaux blanc, couronné d'un café ultra fort et d'un petit verre de chartreuse verte, Michel éprouve une irrésistible envie de dormir qui le conduit tout droit à son lit sur lequel il sommeille bientôt à poings fermés. La nuit presque blanche passée en wagon, l'air marin qu'il a respiré à pleins poumons, et puis cet excellent repas, tout cela contribue à le plonger dans une somnolence dont il ne sort qu'en entendant des cris de surprise et des allées et venues joyeuses dans la maison si calme. Il se lève en hâte, se demandant ce qu'il y a de cassé, et descend juste à point pour tomber dans les bras de Pierre que l'on n'attendait que le lendemain et qui a pu obtenir sa permission un jour plus tôt.

Les deux frères ne se sont pas vu depuis de longs mois, et éprouvent du fait de cette réunion une joie qui se traduit par un chassé-croisé de demandes et de réponses.

On a entraîné Pierre dans la salle à manger où un léger lunch est servi.

— Dépêche-toi, mon enfant, dit Mme Kermar, car dans une demi-heure il faut qu'Andréa mette le couvert.

— Quelle heure est-il donc?... interroge Michel en ouvrant des yeux ronds.

— Tout près de six heures.

— Ah bien, par exemple ! j'en ai fait un somme !

— Paresseux !... Paresseux !... crient les petites en dansant autour de lui.

Un peu confus d'avoir tant dormi, Michel s'étire.

— Vous ferez un bout de toilette, n'est-ce pas, mes enfants ? insinue Mme Kermar.

— Comment ! vous voulez que je passe mon habit, maman, pour ce soir ! dit Pierre d'un ton inquiet.

Mme Kermar hausse ses belles épaules.

— Tu dis des absurdités ! Je vous recommande seulement d'être présentables, car j'ai les Marteny à dîner.

— Oh ! mère ! le jour de mon arrivée ! Vous ne me laisserez donc pas souffler ! Mais à Toul, j'en ai jusqu'à l'indigestion, des thés, des pique-nique, des galas, des soirées !... Moi qui comptais me reposer !...

— Tu le feras demain. Allons, mes enfants, montez, que l'on range tout ici !

Les deux aînés enjambent quatre par quatre les marches de l'escalier. Pierre ouvre une énorme valise, et met immédiatement la chambre dans un affreux désordre. Il se débarbouille en lançant de l'eau partout et raconte des histoires invraisemblables avec la figure blanche de savon, les cheveux hérissés, et tout trempés. Ses souliers gisent au beau milieu du tapis, son veston et son pardessus sont jetés sur le lit ; il a coiffé de son chapeau un buste sévère de consul romain, qui pour un peu rougirait sous l'affront, s'il n'était en bronze.

Pierre est l'exubérance, l'entrain faits homme. Physiquement, il est moins bien que Michel, quoique plus grand et mieux planté encore.

Sous ses dehors joyeux et insouciants, il cache une volonté de fer et a conservé un tel amour de son indépendance que sa mère qui le connaît plie devant lui et n'ose plus, depuis des années, lui imposer son autorité. Il est admis dans la maison Kermar que Pierre ne fait que ce qu'il veut, lorsqu'il le veut, et qu'il se choisira une femme, tout seul, comme il a décidé sa carrière, sans prendre conseil de personne !

— Avec un pareil caractère, déclare souvent Mme Kermar, je ne me mêle de rien !... et son sourire contraint en dit long ! Elle sait — pour s'y être heurtée — que Pierre n'admet pas qu'on le traverse

pour des vétilles, et qu'il a une façon polie mais claire d'envoyer promener ceux qui l'ennuient.

Michel, écroulé dans un fauteuil, contemple admirativement la sérénité de son aîné, et sa désinvolture, qu'il est loin de posséder. Pierre se rase trop hâtivement ; il se fait une légère balafre sur la joue, et, tapant du pied, peste :

— Zut ! pour la mère Marteny et tout le tremblement !... A-t-on idée de me faire refaire ma toilette à cette heure-ci pour un vieux macaque et deux guenons !...

— Oh ! Pierre ! proteste Michel, partagé entre l'envie de rire et le scandale que suscite cette réflexion !

— Dis-moi si cela t'amuse, toi !...

— Oh ! moi, tu sais, je n'ai pas voix au chapitre.

— C'est vrai ! Bébé n'est pas encore autorisé à parler à table. Tant mieux pour toi, mon vieux ! Cela t'évitera de répondre aux inepties d'Adrienne !

— Il y a longtemps que je ne l'ai vue. Est-elle toujours aussi mal ?

— Toujours : un jeune éléphant ! Elle en a la grâce et la légèreté. Mais elle a le sac, mon vieux ! Allons, j'ai fini, débarbouille-toi si tu veux.

— Merci, c'est fait. Je vais me changer de cravate et passer une jaquette, ce qui sera bien suffisant.

Les deux garçons s'attardèrent tellement aux derniers préparatifs de leur toilette, que la femme de chambre dut venir les avertir que la famille Marteny était déjà au salon.

Ils firent tous les deux une entrée pleine de dignité. Pierre s'était outrageusement parfumé et exhibait un complet dernier cri ; Michel, plus simple, avait une élégance parisienne de bon ton.

M. Marteny, qui possédait effectivement le physique agréable d'un homme des bois, et qui, en plus de cela, tombait grand train dans le gâtisme précoce, leur serra la main sans mot dire. Plus accorte et plus fine, sa femme fit quelques avances et les accueillit avec une phrase aimable.

Quant à la malheureuse Adrienne, échouée sur un large tabouret en tapisserie, rouge d'émoi, les yeux baissés, elle se tenait roide, dans une attitude guindée qui accusait encore l'inélégance de sa taille, et elle n'osait regarder les deux séduisants jeunes gens qui lui faisaient un cérémonieux plongeon.

Elle avait une jupe de drap beige qui l'épaississait, et un corsage de surah rose dont le col baleiné mar-

tyrisait son cou trop court. Elle avait voulu se faire si belle que, en se frisant, elle s'était brûlé une grande mèche de cheveux qui se soulevait comme une houppe de pierrot, et contribuait à la ridiculiser. Elle perdait la tête et l'esprit en revoyant les Kermar et ne sut répondre que « C'est sûr ! » à toutes les questions qu'ils lui adressèrent.

— Quelle gourde ! glissa Pierre à l'oreille de Michel.

Le dîner fut un chef-d'œuvre de gastronomie. Le père Marteny mastiquait sans discontinuer, ne parlant pas, malgré que le docteur eût, au début, essayé de lui arracher quelques mots.

Mmes Kermar et Marteny échangeaient des recettes de cuisine. Les garçons accablaient Adrienne d'aperçus de la haute société qu'ils fréquentaient. Quant aux petites, devant le maintien godiche de leur voisine, elles étouffaient leurs juvéniles fous rires et se gavaient de dessert !

Mme Kermar, de son œil olympien, surveillait l'entretien des jeunes et souriait orgueilleusement en entendant Pierre nommer la Générale Un Tel, la Colonelle Z..., la femme de son Commandant, et Michel parler des Impharnès, du Professeur X..., de Monsieur Y..., l'académicien, de la vieille duchesse de R..., chez lesquels il était reçu fréquemment.

Eblouie, Adrienne se disait :

— C'est tout à fait comme dans « mes romans », tout à fait !...

Après le dîner le docteur emmena dans son bureau M. Marteny qui fumait comme une locomotive et auquel il ne pouvait décemment se dispenser d'offrir un cigare; les jeunes gens l'y suivirent. Pierre, tout heureux de braver le joug maternel, alluma un savoureux londrès, disant :

— Maman pleurera pendant un an sur cette tabagie !...

Dans le salon où elle tenait compagnie à ses invitées, Mme Kermar, en effet, maudissait cette funeste passion de l'ancien armateur, mais, hélas, il fallait bien en passer par là ! Les millions dont il dotait sa fille valaient bien qu'on lui offrît quelque sacrifice expiatoire !...

Toutefois, le quatuor ne s'attarda pas dans son crime de lèse-majesté et revint au salon le front serein.

Adrienne, qui s'était trop serrée dans son corset

et qui n'avait pu manger à sa faim, bâillait à se décrocher la mâchoire. Mme Kermar la vit ainsi et crut qu'elle allait s'endormir.

Elle se précipita vers la jeune fille, disant d'une voix pleine de suavité :

— Vous allez nous jouer quelque chose ?

Et se tournant vers ses fils avec satisfaction :

— Adrienne est si musicienne ! soupira-t-elle.

Adrienne était au supplice. De rouge qu'elle était, elle devint cramoisie.

— Mais madame, protesta-t-elle, je ne sais rien par cœur !

— Mais si, mais si, d'ailleurs j'ai là une quantité de morceaux.

Presque de force elle traîna la malheureuse jusqu'au piano. Ayant enfin déniché quelques feuillets dans le casier à musique, Adrienne attaqua le prélude d'un morceau, en vogue à ce moment-là, mais beaucoup trop difficile pour elle. De plus elle était horriblement intimidée. Une cascade de fausses notes écorcha les oreilles de ses auditeurs. Tous les traits étaient ratés avec un ensemble touchant. Les petites s'étranglaient de fou rire derrière un paravent. Pierre fronçait le sourcil d'un air terrible. Quant à Michel, il était bien loin de Plumernan, des Marteny et de l'horrible cacophonie d'Adrienne. Toute sa pensée se tendait vers Meta, et il se rappelait les divines polonaises de Chopin, les immortels nocturnes que sa fiancée exécutait avec une incomparable virtuosité et une rare perfection. Car l'âme vibrante que son père lui avait léguée palpitait sous ses doigts et elle traduisait en artiste consommée cette musique passionnée, tour à tour tendre et sauvage, mélancolique et endiablée. Tout Chopin chantait sur le clavier lorsqu'elle l'interprétait : une seule note évoquait toute une histoire, brisait le cœur ou transportait l'esprit aux plus hauts sommets...

Michel lui avait dit un jour :

— Meta, vous me faites mal tellement vous jouez bien !

Et une fois il avait sangloté après un nocturne qu'elle faisait réellement pleurer et gémir.

Il revoyait ses doigts légers qui devenaient de fer pour plaquer les difficiles accords, puis si agiles qu'ils effleuraient les notes avec la douceur infinie du papillon qui tombe sur un pétale de rose, et il

entendait encore résonner à son oreille le mugissement chromatique de certains passages qui ressemblaient à une chevauchée pressée et fantastique.

Et Meta lui avait charmé le cœur par son jeu à la fois nerveux et doux, si expressif et si puissant! charmé le cœur... puis gardé... retenu à jamais...

Ah! Adrienne pouvait bien massacrer tout ce qu'elle voulait! Que lui importait! Il était reparti sur les ailes dorées du rêve, vers ce grand Paris où restait son amour.

Lorsque l'audition fut enfin terminée, Mme Kermar se força à sourire.

— C'est parfait, ma chère petite!

— Oh non! dit franchement l'ingénue. Je ne puis jouer en public, je perds ainsi tous mes moyens.

Pierre la regarda d'un air énigmatique, signifiant si bien : « Il vous en reste beaucoup? » que la pauvre fille rougit davantage et s'empêtra dans une interminable explication.

— Michel, chante-nous quelque chose, pria Mme Kermar de son ton autoritaire.

Michel eut l'air de tomber des nues. Il était si loin de ce qui se passait autour de lui.

Sa mère s'impatienta :

— On dirait que je parle chinois. M'as-tu comprise : je te demande de chanter...

Mais déjà le jeune homme se ressaisissait :

— Volontiers, si vous voulez m'accompagner.

— Adrienne pourrait le faire... insinua Mme Kermar, qui aurait bien voulu encourager l'idylle.

— Cela non, ma mère, interrompit Pierre sans façon, Michel chante des choses très difficiles que vous seule saurez accompagner.

Sa mère lui lança un coup d'œil furibond, puis, comme elle ne voulait pas de scènes, s'assit sans mot dire devant le piano. Michel avait choisi un air russe, que Meta lui avait indiqué, et qui était, en effet, très peu commode. Sa voix ample et chaude détaillait les moindres nuances de cette musique toute de contraste et d'émotivité. Adrienne retenait sa respiration pour le mieux écouter. Elle n'était pas assez artiste pour comprendre entièrement l'attrait de ce chant, compliqué sous une apparente simplicité, mais elle trouva qu'il était beau et sut dire son impression sans trop d'embarras.

Mme Kermar fit une moue dédaigneuse :

— Moi, je déclare cela horriblement baroque, et

j'avoue que je préfère les choses moins étranges. C'est Mme Impharnès qui est, paraît-il, ton guide en matière musicale, eh bien, je ne lui en fais pas mon compliment!

— Vous avez tort, maman, car Madeleine est une pianiste consommée.

— Bah! pose et snobisme que tout cela, grinchа la femme du docteur.

Au fond, elle était vexée de voir que les petits atomes crochus n'avaient pas l'air, le moins du monde, de vouloir attirer Michel vers Adrienne, et il lui venait l'amère intuition que ses beaux projets, si savamment élaborés, pourraient bien rencontrer quelque difficulté dans leur exécution.

Les Marteny se retirèrent d'assez bonne heure. Le vieil armateur s'était déjà offert un petit acompte sur son sommeil à venir, et ronflait de scandaleuse façon au coin de la cheminée.

Sa femme l'éveilla assez maussade; Adrienne formula le désir de voir les jeunes gens organiser quelques promenades, et le trio s'engouffra rapidement dans la maison voisine.

Tous les Kermar montèrent se coucher en hâte.

Les deux garçons se retrouvèrent dans leur chambre et Michel fut le premier blotti entre ses draps. Pierre traînassait dans le cabinet de toilette; il n'en finissait jamais de se déshabiller. D'ailleurs, soi-disant ce soir-là, il n'avait pas sommeil, il vint s'asseoir sur le pied du lit de Michel, et commença une intime causerie avec son frère.

— Eh bien, mon pauvre vieux, était-elle assez fagotée, cette grosse Adrienne!

— J'en conviens, sa toilette est hideuse.

— Et s'il n'y avait que sa toilette!... mais tout est logé à la même enseigne! Ce qui me navre, vois-tu, c'est que j'ai bien peur qu'on n'attente bientôt à ta douce liberté, mon cher!...

— Comment cela?

— Je ne suis pas artilleur, mais je me flatte de posséder un flair qui me rendrait digne de l'être!... Eh bien, le résultat de mes observations de ce soir est que notre mère souhaiterait avoir Adrienne comme belle-fille.

— Comme femme pour toi?... fit Michel, incrédule.

— Pas pour moi, pour toi, mon cher!

— Ah çà, tu es fou!

— Dieu merci, j'ai toute ma raison. Donne-toi la peine d'écouter mes déductions, rien qu'une minute, et tu verras!

Atterré, Michel entendit son frère lui développer une argumentation si serrée qu'il ressentit soudain une cruelle angoisse! Il avait bien pensé qu'il serait dur de faire accepter Meta par sa mère, mais il ne se serait jamais douté qu'à ses projets à lui elle opposât les siens, si précis, si arrêtés déjà!

Cela fit une peine intolérable à Michel. Par avance il était las de la lutte qu'il lui faudrait entreprendre.

Pierre le vit si chagrin, si abattu, qu'il lui demanda affectueusement :

— Alors, mon pauvre ami, ça ne te sourit pas cette affaire-là?

— Ah Dieu, non.

— La petite a le sac, tu sais!

Michel éclata :

— Et que veux-tu que cela me fasse! Est-ce que j'ai besoin d'argent, moi. Ce que je veux c'est une femme que je puisse chérir, et je ne pourrai jamais m'habituer à avoir devant moi une face de carnaval comme Adrienne! Au surplus, je ne suis plus un petit garçon, et j'ai bien le droit de revendiquer mes préférences, je suppose!...

Il continua longtemps sur ce ton, et il était si monté que Pierre dut le calmer.

— Je te trouvais soucieux, tout ce soir, mon pauvre vieux, et je pensais que tu avais des ennuis. Tu n'as pas joué? Perdu?... Tu sais que ma bourse est la tienne.

— Merci, dit Michel avec un pâle sourire, ce ne sont pas des considérations d'ordre financier qui me troublent.

— Alors?...

— Ce seraient plutôt des questions... d'ordre... sentimental... Pierre, mon bon frère, laisse-moi, veux-tu? Je ne puis rien te dire encore et je souffre intensément. Parle-moi de choses gaies qui noieront ma tristesse.

Pierre était l'homme le plus discret de la terre : il s'amusa à raconter des histoires risibles à son frère, jusque bien avant dans la nuit, et lorsque Michel s'endormit ce ne fut pas l'image chérie de Meta qui vint hanter ses rêves, mais un affreux cauchemar qui lui montra Adrienne vêtue en mariée, juchée sur un éléphant, et courant après lui qui faisait des efforts désespérés pour s'enfuir!...

VII

Les vacances de Michel passèrent avec une incroyable rapidité. Son esprit, tendu sans cesse vers le même but, se reposait délicieusement dans cette vie végétative qui ne lui laissait guère le temps de penser.

Les promenades en bateau, en voiture ou à pied, les parties de tennis ou de chasse absorbaient la majeure partie de ses journées. Quand, le soir, les deux garçons rentraient harassés de fatigue, fourbus, éreintés, ils ne songeaient plus qu'à se mettre au lit, et le lourd sommeil qui s'emparait alors du second des Kermar ne cédait point la place aux tracas obsédants.

Cependant, à mesure que coulaient les jours, Michel se reprochait de n'avoir pas le courage de parler. Chaque matin il se disait: « Ce sera pour aujourd'hui! » et chaque soir : « Ce sera pour demain ».

Il avait revu plusieurs fois Adrienne, mais cette grosse fille pour laquelle jadis il n'éprouvait que de l'indifférence lui inspirait maintenant une réelle aversion. Il sentait qu'entre lui et sa mère elle serait l'obstacle irréductible et rien que cette idée eût suffi à la lui faire prendre en horreur, même si elle n'avait pas été aussi disgraciée par la nature.

Un jour enfin Michel se décida à tout avouer à son père. Ils étaient tous les deux sur la route de Plumernan à Vannes, et le cheval était un peu sur l'œil ce matin-là, ce qui empêcha le docteur de bondir, comme il n'eût pas manqué de le faire en une autre occasion.

Il éprouva une sorte de stupeur à cette nouvelle qu'il n'attendait certes pas, et s'exclama ensuite :

— Tu es fou, mon pauvre garçon! Tu t'es laissé agripper par l'une de ces intrigantes comme il y en a tant à Paris : elle s'est moquée de toi et tu n'y as vu que du feu!...

Mais Michel n'était pas homme à se laisser influencer. Sa volonté se traduisait souvent par de

l'entêtement et il profita de ce que le docteur se calmait plus vite que d'habitude pour lui donner de plus amples détails sur la situation et lui déclarer que sa parole était engagée, il faudrait bien qu'il la tînt! Le docteur commença par tempêter, à crier que certainement un pareil mariage ne se ferait jamais lui vivant, etc., etc.

Vers le milieu de la route il admettait que Michel avait droit à des circonstances atténuantes... Arrivé à Vannes, il conclut d'un ton boudeur:

— Après tout, c'est toi qui te maries. Ne t'en prends qu'à toi, mon garçon, si tu es malheureux...

Et lorsqu'ils rentrèrent à Plumernan, Michel était sûr désormais que son père lui donnerait sa bénédiction...

Mais il fit entrer son fils dans son bureau pour lui dire d'un air mystérieux:

— Tu sais... moi ou rien, c'est la même chose... Parle à ta mère si tu veux, je m'en lave les mains et ne lui soufflerai rien de cette affaire. Je ne tiens pas à avoir une scène à tout casser!...

Michel savait bien que l'avis du docteur serait de peu de poids en pareille occurrence, mais il avait secrètement espéré que M. Kermar prendrait sa cause en main et tenterait au moins de la présenter à sa redoutable moitié. A présent il lui fallait compter sur sa seule éloquence et le pauvre garçon, à cette idée, se sentait défaillir.

L'occasion naquit brusquement, comme un coup de foudre.

Mme Kermar avait invité Adrienne à venir passer l'après-midi du lendemain. La jeune fille apporta son ouvrage, parla davantage que la fois précédente, car elle était moins intimidée, joua deux ou trois morceaux un peu moins faux que d'habitude, en un mot se montra la bonne fille qu'elle était sous des dehors déshérités. Mais les garçons, furieux d'avoir été privés à cause d'elle d'une partie de pêche dont ils se réjouissaient depuis plusieurs jours, et condamnés à rester au logis pour tenir compagnie à Adrienne, lui opposèrent une attitude si hostile et si rogue que Mme Kermar sentit le rouge de la colère lui monter aux joues.

Malgré son peu de finesse, Adrienne se douta qu'elle était de trop et qu'il y avait de l'orage dans l'air; elle partit de très bonne heure, sous un prétexte quelconque. Pierre s'esquiva aussi vite qu'il le

put, et Michel, pauvre victime, resta seul en tête à tête avec sa mère.

Celle-ci était furieuse. Elle ferma la porte d'un geste violent, et, les bras croisés, les sourcils froncés, l'œil fulgurant, s'avança vers son fils :

— Me direz-vous, monsieur, ce que signifient ces allures de palefrenier, ce sans-façon d'homme mal élevé, vis-à-vis d'une jeune fille que j'estime et que j'invite dans ma maison ?

Michel, l'air accablé, restait debout auprès d'une console, entre les rainures de laquelle il passait et repassait soucieusement les doigts. Il évita de regarder sa mère, et baissa la tête sans répondre.

— Je vous avertis que je commence à en avoir assez. Sachez bien qu'en vous réunissant ainsi à Adrienne je poursuis un but que je me reproche de ne vous avoir pas fait connaître plus tôt, cela aurait évité une méprise comme celle dans laquelle vous paraissez vous complaire. Vous n'ignorez pas que j'ai toujours désiré vous faire sortir de l'ombre qui couvre notre nom. Je vous ai dit un jour que je vous voulais célèbre, vous n'avez pas eu l'air de me comprendre et j'ai bien peur que vous ne restiez toujours dans une médiocrité dont j'ai horreur. J'ai donc réfléchi que, puisque vous aviez si peu d'ambition, je devais en posséder pour deux, et j'ai maintenant l'intime conviction qu'un riche mariage peut seul vous assurer une situation que vous ne serez jamais capable d'acquérir par votre travail. Des entretiens que j'ai eus avec Mme Marteny il résulte qu'Adrienne est absolument la femme qui vous convient : vous l'épouserez !

— Oh ! maman ! protesta Michel courroucé, cela jamais !

— Jamais ? répéta Mme Kermar d'un ton ironique, vous oubliez, mon fils, que les parents ont bien quelque droit sur l'avenir de leurs enfants ! Adrienne n'est pas jolie, j'en conviens, mais elle possède des qualités autrement appréciables qu'une éphémère beauté dont tu te lasserais bien vite. Elle t'aime, elle t'attendra tout le temps qu'il faudra, car naturellement vous ne pouvez vous marier d'ici trois ou quatre ans, aussi ai-je décidé que des fiançailles nouées dès maintenant seraient le meilleur moyen de vous garder l'un à l'autre.

Michel frappa de son poing la console qui gémit :

— Ma mère, permettez-moi de vous dire que vous

outrepassez vos droits ! Je veux bien être un fils respectueux, docile, mais pas au point de me laisser mener par vous comme un enfant ou un incapable. Je n'épouserai jamais, jamais Adrienne, vous pouvez le lui dire !

— Et pourquoi, s'il te plaît ?...

— Pourquoi ? Parce que d'abord, même pour de l'argent, et surtout à cause de son argent je ne m'abaisserai jamais à m'unir à une femme que je ne pourrais considérer comme mienne sans en être profondément humilié. Ensuite, je ne veux pas me marier sans amour et puis... et puis... j'en aime une autre !...

— Ah ! je m'en doutais ! L'éternel prétexte ! Eh bien, mon cher, je te préviens que, quel que soit ton projet, je m'y opposerai formellement ! Tu te marieras avec Adrienne, je l'exige, et n'admettrai pas un refus de ta part !

La violence naturelle de Mme Kermar ne connaissait plus de bornes. Ce refus de Michel était le naufrage de toutes ses ambitions : elle avait prévu une certaine résistance, mais non cette opposition inébranlable. Elle continua, amère et railleuse :

— Pourrais-je savoir — si tu daignes me répondre — quelle est l'heureuse élue qui a si bien su s'emparer de ton cœur au point de te faire repousser une union brillante que j'avais préparée de longue main ?

— Je n'y vois aucun inconvénient, ma mère, et il n'y a pas de mystère à vous apprendre que Mlle Meta Rojarska est la femme que je souhaite épouser.

— Rojarska !... Meta !... ce n'est pas français ces noms !

— Polonais.

— Ah, Polonais ! Une rastaquouère quelconque ramassée sur le pavé de Paris !

— Ma mère, je vous serais reconnaissant de ménager vos paroles lorsqu'elles s'adressent à une jeune fille que j'estime de toute mon âme et dont la conduite est au-dessus de tout soupçon !

— Ta ta ta ta ! Pauvre benêt qui ignore le passé de cette... personne ! A beau mentir qui vient de loin. Elle peut te raconter ce qu'elle veut, bien certaine que tu n'iras pas contrôler la vérité de ses assertions.

— Meta appartient, par sa mère, à une famille russe de la meilleure noblesse : sa vie irréprochable,

son intelligence hors pair, sa haute culture morale en font une femme d'un rare mérite que, grâce au ciel, ses amis savent apprécier comme il convient. Les Impharnès la reçoivent chez eux, et vous savez s'ils sont dificiles sur le choix de leurs relations! Etre agréé par Madeleine équivaut à un brevet d'impeccabilité absolue sous tous les rapports.

— Les Impharnès! Les Impharnès! tu as sans cesse ce nom à la bouche. Ils ne sortent pas de la cuisse de Jupiter, cependant!

— Madeleine est la fille du marquis de Jarnac.

— Ah! fit seulement Mme Kermar, un peu interloquée par ce grand nom.

— Et la mère de Meta était la comtesse Dychloff.

— Ah! répéta Mme Kermar. Et elle est riche... cette jeune personne?

— Elle ne possède aucune fortune.

— De mieux en mieux. Elle vit donc des rentes qu'elle n'a pas?...

— Meta est étudiante en médecine. Elle est presque aussi avancée que moi dans ses études et sera sans doute reçue doctoresse un an ou quinze mois après que je serai moi-même docteur.

Pour le coup c'était trop fort. Mme Kermar éclata :

— Une Polonaise, à moitié Russe, sans le sou, et étudiante par-dessus le marché! mon fils, tu nous déshonores!

Et Mme Kermar eut un grand geste tragique.

Michel haussa légèrement les épaules :

— Maman, je vous en prie, n'exagérez pas ainsi!... Je vous ai dit que je n'épouserais pas notre voisine et que j'aimais ailleurs... Meta Rojarska sera ma femme, ou je n'en aurai jamais d'autre! Ne gâchez donc pas à plaisir un projet qui contient tout mon bonheur! Si je suis malheureux sans Meta durant le reste de mes jours, en éprouverez-vous donc bien de la satisfaction?

— Je n'admets pas que tu nous aies caché tes intentions'

— J'avoue que j'ai eu tort. Mais certaines choses sont difficiles à écrire : je préférais vous les confier de vive voix.

— C'est trop tard! J'ai déjà planté des jalons avec Mme Marteny et ne puis revenir sur ma décision

— Alors je vous dois avertir que moi aussi je me suis engagé, et bien plus formellement que

vous, vis-à-vis de Meto. Elle a ma parole et j'ai la sienne

Cette assurance fit blêmir Mme Kermar. Pendant une demi-heure les invectives les plus blessantes se pressèrent sur ses lèvres. Michel, atterré, ne trouvait plus rien à ajouter et perdait peu à peu sa belle patience du début. Puis, il y eut entre la mère et le fils un échange de paroles dures, pénibles, qui les tortura l'un et l'autre; de ces mots irréparables qui brisent les cœurs et ne s'oublient jamais furent prononcés. A la fin, n'y tenant plus, Michel monta à sa chambre, déclarant qu'il écourtait ses vacances et qu'il partait le lendemain.

Il eut une véritable crise de sanglots et de larmes que Pierre, mis forcément au courant de ce qui la motivait, calma de son mieux. Mais son cadet était dans un tel état d'énervement parvenu au paroxysme de la douleur, qu'il ne voulait rien entendre.

Mme Kermar, de son côté, s'était rendue auprès de son mari et là, injuste, emportée, vindicative, ne gardant plus de mesure, raconta la scène qui s'était passée et jura que, elle vivante, ce mariage ridicule ne s'accomplirait point. Pris entre deux feux, le pauvre docteur ne soufflait mot! Qu'eût-il pu répondre ?...

Il avait fini presque par excuser son fils et l'approuver, car il savait bien qu'un amour vrai est dans le mariage le meilleur gage de bonheur, et il avait trop souffert de tout ce qui moralement le séparait de sa femme pour ne pas pardonner à Michel de rechercher l'âme sœur de la sienne, mais ainsi qu'il le lui disait, en essayant de plaisanter, il était un zéro dans son ménage et tremblait perpétuellement devant son irascible moitié!

Ce fut un triste dîner que celui qui eut lieu ce soir-là. Michel ne quitta pas sa chambre, et Pierre lui monta un bouillon qu'il refusa. Précipitamment il faisait sa valise, s'interrompant de temps en temps pour s'asseoir devant la table sur laquelle il étendait les bras en se cachant la tête. Il le savait maintenant, sa mère ferait tout au monde pour le séparer de Meta! Pauvre Meta qui avait cru faire un si grand sacrifice en acceptant de vivre à Plumerman, se douterait-elle jamais combien peu on l'y désirait!...

A l'aube, le lendemain, le docteur conduisit son fils. Mme Kermar consentit à descendre jusqu'à la

salle à manger, et comme Michel, respectueux mais contraint, disait :

— Maman, vous ne voulez donc pas m'embrasser ?

Elle déposa un baiser sec sur le front de son fils sans mot dire, et remonta aussitôt chez elle, ostensiblement, sans l'accompagner à la voiture, comme pour bien lui montrer qu'il partait en banni et non plus en enfant de la maison.

Le docteur était navré, Pierre aussi, les petites pleuraient sans comprendre ; ce départ fut lamentable.

Adrienne, qui dormait paisiblement dans son lit drapé de rose, ne devait pas soupçonner qu'elle était la cause de cet exode précipité.

Pierre suivit Michel à la gare. Au moment où celui-ci montait en wagon, il tenta un dernier encouragement :

— Ne te frappe pas trop, mon pauvre vieux, tout s'arrangera.

Le docteur pressa son fils dans ses bras avec une réelle affection :

— Mon pauvre enfant, murmura-t-il, attendri, tu es bien jeune pour commencer à souffrir ! Ecoute, j'ai confiance en toi. Si cette jeune fille est ce que tu m'as dit, si elle est digne de toi, je l'accueillerai bien volontiers comme ma fille.

— Merci, papa ! répondit Michel, tout ému. Vous êtes bon, vous au moins, et vous me comprenez. Que n'êtes-vous le maître !

Le docteur eut un geste évasif, le train s'ébranlait et la dernière vision qu'eut Michel fut celle de ces deux êtres qui le chérissaient si profondément. Il était étourdi, brisé et meurtri de la scène cruelle de la veille après une nuit d'insomnie, et il s'endormit d'un lourd sommeil hanté de cauchemars.

VII

Lorsque Michel revit Meta à la pension Pradin, il ne put lui dissimuler l'échec complet de sa tentative, ce dont la jeune fille parut très vivement contristée :

— avant même notre mariage — un brandon de discorde entre vos parents et vous ! Pourtant, mon ami, nous sommes jeunes, nous nous aimons, nous pourrions couler des jours si unis, si beaux, pourquoi vouloir nous enlever le droit d'être heureux !... Faudra-t-il donc nous séparer ! Mon cœur se brise à cette idée ! Cependant, ne désespérons pas encore, nous avons toute la vie devant nous, attendons...

— Ce sera peut-être bien long ! gémit Michel.

— Qu'importe, puisque nous sommes sûrs l'un de l'autre ! Vous avez ma parole, j'ai la vôtre ! Moi, je puis vous jurer que je ne changerai jamais.

— Moi non plus !

— Alors, ami, prenez patience et vivons d'espoir !

Cet échange de consolations recommença à nouveau sur le seuil de la porte des Impharnès, un jour que Meta y entrait tandis que Michel en sortait. Les mots varièrent nécessairement un peu, mais le thème demeurait toujours le même, et les jeunes gens se plaisaient à évoquer la fermeté de leurs serments.

Madeleine Impharnès avait dû mettre Yves dans la confidence. Tout d'abord le docteur n'éprouva pas précisément de l'enthousiasme pour ce projet. Il répétait :

— C'est fou ! Ils sont trop jeunes et ne savent ce qu'ils font !

Madeleine essaya de plaider la cause de Michel et elle y réussit d'autant mieux que son mari était déjà depuis longtemps conquis par le charme et la séduction de la petite Polonaise. Meta venait maintenant chaque jour donner des leçons de russe et de piano aux deux aînés des Impharnès. Sa froideur première disparaissait devant l'accueil spontané et chaleureux de Madeleine dont elle devenait peu à peu la meilleure amie.

— Elle est exquise et je comprends qu'on l'aime, disait la jeune femme à son mari.

— Certes oui et elle mérite d'être aimée, pauvre enfant, mais si ce mariage a jamais lieu, sa belle-mère la fera joliment souffrir !

— Espérons que tout s'arrangera. Si Mme Kermar connaissait Meta, elle ne pourrait s'empêcher de l'estimer.

— Ceci est discutable. La mère de Michel est une femme autoritaire, très entière dans son jugement : elle approuve uniquement ce qu'elle fait ou ce qu'elle dit et ne pardonnera jamais à sa bru d'être pauvre.

— Ah Yves ! que l'argent fait commettre de vilenies ! C'est odieux de penser qu'à notre époque il est la seule chose qui compte !

— Il en faut, hélas, pour vivre, ma chérie, mais on est heureux lorsque, comme nous, on ne le considère que comme un accessoire et non une idole !

— Le veau d'or est toujours debout ! Yves, mon ami bien cher, nous élèverons nos enfants de manière à ce qu'ils sachent le plus possible s'en passer, n'est-ce pas ?

— Je compte sur toi pour cela, ma chère femme, souhaitant de tout cœur à mon ami que Meta soit pour lui la fidèle et parfaite compagne que j'ai trouvée en toi !

— Oh moi ! je vis dans ton sillage, dans ton ombre, et cela suffit à mon bonheur. Meta sera la collaboratrice de son mari, son égale dans la science !

— Puisse cette égalité ne jamais leur occasionner de tourments ! Vois-tu, Madeleine, j'absous ces enfants de s'aimer, je les comprends même, mais je ne puis m'empêcher de trembler pour leur félicité future. Tels que je les connais, et dans la situation dans laquelle ils se trouveront, les heurts inévitables de la vie prendront les proportions d'une catastrophe !

— Ils voient trop haut et trop loin ! Toutefois, si mes pressentiments sont justes, je crois que Michel demandera à Meta de renoncer à sa profession.

— Y consentira-t-elle ?

— C'est à souhaiter. Michel tiendra à ce que sa femme se consacre exclusivement à son foyer et à ses enfants. La parité de carrière, la similitude d'attraits et de culture, tout cela est très beau en théorie, mais pratiquement il n'est guère possible d'être à la fois la Femme et la Doctoresse. Meta serait placée dans l'alternative de délaisser sa maison pour courir sa clientèle ou d'abandonner celle-ci pour s'occuper de son intérieur. D'ailleurs, et surtout s'ils s'installent en Bretagne, les aptitudes de Meta et sa science n'auraient plus leur raison d'être. Michel quittant Paris sera repris par la tradition, et il n'imposera pas à ses concitoyens l'étonnement de leur amener sa femme comme confrère ou comme concurrent ! Ah ! Yves ! plus je vais, plus je bénis le ciel d'avoir permis que nous nous épousions tout prosaïquement, tout simplement, sans avoir à trancher de graves questions. Comme notre vie a été

facile et que de reconnaissance nous devons à la Providence pour nous avoir unis l'un à l'autre ! Leur bonheur, pauvres enfants, sera chose autrement compliquée ! Dieu veuille qu'ils n'aient pas un jour à se repentir de leur choix !

Madeleine eût peut-être parlé ainsi longtemps encore, lorsque la femme de chambre frappa discrètement à la porte.

— Entrez, dit Yves.

— Le courrier, monsieur, et la domestique présenta le plateau couvert de lettres et de journaux.

Madeleine resta assise dans le grand fauteuil de cuir placé en face de celui qu'occupait son mari. Silencieusement le docteur décachetait sa correspondance. On n'entendait plus, venant du salon, que l'écho assourdi des gammes d'Agnès Impharnès que surveillait Meta.

Madeleine avait pris le *Gaulois* et le parcourait. Soudain le docteur frappa sur la table un énergique coup de poing.

— Ah ! par exemple ! ceci est violent ! Tiens, Madeleine, lis !

Et Yves plaça sous les yeux de sa femme la missive où elle déchiffra ce qui suit :

« Plumernan, 15 mai 1894.

« Monsieur,

« Mon fils Michel, durant ses séjours chez nous, nous a, à différentes reprises, mentionné votre nom. J'en ai déduit que vous le voyiez fréquemment, et que, par conséquent, vous étiez susceptible d'avoir sur lui une certaine influence.

« Je n'ai pas à discuter, Monsieur, la manière dont vous et votre femme avez manifesté à mon fils l'intérêt que vous lui portiez, je crains cependant que vous ayez oublié les règles de la plus élémentaire prudence en lui laissant rencontrer sous votre toit une personne, sortie je ne sais d'où, dont il s'est amouraché au point de vouloir à tout prix l'épouser. Je tiens expressément à vous avertir que je m'opposerai de toutes mes forces à ce projet insensé et je viens vous demander d'user de toute votre autorité pour forcer Michel à y renoncer.

« De plus, je vous serais particulièrement reconnaisssante de fermer votre porte à cette jeune fille. A aucun prix Michel ne doit la revoir chez vous. Il s'est targué devant moi de ce que votre accueil était une

absolue garantie de haute probité, d'irréprochable moralité pour les personnes que vous receviez, je ne veux pas qu'on me force la main en me disant que cette Polonaise est parfaite, uniquement parce que vous la considérez comme une amie.

« De plus, et pour plus de sûreté, je vais m'arranger pour que Michel quitte Paris dans un assez bref délai. Il sera moins exposé ainsi à rencontrer une femme qu'il a choisie sans moi et que je ne puis me résoudre à accepter pour belle-fille.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

« De Montelles-Kermar. »

— Hein! tu as lu, Madeleine! Elle en a un fier toupet, cette bonne Madame! On ne met pas plus aimablement les gens en demeure de congédier leurs amis! Mais je ne suis pas Michel, moi! et on ne m'impose pas ainsi sa volonté! Je vais lui répondre du tac au tac et elle verra si l'on m'intimide!

— Attends au moins à demain, pria Madeleine. Il est toujours mauvais de répliquer sous l'influence de la colère.

— Je ne suis nullement en colère. Tu vas voir; ce ne sera pas long!...

Et, s'asseyant devant son bureau, le docteur, plongeant dans l'encrier sa grosse plume d'oie, écrivit de sa haute et lisible écriture :

« Paris, 17 mai.

« Madame,

« Je ne me reconnais nullement le droit de m'immiscer dans la vie intime et privée de mon camarade Kermar. Ma femme et moi continuerons de le recevoir quand nous voudrons et autant que nous voudrons. Quant à Mlle Rojarska, pour laquelle nous éprouvons la plus haute estime, doublée d'un affectueux dévouement, elle sera toujours reçue sous notre toit lorsqu'il lui plaira.

« Et de ceci étant [illegible] seuls juges, je vous avertis, Madame, que nous sommes assez grands pour n'admettre aucune ingérence dans notre conduite.

« Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon respect.

« Dr Yves Impharnès. »

Et Yves parapha largement la feuille de lourd vélin qu'il tendit à Madeleine pour qu'elle approuvât :

— Est-ce bien, ma chérie ?

Elle se mit à rire :

— Parfait ! Court et bref, mais explicite ! Tu ne seras pas en odeur de sainteté auprès de Mme Kermar après une telle réponse !

— Je m'en moque pas mal ; on n'a pas idée de cette omnipotence ! Regarde ! L'égoïsme perce dans chacune de ses phrases « je... je... je... » Elle est à peine polie, d'ailleurs ! Pauvre Michel ! je le plains d'avoir une telle mère. Ah ! elle ne songe guère à lui, ni à son bonheur, je t'en réponds. Ma parole ! on dirait que c'est elle qui se marie !... Si on lui avait insinué que Mlle Rojarska avait huit cent mille francs de dot, tu la verrais tout sucre et tout miel. Le seul grief qui compte à ses yeux, c'est la pauvreté ; il n'y a que cela qui la préoccupe. Elle ne s'inquiète pas de savoir si Meta a des qualités essentielles, non ; elle est butée dans sa résolution et se met volontairement un bandeau sur les yeux !

— Parleras-tu de cette lettre à Michel ?

— Je crois que c'est inutile. Le cher garçon a bien assez de ses soucis sans que j'y ajoute celui-là. C'est égal, je suppose que le chiffon brûle... S'il aime Paris il fera sagement d'en jouir, car il n'y restera plus longtemps désormais !

— Elle ne le ferait tout de même pas partir en pleine session !

— Non, mais aux vacances ce sera facile en somme, et si elle veut ce départ... Tu sais, Madeleine : « Ce que femme veut, le diable le veut ! »

— Moi, on m'a appris « Dieu ! »

— Dieu ne peut pas approuver une telle vengeance, car c'est une odieuse vengeance ! Mme Kermar devait savoir que son fils était trop soumis pour se passer de son consentement. Elle n'aurait pas dû le briser ainsi sans vouloir même examiner sa requête et y réfléchir, quitte à l'en dissuader si elle avait rencontré quelque obstacle sérieux. Non, non, ce qu'elle poursuit, c'est la satisfaction personnelle de son orgueil ; elle est le potentat qui se croit tout permis. Cela peut aller tant que les enfants sont jeunes, mais cela cesse lorsqu'ils deviennent des hommes. Savoir comment Michel accepte son éloignement de Meta !

— Pauvres enfants, ils n'ont pas fini de lutter !

Et en poussant un douloureux soupir, la bonne Madeleine quitta son mari pour aller rejoindre la

petite Polonaise qui, consciencieusement, faisait travailler sa fille aînée.

Grâce aux leçons qu'elle donnait chez les Impharnès et chez trois ou quatre de leurs amis, Meta pouvait maintenant être assurée du pain quotidien. Avec entrain et bonne humeur elle poursuivait ses rudes études; n'avait-elle pas pour l'éclairer et la guider ce phare rayonnant qu'était l'amour de Michel?... De toute son âme, à la fois très ardente et très neuve, elle appelait le moment où elle pourrait être sa femme. L'opposition formelle de Mme Kermar la blessait au plus intime d'elle-même, car elle était fière, orgueilleuse parfois, elle souffrait de se voir dédaignée par cette mère hautaine qui l'humiliait en même temps qu'elle lui brisait le cœur.

Ce jour-là, tout en donnant scrupuleusement la leçon d'Agnès, Meta laissait vagabonder son esprit qui était, certes, bien loin du piano et des gammes. Elle rougit lorsque Madeleine entra, comme si la jeune femme eût pu lire ce qui se passait en elle.

— Bonjour, petite amie! dit gaiement Mme Impharnès, que devenez-vous depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Cela fait trois longs jours, vous savez!

— Mais, madame, j'ai beaucoup travaillé. Mes cours sont très absorbants, vous ne l'ignorez pas, et j'ai toujours peur d'être en retard sur mes camarades. Puis, je profite des derniers mois de liberté qui me restent pour faire des économies, car lorsque je serai interne dans un hôpital je ne pourrai plus donner de leçons.

— Vous persistez donc dans votre désir de pratiquer la médecine? J'avais pensé que ce ne serait qu'un feu de paille et que vous vous contenteriez de prendre quelques inscriptions sans aller jusqu'au bout de ces longues études si pénibles pour une femme.

Meta leva vers Madeleine ses grands yeux sérieux :

— Je vais toujours jusqu'au bout de ce que j'ai entrepris, chère madame. Croyez bien que si j'agis ainsi ce n'est pas par pur caprice, mais bien parce que je désire suivre un penchant que je considère comme ma vocation.

— Mais, petite Meta, vous vous marierez!

La jeune étudiante devint toute rose.

— Vous savez, madame, que si j'épouse Michel,

j'espère devenir pour lui sa plus fidèle collaboratrice ?

— Quoi ! vous exerceriez une fois mariée !

— Pourquoi pas ? Je trouve si belle cette vie de deux êtres qui pensent et agissent de concert, l'un complétant l'autre, et qui poursuivent un but identique : soulager, guérir, chercher toujours à améliorer le sort de l'humanité souffrante, creuser à deux ces passionnants problèmes d'où jaillira la lumière, coopérer ensemble à la même œuvre, ne trouvez-vous pas que ce rôle soit infiniment enviable ?

— Vous n'avez sans doute pas tort. Mais, dites-moi, Meta, l'amour, chez vous, irait-il jusqu'au sacrifice ? Si Michel vous demandait de renoncer à votre carrière, lui obéiriez-vous ?...

Meta pâlit :

— Oh ! madame ! Michel ne pourrait exiger un pareil abandon de tout ce qui, jusqu'ici, a constitué le meilleur, la raison même de mon existence, puisque je n'ai vécu que pour la science. S'il me fallait un jour être placée dans cette cruelle alternative, je ne sais pas encore ce que je ferais, mais je crois que je n'aurais pas le courage de céder, et qu'entre le mariage et ma profession je choisirais cette dernière. Mais je m'inquiète à tort, et vous avez voulu me faire peur ! Michel m'aime trop pour m'imposer un pareil déchirement, et moi, oh grand Dieu ! moi je lui suis déjà tellement unie de cœur et de pensée, que je ne puis supporter l'idée seule de le contrister. Car, chère madame, vous l'avez deviné, n'est-ce pas, la tendre affection de Michel est mon bien le plus précieux ! Songez donc, je n'ai plus de mère ; je me souviens à peine de mon père qui nous a tous abandonnés. Mes frères vivent au loin, c'est à peine si je reçois une lettre d'eux en un an, et je ne les reverrai sans doute jamais. Ma vie en France était si affreusement triste dans ce douloureux isolement où me plongeaient la pauvreté et ma nationalité. Je me demande maintenant comment j'ai pu vivre ainsi toute seule, délaissée ! Le travail était mon unique consolation. J'ai cru longtemps que la science serait ma fidèle compagne, qu'elle me tiendrait lieu de tout, et j'ai compris la fragilité de cette illusion le jour où je connus celui que j'aime désormais plus que tout au monde. Et je ne me rappelle pas sans un atroce serrement de cœur combien j'ai souffert jusqu'au moment où tout s'écroulant autour de moi j'ai

cru perdre la vie... et c'était la vie qui venait !... et je vous ai rencontrés, vous qui avez été un frère, une sœur pour moi, la malheureuse abandonnée, vous qui personnifiez si parfaitement la charité évangélique !

— C'est Dieu qui nous a conduits vers vous, petite Meta.

— Dieu ? Oui, j'ai pensé depuis, qu'une intervention céleste avait pu, seule, me sauver de l'abîme dans lequel je m'effondrais. J'ai eu une pieuse enfance ; ma mère, plusieurs fois par jour, me faisait prier devant les saintes images. J'aimais à saluer chaque matin la Vierge de Kazan qui me souriait dans son cadre d'émail, saint Stanislas, saint Georges, saint Théodose, grand archiprêtre de Tchernikoff, et je regardais attentivement si la petite lampe brûlait toujours dans la chambre de ma mère. J'ai gardé son icône préférée, pauvre mère, et ne m'en suis jamais séparée, malgré qu'un affreux juif ait voulu me l'acheter, mais j'aurais mieux aimé mourir de faim... C'est, d'ailleurs, ce que j'ai failli faire... Depuis mon départ de Vienne je n'ai pas été aussi fervente chrétienne que j'aurais dû être, mais, de vous voir si bons, le docteur et vous, de sentir chez celui que j'aime une foi si profonde, me donne le désir d'être meilleure ! Et si vous saviez combien, au fond, cela me peine de penser que je ne suis pas catholique romaine quand mon fiancé l'est si sincèrement...

« Je voudrais tant lui dire : « Votre Dieu sera mon Dieu ! » Je vais souvent dans vos églises depuis ces dernières semaines. Là je m'agenouille, je me recueille et je dis au Seigneur : « Christ, donne-moi la foi ! »

« Et puis j'attends... je ne sais pas vos formules de prière, mais j'espère toujours que la grâce — comme vous dites — me touchera et que je deviendrai un jour semblable à vous. Je n'avais jamais osé, jusqu'ici, vous en parler, mais ce secret m'étouffe, et je voudrais, madame, que vous m'aidiez à me rapprocher de mon cher Michel. Je suis certaine qu'il serait si heureux que nos deux âmes aient la même croyance !

Madeleine était très émue en entendant cette longue confidence de la petite Polonaise qui n'en avait jamais autant dit. Elle la sentait sincère et se réjouissait de la voir d'elle-même amenée à se

qu'elle avait ardemment souhaité. Toutefois la jeune femme était trop prudente pour ne pas faire la part de ce qu'il y avait d'un peu exalté dans la confidence de Meta ; avec raison elle se méfiait de ces désirs subits de conversion qui sont parfois dangereux, et elle se garda bien de les encourager par une approbation enthousiaste. Bien qu'elle fût heureuse de voir quelle forte semence l'exemple de Michel avait déjà fait germer dans le cœur de sa fiancée, elle répondit à Meta qu'elle allait s'assurer du concours d'un prêtre plus autorisé pour juger ce cas assez compliqué, et qu'elle s'inspirerait des conseils qu'il lui donnerait pour instruire la jeune Polonaise de sa religion.

C'est ainsi que, par la suite, Madeleine devait devenir la catéchiste et Meta la catéchumène !

IX

Un gris après-midi de la fin de septembre ; il pleut sans discontinuer depuis le matin ; une forêt de parapluies déambulent sur la chaussée ; les fiacres roulent, les chevaux glissent sur le pavé gras ; le ciel est terne, bas et triste, et à coup sûr les pensées de Meta ne sont pas beaucoup plus gaies, tandis que d'un œil fiévreux elle surveille l'arrivée des voyageurs dans la salle des Pas Perdus à la gare du Quai d'Orsay. L'été, le bel été, qu'avec tant de ferveur et d'espoir elle vit s'ouvrir, est fini désormais, emportant ses joyeux rêves de bonheur et d'avenir ; maintenant elle s'apprête à revoir avant son départ définitif celui qu'elle chérit de toute sa tendresse.

Mme Kermar a été la plus forte. L'exil de Michel est irrévocablement décidé ; c'est dans une lointaine Faculté, à Montpellier, que le jeune homme terminera ses études. Aujourd'hui même il revient de Bretagne où il a bien fallu qu'il passât ses vacances, et doit repartir presque aussitôt pour le Midi. Lui et Meta savent seuls ce que la séparation qui leur a déjà tant coûté va devenir cruelle en se creusant davantage, mais ni l'un ni l'autre ne veut abandonner un projet qui leur était si cher. Michel a lutté de

toutes ses forces, hélas sans succès. Aux objurgations réitérées de sa mère, il a répondu avec cette tranquille obstination qui est son bouclier :

— J'attendrai !... Peut-être désarmerez-vous un jour !

Elle a riposté :

— Jamais !

Alors il n'a plus rien dit, mais après une scène encore plus pénible, il a quitté Plumernan, le cœur désolé, se promettant en son for intérieur d'y revenir le moins possible. Sa seule consolation repose en l'idée de revoir Meta ce soir, si courte que doive être cette entrevue, et il ne veut à aucun prix perdre l'espoir de lui être un jour uni.

La voici enfin ! Il l'a découverte au milieu de la foule des inconnus. Leurs mains se serrent, ils se regardent anxieusement, se trouvant mutuellement très changés en peu de semaines. Michel a bruni ; il semble qu'il se soit fortifié et virilisé, mais son front a un pli soucieux et ses yeux ont une lueur de froide décision ; le sourire qui transformait en un seul instant son visage plutôt sévère paraît avoir disparu à jamais de ses lèvres. Chez lui l'enfant insouciant a fait place à l'homme qui connaît la lutte et la souffrance. Quant à Meta, elle a pâli et maigri. Cet été passé à Paris, à part trois semaines en Normandie chez Madeleine Impharnès, n'a rien valu à sa santé déjà ébranlée par le chagrin de la séparation. Ses beaux yeux paraissent embués de toutes les larmes qu'elle ne veut pas verser, qu'elle refoule énergiquement, car elle s'est promis d'être vaillante. Et puis il y a dans son regard une expression de résignation que Michel n'y a jamais vue. C'est que Meta, maintenant, accepte sa peine si grande avec l'idée qu'elle sera près de Dieu la rançon de son bonheur futur. Dans son enthousiasme de néophyte, elle a confié à Madeleine qu'elle éprouvait presque de la joie à souffrir si, à ce prix, elle pouvait épouser Michel. La jeune femme s'inquiète un peu de ce mysticisme qui lui semble exagéré, mais plus elle va, plus elle se rend compte que Meta, incapable de demi-mesures, est aussi sincère dans sa soif d'immolation que dans son désir d'être heureuse.

Michel ne fait que traverser Paris ; il va reprendre un express à la gare du P.-L.-M. Meta l'y accompagne. Durant le trajet, ils parlent encore de leurs pauvres rêves, de leurs projets, et puis il faut se quitter, déjà hélas !

Le train va s'ébranler, Meta dit :

— Je serai fidèle et patiente, je vous attendrai !

Et c'est sur cette parole d'espoir qu'elle laisse partir, vers la ville inconnue, celui qu'elle aime. Elle revient seule, sous la pluie battante, traînant ses pieds las au hasard des petites rues de traverse, tristes et désertes, dont la solitude s'harmonise avec son intime désarroi. Vraiment, loin de Michel elle s'était crue plus forte. C'est en le revoyant qu'elle a compris à quel point il demeurait son seul trésor au monde, et que pour lui elle pourrait tout sacrifier !

Tout ? Est-ce bien sûr ?... Tandis qu'ils échangeaient leurs plans de vie à venir, quelques instants auparavant, Michel a dit :

— Je ne resterai à Montpellier que juste le temps nécessaire pour m'y faire recevoir docteur. Une fois mon service militaire accompli, je reviendrai à Paris, cela personne ne peut m'en empêcher ; j'y exercerai au moins quelques années, pendant que mon père est encore assez jeune, assez actif pour garder sa clientèle à Plumernan, et nous nous marierons. Vous n'aurez plus, ma chère Meta, qu'à vous laisser vivre comme ma femme très tendrement aimée. Les heures noires seront finies, j'espère ; mon unique ambition est de beaucoup travailler afin que vous ayez un foyer stable où plus tard nos enfants pourront grandir à l'abri du besoin. Je ne vous demanderai que d'être pour moi le bon ange qui soutient, relève et console aux moments de défaillance, la compagne chérie que l'on retrouve toujours à la maison qu'elle garde fidèlement, l'amie de tous les instants, en un mot celle que j'ai connue aux mauvais jours et qui restera l'amie des jours prospères !

C'était tout, et, pour beaucoup de femmes, ce rôle eût paru suffisant, mais Meta se rappelait, non sans un serrement de cœur, que Michel n'avait nullement parlé de collaboration, d'études en commun. C'est donc qu'il n'en voyait pas la nécessité ? Alors, quoi bon cet acharnement qu'elle mettait à poursuivre d'ardues études ! Pourquoi se plier à la dure discipline d'un travail constant, pourquoi n'avoir qu'un but, si tout cela devait échouer à faire d'elle une femme de ménage, bonne tout au plus à surveiller le pot-au-feu, racommoder le linge ou moucher la marmaille ! Il y avait loin de ces prosaïques fonctions à celles qu'elle rêvait jadis, c'est-à-dire : devenir l'émule de son mari, coopérer à ses travaux ! C'était bien la

peine de n'avoir vécu que pour la science, si dans quelques années il fallait à tout jamais l'abandonner!

En rentrant à la pension Pradin, Meta fut prise d'un grand découragement. Elle devait justement ce soir-là « piocher » un aride traité de bactériologie; elle n'y découvrit plus aucun attrait. D'un geste excédé, elle repoussa les livres soigneusement reliés en toile grise, ferma les cahiers épais couverts de son écriture régulière et fine, et, très lasse, s'assit sur un fauteuil au coin de la cheminée sans feu. Il lui parut qu'un vide mortel se faisait en son âme et autour d'elle. Pourtant cette petite chambre confortable avait été le temple de la science au temps, hélas si proche encore, où Meta vivait son double rêve d'amour et d'ambition. L'aspect en était gai, attrayant, avec ses quatre murs couverts d'un papier fleuri sur lesquels la jeune étudiante avait accroché des aquarelles, des vues de Russie, d'Italie, d'Autriche. A la place d'honneur trônait la belle icône d'émaux byzantins devant quoi brûlait la petite lampe. Madeleine Impharnès, en comblant Meta de cadeaux, contribuait à l'embellissement de cette chambre qui n'était point banale, avec ses napperons brodés, ses coussins multicolores, et trois ou quatre objets d'art véritable. Quelle différence avec la lugubre mansarde où Meta avait vécu tant de jours de misère! Ses bons amis! Leur photographie était sur la cheminée en groupe sympathique; comme ils l'avaient secourue, soignée, consolée de toutes façons!

Soudain, à leur souvenir, la petite Polonaise se mit à pleurer tout bas et à regretter que Madeleine ne fût pas à Paris. Elle serait allée immédiatement lui confier le tourment de son cœur, certaine d'avance que la jeune femme saurait la plaindre et la conseiller. Mais elle était toute seule dans ce grand Paris. Jane Hotkins avait regagné l'Angleterre depuis plus de deux mois, et Meta se trouva moralement aussi abandonnée que l'hiver précédent.

Elle gémit sourdement :

— Mon pauvre Michel! je ne l'aime donc pas assez, qu'il n'est pas tout pour moi!...

Pourquoi fallait-il qu'entre ce qu'elle considérait comme sa vocation et cet amour qui si vite s'était emparé d'elle se livrât ce duel douloureux!

Elle passa ce soir-là de bien pénibles moments, et puis, fatiguée de pleurer, elle finit par se résigner

avec cette froide exaltation qui était la caractéristique de sa nature concentrée, au fond de laquelle subsistait — malgré la foi nouvelle — un reste de fatalisme slave.

X

Le docteur Michel Kermar rentrait chez lui d'un pas rapide et souple. En frissonnant presque par ce sombre soir de janvier, il passa sous le porche de la luxueuse maison qui abritait ses débuts de jeune chirurgien, inconnu aujourd'hui, célèbre demain. Les jours, les mois, les années avaient passé. Après sa thèse brillamment soutenue devant la Faculté de Montpellier, son court service militaire accompli, Michel était revenu à Paris où l'appelaient à la fois et le désir de travailler avec acharnement pour acquérir quelque réputation et le vœu impatient de revoir Meta dont il était séparé depuis si longtemps. Jamais en son cœur ne s'effaça le souvenir de celle qu'il appelait sa fiancée, et ce soir-là, en revenant à son foyer encore désert, il pensait à la joie ineffable qu'il éprouverait si la jeune fille devenait bientôt sa femme.

Interne à l'hôpital Ténon, puis aux Enfants-Malades, et doctoresse à son tour depuis cinq ou six mois, Meta, encore sans clientèle définie faisait un remplacement aux environs de Paris. Michel l'avait revue chez les Impharnès, dès son retour dans la capitale. Il savait que sa confiance était bien placée, que la jeune fille, en tous points, serait digne d'être à jamais l'élue de son âme et il se proposait de faire sous peu un bref séjour à Plumernan pour tenter auprès de Mme Kermar une suprême démarche. Il ne comprenait pas l'entêtement de sa mère à lui refuser un bonheur dont il avait soif. A chacun de ses voyages en Bretagne il essuyait d'amers reproches et on lui servait chaque fois la rengaine du brillant mariage qu'aurait été le sien s'il avait voulu d'Adrienne. Fatiguée de la vaine attente, celle-ci avait épousé l'hiver précédent un officier de marine, noceur et décavé, qui venait quelquefois à Plumernan sur son torpilleur, et plaisait fort

sur la pauvre fille et sa grosse dot comme sur une bouée de sauvetage. De cette aventure Mme Kermar faillit faire une maladie ! Il était évident que depuis le départ d'Adrienne pour Toulon elle baissait visiblement et ne retrouvait plus son entrain de jadis. Ce projet de mariage qui s'était ancré dans son cerveau jusqu'à l'obsession lui manquait désormais, et la dernière fois que Michel l'avait vue, elle n'avait plus fait aucune allusion à ce qui était la préoccupation constante de son existence.

Le jeune docteur, une fois chez lui, échangea ses vêtements de sortie contre un chaud complet d'appartement et vint se blottir auprès de la cheminée à hotte où brûlait un énorme feu de bois. Il aimait ce bureau à la fois sévère et confortable, dont l'agencement avait été combiné par le professeur Bardo, son maître et son ami, le chef de l'importante clinique où Michel allait chaque jour pratiquer et s'instruire. Comme cette clinique était située à Auteuil, le docteur Bardo avait installé son jeune ami en plein centre de Paris, rue de la Chaussé-d'Antin, où il donnait ses consultations, car sa santé assez précaire réclamait des ménagements et il habitait à Chatou, loin du bruit de la capitale, une villa perdue dans la verdure. Michel avait eu la bonne fortune d'être son élève préféré ; il se l'était attaché autant par les liens d'une solide amitié que par l'idée que ce disciple, intelligent et studieux, saurait l'aider dans son œuvre et plus tard la continuer en lui succédant.

Et Michel, qui, au début de sa carrière, entrevoyait toujours Plumernan comme base de ses opérations, pensait maintenant que sa voie était nettement tracée dans le sillage de son illustre ami, et qu'il fixerait sa résidence à Paris. Un autre plus vaniteux que lui eût été grisé par ces débuts réellement brillants. Alors que tant de jeunes hommes tâtonnent, hésitent, commencent avec mille peines une maigre clientèle, lui était déjà lancé dans une société choisie. Les appointements que lui versait le docteur Bardo formaient un joli chiffre et il avait l'immense avantage d'être logé pour rien dans cet immeuble confortable qui appartenait au professeur. De plus, une fois ses occupations d'aide-opérateur terminées et quelques consultations chirurgicales données en lieu et place du docteur lorsque celui-ci ne venait pas à la chaussée d'Antin, il lui restait de nombreux loisirs

qu'il pouvait consacrer soit à ses études, soit à la médecine générale qu'il faisait alors pour son propre compte.

Bref, à cette heure Michel voyait s'ouvrir devant lui la vie facile et large, mais il était trop sentimental pour que, au sein de cette apparente félicité, il ne lui manquât pas l'essentiel et il songeait tristement :

— Dois-je donc vivre seul longtemps encore ! Pauvre Meta que j'attends... et qui m'est si fidèle ! Mon Dieu ! comme ma mère est dure de nous interdire d'être heureux ! Mais cela a assez duré, il faut que cela finisse ! Je ne suis plus un petit garçon qu'on terrorise indéfiniment ! J'irai la semaine prochaine à Plumernan et je poserai mon ultimatum !

Michel étendait devant le feu ses mains blanches à la paume un peu épaisse, mais aux doigts fins et déliés. Il avait maintenant vingt-six ans et en paraissait davantage, avec un front plissé de soucis et des yeux mélancoliques. Quelques fils d'argent blanchissaient ses tempes ; sa taille très svelte s'était insensiblement empâtée, et sa lèvre gardait un sourire désabusé. L'unique amour de sa vie avait été à la fois son tourment et sa joie, et son visage expressif en gardait les traces indélébiles.

Rêveusement le jeune docteur contemplait une grande photographie de Meta, prise dans une salle d'opérations, au moment même d'une intervention chirurgicale. La jeune fille portait une longue blouse blanche qui l'amincissait encore ; ses beaux cheveux s'enroulaient en nattes serrées qui formaient deux grosses conques au-dessus des oreilles, et elle conservait par delà les années cette attitude réservée et fière, ce charme un peu étrange et douloureux, que Michel avait tant aimés en elle.

Le jeune Breton soupira en revoyant cette chère image, puis ses yeux se reportèrent sur un large bristol qui reproduisait Pierre et sa femme. Heureux ménage celui-là ! uni rapidement sans complication ni perte de temps ! La nouvelle Marguerite Kermar était la fille du colonel de Pierre. Sans heurts ni histoires de dot ou d'héritage, les jeunes gens avaient marché tambour battant à l'autel, et Michel, heureux de leur bonheur, n'y pensait pas sans envie. Quel acharnement mettait sa mère à l'empêcher d'imiter Pierre ! Cette pauvre Meta parviendrait-elle jamais à trouver grâce à ses yeux !

Il en était là de ses réflexions lorsque le timbre

électrique de la sonnette retentit sous un doigt impatient.

— Qui peut venir à cette heure ? marmotta Michel entre ses dents.

Il était tout près de six heures. Le jeune docteur supposa qu'on venait le chercher pour un cas urgent et, se rapprochant du feu avec délices, songea qu'il faisait bien froid dehors et que ce serait bien désagréable de quitter son « home » tiède et clos pour aller courir dans quelque quartier lointain.

Son valet de chambre entra, portant un télégramme sur un plateau de laque.

Michel le décacheta vivement. En une seconde ses yeux déchiffrèrent le petit bleu qui, en sa brièveté tragique, lui apprenait une pénible nouvelle.

« Mère au plus mal, congestion pulmonaire, viens immédiatement.

« KERMAR. »

Michel regarda sa montre.

— J'ai un train pour Chatou à 6 h. 15, se dit-il, je puis encore aller prévenir le docteur Bardo de ce qui m'arrive et revenir à temps pour prendre le rapide de Bretagne à 9 heures.

En quelques mots il avisa le domestique d'avoir à préparer sa valise et de commander une voiture, puis, se dirigeant à toute allure vers la gare Saint-Lazare, sauta dans le train de banlieue qui allait s'ébranler.

En wagon il eut des loisirs de méditer sur cette maladie de sa mère qui bouleverserait peut-être tous ses projets. Car il n'oserait plus entamer avec elle une discussion qui promettait d'être pénible, et il devrait respecter son repos en évitant toute allusion à son mariage avec Meta.

— Dans quel imbroglio vais-je encore retomber !... murmura le pauvre garçon.

Le professeur Bardo habite, fort heureusement, tout près de la gare un petit cottage anglais au milieu d'un vaste jardin. Il allait se mettre à table devant le potage et l'œuf à la coque qui constituent son repas de chaque soir lorsque Michel entre en coup de vent.

— Vous si tard ! Kermar, que se passe-t-il ?

— Un fâcheux motif m'amène près de vous, maître.

Et le jeune homme, en phrases brèves et pressées, avertit le professeur de la maladie de sa mère.

— Il faut partir tout de suite, mon cher enfant. Ne vous tracassez pas, j'assumerai la besogne à moi seul pendant votre absence. Et puis, vous ne devez pas vous alarmer trop vite, votre mère est encore jeune, la science et la nature ont des ressources infinies, espérez !

C'est sur ce mot de réconfort qu'il quitte Michel et revient dans la salle à manger. Sa vieille bonne a remporté le dîner dans la cuisine pour le tenir au chaud. Le docteur Bardo, solitaire, songe qu'il aurait aimé avoir un fils comme Michel Kermar. Pourquoi ne s'est-il pas marié ? Il prétend qu'il n'en a jamais eu le temps et maintenant c'est trop tard. A soixante ans il en paraît quatre-vingts tellement il est vieilli, ridé ; cependant, grâce à une hygiène parfaite, ses muscles conservent encore une élasticité prodigieuse, et son coup d'œil est sûr comme celui d'un jeune homme. Son habileté professionnelle a acquis un renom quasi mondial ; il est célèbre, riche, indépendant, et avec tout cela soupire parfois le soir à son foyer désert qu'il eût souhaité voir animé par la grâce d'une femme et le va-et-vient de beaux enfants gais et bruyants. Lui aussi connaît intimement le ménage Impharnès et a souvent rêvé le même bonheur. Il a rencontré Meta chez eux, il est au courant de la mélancolique histoire de ses jeunes amis, et, de toute son autorité, il a engagé Michel à se marier, à ne pas rester comme lui célibataire, parce que, dit-il en essayant de sourire, « c'est le dernier des métiers ! »

Et tandis que le professeur entame tristement son œuf à la coque, Michel regagne Paris en hâte, avale un sandwich et un verre de bordeaux et grimpe dans le train de Bretagne qui va le rouler douze heures durant.

Lorsqu'il arrive en gare de Vannes, il pleut à torrent ; le paysage tout embrumé est morne et gris ; aucune animation dans la campagne, chacun se terre chez soi. Une voiture de louage l'attend. A la question anxieuse qu'il adresse au cocher, l'homme répond en mâchonnant sa courte pipe :

— Ça ne va pas fort, monsieur Michel, je crois qu'elle est bien mal, madame votre maman !

Et il a un regard compatissant et bon qui remonte un peu le moral du jeune Kermar.

La voiture file maintenant sur la route, au trot irrégulier d'une grosse jument baie qui s'emballe aux descentes et paraît dormir aux montées. A des intervalles assez rapprochés, le conducteur s'arrête pour prendre des forces au fond d'un petit verre de « gwin » qu'il va chercher dans une misérable auberge, une masure perchée sur le bord de la route sans autre enseigne apparente qu'un « bouchon » de gui. Et Michel s'impatiente :

— De grâce, Tanguy, ne lanternez pas ainsi, je suis pressé !

— Oui, oui, monsieur Michel, je viens, nous allons marcher, soyez tranquille !

Et il reprend son fouet avec ce flegme impassible du Breton qui sait qu'il arrivera toujours assez à temps pour se trouver face à face avec des événements pénibles.

Maintenant c'est la mer toute grise qui apparaît sous un linceul de brume ; le sable lui-même est gris, gris aussi le ciel si bas, que, au loin, il se confond avec la ligne de l'horizon. Ce coin de Bretagne que Michel connut si radieusement lumineux et si bleu sous le soleil, a l'air aujourd'hui d'une symphonie en gris mineur. Une invincible mélancolie étreint le cœur du jeune médecin et l'oppresse : ce deuil de la nature est-il le prélude de celui qui va frapper la famille Kermar ?... Malgré qu'elle n'ait été guère tendre pour lui, il chérit sa mère d'un filial et solide amour ; la pensée de la perdre l'angoisse d'une façon étrange.

Les voici arrivés. Les bonnes qui ont entendu le trot du cheval ouvrent la porte. La première personne que Michel aperçoit est son père. Le bon docteur a les traits creusés par l'inquiétude et l'insomnie. Il presse son fils sur sa poitrine...

— Eh bien ? interroge anxieusement le jeune homme.

— Elle est très mal, mais je n'ai pas encore perdu tout espoir. Tu vas m'aider à la sauver !

Ils montent tous les deux, sur la pointe du pied, le large escalier ciré. Si forte est la discipline imposée par Mme Kermar à son entourage que la maison est dans un ordre parfait à cette heure encore matinale ; on ne se douterait pas que depuis quatre jours la maîtresse de céans, étendue dans son grand lit à colonnes, et terrassée par la maladie, ne peut plus veiller sur chaque détail du ménage

comme elle le faisait encore la semaine précédente.

Luce et Yvonne, gardiennes silencieuses et vigilantes malgré leur jeunesse, se tiennent dans le vaste cabinet de toilette pour ne pas troubler le repos de leur mère, prêtes à accourir à son moindre appel.

Lorsque la porte s'ouvre avec précaution, Mme Kermar, qui tourne et retourne sur l'oreiller son front enfiévré, aperçoit son fils. Elle essaie de se soulever.

— Ah Michel ! c'est toi, enfin !

Et retombe épuisée.

Michel s'est avancé, il l'entoure de son bras pour la soutenir. Elle le dévore de ses grands yeux, cernés par la torture physique, car elle souffre intolérablement. Sa respiration est courte, saccadée ; à chaque instant elle manque d'air et étouffe et puis elle a dans le côté un point pleurétique qui lui cause d'atroces élancements. Sa figure, par moment, est d'un rouge tournant au violet, puis devient deux minutes après d'une mortelle pâleur.

— Michel, tu vas m'ausculter ?... supplie la malade haletante. Ton père ne voit pas ce que j'ai !

Très ému, Michel interroge le docteur du regard.

— Fais ce qu'elle te demande, répond le bon docteur qui n'a pas le courage d'en vouloir à sa femme de cette observation, humiliante pour son savoir.

Avec précaution Michel aide sa mère à se redresser; il écarte la chemise de nuit finement brodée, appuie doucement sa tête contre cette pauvre poitrine qui bat en soubresauts désordonnés; il l'ausculte longuement, minutieusement, disant :

— Comptez, maman, 30, 31, 32, 33.

Docile, elle répète :

— 30, 31, 32, 33.

Il n'ose se prononcer... jamais jusqu'à ce jour il n'a autant douté de sa science...

Avec une infinie douceur il laisse la malade retomber sur ses oreillers et, sous un prétexte quelconque, se dirige vers le cabinet de toilette où le rejoint immédiatement son père.

— Eh bien ? qu'en penses-tu ?

— Eh bien, mon diagnostic est exactement le même que le vôtre, papa, une congestion pulmonaire avec point pleurétique du côté gauche.

— Que préconiserais-tu, toi ?

— De la révulsion à outrance.

— C'est le traitement que je lui ai déjà fait

suivre. J'ai ordonné la diète avec seulement des boissons très chaudes et du lait.

— Votre idée est excellente, papa. D'ailleurs je suis bien petit garçon vis-à-vis de vous qui avez tant d'expérience, et puis je fais bien plus de la chirurgie que de la médecine, je tâtonne forcément n'étant qu'à mes débuts. Si ce n'avait été le désir de ma pauvre maman, je n'aurais certes pas marché sur vos brisées !

Le bon docteur haussa les épaules.

— Il faut la laisser faire, vois-tu, cela n'a aucune importance. L'essentiel est que nous la tirions de ce mauvais pas. Mais, tu n'as pas déjeuné, descends, mon pauvre ami.

XI

Il est onze heures du soir. Michel, assis au pied du lit de sa mère, surveille avec anxiété, à la lueur de la veilleuse qui l'éclaire, les progrès du mal sur ce visage crispé. Voici trente-six heures qu'il est arrivé et aucune amélioration n'est survenue dans l'état de la patiente, malgré la médication énergique que les deux hommes lui imposent.

Le docteur Kermar, harassé de fatigue, est allé se coucher. Il a fallu toute l'autorité de Michel pour l'y décider, le jeune homme affirmant qu'il passerait facilement la nuit entière auprès de Mme Kermar et lui promettant de l'appeler si quelque alerte se produisait.

Mme Kermar, en ce moment, paraît sommeiller; sa respiration saccadée et sifflante s'arrête tout net par instants, puis elle se tourne, s'agite et se réveille. Encore à demi endormie, elle murmure :

— J'ai soif.

Déjà Michel est à son chevet, lui présentant une tasse de thé chaud additionné de citron et de rhum. Elle s'en empare d'une main fiévreuse, boit avec avidité et rend la tasse à son fils avec un reconnaissant « merci ».

Tendrement Michel la recouche, remet sous sa tête douloureuse un oreiller plus frais. Ses mains sont

légères comme celles d'une femme; enfin il reprend sa place auprès du lit.

Mme Kermar, qui avait fermé les yeux d'un air apaisé, les rouvre, considère attentivement le jeune homme, puis, très bas :

— Michel, dit-elle, je suis bien malade, est-ce que je vais mourir ?

— Mais non, mère, nous vous sauverons. Dieu, dis-je, vous sauvera, car Il est tout-puissant tandis que notre science à nous est bien bornée.

— Mais, ce que j'ai est grave ?

Michel hésite une minute, puis bravement :

— C'est assez sérieux. Vous aimez mieux, n'est-ce pas, maman, que je ne vous cache pas la vérité ?

— Et je puis en mourir ?

— Maman, je vous ai dit que Dieu était tout-puissant.

— Tu ne veux pas me répondre, donc c'est que je suis perdue !

— Qu'allez-vous penser là !

— Oh ! la mort ne me fait pas peur. Pourtant j'aimais bien la vie, et vous quitter, mes pauvres enfants, qui avez encore besoin de moi !...

— Je vous en prie, mère, ne vous agitez pas ainsi, vous vous fatiguez inutilement.

— Bah ! un peu plus, un peu moins. J'espère que je suis prête à paraître devant mon Juge, pourtant dès demain matin il faudra prévenir M. le Recteur de venir me confesser.

Michel est trop croyant pour s'opposer à ce désir; en secret il admire le calme de cette femme énergique, si dure aux autres et à elle-même, qui parle sans faiblir de sa fin prochaine, il dit :

— Maman, vous aurez toute satisfaction à ce sujet. Maintenant vous allez être très sage et dormir.

Mme Kermar paraît vouloir obéir, puis au bout d'un instant, regardant toujours son fils de ses grands yeux scrutateurs, elle reprend :

— Tu es un bon fils, Michel.

— Chut !... Maman !...

— Si, laisse-moi dire ! Tu me soignes avec tant de dévouement !

— C'est tout naturel, dormez.

— Je t'ai fait de la peine, tu n'es pas heureux ?...

— Cela n'a aucune importance, l'essentiel est que vous guérissiez.

— Crois-tu, Michel, qu'on puisse réparer ses torts ?

— Toujours lorsqu'on le veut.

— Et si c'était trop tard! Dis, mon enfant, elle est encore libre « ta » Meta?...

— Oui.

— Je voudrais la voir...

Michel tombe des nues et pense que sa malade divague. Elle avait en prononçant cette dernière phrase un air si dolent, si accablé, que le jeune homme est partagé entre la crainte de croire ces paroles échappées du délire et le désir fou de les savoir volontairement murmurées. Serait-il possible que Mme Kermar baissât enfin pavillon ? Mais non, il est insensé d'oser rêver pareil dénouement à son triste roman, ce serait trop rapide et trop beau !

La seconde partie de la nuit s'écoula au milieu d'une tranquillité relative. Toutefois, à l'aube, Michel trouve que le pouls flanche légèrement, la malade est prostrée, paraît s'affaiblir. Cela le trouble, l'inquiète, il lui semble que le jour n'arrivera jamais. A six heures, quand la femme de chambre vient s'informer s'il n'a besoin de rien, il l'envoie à l'église où le Recteur va dire sa messe pour le prier de venir chez Mme Kermar dès qu'il le pourra.

Effrayée, la jeune fille descend quatre à quatre avertir la cuisinière que « sûrement Madame ne passera pas la journée puisqu'on la dépêche chercher M. le Recteur! »

Et c'est ainsi que dans tout le bourg se répand comme une traînée de poudre le bruit que l'on va administrer la femme du docteur.

Dans la vaste chambre inondée de lumière — on avait allumé tous les candélabres — Mme Kermar, après avoir reçu la visite de son Dieu, reposait dans une action de grâces recueillie et émue. Un à un les assistants s'étaient retirés; Michel, seul, restait près d'elle. Un grand silence était entre eux. La voix faible de la mère le rompit tout à coup :

— Michel.

Le fils s'approcha.

— Viens plus près.

Il obéit et s'agenouilla à la tête du lit, son visage à la hauteur du sien.

— Michel, reprit la malade, je suis en paix avec mon Sauveur, mais lorsqu'il m'a absoute tout à l'heure, M. le Recteur m'a dit que c'était mal d'en vouloir à quelqu'un... que, au moment de quitter peut-être cette vie, on ne devait garder ni rancune

injustifiée, ni prévention mauvaise. Je t'ai fait souffrir, mon enfant... je t'ai séparé de celle que tu aimais... eh bien, si avant d'abandonner ce monde je puis encore quelque chose pour toi... sois heureux... épouse-la !...

— Oh mère ! — Michel avait bondi. — Comment vous remercier jamais !

— Tu l'aimes donc bien !

— Pouvez-vous me le demander !

— Ecoute... Les caprices d'une mourante sont respectables, je voudrais la connaître... la voir, écris-lui de venir... il n'est peut-être pas trop tard ! Mais je veux voir... celle qui t'a pris à moi ! acheva péniblement Mme Kermal avec un reste d'amertume

— Je vais lui télégraphier immédiatement. Elle pourra prendre le rapide de ce soir et être ici demain matin. Rassurez-vous, mère chérie, elle est digne d'être votre fille, et Dieu va vous conserver à nous afin que vous jouissiez de notre bonheur.

Et Michel, le cœur battant d'une joie délicieuse, courut chercher l'une de ses sœurs pour le remplacer auprès de leur mère et se rendit à la poste lancer cette dépêche :

« Ma mère vous réclame, venez, ma Meta, j'irai vous attendre à Vannes demain matin au train de 8 heures. »

La journée se passa pour Mme Kermar avec des alternatives de mieux et de pire qui la brisaient, on était au cinquième jour de la pneumonie. Le docteur redoutait une issue fatale pour le neuvième jour, se disant cependant :

— Elle a résisté jusque-là, peut-être franchira-t-elle victorieusement cette mauvaise passe.

De grand matin, Michel partit pour Vannes avec le cabriolet. Il faisait nuit noire, mais une petite brise séchait les routes détrempées par la pluie, et la nouvelle lune coïncidait avec un changement de temps ; il ferait beau, assura le valet qui vint atteler le cheval. Michel ne demandait pas mieux que d'en accepter l'augure ; d'ailleurs, peu lui importait le temps ses pensées étaient riantes, et un hymne triomphant montait de son cœur ! Il allait revoir sa chère Meta, Meta que maintenant il était libre d'aimer, d'épouser ! Car il ne doutait pas qu'elle n'accourût à son appel. Pour la jeune Polonaise comme pour lui, il était temps que leur mariage s'accomplît, car ils étaient l'un et l'autre excédés par l'interm-

nable attente et la barrière qu'on leur opposait depuis six ans. Cette fidélité digne des temps bibliques méritait bien sa récompense; le seul point noir était que la maladie de Mme Kermar motivât son subit acquiescement.

Michel, en attendant le train, arpentait le quai. Il lui semblait que cet express n'arriverait jamais! Est-il en retard? A-t-il déraillé?... Enfin on entend un sifflement strident, à toute vapeur le monstre débouche à l'entrée de la gare, roule avec fracas sur les plaques tournantes et stoppe brusquement. Des portières s'ouvrent en claquant, les voyageurs sautent sur le quai. Michel interroge anxieusement la silhouette de chaque arrivante. Ah! enfin! voici celle qu'il cherchait! Toute mince dans son grand manteau gris garni d'un col de loutre, une petite toque de même fourrure sur ses beaux cheveux, avec une voilette mouchetée de pois de velours, bien chaussée, bien gantée, Meta a plutôt l'air de sortir de sa chambre que d'un compartiment de seconde classe après une nuit complète passée en chemin de fer. Michel est naïvement satisfait de la voir si correcte; au moins sa mère, qui tient tant aux apparences, ne pourra reprocher à Meta une mise excentrique ou négligée.

Les beaux yeux de la jeune fille brillent lorsqu'elle aperçoit Michel; ses joues pâles s'empourprent, elle devient très séduisante sous ce fard: leurs mains se serrent:

— Oh! cher! cher ami! Vous et moi ici, je puis à peine y croire!

— Chérie, « elle » veut bien, « elle » vous réclame!

— Ah, c'est trop bon! Mon pauvre Michel!

Et de grosses larmes émues, sous la voilette, inondent les joues roses.

Michel, pieusement, a baisé le front pur qui se levait vers lui.

— Ma fiancée! enfin!... murmure-t-il.

Et ces trois mots contiennent tout l'hosanna de son cœur reconnaissant.

La légère voiture les emmène à une vive allure le long de la route. Il fait beau, le vent marin les fouette au visage, et Meta est fraîche comme une églantine sous cette caresse presque rude qui avive le sang de ses pommettes. L'air sent le varech et l'iode; dans les champs qui bordent la mer, les

petits « beudjuls » (1) galopent après leur troupeau en faisant résonner le sol sous leurs sabots ; des paysans reconnaissent le jeune docteur et le saluent, ainsi que les enfants qui partent pour l'école d'un cordial :

— Bonjour, monsieur Michel ! bonjour, madame !

Meta incline gracieusement la tête. Cette campagne paisible et saine lui prend le cœur ; elle pense qu'il ferait bon se laisser vivre ici près de son cher Michel...

Du bout de son fouet, Michel, au tournant du quai, montre à Meta le vieux logis de granit.

— La maison, chérie.

Et inconsciemment ces mots dans sa bouche prennent de l'ampleur, presque du respect. Et il ne songe pas sans émoi qu'il amène sous le toit des ancêtres la femme que lui seul a choisie.

Meta, à son tour, est prise d'une petite crainte involontaire à l'idée de pénétrer dans ce « home » qui devrait être le sien et dont si longtemps on lui a interdit l'accès. Mais Michel ne lui laisse pas le temps de penser, et, sautant à terre, l'entraîne à sa suite dans le vestibule, puis dans le bureau du docteur.

— Père, voici Meta que je vous amène.

Le docteur enveloppe d'un rapide coup d'œil la fine silhouette, le visage intelligent aux larges prunelles attirantes, et sans doute cet examen lui suffit-il, car il serre les deux mains de la jeune doctoresse en une chaude et affectueuse étreinte :

— Soyez la bienvenue chez nous, ma chère enfant, dit-il avec bonté. Il appelle les petites qui sont dans la pièce à côté et les pousse vers Meta.

— Luce et Yvonne, embrassez votre sœur !

Les petites ont ouvert des yeux étonnés devant cette étrangère, puis elles la trouvent sympathique et posent avec un plaisir évident leurs jeunes lèvres sur les joues de leur future belle-sœur.

— Comment va maman ? interroge Michel.

— Toujours la même chose. Elle vous attend. J'ai télégraphié à Pierre, mais son régiment est en déplacement, j'ai peur que ma dépêche ne l'atteigne pas... et s'il survenait un malheur...

— Mais non, papa, ne vous alarmez pas en vain ! Nous allons si bien soigner ma mère à nous trois !...

(1) Pâtours.

BCU

Tendrement le jeune homme passe son bras sous celui de Meta et la guide dans l'escalier.

Mme Kermar a fait un brin de toilette pour les recevoir; ses beaux cheveux encore très épais sont soigneusement coiffés, et elle a une petite veste en pongée mauve garni de dentelles, mais ce mauve accuse fâcheusement la pâleur de son teint. Dès qu'elle la voit, Meta a l'impression que c'est à une moribonde qu'on la présente.

Le regard inquisiteur de Mme Kermar s'est posé sur Meta; elle la contemple avec une ardente curiosité. Ainsi c'est là cette femme qui lui a pris son fils! Sa vindicative rancune d'autrefois ne lui eût jamais permis de supposer qu'elle fût aussi bien. Un soupir de soulagement s'échappe de sa poitrine. Avec la spontanéité qui est l'un de ses charmes et que l'on goûte doublement chez cette nature plutôt froide, Meta a pris dans ses mains fraîches la main brûlante de la malade.

— Je suis bien contente que vous m'ayez appelée auprès de vous, madame. J'espère que vous allez me permettre de partager les soins que vous donnent déjà le docteur et mon cher Michel?

— C'est vrai! Vous êtes doctoresse, vous aussi! murmure Mme Kermar, mon Dieu! si toute cette Faculté réunie ne me fait pas mourir plus vite!...

Un rire joyeux de Meta répond à cette boutade. Michel craint qu'il ne fâche sa mère, mais non, cette dernière au contraire paraît très heureuse qu'on prenne la chose en plaisantant.

— Alors, mademoiselle, en attendant d'être ma fille, voulez-vous bien être mon infirmière?

— De tout mon cœur! assure Meta avec élan.

— Eh bien, vous pouvez commencer tout de suite. Je suis portée à croire que mon mari et mon fils ne voient pas clairement mon cas.

— Me permettez-vous de vous examiner?

— Certainement oui.

D'un geste vif, Meta enlève son chapeau. La voici nu-tête avec ses merveilleux cheveux enroulés qui encadrent si joliment son profil allongé et fin. Elle retire son manteau et apparaît d'une minceur extrême avec une blouse chemisier en linon blanc, soigneusement repassée à plis minuscules, et une jupe de serge bleu marine.

Longuement, minutieusement, elle ausculte Mme Kermar qui éprouve un certain trouble à sentir

si près de son cœur cette jeune femme qu'elle avait voulu éloigner à tout prix !

Lorsque cet examen est terminé, Meta dit simplement :

— Je vais écrire une ordonnance.

Elle fait un léger signe à Michel qui la suit sur le palier où les a rejoints le docteur.

— Quelle température ?

— 39°7 hier soir, 38°9 ce matin. Qu'en pensez-vous ? interroge anxieusement M. Kermar.

Avec sa franchise sans détours, un peu brutale, Meta avoue :

— Elle est perdue !

Les bras des deux hommes s'abaissent en un geste d'impuissance et de désolation.

Meta continue :

— Le poumon droit est très engorgé, et je ne perçois presque plus le souffle dans le poumon gauche ; c'est une pneumonie double.

— Michel et moi avions conclu à une congestion pulmonaire compliquée d'un point pleurétique, dit le docteur.

— Le point pleurétique ne me paraît plus exister. Il a pu apparaître, en effet, au début, mais le liquide doit s'être résorbé de lui-même. Avez-vous fait une ponction exploratrice ?

— Non.

— On peut toujours l'essayer, ce qui fixerait notre diagnostic.

— Nous allons la préparer immédiatement. Après ?... c'est tout ? Il n'y a plus rien à faire ?...

Meta, deux doigts appuyés sur sa joue, ce qui était chez elle signe de perplexité, réfléchissait profondément.

— Ecoutez, articula-t-elle de sa voix nette et calme. Perdue pour perdue, nous devons tout tenter pour sauver Mme Kermar. Que lui avez-vous fait suivre comme traitement ?

— Une révulsion intense : ventouses, cataplasmes sinapisés, compresses chaudes.

— J'ai vu à Tenon, au cours de mes études, un cas analogue à celui-ci qui avait résisté à toutes les médications usitées en pareille occurrence : le professeur Audeval, mon maître, sauva le malade en employant le système opposé, c'est-à-dire les enveloppements froids toutes les trois heures.

— C'est de la folie ! gronda le docteur Kermar

qui n'aimait pas les innovations en matière médicale.

— Cela a réussi cette fois-là, et, tout récemment encore, j'ai employé ce traitement auprès de deux femmes atteintes de broncho-pneumonie double : j'ai eu la chance de les sauver toutes les deux.

M. Kermar, dans son for intérieur, ne pouvait s'empêcher de trouver ces théories bien hardies : c'était contraire à tous les remèdes préconisés par lui qui ordonnait toujours la médication à chaud. Mais cette petite Polonaise avait l'air si sûre d'elle dans son énergie froide et sa claire décision que cela l'ébranla :

— Alors que feriez-vous ? demanda-t-il.

— D'abord une ponction exploratrice pour m'assurer qu'il n'y a plus de liquide dans la plèvre, ensuite vingt centimètres cubes d'huile camphrée matin et soir pour soutenir le cœur, une piqûre de caféine, une potion stimulante dont je vais vous indiquer la formule, du lait, du café, du thé, et les enveloppements du thorax, faits avec de l'eau aussi froide que possible pendant un grand quart d'heure toutes les trois heures, qui amèneront, j'espère, un abaissement de la température.

— Essayez ! soupira M. Kermar vaincu, je vous abandonne ma malade ! Soignez-la bien !

— Comme ma mère, assura Meta. Je puis me tromper et ne pas réussir, mais c'est la seule branche de salut qui nous reste.

Quelques instants plus tard, la chambre élégante de Mme Kermar ressemblait à une salle d'hôpital avec tout un attirail de seringues de Pravaz, d'aiguilles et de pinces d'acier dans un plateau, des compresses, des bandes, un baquet plein d'eau glacée. Meta avait revêtu une des blouses du Dr Kermar et allait et venait de son pas tranquille et léger. Elle dit à Mme Kermar :

— Je vais vous faire un peu souffrir, madame, mais c'est pour vous soulager. Ayez confiance en moi !

Et chose étrange, cette inconnue, hâte hier, trouvait déjà le chemin du cœur de l'irascible femme par l'autorité de sa science et la douceur de sa voix.

— Faites ! murmura Mme Kermar, je suis entre vos mains !

Meta, de ses doigts agiles, faisait les préparatifs de la ponction. Avec une incroyable sûreté de main elle introduit la longue aiguille de platine dans le

côté de la patiente. Le résultat fut négatif. Alors Meta trempa un drap de toile dans le baquet d'eau : aidée de Michel, elle le tordit rapidement et en enveloppa Mme Kermar qui crut défaillir sous cette douche glacée.

— Vous voulez donc me faire mourir ! gémit la malheureuse.

— Vous sauver ! répliqua Meta.

Et tout le jour, toute la nuit, patiente et dévouée, elle ne quitta pas la pauvre femme qui, d'abord, après avoir souffert à crier de ces enveloppements, en éprouvait un réel bien-être et les réclamait d'elle-même ensuite. On était en plein mois de janvier : ce traitement parut de la dernière cruauté aux profanes, et, véhiculé par les domestiques, le bruit courut dans Plumernan qu'une dame venue de Paris, qui était la fiancée de M. Michel, soignait Mme Kermar avec une audace inouïe et l'envoyait tout droit à la mort !...

XII

— Mme Kermar est sauvée ! Elle a mangé une cervelle de mouton ce midi et bu du champagne !...

La cuisinière du docteur a colporté cette bonne nouvelle chez l'épicier, de l'épicier chez la boulangère, et chacun la commente avec un luxe de détails inusité.

Andréa, rayonnante, passe son temps à ouvrir la porte aux gens qui viennent s'informer de l'état de santé de Mme Kermar, et répond d'une voix qui résonne comme une fanfare :

— Madame est on ne peut mieux. La fièvre est complètement tombée. Mademoiselle la Doctoresse et ces messieurs en répondent, maintenant.

Sa joie très réelle se mélange de la malicieuse intention de piquer la curiosité des visiteurs, en parlant de cette mystérieuse jeune savante, accourue de la capitale pour soigner sa future belle-mère. Les plus hardis poussent plus loin leur enquête :

— Est-ce vrai ce que l'on dit, que cette dame est la fiancée de M. Michel ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai ! Et il ne peut

pas se plaindre, M. Michel, vous savez, parce qu'elle est joliment jolie et capable! Et puis, très princesse, vous savez, quoique pas fière! Ah! elle en mettait un beau désordre dans la chambre de Madame avec ses « bailles » d'eau et toutes ses inventions!... Mon pauvre parquet ciré n'en reviendra jamais! Enfin, Madame est guérie, tout est là, n'est-ce pas!...

— Jeune comme cela! si savante! est-ce beau!... murmuraient les curieux avec une admiration presque extatique!

— Dame! elle est plus « calée » que les hommes! Ces Messieurs le disent bien. Allons, ne me retenez pas à la porte, car il faut que je lui prépare son déjeuner. Elle a bon appétit, on ne le dirait jamais à la voir, si menue, si mauviette.

— Elle est belle cependant!

— Belle n'est pas le mot, « mignonne » plutôt, avec des yeux grands comme des lanternes, et des cheveux! Ah! des cheveux! je n'ai jamais vu les pareils! L'autre jour, je suis entrée dans sa chambre pendant qu'elle se coiffait : ils tombent jusque sur le tapis!...

Ceci était un peu exagéré, mais, à la campagne, les rumeurs vont vite, et lorsque, le dimanche suivant, Meta arriva à la messe dans le banc des Kermar avec le docteur, Michel et les petites, les bonnes gens, déçus, s'aperçurent que les splendides nattes étaient sévèrement relevées autour de la tête alors qu'ils les avaient imaginées retombant en un imposant manteau. Ils n'en revenaient pas que cette « princesse de science » fût habillée comme tout le monde et eût l'air si simple! Naïvement ils avaient pensé qu'elle devait porter une longue blouse noire semée d'étoiles et un chapeau de magicienne!

Pendant l'office, Meta pria silencieusement. Elle était, semblait-il, à l'apogée de ses rêves. Il lui était permis désormais de suivre sa route, d'épouser son cher Michel; elle n'entrerait pas en intruse dans la maison dont on avait voulu l'éloigner, mais en triomphatrice, puisque son savoir, son habileté, soutenus par l'esprit divin, avait mis la mort en déroute. Avec le brusque revirement dont elle était coutumière, Mme Kermar raffolait de sa future belle-fille autant qu'elle l'avait haïe avant de la connaître. Maintenant qu'elle était hors de danger, elle se prenait à faire des projets d'avenir et disait à Michel :

— Vous allez vous marier puisque je suis guérie?
— Certes!
— Quand cela?
— Mais... le plus tôt possible!
— Vous attendrez bien Pâques?
— Oh! c'est trop long! Nous attendons depuis six ans, mère!...
— C'est vrai! Alors, avant le Carême?
— Ceci me paraît plus acceptable!
— Où vous marierez-vous?
— Je ne l'ai pas encore demandé à Meta, nous avions pensé à la Madeleine.
— A Paris! Mais, Michel, je ne serai pas assez rétablie pour affronter la fatigue du voyage; pourquoi ne feriez-vous pas la cérémonie ici?
— Moi je n'y vois pas d'inconvénient, j'en parlerai à Meta.
— Et... mes enfants... si vous étiez bien gentils, vous ne repartiriez plus... la place de ton père est prête à prendre...

Michel avait froncé le sourcil; cette combinaison tant soit peu égoïste dérangeait tous ses plans.

— Oh! maman, pas encore! Papa est si jeune, si plein d'activité et de santé, il mourrait d'ennui à ne rien faire, et Plumernan est trop peu étendu pour avoir deux médecins. Tant que mon père pourra continuer sa clientèle, je resterai à Paris où le Dr Bardo m'a créé une situation exceptionnelle; les études que j'y fais me sont trop précieuses pour que je les abandonne sans prétexte plausible. D'ailleurs, ma chère maman, nous ne serons pas perdus pour vous et nous viendrons souvent nous reposer auprès de vous si vous le voulez bien?
— Vous serez toujours les bienvenus, mais, Michel, tu me causes une vraie déception. Promets-moi cependant qu'au moindre signe de fatigue chez ton père tu viendras exercer à Plumernan.
— Je vous l'assure de grand cœur!
— Et il me faut aussi la promesse de Meta!
— Soyez tranquille, elle est déjà au courant, mais je dois lui parler tantôt, nous avons eu encore si peu le temps de nous voir!
— C'est cela, il fait beau, vous irez vous promener et, au retour, vous me rapporterez une bonne réponse!

Cette conversation avait lieu à l'issue de la grand'messe dominicale, avant le déjeuner que Mme Ker-

mar allait présider pour la première fois dans la salle à manger depuis sa convalescence. Sa nature robuste reprenait très vite le dessus; la guérison marchait à pas de géant, Meta y aidant en lui faisant suivre un traitement tout nouveau et très énergique; aussi Mme Kermar éprouvait-elle pour son sauveur, comme elle disait, une gratitude infinie, car cette femme qui pouvait être injuste, cruelle, vindicative, savait reconnaître ses torts et devenir généreuse à certaines heures. Si Meta ne l'avait arrêtée, elle se fût dépouillée en sa faveur de tout ce qu'elle possédait de bijoux, dentelles ou précieuses fourrures. Pierre et sa femme étaient venus passer quarante-huit heures dans le courant de la semaine précédente, puis avaient dû repartir parce que le jeune officier ne pouvait obtenir une plus longue permission. La famille Kermar se trouvait donc réduite à son effectif ordinaire.

Après le déjeuner, Mme Kermar reçut l'ordre d'aller s'étendre sur sa chaise longue, ce à quoi elle obéit, pendant que le docteur lui faisait la lecture. Les petites se préparèrent à aller passer l'après-midi à Vannes chez une cousine; les fiancés profitèrent de la liberté qu'on leur octroyait généreusement, en leur affirmant qu'ils l'avaient bien méritée, pour prendre la clef des champs, et se dirigèrent vers le chemin de côte.

Le temps était idéalement doux, le ciel d'un bleu pur, sans nuages, la mer toute bleue, le soleil rayonnait, il faisait si bon que, quittant le sentier des douaniers un peu encaissé à l'abri des mélèzes et des cyprès, les jeunes gens descendirent jusqu'à la grève et s'assirent sur le sable blanc et fin.

Autour d'eux c'était la solitude absolue, mais ce calme impressionnant des dimanches bretons envahissait leur cœur et les inondait d'une joie délicieuse, car cette solitude était sérénité et non point tristesse. Les mouettes, tout près d'eux, venaient, légères ou farouches, se poser sur un rocher; à l'horizon quelques barques sillonnaient l'eau transparente, et, par moment, on percevait les dernières notes de la mélopée grave d'un pâtre.

Michel avait pris dans ses mains les mains de Meta : il la regardait avec une muette adoration, se demandant s'il était bien vrai que dans quelques jours elle pût enfin être sienne. Pas plus que lui elle n'osait croire que ce bonheur si ardemment

désiré fût tellement près d'eux! Une grande vague d'infinie félicité les submergeait tout entiers. L'un et l'autre se plaisaient à prolonger ce grand silence de leurs voix qui s'harmonisait si parfaitement avec celui de la nature et l'émoi de leurs âmes. Michel le rompit le premier, et fit part à Meta de l'entretien que, le matin même, il avait eu avec sa mère et du désir qui le prenait de voir leur mariage béni avant le Carême. C'était aussi le vœu de Meta. Elle acquiesça donc d'autant plus vite à cette décision qu'elle l'avait secrètement espérée, tout en redoutant que Mme Kermar ne la trouvât trop rapide et s'opposât à son exécution.

Quant à l'église où serait consacrée leur union, elle assura qu'il lui plaisait beaucoup que la modeste petite chapelle de Plumernan fût choisie pour le sanctuaire où ils échangeraient leurs serments de fidélité et d'amour.

Meta n'aimait pas la pompe des fastueuses paroisses parisiennes. Chose bizarre, avant sa conversion au catholicisme, qui datait de deux ans déjà, elle recherchait les cérémonies imposantes qui parlaient à ses yeux bien plus qu'à son cœur, parce que la religion schismatique réside davantage en un culte extérieur et en des démonstrations ostensibles qu'en un élan caché de l'âme vers Dieu. A présent elle fuyait les cathédrales somptueuses pour aller prier dans une humble chapelle, à peine éclairée par la lampe du sanctuaire qui y brille jour et nuit. Aussi l'idée de se marier à minuit à Plumernan devait-elle particulièrement lui sourire.

Ceci décidé, Michel lui fit part du refus de quitter Paris qu'il avait dû opposer au désir de sa mère qui voulait le garder auprès d'elle, mais il ne cacha point la promesse qu'elle exigerait d'eux dans la suite.

— Je suis tout à fait de votre avis, Michel. Volontiers, vous le savez, je vous aurais suivi jusqu'au bout du monde, et la vie retirée à Plumernan ne m'effraie pas, mais vous êtes trop jeune pour briser aussi vite une carrière qui s'annonce si belle et il faut profiter autant que vous le pourrez des enseignements du Dr Bardo. D'ailleurs, pour mon compte personnel, j'ai aussi à Paris des clients que je ne voudrais pas abandonner.

Meta avait prononcé ces derniers mots d'un air si naturel que Michel la regarda avec des yeux surpris.

Comment ?... ne parlait-elle pas d'exercer, une fois mariée... Jamais cette idée n'était venue à l'esprit du jeune docteur. Un douloureux pressentiment le mordit au cœur. Très calme, la jeune fille jouait avec le sable qu'elle faisait passer entre ses doigts fins.

— Mais, Meta... ma bien-aimée... articula péniblement Michel, j'espère bien que vous abandonnerez tous les clients de la terre pour votre mari ?

A son tour elle leva vers lui des yeux anxieux. Elle le vit très pâle, très maître de lui, mais elle le connaissait assez pour savoir que ce pli dur qui barrait son front était l'indice d'un émoi extrême et que son cœur s'agitait comme au souffle d'une violente tempête.

— Ami, balbutia-t-elle, d'une voix qu'elle essayait vainement de raffermir, je n'ai jamais songé à délaisser ce qui est vraiment le meilleur de moi-même, ma raison d'exister, ma vocation en un mot!

— Mais Meta, c'est impossible! Vous ne pouvez être à la fois ma femme, la mère de nos enfants et une doctoresse tout occupée d'étrangers! Vous ne pouvez rester au foyer et courir nuit et jour dans les quartiers les plus éloignés de Paris, alors il n'y a plus de vie intime possible, chacun allant de son côté, à l'heure qui lui plaît! C'est la désagrégation de l'édifice familial, la désorganisation de la maison livrée aux domestiques, les enfants abandonnés à des mains mercenaires! Meta, pour me dire de sang-froid une telle chose. vous n'y avez donc jamais songé à l'avance ?...

— J'avais tout envisagé de longue date et je vous avoue très sincèrement que je ne vois pas du tout les faits sous le même jour que vous. Je me sens très capable d'être, à la fois, une épouse fidèle, une mère dévouée, une bonne maîtresse de maison, et un médecin tout disposé à soulager son prochain. Ce que vous m'opposez comme raisonnement, Michel, est l'antienne de l'éternelle routine. Dès que l'on marche hors des sentiers battus le monde vous jette la pierre. Pourquoi ? Parce que cela le choque et le mortifie de voir que nous savons si bien nous passer de lui! Nous autres doctoresses, on nous montre au doigt : on ne nous a pas encore désignées comme autre chose que des excentriques, des bohèmes ou des phénomènes, des femmes sans entrailles et sans cœur, ne vivant que par le cerveau,

Dieu sait que ce n'est pas juste! Nous savons aimer, peiner et souffrir comme les autres femmes! Michel, vous qui me connaissez si bien, ne tombez pas, je vous en conjure, dans un pareil errement! Notre vie pourra être si belle! Compagnons d'études, suivant la même voie, collaborant en une étroite intelligence, notre lot ne sera-t-il pas digne d'envie, dites-le-moi, ami cher, mon ami!...

Elle gémit, en achevant plaintivement ces mots, et ses beaux yeux suppliaient son fiancé en même temps qu'elle ajoutait :

— Ayez pitié de moi! Ne m'infligez pas ce terrible supplice de renoncer à cette carrière que j'ai tant aimée, à ce labeur qui m'a procuré de si douces heures d'apaisement et de consolation. Michel, je puis être votre femme, et votre émule aussi, votre associée dans toute la force du terme.

Michel, blême, se raidissait contre cette volonté qu'on voulait lui imposer, il sentait qu'il ne pourrait briser l'entêtement qui dans cette frêle enveloppe luttait contre lui et il eut un geste d'impatience, l'écartant avec colère.

— Non, Meta, ce que vous me demandez est absurde, c'est de l'enfantillage que vouloir poursuivre votre métier. Voyons, si au lieu d'être docteur vous aviez été employée dans une banque, comptable dans une maison de commerce, institutrice dans une pension, croyez-vous que moi, votre mari, j'aurais supporté que vous continuiez à travailler? Ce serait une idiotie de ma part, ou une lâcheté sans nom!

— Mais ce n'est pas la même chose, Michel! s'écria-t-elle avec désespoir. Ce n'est pas un vain désir de lucre ou d'ambition qui m'anime; ce que je veux c'est sauvegarder mes droits, mon indépendance et le souci, bien légitime, de soulager l'humanité souffrante.

— Oh! Meta, parler de droits, d'indépendance quand vous êtes à la veille de vous enchaîner!... Vous aurez beau faire, vous ne saurez pas changer la face du monde, pas plus que vous affranchir du joug sous lequel vous devez vivre!...

Elle sentit l'amertume qui perçait dans ces paroles ironiques, et se cabra de nouveau.

— Mon ami, vous me connaissez, vous savez que ma liberté est le bien qui m'est le plus précieux, ne me l'enlevez pas, laissez-moi faire ce que je veux. Je

vous jure qu'en retour vous aurez en moi l'épouse la plus fidèle, la plus soumise.

— Oh! soumise! quand déjà, par avance, vous discutez l'autorité maritale!...

— Michel, il ne faut pas me condamner sans me laisser plaider ma cause. Ne nous torturons pas l'un et l'autre par des paroles méchantes, je serai votre femme, votre camarade, votre compagnon d'études, j'ai toujours rêvé cette vie depuis que nous nous sommes connus!...

— Alors, Meta, si je vous posais un ultimatum, si je vous disais : entre votre profession et moi il faut choisir...

— Oh Michel! vous n'auriez pas cette cruauté! Grand Dieu! se croire arrivée au port et sombrer au moment où l'on a triomphé de tous les écueils!

— C'est vous qui l'auriez voulu.

— Ah, ami! j'en aurais le cœur broyé, mais quoi que vous décidiez, je vous suivrais docilement, n'ayant pas le courage de m'éloigner de vous!

Il la vit si désolée, les traits soudain crispés par le combat qu'elle livrait, qu'il eut pitié d'elle, devinant bien qu'il lui était plus cher que tout, et son orgueil masculin satisfait, il céda... A la fois mécontent de sa propre faiblesse et secrètement émerveillé de la ténacité de Meta, il dit en haussant les épaules, d'un air de mauvaise humeur :

— Après tout, faites ce que vous voudrez, je ne veux pas lutter ainsi contre vous, avant même que nous soyons mariés.

Et il l'abandonna pour arpenter la plage à longues enjambées. Il marchait à l'extrême bord du rivage, sur le sable humide, si près de la mer que le flot léchait presque le bout de ses bottines, et il eut tout à coup l'intuition très nette que cet océan à la fois charmeur et sauvage, câlin et jaloux, indomptable et souple, était bien l'image de celle qu'il aimait...

Un peu étourdie par sa victoire, Meta ne songea pas tout de suite à le rejoindre. Enfin elle avait gain de cause! Elle suivrait ses chers penchants; sa vocation, qu'elle considérait comme sacrée, ne serait plus mise en brèche. Puisque Michel acceptait tacitement ses conventions, elle pouvait être tranquille désormais, sûre qu'il ne reprendrait jamais sa parole! Elle regardait l'avenir d'un œil triomphant et serein; son bonheur lui paraissait d'autant plus

précieux qu'elle l'avait plus chèrement acheté, car, réellement, un instant elle avait craint de perdre à tout jamais son fiancé.

Elle courut après lui et se pendit à son bras, puis l'interrogea timidement :

— Michel, il ne faut pas m'en vouloir ! Ne soyez pas fâché contre moi, vous saurez plus tard que j'avais raison, me pardonnez-vous ?

Il répondit en bougonnant un peu, mais déjà reconquis par son charme :

— Je saurai... je saurai... Pour le moment je sais que je vous aime et que vous me faites faire une folie !...

XIII

Le jeune ménage Kermar dînait en hâte avant d'aller à l'Opéra assister à la représentation de *Sigurd*. Les Impharnès, disposant d'une loge ce soir-là, les avaient invités à la partager avec eux.

L'exposition universelle qui battait son plein amenait une recrudescence de spectateurs sur notre première scène nationale, et le coup d'œil que l'on avait en entrant était passablement curieux. La salle bondée d'une cohue bigarrée contenait aussi bien de grandes dames en toilette de bal, constellées de diamants, que des Anglais en costume de voyage ou des provinciales en jupes fripées et corsages chiffonnés retirés précipitamment d'une valise.

Madeleine Impharnès et Meta étaient en robes du soir, très élégantes ; Madeleine, un peu pâlie et fatiguée par la prochaine espérance d'un sixième baby ; Meta, toute resplendissante de bonheur, radieuse de joie, rayonnante de santé, incarnant à la perfection l'image de la femme dans tout l'épanouissement de son corps et de son âme. Elle était vêtue de soie légère d'un gris de mouette, extrêmement doux, dont la longue jupe s'alourdissait d'épaisses broderies en soie ton sur ton qui se répétaient au corsage, soulignant le décolleté. Ses beaux cheveux formaient toujours à son jeune front une imposante couronne, et ses yeux splendides souriaient à

Michel qui s'attendrissait à la voir si heureuse et si séduisante.

Et lorsque le ténor, de sa voix impeccablement conduite, au timbre à la fois sonore et velouté, commença :

Esprits gardiens de ces lieux vénérés...

Michel se souvint de ce soir où pour la première fois il avait vu sa femme... Combien encore il était ému lorsque, quelques heures après, Madeleine le faisait chanter ce même air dans lequel il avait laissé transparaître toute son âme.

Hilda, Vierge au pâle sourire,
Jeune lis tremblant sur ses fleurs...

Il regarda Meta.

Ah ! elle n'avait plus son pâle sourire de pauvre petite abandonnée se mourant de faim dans une triste mansarde ! Comme son amour l'avait changée, vivifiée, transfigurée ! N'était-elle pas maintenant la personnification même de la félicité ! Depuis trois mois qu'ils étaient mariés, ils n'avaient encore subi l'un par l'autre aucune déception. Ce que Michel avait redouté du caractère de Meta ne se réalisait pas. Elle faisait de la médecine en amateur et lui réservait des trésors de tendresse, sachant sacrifier ses préférences pour plaire à son mari, et lui, très touché de cette abnégation, voulait faire assaut de générosité et l'engageait à suivre son inclination. Le matin même on avait offert à la jeune femme un poste de suppléant dans la clinique d'un professeur à l'Ecole de médecine, elle avait eu envie de refuser, prétextant ses nouveaux devoirs, et puis Michel avait craint que ce refus ne lui coûtât trop, et ce soir il lui conseillait d'accepter.

Les hommes les plus jaloux de leur autorité ont parfois de ces incohérences. Le jeune docteur devait plus tard se reprocher amèrement l'aberration d'esprit par laquelle, de ses propres mains, il éloignait sa femme du foyer domestique.

Pendant l'entracte, tandis que Madeleine et Meta devisaient gaiement, Michel essayait de convertir Yves à ses nouvelles idées :

— En somme, je ne pouvais dissuader Meta de prendre cette situation dont le choix est pour elle très flatteur. Il ne m'appartient pas de faire l'éloge

de ma femme, mais je suis bien aise que le professeur Stotter ait reconnu ses capacités.

Et comme Impharnès ne soufflait mot, Michel continua :

— Tu ne réponds pas, Yves, n'es-tu donc pas de mon avis ?

— Que veux-tu, mon pauvre vieux ! Je trouve que ta femme est une femme charmante, qu'elle a comme docteur une science remarquable, mais qu'elle devrait se contenter de rester une femme, tout court, au lieu de chercher à moissonner les lauriers de la réputation et de la renommée ! Ce n'est pas le rôle d'une femme jeune, jolie, qui a son intérieur à tenir, son mari à aimer, que d'avoir affaire dans la clientèle à toutes sortes de gens qui se croiront quittes envers elle parce qu'ils lui auront donné cent sous pour sa consultation. Délaisser les siens pour soigner des étrangers, je t'avoue que je n'aime pas beaucoup cela. Le premier rôle de la femme est de rester chez elle.

— Mais Meta ne délaisse personne. Je t'assure que je la trouve plus souvent à la maison, m'attendant patiemment en lisant, travaillant ou faisant de la musique, que bien des maris dont les femmes sont de frivoles petites perruches qui courent les magasins ou font des visites à longueur de journée !

— C'est sans doute très bien pour le moment, mais tu auras des enfants...

— Oh ! ce jour-là, j'espère sincèrement que d'elle-même Meta renoncera à ses malades pour ne plus s'occuper que des petits.

— Je le souhaite.

— Tu n'as pas l'air convaincu ?

— Dame ! Je juge, mon cher ami, qu'en la circonstance tu as manqué de fermeté. Puisque Meta te demandait conseil, tu n'avais qu'à lui indiquer formellement ta façon de penser. Elle eût accepté bien plus facilement un refus venant de toi qu'elle ne le fera dans la suite. Voyez-vous, mes pauvres enfants, pour l'instant vous avez des lunettes roses sur le nez, vous apercevez tout au travers d'un prisme enchanteur et vous en êtes encore au système des concessions mutuelles, ce qui est très bien, mais êtes-vous certains que plus tard il en sera toujours ainsi et que vos caractères continueront de se fondre sans heurts et sans contradictions ?

— Pourquoi pas ! C'est mal, Yves, de vouloir me

faire croire que plus tard Meta et moi pourrons n'être plus aussi unis.

— Tu traduis fâcheusement ma pensée, Michel; mon cher garçon, écoute-moi: si tu veux être heureux, aussi heureux qu'il est humainement possible de l'être en ce bas monde, tiens sans faiblir, d'une main ferme, le gouvernail de ton ménage, et rappelle-toi bien que les rôles ne doivent pas être renversés. C'est à toi qu'il appartient de guider ta femme, de l'éclairer, de la conseiller; ne laisse pas sa vie se séparer de la tienne; marchez ensemble sur le même chemin et non pas chacun de son côté, allant où il lui plaît, suivant sa fantaisie ou son devoir. Ce dernier mot sert trop souvent à travestir le premier! Croyez-moi, le devoir, le vrai, celui qui s'accomplit humblement, sans pompes et sans phrases, est de remplir avec exactitude et conscience le rôle que Dieu nous a désigné. Toi, tu es le chef de la famille, responsable de l'honneur, du repos, du bien-être de ton foyer; il est tout naturel qu'en embrassant une carrière infiniment noble tu assures les charges matérielles de ceux qui te sont confiés, mais que ta femme reste chez toi! Qu'elle soit, si tu le désires, ta collaboratrice, mais cela uniquement dans l'ombre du foyer domestique et non pour la vaine gloriole d'obtenir une distinction quelconque, ou de colorer par la grande phrase d'« irrésistible vocation » le souci impérieux de fuir la conduite de son ménage et le soin de sa maison! Vois-tu, Michel, c'est là le grave écueil de ces professions qui nous étaient jadis réservées et dont les femmes s'emparent aujourd'hui. Tôt ou tard, chez les plus sages, grandit une âpre soif de célébrité qui les fait négliger tous leurs autres devoirs; elles immolent sur l'autel de leur idole ce qui constituait leur seule raison d'exister. Qu'elle soit doctoresse, avocate, écrivain ou sculpteur, la femme devient fatalement une arriviste lorsque le démon de l'ambition s'empare de son esprit. Trop rarement elle sait se contenter de la médiocrité et veut à tout prix devenir une vedette de ce qu'on est convenu d'appeler le Tout-Paris. La carrière qu'elle a choisie et qui, déjà, la catalogue parmi les êtres taxés d'originalité lui sert de tremplin pour s'élancer sur la scène du monde, où elle veut jouer un rôle, et nous, pauvres badauds, nous l'applaudissons quand il serait bien plus juste de l'exhorter à se

contenter d'être une épouse fidèle et une bonne mère.

— Tu es sévère, Yves, qui te fait supposer que Meta ne soit pas capable de rester à la fois l'une et l'autre ?

Impharnès haussa ses larges épaules.

— Après tout je puis me tromper et d'ailleurs, je le souhaite de tout mon cœur, car tu sais, mon ami, combien je te désire heureux.

— Je le suis pleinement et j'espère bien que cela durera.

— Dieu t'entende ! Mais, chut... nos femmes nous écoutent.

Madeleine et Meta commençaient, en effet, de paraître intriguées par ce conciliabule marmotté à voix basse.

— Que disiez-vous donc ? interrogea Madeleine, la plus hardie.

— Que vous ne valez pas cher, répondit gaiement Yves, et que nous, pauvres hommes, nous sommes bien à plaindre !...

Un éclat de rire de Meta accueillit cette boutade, et ce rire si clair, si franc, eut le don de faire envoler bien loin du cerveau de Michel les papillons noirs que les théories pessimistes énoncées par Yves y avaient semés !

XIV

— Madame n'est pas rentrée ?

— Non, Monsieur, Madame est partie pour la clinique à huit heures et a dit que, si elle n'était pas revenue à midi trois quarts, il ne fallait pas l'attendre pour déjeuner.

Michel regarda sa montre et soupira avec impatience. Il était midi et demie passés. Allons ! il faudrait s'asseoir encore devant un rôti carbonisé, à sa table solitaire...

Il demanda à la bonne :

— Si les enfants n'ont pas mangé, mettez leur couvert auprès du mien.

— Jane préparait leur lunch, mais ils le prendront aussi bien avec Monsieur.

Deux minutes après, tandis que Michel enlevait son chapeau et son pardessus, Jane, la bonne anglaise, amena les bébés.

C'étaient deux superbes enfants. L'aîné, Serge, ressemblait à sa mère dont il avait les magnifiques cheveux noirs et le teint très blanc, mais ses yeux étaient de la nuance rare du saphir, et dans ces sombres prunelles se lisait l'intelligence en éveil. La petite fille, Maryvonne, était une grosse boule blonde et rose, à la chair pétrie de fossettes, aux yeux câlins et doux; elle vint en courant se blottir dans les bras de Michel.

— Papa! papa! appela-t-elle en frappant joyeusement ses mains potelées l'une contre l'autre.

Michel s'était assis sur le tapis, ne songeant plus à son déjeuner tardif, et commença d'interroger les enfants :

— Eh bien! Serge, qu'a-t-on fait ce matin?

— J'ai pris ma leçon de lecture avec Mademoiselle, étudié mon histoire de France, fait une page d'écriture et deux problèmes; puis j'ai joué trente fois la gamme en ré majeur, déclara fièrement le petit garçon.

— C'est trop, mon enfant! dit Michel dont le front devint soucieux et qui murmura mécontent : « A cinq ans! A-t-on idée de faire travailler autant un bambin de cet âge dont le cerveau aura besoin de n'être pas surmené! Et toi, Vonette? continua-t-il en s'adressant à la petite fille.

— Moi joué Pépée, mangé bouillie! répondit la grosse Moute qui parlait très mal pour ses trois ans.

— A la bonne heure! cela ne te fatiguera pas les méninges au moins! Venez dîner, mes enfants, puisque votre mère ne revient pas.

Et Michel, tenant chacun des bébés par la main, les conduisit dans la salle à manger.

En face de lui la place vide de Meta semblait attendre la maîtresse de maison. Michel soupira. Il n'en était plus à compter les fois où semblable épisode se renouvelait et il ne se remémorait pas sans émotion ni regret le temps heureux où sa femme présidait chaque repas. Cependant, Meta avait été une compagne aimante et une bonne mère. Elle adorait ses enfants qu'elle avait scrupuleusement nourris elle-même et soignés jusqu'au jour où ils avaient pu se passer de ses soins. Mais la clinique du docteur Stotter prenait de jour en jour

une importance plus grande. Le professeur, qui vieillissait, ne pouvait guère se priver de « son bras droit », ainsi qu'il appelait la jeune femme, et celle-ci commençait à goûter la griserie de la célébrité. Michel avait beau se dire qu'il n'était pas jaloux, que tout le premier il reconnaissait le talent professionnel vraiment hors pair de Meta, il ne pouvait s'empêcher d'être très fréquemment en contradiction d'idées avec elle.

Le docteur Meta Kermar-Rojarski, comme elle signait orgueilleusement, avait une audace inouïe en matière médicale et prônait toujours les innovations de son Maître. Il est juste d'ajouter que sa science avait été servie par une chance incroyable et que les cures, presque miraculeuses, qui se faisaient à la clinique Stotter mettaient une auréole sur le front de cette femme si jeune et si séduisante. Michel, malgré toute son habilité chirurgicale et le renom du docteur Bardo dont il était l'associé capable et dévoué, ne pouvait entrer en lice contre cette réputation flatteuse, et il constatait — non sans quelque amertume — qu'il était désormais bien plus « le mari de la doctoresse » que le docteur conscient de sa valeur et dégagé de toute entrave qu'il avait rêvé d'être. Car Meta, sans scènes ni récriminations, ancrée dans ses propres idées, arrivait toujours à ses fins. Avec une douce obstination, elle ne cédait jamais, et Michel, pour avoir la paix, de guerre lasse n'engageait même pas la lutte.

Ah! qu'Impharnès avait eu raison lorsqu'il lui conseillait d'empêcher sa femme de choisir un autre chemin... Leurs deux routes se séparaient chaque jour davantage. Tiraillée par sa clientèle, par l'attrait de sa carrière, Meta n'avait matériellement pas le temps de se partager, même de façon égale, entre les devoirs de sa profession et ceux de son foyer. Le ménage marchait à peu près, abandonné aux domestiques qui, grâce à Dieu, étaient d'honnêtes filles, venues de leur pays d'Auray, et trouvaient la place bonne « parce que Madame n'était jamais là et Monsieur pas souvent ». La gouvernante anglaise poussait à l'extrême le souci de la propreté des babies qui lui étaient confiés; pour le moral elle s'en remettait à la jeune institutrice qui venait tous les matins meubler de sciences diverses le cerveau de l'aîné des petits Kermar. Serge était déjà d'une intelligence remarquable, et, sans penser à mal, heureuse

de découvrir un terrain si bien préparé, la jeune fille n'usait peut-être pas de la prudence et de la mesure qui eussent été nécessaires chez un enfant si jeune et précocement développé.

Pendant le déjeuner, Michel s'occupa d'interroger son fils dont l'esprit déjà très vif flattait son amour-propre paternel ; il servait la grosse Maryvonne, lui faisant absorber le « porridge » que Jane préparait avec amour, des heures durant, dans la cuisine! La petite ne mangeait pas encore très élégamment et s'entêtait à patauger dans son assiette d'argent avec sa cuillère d'ivoire. D'abord son manège amusa follement Michel qui finit ensuite par s'en lasser et la réprimanda vertement. La bonne grosse qui ne comprenait pas continua, reçut une gifle de son père, fondit en larmes, poussa des hurlements et fut expulsée de la salle à manger au milieu d'une crise de colère.

Michel, exaspéré, dit à Serge:

— Elle est méchante, ta sœur!

— Pas toujours, maman sait bien la prendre, elle lui obéit, mais voilà... maman n'est pas là!...

Michel se dit intérieurement que, en effet, si « Maman » avait été présente, tout se serait passé beaucoup mieux, et pensa avec aigreur que les enfants ne s'élèveraient pas tout seuls si leur mère ne s'en occupait jamais.

A une heure et demie le timbre de la porte d'entrée résonna.

Michel était dans son bureau, montrant un album de gravures à son fils; Meta entra précipitamment. Elle était toute rouge de s'être tant hâtée, et cela lui allait fort bien. Elle avait l'air extrêmement jeune, très svelte dans son correct costume tailleur noir, impeccablement coupé, avec son col masculin d'une blancheur éclatante, souligné d'une étroite cravate de faille noire, et son petit canotier de paille blanche, dont une voilette épaisse emprisonnait sévèrement la masse abondante de ses beaux cheveux.

Déjà, les revues, les magazines, avaient popularisé dans cette attitude à la fois digne, charmante et un peu austère, l'image du Dr Meta Kermar, qui était bien la première doctoresse dont on parlât en France avec autant de sympathie.

Meta jeta ses gants de chamois sur une console et vint affectueusement embrasser son mari. S'asseyant à côté de lui sur un divan, elle prit son fils sur ses

genoux et le couvrit de baisers. Elle était une mère très démonstrative et très tendre, et l'on eût dit que, lorsqu'elle revoyait ses enfants après de longues heures de séparation, elle voulait les dédommager de l'abandon qu'elle leur faisait subir.

Michel, maussade, ne disait rien.

— Eh bien, mon ami, demanda la jeune femme, qu'est-ce qui ne va pas ce matin?

— Oh! ce matin! Nous sommes plutôt dans l'après-midi! rectifia-t-il, ironique.

— C'est vrai, j'ai eu tellement à faire que le temps a passé sans que je m'en aperçusse.

— Est-ce une vie possible, Meta! que cette existence à la vapeur! dit-il d'un ton de reproche. Comment peux-tu t'accommoder de ce genre d'habitudes... trépidantes! Tu deviendras une névrosée, une détraquée avec pareil système, ma pauvre amie!

— Mais non, mais non, j'ai une santé superbe.

— Si elle résiste à ce que tu lui fais endurer, elle aura de la chance. Où as-tu déjeuné?

— Nulle part, j'ai mangé un sandwich en revenant, et je vais sonner pour qu'on me fasse une tasse de thé.

— Joli régime pour te démolir l'estomac! Mais tu n'es pas revenue à pied du Trocadéro, j'espère?

— Si, et je ne suis nullement fatiguée, je t'assure.

— C'est de la folie! Meta, ce surmenage est absurde, je m'en veux de le tolérer chez toi, tu devrais te ménager.

— Il faut bien que je m'entraîne, car d'ici peu je serai sans doute obligée de fournir une somme supplémentaire de travail.

— Et pourquoi donc?

— Voilà.

Et Meta, disant aux enfants qui glissèrent aussitôt de ses genoux : « Allez jouer dans la nursery, mes chéris, » se rapprocha de Michel, prit ses deux mains dans les siennes et mit sa tête sur son épaule.

Elle le regardait d'un air infiniment tendre, infiniment grave, ne pressentant pas que ce qu'elle allait lui apprendre pourrait le chagriner ou lui déplaire!

— Tu sais à quel point Stotter vieillit physiquement. Pour moi qui le vois chaque jour, je constate chaque fois avec plus de tristesse combien ses forces diminuent alors que son esprit demeure encore si vif, son cerveau si merveilleusement lucide, sa parole si nette, si claire, si entraînante. Mais cette jeunesse

morale est, hélas, impuissante à lui conserver les nerfs, les muscles, l'activité dont il aurait tant besoin ; il le voit, il le constate et le déplore, mais il est trop consciencieux, trop profondément loyal, pour — se sachant dans un état d'infériorité physique — exposer ses clients aux risques qui pourraient en résulter. Déjà, il y a un mois, il a dû renoncer à pratiquer une opération fort simple : l'ablation des amygdales chez un enfant de six ans, parce qu'il ne se sentait plus sûr de lui ! Ses mains sont agitées d'un tremblement nerveux qui lui enlève cette audace, cette confiance en lui-même, qui faisaient sa force et sa réputation. Or, ce matin même, Stotter m'a fait appeler dans son cabinet, et sais-tu ce qu'il m'a proposé ?

— Comment veux-tu que je devine ? observa Michel, boudeur.

— Eh bien, il m'offre tout simplement son poste de chef de clinique ! Dis, Michel, n'est-ce pas trop beau ? J'ose à peine y croire ! J'en ai ressenti une telle émotion que j'ai abrégé la visite des malades et que je suis revenue ici presque en courant, me demandant, tout le long de la route, si je ne rêvais pas, si c'était bien vrai !

— Et tu as accepté d'emblée, naturellement.

— Non ! Avant de donner une réponse définitive j'ai fait remarquer à Stotter que l'honneur qu'il me témoignait était grand, que j'y étais très sensible, mais que j'étais en puissance de mari et qu'il me fallait l'autorisation de mon seigneur et maître...

Câlinement Meta posa sa joue sur celle de Michel. Attendri, le jeune docteur demanda, avec une légère angoisse qui faisait insensiblement trembler sa voix profonde :

— Et si ton seigneur et maître refusait son approbation ?

Elle s'éloigna de lui, d'un geste brusque.

— Oh ! Michel ! tu n'aurais pas cette cruauté ! Ce serait me priver des plus belles joies que je sois en droit d'attendre ici-bas ! Songes-y donc ! Je ne retrouverai jamais pareille situation ! Je suis si heureuse et si fière du choix de Stotter qui aurait aussi bien pu désigner l'un ou l'autre de mes confrères ! Il faudrait être fou pour ne pas le ratifier.

Michel à son tour reprenait les mains de Meta et, très grave, lui dit :

— Ma femme bien-aimée, tu es témoin que depuis

le jour déjà lointain où nous n'étions encore que fiancés et où tu me supplias de te laisser suivre ce que tu appelais ta vocation, je ne t'ai jamais contrecarrée ni dans tes goûts, ni dans tes aptitudes, et que, au contraire, je t'ai laissée jouir d'une liberté qu'envieraient bien des femmes. Je l'ai fait, d'abord parce que j'ai la plus grande confiance en toi et que tu t'en es toujours montrée digne, ensuite parce que je supposais que c'était bien ainsi et que ton indépendance avait un but trop noble pour la contrarier sottement, mais aujourd'hui je ne pense plus de même, permets-moi, ma chérie, de te l'avouer. Mes yeux, qui se sont ouverts par l'expérience et peut-être aussi par la solitude où je demeure forcément, voient maintenant les choses sous un jour tout autre. Nos enfants grandissent et ont de plus en plus besoin de leur mère. Si tu deviens médecin de la clinique Stotter, comment veux-tu tout mener de front! Déjà tu n'es qu'en sous-ordre et fatalement tu négliges ta maison, ton ménage; que sera-ce plus tard? Meta, mon amie chère, ne veux-tu pas te contenter de ce lot déjà si beau d'une femme tendrement aimée, d'une mère heureuse? Reviens près de moi et des petits! Est-ce que notre amour n'est pas suffisant pour te faire oublier de vains rêves de gloire ou de renommée? Ne gâchons pas notre vie, Meta, ma Meta!

Meta frappa légèrement le plancher avec impatience; son front radieux s'était obscurci et ses prunelles devinrent presque noires.

— Ah! je t'en prie, Michel, ne te pose pas en victime! J'ai horreur de ces scènes; on dirait toujours avec toi qu'on est au quatrième acte à l'Ambigu! Dieu merci, je puis me rendre cette justice que j'ai toujours rempli consciencieusement mes devoirs envers mon mari et mes enfants! Tu n'as pas besoin de prendre ces airs de mélodrame pour m'en parler. J'aime les situations nettes. Tu m'as donné une fois pour toutes la permission de continuer la profession que j'exerçais avant notre mariage, ne viens pas maintenant mettre des bâtons dans les roues au moment où je puis accepter une situation vraiment exceptionnelle et inespérée! N'assombris pas mon bonheur par un tableau poussé au noir! Vois, j'arrivais vers toi, heureuse, confiante, ne te cachant rien de ce qui me préoccupe et tu m'accueilles avec ces mots sévères! Je t'avoue très

sincèrement que ce n'est pas là-dessus que j'avais compté.

— Que croyais-tu donc que j'allais te dire ?

— M'approuver tout de suite et ajouter que tu étais fier de moi..,

— Oh ! fier !... ta gloire déteint-elle seulement sur moi, ma chère !.!.

— Serais-tu jaloux, Michel ! c'est un vilain défaut.

— On n'est jaloux que de ce qu'on aime et je n'aime pas ton métier, Meta !

— C'est pourtant le même que le tien.

— Peut-être est-ce pour cela que je l'ai pris en grippe ! Tiens, Meta, il me vient des envies folles de quitter Paris, de t'emmener à Plumernan avec les enfants. Nous irions à la pêche, à la chasse, ou bien nous passerions des heures entières sur la plage, contemplant le ciel bleu, l'infini de la mer, loin des Facultés, des Sorbonne, des Conférences et des Cliniques de médecine ou de chirurgie ! Moi tout à toi, toi toute à moi et à nos chers petits jouant près de nous ! Dis, Meta, mon rêve n'est-il pas enchanteur ?

— Trop beau pour être vrai, mon ami ! La vie est dure; on nous la présente sous l'image du combat et on a raison. Toi et moi nous luttons contre la maladie, notre champ d'action est vaste, mais si la joute est périole, l'enjeu vaut la peine qu'on reste vainqueur ! Michel, tu ne peux pas m'empêcher de suivre ta trace, de sauver des existences précieuses, de soulager tant de misères, tant d'infortunes physiques. Je puis faire un bien immense, songes-y !

— Je songe à mon foyer trop souvent désert, à mes enfants qui s'élèveront sans l'appui incomparable de leur mère ! répondit le docteur d'un air sombre.

— Mais je t'aime de toute mon âme ! j'aime mes enfants ! gémit la jeune femme.

— Pas au point de nous sacrifier tes préférences et ton ambition, Meta je veux te citer cette pensée que je lus un jour je ne sais où et dont j'ignore l'auteur : « Aimer un pays plus que le sien, c'est voler sa mère pour faire l'aumône. » Ne crois-tu pas qu'aimer sa profession et ceux au profit de qui on l'exerce, c'est-à-dire des indifférents, plus que ses enfants, c'est dérober à ces enfants la tendresse et les soins auxquels ils avaient droit pour les gaspiller en faveur de gens qui ne te sont rien ?...

— Toujours les grandes phrases, Michel, et pour

aboutir à quoi! A me faire entendre que tu veux que je refuse la proposition de Stotter? Après tout tu es le maître, il n'était point besoin de tant de circonlocutions. Dis que cela te déplaît et que ce soit fini!

Meta élevait à peine le timbre de sa voix en énonçant cette conclusion. Michel, comme toujours, ne sut pas résister. Il était singulièrement faible lorsqu'il s'agissait de prendre une décision dans son ménage, et la peur de tout casser lui faisait céder beaucoup trop vite, ce qu'il regrettait immanquablement quelques heures plus tard. Cette fois encore son consentement s'exhala dans l'habituelle phrase de mauvaise humeur :

— Fais ce que tu voudras, je m'en lave les mains!

C'était tout ce que désirait Meta. Ravie, elle embrassa son mari qui se déroba, mécontent, à cette caresse pour la rechercher de lui-même dix minutes après; elle fit appeler les enfants dans le bureau et joua avec eux jusqu'au moment de repartir pour la contre-visite qu'elle faisait seule à la clinique Stotter.

Serge, sur ses genoux, s'amusait avec ses bagues, fourrageait dans les beaux cheveux sombres qu'il dénouait. Elle se laissait faire en riant.

— C'est donc vrai, maman, ce que dit Mademoiselle, que tu es très, très savante.

— Mais non, mais non.

— Si, mon enfant, répliqua Michel de son air dubitatif, ta mère est une femme de science.

— Alors, tu sais beaucoup de choses, maman, tu sais tout ?

— Personne ne sait tout, rien que le bon Dieu!

— Ah ! ça c'est ennuyeux, parce que voilà, je voudrais bien savoir quand je mourrai et je pensais que tu aurais pu me le dire.

— Oh! mon chéri, quelle idée! et frissonnante d'effroi Meta serra le petit garçon sur son cœur et le couvrant de baisers. Ne dis pas de bêtises pareilles, je t'en conjure!

— Mais ce ne sont pas des bêtises, maman, c'est la vieille Catiche, tu sais, la bonne de Yvon et de Lolotte Impharnès, qui a dit cela à ma bonne l'autre jour : « Il a trop d'esprit ce petit, il ne vivra pas! »

— Que tu es sot! — et Meta éclata d'un rire un peu faux — on répète toujours cela aux petits enfants qui posent des questions aux grandes personnes, cela n'a aucune importance.

— Allons, tant mieux, parce que ça m'aurait ennuyé de mourir. Pourtant, l'autre jour, aux Champs-Elysées, on promenait dans sa voiture le petit idiot, tu sais, le petit garçon du pharmacien d'en face qui a huit ans et qui ne peut ni marcher, ni parler, qui bave tout le temps. Eh bien, deux dames en le voyant passer ont dit : » Pauvre enfant, la mort serait préférable ! » C'est donc moins triste de mourir que de vivre ?...

— Ah ! à la fin, Serge, tu nous ennuies avec ta conversation macabre. Tu écoutes beaucoup trop ce que se racontent les grandes personnes entre elles, mon garçon, et tu comprends de travers des phrases qui font trop travailler ta petite cervelle. Joue avec ta sœur et occupe-toi seulement d'être un bon petit enfant, bien sage, qui aime bien ses parents et leur obéit toujours.

Avec l'adorable câlinerie qui lui était propre, Serge vint se jeter dans les bras de son père et de sa mère, puis insouciamment il fit manœuvrer ses soldats de plomb sur le tapis.

Meta, sans bruit, s'éloigna vers sa chambre. Michel, qui l'y rejoignait presque aussitôt, s'aperçut qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

— Qu'as-tu donc, ma chérie ? demanda-t-il affectueusement.

— Oh ! ce sont ces choses atroces que raconte Serge !

— Voyons, Meta, tu ne vas pas te mettre l'esprit à l'envers pour des paroles sans queue ni tête que ce gamin prononce !

— Je sais bien que c'est absurde ! mais... mon Dieu ! pourquoi parle-t-il de mourir !...

— Il a dit cela comme il aurait dit n'importe quoi, rassure-toi donc.

— Son esprit travaille trop : il a des réflexions étonnantes.

— Je suis de cet avis.

Michel eut envie d'ajouter : « Tu devrais le surveiller... » mais en pensant : « à quoi bon ! il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir... » il se retint et dit seulement :

— Tu pourras prier Mademoiselle d'être très prudente sur ce point.

Meta, rasserénée, essuya ses larmes et partit...

XV

Trois années avaient passé. Le ménage Kermar — célèbre, chacun dans sa partie — habitait maintenant sur le boulevard Malesherbes un luxueux troisième étage dans un immeuble de récente construction. Au rez-de-chaussée le docteur Bardo, qui conservait toujours bon pied, bon œil, avait fait aménager deux cabinets de consultation, une petite salle d'opérations qui servait dans les cas urgents ou bénins, soit pour les clients trop atteints pour être transportés sans danger à la clinique d'Auteuil, soit pour ceux qui n'avaient besoin que d'une intervention rapide et qui retournaient chez eux trois ou quatre heures après. A cette salle étaient adjointes trois petites chambres où l'on hospitalisait les patients pendant qu'ils ne pouvaient se déplacer. Michel gardait toujours auprès du vieux professeur son poste privilégié de collaborateur studieux et fidèle; depuis deux semaines il le remplaçait même totalement, le docteur ayant dû partir à Vichy pour y soigner son estomac quelque peu délabré. Mais Michel ne s'effrayait pas de cette responsabilité qu'il se sentait de force à assumer. Bien qu'il ne fût pas en titre à la clinique Bardo, il opérait seul, presque quotidiennement, et son Maître se plaisait à reconnaître la dextérité et la sûreté de son coup de bistouri, de même qu'il appréciait la probité professionnelle et la conscience de ce jeune aide qui, très modeste, sans bluff ni pose, accomplissait jusqu'à la perfection le moindre de ses devoirs. Et cette modestie, doublée d'une valeur indiscutable, avait depuis longtemps conquis le cœur du vieux pontife de la chirurgie qui désignait nettement à ses confrères Michel pour son successeur.

— Un si charmant garçon, confia un jour le Dr Bardo à Impharnès, quel dommage qu'il ne soit pas plus heureux!

— Mais Kermar n'est pas malheureux! prononça Yves.

— Evidemment, il ne nous assourdit pas par ses

récriminations, mais vous ne m'ôterez pas de l'idée, Impharnès, que ce n'est pas cette vie-là qu'il avait rêvée !

— Michel est un penseur, un bûcheur. Il se plaît dans l'ombre et le recueillement. Peut-être, en effet, n'approuve-t-il pas la publicité faite autour de son nom ?

— Dites plutôt : autour du nom de sa femme, car si les deux sont justement connus, celui de la doctoresse Meta Kermar acquiert chaque jour un lustre nouveau, et ce n'est pas juste, mon ami, ce n'est pas juste. Cette petite Polonaise a des qualités exceptionnelles, c'est entendu, mais son mari n'est pas un imbécile, que diable ! et on le laisse dans les coulisses. Ah ! comme j'aimerais bien mieux pour mon jeune ami que sa femme restât au foyer à lui cuisiner de bons petits plats, lui raccommoder ses chaussettes ou apprendre à lire à ses enfants !

A cette peinture, Yves avait beaucoup ri, mais sans rien répondre, car lui aussi savait pertinemment qu'il fallait tout l'amour de Michel pour Meta et toute sa patience pour ne pas se lasser d'un état de choses dont il souffrait cruellement. Depuis qu'elle était médecin en chef de la clinique Stotter, Meta avait eu beau faire des prodiges d'habileté, elle ne pouvait arriver à mener de front son ménage et sa clientèle, et, naturellement, c'était au détriment du premier que s'exerçait sa sollicitude en faveur de la seconde.

Michel ne voyait pas sans une tristesse profonde cette femme qu'il chérissait si ardemment, et qui n'était cependant ni méchante, ni vaine, délaisser le home tiède et fleuri qu'il lui avait acquis par son travail, et abandonner ses enfants aux domestiques. Le jeune docteur avait, timidement, essayé quelques conseils. Meta, de bonne foi, paraissait vouloir les suivre, puis les devoirs de sa profession devenaient les plus forts, et toutes ces belles velléités de raison et de sagesse restaient lettre morte.

Elle se surmenait littéralement, au point de vue physique comme au point de vue moral. Michel, avec mélancolie et résignation, avait tenté de reprendre le gouvernail du ménage. Bien que ce ne fût guère son rôle, il s'astreignait à des détails fastidieux comme la surveillance des domestiques, la bonne ordonnance des repas et la tenue de la maison, afin que tout ne s'en allât pas à la dérive. Tout

les instants qu'il avait de libres il les passait avec ses enfants. Serge était un beau garçon de huit ans, turbulent, tapageur, rayonnant de santé, avec des périodes subites de rêverie et de silence. Michel disait alors :

— Voilà mon Breton qui se réveille !

Il aimait cette splendide intelligence toujours en éveil, ce désir d'apprendre et de s'instruire, et il était fier de penser que cet enfant deviendrait plus tard quelqu'un.

La bonne grosse Maryvonne, plus placide et terre-à-terre, se contentait de manger comme quatre, de jouer comme dix, et savait à peu près épeler. On ne lui en demandait pas plus pour ses cinq ans et demi.

Serge, tout en paraissant chérir sincèrement ce jeune père qui s'occupait avec un tendre souci de ses jeux et de ses études, manifestait une véritable adoration pour sa mère. Dès que la doctoresse rentrait, il grimpait sur ses genoux, il l'interrogeait avec cette curiosité avide des enfants. Elle lui racontait des légendes russes et, insatiable, le bambin réclamait :

— Encore ! encore !

Comme autrefois, il s'amusait à défaire les lourdes nattes de Meta, et à fourrager de toutes les forces de ses petits doigts dans la masse sombre des cheveux ondés. Elle se laissait faire en riant, disant avec une inconsciente cruauté :

— Je passe si peu de temps près d'eux, les pauvres chéris, que je ne veux pas les attrister en les grondant ! Ce sont les plus belles années de leur vie.

Aussi, avec un tel raisonnement les enfants eussent-ils été abominablement gâtés si Michel n'y avait mis le holà, en palliant par sa fermeté l'inconcevable nonchalance de sa femme à cet égard. Car Meta si entêtée, si entière sur d'autres points, si jalouse de ses prérogatives, se désintéressait de l'éducation des petits. Michel avait beau la supplier d'y veiller, elle répondait en badinant :

Il ne faut faire aux enfants,
Nulle peine, même légère...

D'ailleurs, autant qu'elle négligeait ses devoirs maternels, elle négligeait ses obligations de chrétienne. De ce zèle ardent de néophyte qui, avant sa conversion, inquiétait la bonne Madeleine Impharnès,

parce qu'elle pressentait trop bien qu'il pouvait n'être qu'un feu de paille, ne subsistait qu'une piété très vague, se réduisant à la stricte observance de l'indispensable. En religion comme en amour, Meta était devenue tiède; toute sa fougue, tout son élan se concentrait dans les manifestations de son talent professionnel, on eût dit que pour faire vibrer toutes les autres cordes, il ne lui restât plus d'inspiration, et que l'art médical avait tué en elle le sentiment.

Michel, si profondément croyant, si réellement pieux, et d'une foi que rien n'avait pu entamer, aurait voulu la prêcher avec douceur et précaution. Meta, maintenant, lui faisait l'effet d'un bibelot de prix qu'on ne manie qu'avec les plus grands ménagements. Il ne pouvait plus y avoir entre eux de ces intimes conversations où leur âme se dévoilait à nu, lorsque l'un ne cachait rien à l'autre, comme au temps heureux de leurs fiançailles, où loyalement ils osaient tout se dire, sans crainte de se heurter ou de se peiner. A présent, Meta n'acceptait plus aucune observation concernant sa manière d'agir. On lui répétait tellement en haut lieu qu'elle possédait la science infuse, un si grand engouement s'emparait de ses partisans, que dans son intimité elle n'admettait plus ni conseil, ni reproche. Ce n'était pas l'un des moindres chagrins de Michel de constater combien le succès avait transformé, grisé sa femme.

Intelligente comme elle l'était, comment ne voyait-elle pas que ce vain encens de gloire que des flatteurs allumaient devant elle était bien plus un tribut payé à son charme féminin, à l'attrait de sa personne, qu'à l'austère profession qu'elle avait embrassée, et comment s'y laissait-elle prendre, elle qui jadis dédaignait toutes les adulations, les compliments, et tout ce mensonge que cache le masque hypocrite du monde?...

Michel, ce matin-là, en rentrant déjeuner après avoir visité un client, essayait mélancoliquement de résoudre le douloureux problème. C'était une belle journée de juin; le soleil brillait, l'air était tiède; il avait plu la veille, ce qui enlevait la poussière des arbres qui étalaient orgueilleusement leurs frondaisons d'un beau vert tout neuf.

Michel revenait à pied. Il aimait marcher ainsi longuement, d'un pas ferme et régulier, sans hâte ni len-

teur, et se disait avec regret qu'il eût été doux d'avoir près de lui sa femme dont le bras, tendrement, s'appuierait sur le sien... Mais à quoi bon rêver, quand le rêve ne doit pas se réaliser!... Meta était désormais si lointaine!...

Il regardait machinalement autour de lui : des couples joyeux se hâtaient vers le restaurant dont les effluves de cuisine envahissaient l'air, des marchands poussaient leurs petites voitures chargées de roses, d'anémones, de marguerites et d'œillets, c'était une orgie de fleurs coupées comme on n'en voit qu'à Paris. Michel pensa que les cornets de cristal de son bureau étaient vides depuis la veille et acheta une botte de roses, une autre d'anthémis et de glaïeuls. Les gens qui le virent chargé de cette moisson parfumée durent supposer qu'il la portait à quelque fiancée très choyée... Des garçonnets, des fillettes, le cartable sur l'épaule ou à la main rentraient du collège ou du cours en se bousculant. Le jeune chirurgien s'attendrit en les voyant, et soudain son cœur serré s'épanouit. Il allait retrouver ses enfants, ses chers petits, sa joie et sa consolation. Serge lui raconterait les menus incidents de la matinée; il verrait ses devoirs, s'informerait de ses notes : c'était pour lui une joie si pure et si absolue que de vérifier jour par jour les progrès de cette petite intelligence. Il cultivait comme un jardin précieux cette âme déjà très noble et très ardente en laquelle palpitaient les sentiments de foi, d'honneur et de bonté qu'il y avait semés. Serge était l'orgueil et le bonheur de sa vie! Bien souvent son esprit, franchissant l'avenir, imaginait son fils devenu son meilleur ami, et il rêvait alors à la somme infinie de félicité qu'il pourrait goûter.

Instinctivement, il presse le pas pour le revoir plus vite. Mais, qu'est-ce donc ?... Là, devant la maison qu'il habite, on dirait... Mais oui, un rassemblement...

« Quelque chien écrasé! » pense Michel.

Puis, malgré lui il se hâte; un affreux pressentiment le déchire! Mon Dieu... pourquoi ces gens le regardent-ils avec effroi et s'enfuient-ils à son approche ?

Comme au travers d'un voile obscur, Michel voit d'abord des êtres penchés, qui s'agitent confusément autour de quelque chose... Une femme pâle, l'œil hagard, qu'il reconnaît, car c'est Meta! est accroupie

par terre, comme une folle, serrant contre son cœur une petite masse inerte... et Michel aperçoit... ah! Seigneur!... Serge, son beau Serge, sans vie, les yeux clos, les lèvres blêmes, étendu sur le trottoir!...

XVI

Un quart d'heure avant le drame, Meta revenait de sa clinique. Elle avait pu se libérer à temps de ses diverses occupations pour recevoir le reporter d'un magazine tout récent et déjà très en vogue. Ce personnage venait l'interviewer. Le docteur Kermar-Rojarski, tandis qu'elle répondait en phrases concises de sa voix nette et brève, était « captée » par un opérateur habile qui la prenait de face, de profil, de trois-quarts, debout, assise, etc... Bref, le samedi suivant, toutes les élégantes abonnées de *Mondanité* auraient l'incommensurable privilège d'admirer sous différentes attitudes la jeune et célèbre doctoresse!

Meta marchait vite, sans rien voir, les yeux perdus dans le vague, souriant au songe doré de gloire et de réputation... Elle allait arriver devant sa maison et, machinalement, leva la tête. Un frisson de crainte lui glaça les épaules. Là-haut, au troisième étage, Serge, qui s'était arcbouté aux rinceaux de fer forgé du balcon, se penchait à corps perdu, guettant sa mère qu'il reconnut soudain. Il eut une exclamation de joyeuse surprise :

— Maman! maman chérie!... cria-t-il en frappant ses deux mains l'une contre l'autre. Mais ce mouvement, si léger qu'il fût, déplaça l'équilibre qu'il conservait encore par miracle et le petit garçon, passant par-dessus le balcon, vint tomber comme un bolide sur l'asphalte, presque aux pieds de sa mère.

Celle-ci, folle de terreur, s'était jetée sur le corps qui demeurait là, insensible, et perdant tout sang-froid, ne retrouvant plus rien de ce qui constituait la sûreté de son diagnostic si renommé, ne pouvait se résoudre à examiner son fils. Elle appuyait contre ses genoux la jolie tête pâle; elle l'appelait avec des mots fous de tendresse et d'angoisse.

— Serge, mon amour, mon adoré, réponds-moi!

Serge, dis-moi que tu m'entends!... C'est ta mère, mon chéri, moi ta maman!

Michel arriva précisément à ce moment où les assistants, n'osant éloigner la jeune femme, se demandaient qui allait lui enlever le petit corps pour le remonter. Sans un mot Michel s'en empara. Meta avait eu le mouvement d'une tigresse à laquelle on arrache son petit. Elle reconnut son mari et se laissa faire, sans protestation, lorsque doucement, mais avec des doigts qui avaient la dureté de l'acier, il dénoua les mains crispées qui retenaient l'enfant et, chargé de son léger fardeau, il passa sous le porche.

Meta allait monter; il l'arrêta d'un coup d'œil.

— J'entre ici! dit-il en montrant le rez-de-chaussée.

La concierge, perdant la tête, ouvrait les portes toutes grandes; les curieux se précipitaient déjà avec cette avidité malsaine que possèdent certaines gens pour se repaître d'une vision tragique, quand le mari de la gardienne, un ancien sergent de zouaves, qui n'avait pas froid aux yeux, prit sur lui d'éloigner les spectateurs.

— Circulez, circulez, fit-il rondement; le père et la mère sont médecins, ils n'ont besoin de personne!

Un à un, comme des moutons de Panurge, les assistants de cette pénible scène se dispersèrent, et Michel et Meta se trouvèrent seuls dans le cabinet de consultations. Serge était étendu sur le grand divan de cuir.

— Déshabille-le! pria Michel.

Elle eut un geste de désespoir et se tordit les mains.

— Je ne peux pas! gémit-elle.

— Voyons, Meta, supplia-t-il, si tu ne m'aides pas, comment veux-tu que je voie si on peut le sauver!

Elle regarda son mari. Il était d'une pâleur mortelle; ses dents se serraient tellement contre ses lèvres qu'une petite goutte de sang empourprait la chair, mais elle vit qu'il voulait à tout prix conserver son sang-froid pour examiner l'enfant et, vaincue, elle obéit. Aidée par lui, avec une infinie douceur, elle enlevait le petit costume marin, souillé de terre, car Serge était tombé tout près d'un tas de terreau, qu'un restaurateur voisin venait de faire apporter pour rempoter les fusains qui ornaient sa porte.

Elle dit avec crainte et espoir, en même temps :

— Cette terre aura peut-être amorti le choc!

Mais il ne répondit rien, alors elle eut le cœur glacé d'épouvante.

— Michel! Michel! il n'est pas mort! Dis-moi qu'il vit!

Et laissant le corps inerte, elle se jeta contre son mari avec l'impétuosité de la bête traquée qui découvre soudain l'abri protecteur.

Il la repoussa doucement :

— Tais-toi, je t'en conjure! et continua d'ôter le linge de l'enfant. Aucune contusion n'apparaissait sur le jeune corps que Michel palpa soigneusement en tous sens. Il ausculta le cœur, constata qu'il battait avec une régularité suffisante, et de là passa à l'examen de la tête. Il découvrit dans la région pariétale une plaie qui, au premier abord, eût pu paraître insignifiante, mais Michel ne s'y trompa pas. Quelques gouttes de sang commençaient à sortir de l'oreille, le pouls se ralentissait, l'état semi-comateux subsistait malgré que Meta eût fait respirer de l'éther à son fils et baigné ses tempes de vinaigre anglais. Au bout d'une minute longue comme un siècle, Michel dit, d'une voix étranglée :

— Il faut faire une ponction lombaire.

Elle le regarda avec des yeux désorbités.

— Alors, c'est, c'est?... interrogea-t-elle, n'osant prononcer elle-même l'affreux mot.

— Une fracture du crâne, répondit-il sans lever les paupières.

— Oh non, Michel! pas cela! supplia-t-elle, et elle se mit à genoux auprès du petit corps en l'embrassant passionnément comme si elle eût voulu le ranimer sous ses baisers.

Le jeune docteur avait tout préparé pour la ponction. Meta appuya le buste de l'enfant contre elle; Michel se saisit de la seringue de cristal et enfonça l'aiguille de platine dans l'avant-dernière vertèbre. Un peu de sang colorait le liquide céphalo-rachidien qu'il ramena dans la seringue. Avec angoisse Michel considéra pensivement, silencieusement ce liquide... son diagnostic était fixé!...

Sur ces entrefaites, la bonne anglaise entra en sanglotant. Elle était dans la chambre de Maryvonne, sur la cour, et n'avait rien soupçonné du drame que des voisins venaient seulement de monter lui apprendre. A travers ses larmes elle balbutiait des

mots incohérents moitié en français, moitié en anglais : « boy, le dear boy, » était si vif, si turbulent. Jamais il ne voulait l'écouter lorsqu'elle lui disait de ne pas grimper sur le « window », mais il riait de ses craintes et c'était si « painful », « What pity » de le contrarier, de le retenir, « such a nice boy » !...

— Certes, cet enfant n'était pas surveillé ! trancha Michel d'un ton glacial. Retournez là-haut, Jane, et préparez des bouillottes d'eau chaude que vous descendrez ici.

Meta, qui avait baissé la tête aux premières paroles de son mari, tellement ce reproche lui entrait dans le cœur comme un poignard, la releva d'un air surpris.

Devant cette muette interrogation, Michel daigna expliquer :

— Serge restera dans l'une des petits chambres. Je vais téléphoner à Impharnès de venir m'aider.

— Aider... à quoi ?...

— Pour l'opération.

— Michel ! que vas-tu faire !

— Le trépaner pour tenter de le sauver.

— Mais je ne veux pas ! Non, je ne veux pas ! cria Meta avec désespoir. Pourquoi le torturer, bourreaux que vous êtes ! Laissez-le-moi, mon petit, mon enfant, il vivra ! On a vu des chutes plus terribles ne pas laisser de traces sensibles. S'il avait dû mourir il serait mort sur le coup ! si vous l'opérez vous me le tuerez !

— Meta, écoute-moi !

Michel avait écarté la jeune femme malgré sa résistance et l'entraîna sur le divan où elle s'écroula. Il lui tenait les deux mains en une étreinte d'acier et ses yeux brillaient d'un éclat dur :

— Meta, écoute-moi ! répéta-t-il avec force. Je ne veux pas m'appesantir sur les causes de l'accident de notre fils et tu reconnaîtras, j'espère, que je suis généreux en ne te le reprochant pas, car si tu avais été près de Serge, cette catastrophe ne serait peut-être pas arrivée ! J'userai envers toi d'une absolue franchise. Si je n'opère pas Serge d'urgence, il a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de mourir... ou de rester idiot... si je l'opère, dix chances sur vingt d'en réchapper, tu comprends pourquoi je n'hésite pas à intervenir !

— Je ne veux pas qu'on me le prenne ! dit-elle en

pleurant. Après tout, que m'importe pourvu qu'il vive! Avec ou sans son intelligence, du moment que son corps me restera, que je pourrai le voir, lui sourire, l'embrasser! ô mon cher petit! Etait-ce donc un pressentiment lorsqu'il me demandait si je savais combien de temps il vivrait... et s'il était vrai que la mort fût préférable à la vie purement animale! Non, mon trésor, c'est la vie, quelle qu'elle soit, que je choisis pour toi!

Ses yeux gris si beaux lançaient des éclairs. Michel se rendit compte que par la douceur il n'obtiendrait rien d'elle. En d'autres circonstances cette lutte l'eût lassé et il aurait sans doute cédé, mais cette fois il se sentait le maître et il voulut agir en maître, user de ses droits.

— Meta, tu dis des folies et je te pardonne parce que tu souffres. Mais ce que je ne me pardonnerais jamais à moi-même plus tard, c'est de n'avoir pas tout essayé, tu entends : tout, pour sauver mon fils! Je ne veux pas perdre la chance précieuse qui me reste de lui rendre la vie et l'esprit indemnes pour risquer de le voir un jour muré dans la prison de l'imbécillité ou de la paralysie, et je t'avertis qu'aujourd'hui, sans me soucier de tes craintes ou de ta défense, je vais faire ce que ma conscience de médecin et de père m'indique nettement.

Elle essaya de résister encore. Il lui imposa silence. Comme en un songe elle perçut l'appel du téléphone, la voix impassible de Michel qui priait Impharnès d'accourir le plus vite possible, puis tout tourna autour d'elle et elle perdit connaissance.

. . . . . .

Les Impharnès finissaient de déjeuner joyeusement quand la sonnerie du téléphone fit lever Yves de table. Les années qui avaient passé sur leur front ne les vieillissaient pas sensiblement, car ce couple heureux, demeuré si uni, conservait le rare privilège de rester jeune de corps et d'âme en dépit du temps et des inévitables soucis. Les enfants, par exemple, avaient grandi, et de belles jeunes filles, de robustes collégiens, entouraient maintenant la table de famille.

Madeleine causait amicalement avec ses enfants lorsqu'Yves revint, sa serviette à la main, l'air bouleversé.

— Qu'y a-t-il ? interrogea sa femme.

— Un accident épouvantable. Kermar me télé-

phone que son fils vient de tomber par la fenêtre. Il ne reprend pas ses sens et a une fracture du crâne. Je vais partir tout de suite, Michel pense qu'il est urgent de faire l'opération.

— Je t'accompagne! déclara Madeleine, le temps de mettre mon chapeau et je te suis. Mon Dieu, quel horrible malheur! Pauvres amis!

Dix minutes après le mari et la femme sautaient dans leur auto qui allait à toute vitesse les mener du boulevard Saint-Germain au boulevard Malesherbes.

Si Yves et Michel avaient vu leur amitié se cimenter avec les années, Madeleine et Meta, sans cesser de se fréquenter, ne pratiquaient plus la solide intimité du début. Trop de divergences d'idées et de goûts les séparaient, et Mme Impharnès, avec son beau dédain des conventions mondaines, habituée à aller droit au but, ne pouvait s'empêcher de dire à Meta sa façon de penser, ce qui parfois froissait la jeune femme et la rendait peu gracieuse vis-à-vis de celle qui avait été cependant pour elle une si parfaite amie. Mais Madeleine, ce jour-là, oublia la rancune qu'elle aurait pu garder contre la doctoresse, si sa belle âme n'eût ignoré ce vilain sentiment, pour courir près de celle qui souffrait et dont elle comprenait la souffrance.

Lorsque les Impharnès arrivèrent chez les Kermar, Meta n'avait pas quitté sa place auprès de son fils, épiant sur ce visage aimé un indice, une trace de vie. Mais l'enfant ne s'éveillait pas.

Madeleine s'approcha d'elle et la serrant dans ses bras :

— Pauvre amie! dit-elle avec émotion, combien je compatis à votre peine!

L'autre l'embrassa farouchement.

— Priez pour moi, et que Dieu vous écoute!

— Nous prierons ensemble, Meta, fit Madeleine à qui Michel, tout bas, avait adressé quelques mots, voulez-vous que nous montions auprès de Maryvonne?

Mais Meta devina qu'on voulait l'éloigner et, regardant les deux hommes d'un air de sombre colère :

— « Ils » vont le martyriser, et « ils » veulent que je m'en aille, mais je resterai là! je ne bougerai pas on me marcherait plutôt sur le corps! Rien, rien au monde ne me forcera à quitter cette chambre!

— Meta, je t'en conjure, supplia Michel, va-t'en! Tu ne peux nous être d'aucun secours et ce spectacle

te fera du mal. Laisse Madeleine t'emmener, nous t'appellerons, je te le promets, dès que ce sera fini!

Mais elle se cabra :

— Non! non, et non! Que Madeleine aille avec Maryvonne si elle le veut, moi, je reste.

Avec un soupir d'impuissance Michel appela le jeune interne qui lui servait d'aide depuis le départ du docteur Bardo et qui allait appliquer la compresse chloroformée sur le visage de l'enfant. Impharnès, déjà, dans la salle voisine, endossait une blouse blanche, Meta vit que Michel s'habillait aussi. La mort dans l'ame, Madeleine quitta la chambre...

L'interne transporta avec précaution le petit corps dans la salle d'opérations, toute blanche, luisante de ripolin avec ses murs nus et ses carreaux dépolis; les instruments d'acier brillaient, effrayants et lugubres, sous ce beau soleil de juin. Meta, comme une automate, revêtit une ample blouse de toile, cacha ses cheveux sous un voile et vint se terrer dans un angle de la salle.

Michel s'approcha encore une fois d'elle :

— Meta, une dernière fois, au nom de notre amour, va-t'en!

Elle dit énergiquement :

— Non! et s'accota au mur, les bras croisés, l'air farouche.

Michel se lavait les mains dans la pièce à côté. Impharnès lui nouait une serviette sous le cou, attachait le masque de mousseline qui recouvrait le bas du visage; les doigts du jeune chirurgien évoluaient à l'aise dans les longs gants de caoutchouc. Tout était prêt.

Si souvent Meta avait vu ces mêmes préparatifs sans s'émouvoir! Si souvent elle-même servait d'aide dans des opérations autrement sanglantes! jamais elle ne s'était sentie frissonner de la tête aux pieds, les dents claquant, les jambes flageolantes comme aujourd'hui! Ah! c'est qu'une partie terrible allait se jouer, et que de son issue dépendrait la mort ou la vie de son enfant! Et soudain, à rester simple spectatrice, là où tant de fois elle avait été opérateur, il lui vint une angoisse horrible qu'elle ne connaissait pas encore. Une prière monta à ses lèvres :

— Mon Dieu! sauvez mon fils!...

Impharnès rasait maintenant la tête inerte de Serge; la plaie apparut contuse avec un gros hématome; l'interne appliqua la compresse chloro-

formée sur le visage blême et Michel s'avança...

Une incroyable maîtrise de lui-même que doublait l'ardent appel qu'il avait fait tout à l'heure au secours divin, de toute la ferveur de son âme croyante, laissait sa main aussi calme, aussi sûre que si ce n'eût pas été la chair de sa chair qui gisait là, agonisante. Le bistouri brilla dans un éclair; le jeune praticien débridait la plaie en croix : une incision verticale, une autre transversale. Le sang coula en abondance, arrêté presque aussitôt par la compression. La rugine dépériostait la partie que Michel supposait atteinte et la plaie crânienne apparut à nu; il vit alors l'enfoncement léger du crâne avec embarrure. Armé d'une pince il souleva une partie de l'os fracturé.

Cette partie une fois ôtée il resta un orifice assez grand pour introduire une pince gouge et régulariser le foyer de fracture. Mais, devant ce trou d'une dimension inférieure à une pièce de cinq francs, Michel devint d'une pâleur de cendre. Son regard anxieux fixa rapidement Impharnès dont les yeux s'abaissèrent... Ce que les deux hommes avaient redouté existait hélas!... La dure-mère était déchirée et la substance cérébrale, au-dessous, semblait contusionnée. De ce fait le pronostic s'aggravait... Michel eut une minute de perplexité au cours de laquelle une poignante détresse envahit son âme, mais il vit Meta qui l'interrogeait de ses yeux ardents et douloureux; alors, reprenant son impassibilité, il nettoya la plaie au sérum chaud que lui présentait Yves, pratiqua la suture de la dure-mère, puis celle de la peau, en laissant à Impharnès le soin de finir le pansement; las à mourir, il alla s'effondrer dans la pièce à côté.

L'opération avait duré vingt minutes environ, vingt siècles! Meta, voyant Michel pâlir de plus en plus, s'était précipitée à sa suite et lui préparait un cordial. Elle passa sa main brûlante sur le front glacé de son mari. Il retint un instant entre ses doigts cette main légère qui l'effleurait et lui dit d'un ton suppliant :

— Dis-moi que tu as confiance en moi!

Elle répondit sèchement :

— Plus tard, je verrai! — et s'échappa pour coucher son fils dans la petite chambre d'opéré où on allait le transporter.

XVII

Au bout d'une heure Serge se réveilla, il sortait triomphalement à la fois du sommeil anesthésique et du coma. Meta pleurait de joie en voyant se rouvrir les beaux yeux de saphir qu'elle avait crus fermés à tout jamais. L'enfant ne paraissait plus se souvenir de rien; il demandait pourquoi il était couché dans cette chambre inconnue et pourquoi sa tête était si lourde, son front si serré!

Durant une semaine on put penser que la guérison irait à pas de géant. Michel était trop modeste pour se targuer de sa cure, mais Meta, loyalement, lui avait dit en l'embrassant :

— Je t'ai méconnu, pardonne-moi ! — avec un repentir si touchant qu'il espéra que cette dure leçon allait leur rendre leur bonheur défunt.

Meta ne quittait plus son fils. Elle s'ingéniait à le distraire, à l'amuser, et le petit garçon auquel tous les caprices semblaient permis mettait parfois cette complaisance à rude contribution. Maryvonne couchait et dînait chez les Impharnès qui l'amenaient chaque après-midi voir son frère dont ils venaient prendre des nouvelles, et le bon ménage se réjouissait de penser que l'ange noir s'écartait définitivement du petit lit de l'aîné des Kermar.

Puis, un matin, Michel eut l'air soucieux. Meta, qui interrogeait affectueusement l'enfant assoupi, n'en recevait pas de réponse, il devenait grincheux, lui si gai ! hargneux et mécontent. La nuit suivante, des cris stridents réveillèrent le père et la mère qui, s'empressant au chevet de Serge, se regardèrent avec une muette désolation! Ah! comme ils auraient voulu être de pauvres parents ignorants, pour avoir encore du moins la dérisoire consolation du doute, et ne pas reconnaître que ces symptômes, à peine indiqués, étaient ceux de l'effroyable méningite.

Et toute leur science venait aboutir à cette faillite, à cette impuissance! Ils avaient cru vaincre le mal, et sournoisement, après les avoir bernés, le mal

ressuscitait plus dangereux, plus redoutable !

Hélas ! il n'y avait plus à s'y tromper. Le lendemain Serge geignait constamment du même ton doux et plaintif. Et puis le pouls se ralentit. L'enfant se coucha en chien de fusil, la raideur de la nuque se manifesta, en même temps que le signe de Kœrnig ; le coma augmenta progressivement... le pauvre petit ne devait plus en sortir. Il mourut si doucement que Michel et Meta qui, endurant un vrai martyre, épiaient son souffle perçurent à peine celui qui entraîna l'âme hors de son enveloppe charnelle.

Michel s'était jeté à genoux au pied du lit de son fils, et, prenant le livre de prières qui depuis sa première communion avait été son soutien et son réconfort, récita le psaume : *Laudate pueri Dominum.*

Meta paraissait être la statue de la Douleur. L'air affolé, les yeux secs, la bouche crispée, elle contemplait la frêle dépouille de celui qui avait été son bel enfant, son orgueil, sa joie, son trésor, ce trésor que, oh mon Dieu ! elle avait si mal gardé !... Mais au remords qui envahissait son âme se mêlait un besoin sauvage, irraisonné, de se disculper elle-même en accusant un innocent, et qui avait-elle choisi pour porter le poids de son ressentiment ?... Celui qui eût dû être à l'abri de toute rancune : son mari.

Des mots irréparables furent prononcés, en des phrases dures, méchantes, cruelles, Meta reprocha à Michel d'avoir tenté l'opération, d'avoir préféré pour son enfant la mort plutôt que la vie inintelligente. Il essaya vainement d'arrêter ce flot de paroles blessantes ; elle continua :

— Que t'importait à toi qu'il ne fût qu'un pauvre corps que l'esprit n'animât plus comme auparavant. Moi je l'aurais toujours aimé autant, mon petit, même diminué, même s'il n'avait été pour les autres qu'un objet de pitié ou de répulsion. Mais toi tu n'as vu dans ton enfant qu'un « cas » intéressant ! Tu t'es fait son bourreau, tu as voulu jouer une partie suprême qui ajouterait encore à ta réputation, et tu as perdu, lamentablement perdu !...

Michel dit alors, incapable de se maîtriser :

— Dieu m'est témoin qu'avant tout j'ai été bien plus père que médecin et que j'ai su aimer mon enfant. Je l'ai mieux aimé que toi, mauvaise mère, qui n'a pas été capable de conserver le rôle que le

ciel t'avait donné, et qui fuyais ta maison pour courir vers de chimériques devoirs, et en le perdant, mon fils bien-aimé, je perds bien plus que toi. Car il était le petit compagnon de tous mes instants de loisir. Je lisais dans sa jeune âme comme en un livre ouvert : j'étais fier de son intelligence, de sa belle nature si franche, si gaie. Je lui ai consacré le meilleur de moi-même : ma tendresse, mes soins, ma science, trop faible hélas, et toi, toi, Meta, à part quelques caresses, réponds-moi, que lui as-tu donné ?

Elle baissa la tête et ne voulut rien avouer. Son cœur orgueilleux se révoltait. Dieu sait qu'elle souffrait atrocement, mais au lieu de chercher l'un près de l'autre le réconfort dont ils avaient tant besoin, ces deux époux allaient être encore un peu plus désunis par la commune épreuve qui ne les rapprocha point. Ce furent deux jours bien pénibles qu'ils vécurent, n'osant plus se regarder; ne se parlant plus pour éviter de se dire le fond de leur pensée.

Quelques instants avant l'enterrement de Serge, Madeleine Impharnès vint chercher Meta pour l'emmener chez elle. La jeune femme n'opposa aucune résistance. Comme une automate elle quitta cette maison d'où on allait enlever la légère dépouille, et tout le long du trajet ne répondit rien aux affectueuses tentatives de consolation que lui prodiguait Madeleine.

Lorsqu'elle revit sa fille qu'elle n'avait pas embrassée depuis le jour fatal, elle eut un moment d'émotion. Elle cherchait inconsciemment, auprès de Maryvonne, le beau garçonnet qu'hélas ! elle ne reverrait plus, et serra passionnément la petite fille sur sa poitrine. Madeleine espéra qu'elle allait pleurer, mais il n'en fut rien, et Meta se cantonna de nouveau dans un mutisme farouche.

A cinq heures Yves rentra. Il avait accompagné Michel chez lui, au retour du cimetière, puis, le jeune docteur lui avait dit avec un sourire navré :

— Laisse-moi, mon bon ami, il faut que je m'habitue à mon malheur !

Alors, timidement, Madeleine s'approcha de son amie :

— Meta, votre mari doit vous attendre, voulez-vous mettre votre chapeau, je vais vous reconduire.

Meta la regarda fixement.

— C'est inutile, Madeleine, si vous ne voulez pas me garder ici deux ou trois jours, le temps de préparer les objets indispensables, je vais à l'hôtel.

Madeleine, interdite, ne comprenait pas.

— La chose est bien simple, pourtant, je ne remettrai pas les pieds boulevard Malesherbes, j'y ai trop souffert, je suis incapable de revoir cette maison!

— Mais, ma petite Meta, c'est impossible. Je ne demanderais pas mieux que de vous conserver ici aussi longtemps que vous le souhaiterez, et je comprends combien douloureux va être ce retour, mais je crois qu'il est préférable de l'effectuer tout de suite. Plus vous attendrez, plus ce sera pénible, et il faudra bien tout de même en arriver là.

— Non, puisque je suis décidée à ne pas rentrer chez moi.

— Mais... Meta! votre mari qui a besoin de votre tendresse, de votre appui!

— Mon mari! — et les yeux de la doctoresse devinrent tragiques — mon mari, je ne veux le revoir à aucun prix! C'est lui qui est cause de la mort de mon enfant!

— Oh, Meta! taisez-vous!

— Je ne me tairai pas. A mes yeux Michel est l'assassin de son fils. Je ne voulais pas de cette opération qu'il a tentée malgré ma résistance désespérée. Ah! il me disait que s'il ne trépanait pas Serge, l'enfant pouvait rester idiot. Que m'importait son intelligence, pourvu que son beau corps, son cher petit corps me restât!... Les pères ne sentent pas comme les mères! Chez eux l'orgueil tue l'amour, moi j'aurais aimé mon petit malgré sa déchéance physique! Michel ne m'a pas écoutée et il a opéré lui-même! oh! je sais qu'il est une future célébrité de la chirurgie et je ne dénigre pas son savoir, mais pourquoi prendre, en pareil cas, une telle responsabilité! Pourquoi n'avoir pas laissé faire un autre praticien, votre mari par exemple!

— Vous oubliez, Meta, qu'Yves, tout habile qu'il soit, est uniquement médecin et ne fait jamais l'opération!

— C'est vrai! mais il n'en manquait pas d'autres!

— C'est le temps qui manquait. Ma pauvre Meta, votre chagrin vous égare. Dans quelles mains plus capables et plus soucieuses de le guérir pouvait tomber votre pauvre petit! Michel a fait son devoir,

tout son devoir, dans la plus large mesure. S'il n'a pas réussi selon ses espérances, c'est bien peu généreux de votre part de lui lancer la pierre, et je ne vous reconnais plus, ma chère amie, vous si juste, si impartiale autrefois !

— Il aurait dû réussir, insista Meta avec entêtement. Cependant toutes les précautions étaient bien prises, à moins que... cette terre qui avait peut-être pénétré dans la plaie... Michel en était perplexe... si ce n'est pas cela... faut-il accuser une faute d'aseptie... une erreur de la part du chirurgien... Ah ! grand Dieu ! quelle fatalité !... Mais j'en reviens à ma première idée : Michel ne « devait » pas opérer son fils. S'il m'avait obéi, je n'aurais pas aujourd'hui ce terrible grief à formuler contre lui !

— Meta, si vous aviez bien lu votre messe de mariage, vous sauriez que c'est la femme qui obéit à son mari et non pas lui à elle, mais il est inutile de rappeler le passé, ce qu'il faut aujourd'hui c'est oublier vos sentiments personnels, vos regrets, vos craintes, pour vous soumettre à la volonté divine qui a permis que cette terrible épreuve vous atteignît. Retournez auprès de votre mari, lui seul est capable de vous consoler, d'adoucir par son amour l'immensité de votre peine. Vous êtes jeunes tous les deux, vous pouvez recommencer votre vie, brisée momentanément.

— Non ! dit lugubrement Meta.

— Meta, vous ne ferez pas cette folie d'abandonner votre mari dans un pareil moment !

— Si.

— Mais, malheureuse ! c'est d'une lâcheté sans nom ! Michel vous aime !

— Cela se peut, moi je ne l'aime plus, et comme j'ai horreur des situations fausses je m'éloigne, c'est plus loyal et plus simple !

— Vous n'y songez pas ! et votre fille ?

— Je l'emmènerai. Dès demain j'écrirai à Michel pour lui expliquer ma conduite. Il me comprendra. Je ne puis retourner près de lui ayant sans cesse devant les yeux le spectre de mon fils tué par lui !

— Oh ! Meta, Meta, ne répétez pas cette odieuse accusation, je ne vous laisserai pas traiter ainsi devant moi Michel qui est notre ami, notre si bon ami.

— Alors je m'en vais. Adieu, Madeleine, et merci de tout ce que vous avez fait pour nous.

Atterrée, Mme Impharnès, voulait retenir la jeune femme qui la quittait après un rapide baiser de ses lèvres sèches ; ce fut en vain. Elle s'empara de Maryvonne, disant :

— Je vous enverrai mon adresse demain. Ne me croyez pas ingrate... Mais je souffre trop, je n'en puis plus !

Et elle était partie, toute droite dans ses vêtements de deuil, serrant comme dans un étau la main de la petite qui pleurait de quitter ses bons amis.

. . . . . .

Assis à son bureau dans la maison solitaire, la tête cachée dans ses mains, Michel Kermar pleurait sans honte et sans contrainte. La veille, Yves Impharnès, le dévoué compagnon des bons et des mauvais jours, était venu l'avertir de la singulière détermination de Meta. Le docteur voulait ramener son ami boulevard Saint-Germain, afin qu'il ne passât pas la soirée tout seul à son foyer vide et endeuillé, mais Michel refusa...

Cet affront de la part de Meta mettant en suspicion son habileté professionnelle, pour l'accuser de la mort de son fils, le blessait au plus intime de son être, et, dans un tel moment, alors qu'il eût voulu s'abandonner exclusivement à sa douleur paternelle, il songeait avec amertume combien le dédain de cette femme qu'il avait tant aimée augmentait sa peine déjà si cruelle. Il avait beau s'interroger scrupuleusement, avec une minutie presque torturante, passer et repasser en revue dans son esprit les phases de l'opération, il croyait n'avoir rien à se reprocher. Alors, pourquoi Meta qui, mieux qu'aucune autre, eût dû être à l'abri de suppositions erronées, lui avait-elle jeté à la face la sanglante injure !

— Ah ! la méchante ! la méchante ! se dit-il avec un âpre déchirement. Pourrais-je encore l'aimer après pareil outrage !

Eh oui, certes, il l'aimait encore, pauvre cœur trop épris et trop généreux !... S'il en avait douté il en fut convaincu quelques minutes plus tard lorsque la femme de chambre lui apporta le courrier du soir. Il y avait des journaux médicaux, des prospectus, des lettres adressées au docteur Meta Kermar-Rojarska qu'il mit de côté, plusieurs autres pour lui-même, dont une qui le fit tressaillir lorsqu'il en reconnut l'écriture caractéristique...

Ah! il l'aimait, oui, hélas! car il se mit à trembler comme la feuille, pressentant trop bien de quel coup elle allait le frapper.

Il ouvrit l'enveloppe et lut :

« Hôtel de Provence, rue de Bellechasse.

« Ce 12 juin.

« Michel,

« Je ne suis pas rentrée près de toi hier soir. Ne crois pas que ceci soit une excuse ou un appel au pardon. Ce que j'ai fait je l'ai accompli sciemment, car je ne peux plus te revoir après ce qui s'est passé et j'ai une trop profonde horreur de l'hypocrisie pour recommencer à vivre à tes côtés t'ayant dit ce que je t'ai dit. Aussi, vaut-il mieux nous séparer. Tu vois que ce n'est pas une fuite clandestine puisque je te donne mon adresse, je pars au grand jour et je ne veux pas qu'on croie que j'ai agi ainsi dans un moment de folie. Je quitte Paris après-demain. Pour quelle destination ? Je l'ignore encore, mais je t'avertirai du lieu de ma résidence. Tu ne t'étonneras pas que j'emmène ma fille. J'ai besoin d'elle pour me consoler et elle serait une gêne pour toi désormais. Tu pourras la voir, naturellement, lorsqu'il te plaira, ou à certains intervalles réguliers dont tu fixeras toi-même les dates.

« Vois-tu, Michel, il vaut mieux que nous nous séparions ainsi sans bruit, sans éclat. Le temps et l'absence sont seuls capables de diminuer l'atroce blessure dont souffrent nos cœurs. Nous ne saurions vivre ensemble ayant sans cesse l'image de notre enfant entre nous. Crois-moi, cette résolution était sage. Plus tard tu m'approuveras de l'avoir prise. Adieu.

« META. »

C'était tout. Pas un mot de regret, pas une seule tentative de rapprochement, pas un signe d'émotion ou de tendresse. Michel froissa cette lettre si nette dans sa sécheresse et, d'un geste de colère, la mit dans sa poche. Ah! quel cœur de pierre elle possédait donc, cette Meta, pour sortir ainsi de sa vie à lui qui l'avait si longtemps désirée, attendue, qui lui avait voué un fidèle et unique amour! Rien, rien au monde ne pouvait donc briser sa volonté de fer! Et elle lui enlevait sa fille! Mais cela c'était outrepasser

ses droits! Jamais aucun tribunal ne tolérerait semblable abus d'autorité!

Michel eut une véritable crise de rage douloureuse et désespérée. Il aurait voulu tenir Meta entre ses mains pour la réduire à merci, la faire tomber à genoux, implorant son pardon! Puis, sa colère s'apaisa, il se répéta avec de muets sanglots :

— Elle n'a pas de cœur, pas de cœur, elle ne ressent rien que ce qui impressionne son cerveau!

S'il avait pu voir à cette même heure, devant la fenêtre d'une chambre d'hôtel, une femme pleurer de toutes ses forces en tenant dans ses bras une enfant endormie, et cette femme regretter amèrement son coup de tête, disant : « J'ai gâché ma vie, j'ai perdu mon bonheur! » il aurait été tenté de la rejoindre, de courir vers elle en murmurant :

— Oublions tout et reviens...

Mais il ne la vit pas, et, saisissant sa plume, froidement, lentement, il écrivit ces lignes :

« Vous avez sans doute raison. Rien ne peut effacer le blâme que vous m'avez adressé, que je pardonnerai sans doute parce que je suis chrétien, mais que je ne puis oublier. Moi aussi j'aime mieux ne pas vous revoir, Meta, j'ai trop souffert par vous! »

Et après cette dernière phrase qui exprimait dans sa brièveté le déchirement de son âme, il signa : « Michel », mit la lettre dans une enveloppe à l'adresse indiquée et sonna afin qu'on la portât à la boîte avant la dernière levée.

Désormais tout était fini! Ni le mari, ni la femme, ne céderait jamais; ils allaient par la pensée continuer à se torturer l'un l'autre au souvenir des jours passés, mais la vie — croyaient-ils — ne les réunirait plus.

XVIII

L'express Paris-Marseille filait à toute vapeur. Dans un coin d'un compartiment de première classe une jeune femme en deuil contemplait d'un œil morne le paysage qui défilait avec une rapidité vertigineuse; en face d'elle, une fillette étendue sur la banquette sommeillait.

Les voyageurs, devant cet air farouche et désolé, pensaient : « C'est une veuve ! Pauvre femme ! » sans se douter que cette âme en désarroi ne fuyait si loin que pour ne plus revoir le bon et fidèle compagnon de sa jeunesse ! Car Meta, dans un impétueux désir de mettre entre elle et Michel le plus de distance possible, s'était dit :

— Je partirai d'abord pour Marseille, et de là en Italie.

L'idée du ciel bleu de l'Italie, de Rome surtout la hantait, et elle avait décidé brusquement d'y planter sa tente. Malgré les affectueuses remontrances de Madeleine Impharnès qui voulait la retenir à Paris, la rapprocher de son mari, la suppliant de songer à ses devoirs d'épouse et de mère, la jeune femme n'avait rien voulu entendre. Durant deux jours — après que fut partie la lettre cruelle qu'elle adressait à son mari — elle espéra qu'il viendrait jusqu'à elle et la ramènerait au foyer conjugal. Durant deux jours, follement, vainement, elle attendit, mais elle l'avait blessé trop vivement pour qu'il oubliât aussi vite son insulte et elle était trop orgueilleuse pour convenir de ses torts et faire les premiers pas. Ainsi se brisait cette chaîne qu'ils avaient choisie et trouvée jadis si légère !

Avant Avignon Maryvonne se réveilla en pleurant. Elle avait trop chaud, elle avait soif, elle se mit à geindre comme les enfants exaspérés par un interminable voyage. Il était sept heures du soir ; Meta lui donna une orange, un biscuit ; boudeuse, la petite les repoussa, répétant en leit-motiv : « Je veux retourner à la maison, je veux Serge, je veux papa. »

— Calme-toi, ma chérie, dit Meta de son air morne, nous allons arriver.

— Quand ça ?

— Tout à l'heure.

— Est-ce que papa sera à la gare ?

— Non.

A cette réponse la fillette recommença de crier :

— Je veux papa ! mon petit papa chéri !

Et ses compagnons de voyage la prirent réellement pour une petite orpheline.

Le train n'était plus qu'à cinq cents mètres environ de la Cité des Papes lorsqu'un heurt terrible ébranla tout le wagon. Les gens se précipitèrent aux portières, d'autres sautaient sur la voie.

— Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

On ne voyait que des figures inquiètes ou curieuses, et déjà les rumeurs les plus fantatisques circulaient. Mais un contrôleur de la compagnie, devant cet affolement, remit les choses au point : ce n'était qu'une avarie de machine, un convoi de secours allait remorquer le train jusqu'à la gare même, toutefois il ne fallait pas compter repartir avant trois heures.

— Oh! alors, dirent les voyageurs, nous avons le temps de descendre à Avignon et d'y dîner!

— Certainement oui, répondit le contrôleur.

Meta était très ennuyée. Elle avait compté arriver à Marseille assez à temps pour dîner à l'hôtel avant de se coucher et elle n'avait pas pris d'autres provisions de route que des fruits et des biscuits. Pour elle qui ne mangeait presque plus depuis la mort de son fils, cela eût certainement suffi; mais Maryvonne conservait son bel appétit d'enfant et elle trépignait d'impatience, ne voulant pas, disait-elle, « rester dans ce vilain wagon qui ne marchait pas ».

Excédée par les criailleries de sa fille, désireuse de se secouer un peu, Meta attrapa son léger sac de voyage (par principe elle ne s'encombrait jamais de colis volumineux) et, prenant sa fille par la main, se décida à descendre du train. La rue de la République regorgeait de monde. En plus de tous les voyageurs débarqués de l'express en détresse, il y avait les passants coutumiers, les habitants de la ville résolus à profiter de l'heure crépusculaire qui apportait une accalmie à la chaleur du jour. A la terrasse des cafés s'empilaient les consommateurs qui buvaient des boissons glacées avec de longues pailles ou sirotaient un « Pernod » dont l'odeur anisée se répandait dans l'air attiédi. C'était un brouhaha indescriptible, des éclats de voix, des rires, des mots brefs lancés avec cet inimitable accent du Midi, qui sent l'ail et la bouillabaisse, des « té, mon bon », des « ohé, pitchoun », des exclamations à croire que l'on se disputait et qui n'étaient que l'exubérante manifestation d'un peuple heureux de vivre.

Fuyant cette houle humaine qui cadrait si mal avec son intime détresse, Meta s'engagea dans une petite rue plus déserte et plus tranquille, pavée avec des cailloux du Rhône, ronds comme des boules de croquet, qui rendent la marche si pénible! Elle avisa un restaurant d'assez modeste apparence

où prenaient pension des gens d'aspect paisible, et se fit servir à dîner. Puis, comme Maryvonne réconfortée et de meilleure humeur réclamait une promenade, sa mère, au hasard, l'emmena. Elles passèrent sur la place de l'Horloge. Là encore les cafés débordaient de monde et la jeune femme s'empressa de s'éloigner de ce lieu tumultueux; tenant toujours sa fille par la main, elle traversa la place du Palais, presque calme, admira la blanche façade de l'antique résidence des Papes et monta au jardin des Dons.

Il était à peu près désert à cette heure où tous les gens dînaient. Dans un bassin les cygnes noirs au bec rouge, les cygnes blancs lents et majestueux, effleuraient de leurs longues plumes l'eau bleue et transparente. Les orangers et les lauriers-roses formaient d'ombreux massifs d'où s'échappait une odeur pénétrante et subtile. Meta s'arrêta un instant sur la terrasse à contempler la Barthelasse, le château Saint-Ange, le pont Saint-Bénézech. Sous une aveuglante lumière qui bientôt allait choir avec les derniers rayons du soleil couchant elle distingua les neiges éternelles du Ventoux. Et soudain, malgré la tiédeur exquise de l'air, elle se sentit frissonner. Comme son cœur était glacé maintenant dans la chaude enveloppe de son être si ardent de passion, si vibrant jadis! Quelque chose était donc mort en elle, qui ne saurait plus jamais revivre! N'était-ce pas l'image de sa vie que cette blancheur des frimas que rien ne pourrait plus fondre, ni la triomphante chaleur de l'été, ni le beau soleil de sa jeunesse? Ce n'était qu'un désert aride et désolé là où l'amour, la joie de penser et de vivre, avaient bâti le nid le plus délicieux qu'il fût possible de rêver. Avec une âpre désespérance elle évoqua les heures exquises des premiers temps de son mariage. Ah! qu'elle avait peu su en jouir! Pourquoi ne tentait-elle pas de les rattraper, d'en suspendre le cours? Mais non, tout était fini, le regret venait trop tard... Elle gémit sourdement : « Serge! » puis plus haut : « Michel! » si bien que sa fille l'entendit et demanda :

— Tu appelles papa? il va venir?

Elle fit non de la tête, et regarda très loin vers l'horizon pour cacher les larmes qui se pressaient dans ses yeux obscurcis. Ce lointain était si paisible que son âme tourmentée en subit la bienfaisante

impression et se détendit. Dans la campagne sereine les oliviers gris, les amandiers à l'aspect terne et déshérité des arbres qui n'ont pas d'ombrage, abritaient des champs de fleurs, et c'était toute une orgie de jasmins, de tubéreuses, de verveines et de roses qu'on entrevoyait et dont l'odeur grisante, à l'heure du jour finissant, montait jusque dans la ville.

Meta s'arracha à sa muette contemplation et pensa qu'il était temps de reprendre le chemin de la gare. Maryvonne cabriolait comme une petite chèvre; au détour d'une allée la jeune femme et l'enfant croisèrent un grand vieillard à l'air de patriarche, aux jambes paralysées recouvertes d'un plaid d'Ecosse qu'un valet de chambre promenait dans une petite voiture de malade. Leurs regards se croisèrent et deux cris de surprise jaillirent :

— Madame Kermar!

— Le docteur Stotter!

Il y eut un bref échange de phrases banales, puis, discrètement le domestique s'éloigna, laissant la voiture auprès d'un banc sur lequel Meta s'assit. Elle ne pensait plus au départ; d'ailleurs elle avait encore une heure devant elle. Elle dit :

— Maître, je ne vous croyais pas ici... n'êtes-vous donc plus à Saint-Raphaël ?

— Je l'ai quitté la semaine dernière pour venir régler « en Avignon » des affaires d'intérêt. Si impotent que je sois devenu, l'esprit est encore lucide et je préfère traiter moi-même certaines questions. Je retourne d'ailleurs dans onze jours, dans ma Thébaïde où j'oublie tout ce qui n'est pas la contemplation infinie de la mer que j'admire perpétuellement. Mais vous... mon enfant, seule ici... en ces vêtements de deuil!...

Le vieux professeur hésitait. Comment retrouvait-il avec cette attitude navrée, une femme qu'il avait laissée quelques années auparavant dans tout l'épanouissement d'un bonheur radieux ? Meta, en revoyant le Maître dont elle avait été l'élève favorite, se dit d'abord qu'elle ne conterait rien de ses tourments, puis elle avait un intense besoin de se confier à quelqu'un qui pût la comprendre ; son lourd secret l'étouffait, elle crut que de le faire partager la soulagerait. Et aussitôt, de sa voix monocorde d'abord, qui s'échauffait graduellement, avec les intonations tour à tour gutturales ou stridentes du

Slave qui reparaissaient momentanément chez elle lorsqu'elle voulait éclairer ou convaincre quelqu'un, Meta narra le drame de ces derniers jours.

Le docteur Stotter l'écouta silencieusement, puis il la considéra de son œil perspicace.

— Si j'ai bien compris, vous ne voulez plus rester auprès de votre mari ?

— Non.

— C'est mal, mon enfant.

— Pourquoi ? Je préfère la franchise — dût-il m'en coûter — à la honte d'une odieuse comédie. Je ne puis afficher des sentiments que je ne possède plus, vous le savez bien, vous Maître, qui m'avez toujours prêché la sincérité, même brutale !

— En matière médicale, oui, et je n'ai pas changé d'avis. Mais dès que l'on aborde la sympathie ou le ressentiment personnels, la question devient bien plus complexe. Croyez-moi, mon enfant, dans un ménage on a tout intérêt à ne pas briser les choses. Vous me direz que cela se raccommode, mais les objets recollés ne tiennent pas toujours, et il est plus sage d'éviter la casse.

— Alors, c'est de l'hypocrisie !

— Non, de la prudence seulement : cela s'appelle aussi le système des concessions mutuelles, et les catholiques que j'admire — sans posséder leur foi — ont fait de l'amour du prochain, du support de ses défauts, l'une de leurs grandes lois. Vous qui êtes chrétienne, mon enfant, pourquoi ne pardonnez-vous pas, en admettant même que vous supposiez avoir quelque chose à pardonner ? Vous croyez-vous donc à l'abri de tout reproche ? Qui d'entre nous peut l'être, alors que tout homme, s'il s'interrogeait consciencieusement, se découvrirait coupable.

Elle secoua sa tête orgueilleuse.

— Pas moi ! Je vous répète, Maître, que je me trouve dans une situation si compliquée que mon départ était la seule issue possible. D'ailleurs, mon mari l'a si bien compris, qu'il n'a pas fait un pas pour me rappeler, et je suis trop fière pour, maintenant, m'humilier devant lui.

— Fierté ? Moi j'appellerai plutôt cela : « faire preuve d'une mauvaise tête ». Mais, n'ergotons pas sur les mots. Qu'allez-vous faire ?

— Je comptais m'installer en Italie, à Rome

— Comme médecin ?

— Oui, je ne sais pas faire autre chose et il faut

bien que je subvienne à l'entretien de ma fille, car, naturellement, je ne veux pas demander un sou à mon mari. Seulement je désire la quitter le moins possible et je m'arrangerai pour ne prendre de clientèle que juste ce qui sera nécessaire à nos strictes dépenses.

— Eh bien, mon enfant, si je vous disais de ne pas partir pour l'Italie ?

— ?...

— Oui, pourquoi ne resteriez-vous pas ici ? Ecoutez-moi. Je vous désapprouve absolument d'avoir abandonné votre mari au moment où il avait le plus besoin de réconfort et de consolation (ne bondissez pas! j'ai été assez longtemps votre professeur pour avoir le droit de vous exprimer sans détour ma façon de penser). Ce que vous avez fait est lâche, indigne de vous! J'espère fermement que le temps saura calmer votre rancœur et vous ramener à une plus saine compréhension du devoir conjugal et maternel. Ce que je ne veux pas, c'est que vous vous en alliez ainsi vers l'Inconnu, mettant la frontière entre votre mari et vous, risquant peut-être de passer pour une aventurière et, un jour venu, ne pas trouver même le pain quotidien pour votre enfant et vous. Or, voici ce que je vous propose. Le poste de suppléant de chef de clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu d'Avignon va être libre d'ici trois semaines, je me fais fort de vous l'obtenir avant mon départ : ce sera très facile avec votre réputation et ma modeste recommandation. C'est non seulement le gagne-pain assuré, mais avec la clientèle du dehors, la vie confortable et large qui vous laissera suffisamment de loisirs pour que vous puissiez vous occuper de l'éducation de votre enfant jusqu'au jour où, comprenant enfin votre erreur, vous retournerez repentante et soumise, vers votre mari. Meta, ma petite amie, n'allez pas plus loin. Restez sur notre terre de France qui, quoi qu'on en dise, demeure la meilleure ; ne faites pas la folie de courir au-devant de déceptions probables. Un bon « tiens » vaut mieux que « deux tu l'auras ». C'est la sagesse des nations qui le dit et elle n'a pas tort. Vous réfléchirez et vous me donnerez une réponse demain soir, si ce n'est pas trop précipité

— C'est tout réfléchi, Maître, je reste. Vous avez été dur pour moi. Je vois que personne ne comprend les scrupules auxquels j'obéis, mais je vous remercie de

toute mon âme de vouloir me faciliter un établissement qui, de fait, eût été malaisé en pays étranger. Quand vous reverrai-je ?

— Dans deux jours si vous le voulez. Je vous présenterai au docteur Ansardini qui va laisser le poste vacant et qui vous donnera toutes indications utiles avant votre nomination. Celle-ci ne fait pas l'ombre d'un doute, les candidats déjà sur la liste n'ayant aucune chance de réussite. Et puis je vous dirai adieu, car je vais retourner dans ma solitude.

— Pas adieu, Maître, au revoir !

— A mon âge, mon enfant, chaque au revoir peut être définitif. Du moins suis-je heureux, avant de mourir, de m'être trouvé sur votre route, d'avoir pu vous être utile. Puissiez-vous vous souvenir des enseignements de votre vieux maître et vous rappeler que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Enfant, ne vous ancrez pas dans une intraitable révolte que dicte seul votre orgueil. Vous cachez sous le voile de la délicatesse des sentiments, le remords de n'avoir pas accompli votre tâche, et c'est parce que vous êtes trop consciente de vos torts que vous ne voulez pas les avouer et que vous en accablez un innocent !... Vous ne lisez pas clair en vous-même, l'orgueil vous aveugle. Fasse le ciel que vous trouviez enfin la vérité et que, avant qu'il ne soit trop tard, vous vous ressaisissiez !

Meta courba la tête sous ces paroles sévères qui la cinglaient et dont elle ne voulait pas concevoir la justesse. Elle remercia encore le vieux Stotter, presque timidement, et s'éloigna, avec sa fille, à la recherche d'un hôtel.

C'est ainsi « qu'en Avignon, pays d'amour » comme il est chanté dans *Grisélidis*, elle planta sa triste tente.

XIX

Le fusil sur l'épaule, son lourd carnier lui battant les flancs, Michel Kermar siffla son chien qui s'attardait à flairer un terrier de lapins sur la dune, et chemina à grands pas le long de la plage. C'était la délicieuse heure matinale où le soleil d'or rouge

étend son globe lumineux entre la ligne mauve de la mer et l'azur pâli du ciel. Le printemps chantait sur toute la nature. Dans les landes les ajoncs refleurissaient; leur masse dorée, presque trop intense, se détachait au-dessus de la masse rose des bruyères. Les petites pentecôtes violettes agitaient leurs clochettes au souffle de la brise marine; entre les vieux murs foisonnaient des églantiers sauvages, et tout près de Michel le sable blond frémissait sous l'éternel baiser de la mer bleue.

Le jeune docteur, qui se hâtait de rentrer pour donner ses consultations, ne put résister au charme indicible qui s'échappait de cette nature en fête, et s'asseyant sur un rocher, contempla rêveusement les eaux transparentes du golfe. Le chien, un beau setter irlandais, vint s'étendre à ses pieds. Il le flatta de la main. L'animal sous cette caresse leva vers son maître des yeux mordorés, presque humains, qui manifestaient si éloquemment son attachement que Michel, ému, prit à deux mains cette bonne tête intelligente et dit :

— Mon brave toutou ! Mon seul ami !

De fait cette bête avait reçu toutes ses confidences depuis le jour où Michel, désorienté, déçu, cachant au cœur un mal inguérissable, était venu s'ensevelir à Plumernan. Il avait pris cette décision très peu de temps après le départ de Meta. Sa carrière ne lui inspirait plus qu'une invincible répulsion. Lorsque le professeur Bardo apprit sa résolution, il sursauta ! Comment ! quitter Paris lorsque l'avenir serait pour lui si brillant, et qu'il était déjà à moitié célèbre ! Quelle folie, quand la gloire l'attendait !

De son air navré Michel avait répondu : « La gloire est le deuil éclatant du bonheur ! »

Et le vieux professeur qui, dans sa longue existence, n'avait connu ni les joies ni les tempêtes qui éclairent ou qui bouleversent un foyer, s'était tu quand son élève, en phrases brèves, lui expliqua le différend qui le séparait de sa femme et conclut en disant :

— Je ne pourrai plus jamais faire de chirurgie. J'ai tué mon fils... Comment épargner les autres puisque je n'ai pas su le sauver !

Le poison mortel du soupçon jeté dans son âme par Meta avait fait son œuvre et Michel éprouvait, jusqu'au paroxysme, un âpre désir de solitude. Mari sans femme, père sans enfants, il lui tardait de fuir

cette maison où tout lui rappelait le passé. A Plumernan l'image de Meta serait moins vivace et il tenterait d'oublier... Il ne pouvait plus recommencer sa vie. Il était de ces chrétiens de vieille roche qui, lorsqu'ils s'engagent dans les liens du mariage, savent que la mort seule peut les désunir, et il ne tenterait pas de retrouver un fugitif bonheur en formant d'autres nœuds que les lois humaines, en une odieuse parodie, essayent vainement de consacrer. Pour lui, catholique fervent, le divorce n'existait pas, et, par avance, il se condamnait aux dures épreuves de l'isolement où se faneraient sa jeunesse, son âge mûr, peut-être sa vieillesse, lui dont le cœur si tendre, si avide des pures joies de la famille, ne pouvait s'épanouir qu'auprès de ceux qu'il chérissait. Et il partit à son tour. Les Impharnès furent chargés de faire vendre le mobilier. Il n'emporta que des objets ou des livres qui lui étaient personnels, ne voulant rien conserver de cette femme qu'il avait tant aimée.

Lorsqu'il revint à Plumernan, il dut expliquer à ses parents le motif de son retour, et ce ne fut pas la station la moins cruelle de ce douloureux chemin de croix. Généreux jusqu'au bout, il ne voulut point accabler Meta qu'il présenta à ses parents sous l'aspect d'une malade que la mort de son fils avait déprimée au point qu'il lui fallait vivre seule et dans le Midi, du moins pendant quelque temps. Ce fut d'ailleurs la version officielle donnée aux étrangers par les Impharnès et le docteur Bardo. Tous les trois aimaient trop Michel pour laisser donner en pâture au public le désarroi intime de son malheureux ménage. Si la vérité fut soupçonnée par quelques-uns, le nombre fut très grand de ceux qui crurent réellement Meta névrosée et avide de repos. Le poste de la jeune femme à Avignon était (assuraient les gens bien informés !) presque une sinécure et passerait plutôt pour une distraction que pour une profession. Donc Michel, après avoir pieusement sauvegardé l'honneur de son foyer, avait repris sa place dans la maison paternelle. Cinq années déjà s'étaient écoulées et déjà depuis trois ans il vivait seul avec ses deux sœurs dans la vieille maison du quai, M. et Mme Kermar, décédés tous les deux à six mois de distance, avaient emporté dans la tombe le ferme espoir que leur belle-fille guérirait bientôt et reviendrait à Plumernan. Michel s'ingénia

à leur laisser cette douce illusion qui, si elle lui épargna des scènes pénibles d'indignation rétrospective concernant la conduite de sa femme, le priva de la consolation qu'il aurait éprouvée à être plaint et réconforté. Mais on ne le crut pas malheureux et on ne lui offrit pas autre chose que de banaux encouragements. Ce mirage du retour de Meta que l'on faisait sans cesse miroiter à ses yeux devenait une ironie poignante pour cet être qui avait tant demandé à la vie et que la vie terrassait comme un lutteur roulé dans l'arène par le fauve en furie.

Ce matin-là, rêvant devant la mer de saphir, Michel songeait aux triomphants espoirs de ses vingt ans, quand s'ouvrait devant ses yeux éblouis une route qui semblait devoir être si large, si bien aplanie, alors que de chaque côté de ce chemin s'offraient les fruits qu'il n'avait qu'à cueillir en étendant la main : jeunesse, amour, célébrité, jouissances infinies du cœur et de l'esprit! Et au lieu de tout cela c'était le crépuscule morne descendant lugubrement sur son été, les brumes grises de la tristesse et de la mort enveloppant le sentier pénible et rocailleux sur lequel il trébuchait. Tous ces dons qu'il avait cru pouvoir saisir se dérobaient à mesure qu'il les effleurait de ses doigts et il restait seul avec l'image abhorrée mais toujours vivante de son amour défunt.

Le temps, qui avait apporté en son être l'inévitable apaisement, laissait dans son cœur meurtri mille désirs inassouvis et un amer regret. Désir intense du bonheur que tous, plus ou moins, nous portons perpétuellement en nous ; désir imprécisé de faire de grandes œuvres, d'attacher notre nom à quelque chose qui demeure plus que nous, qui reste impérissable, de vivre au lieu de végéter, d'être encore un homme aimé, envié, impossible désir de retourner en arrière et de recommencer sa vie; désir apre et violent de ne plus se sentir seul, inutile. Et puis, tout cela se noyait dans la mélancolie monotone des jours présents et Michel, intérieurement las, découragé, s'était fait un masque de philosophie tranquille.

Sa vie à Piumernan s'était surtout organisée depuis la mort de son père, lorsqu'il avait dû reprendre la clientèle. Il se partageait entre les obligations de sa profession et les exercices — poussés presque exagérément — des différents sports aux-

quels il s'adonnait. Tantôt en bateau, à la chasse, à la pêche, au tennis, à bicyclette ou dans son auto, il épuisait son corps en des luttes brutales qui lui conservaient une élasticité nerveuse et une extrême jeunesse de silhouette. C'était grâce à cette pratique des sports qu'il avait pu vaincre l'insomnie qui, pendant plus d'un an, hanta ses nuits. A présent il rentrait moulu, brisé, mais il dormait d'un sommeil de plomb, et aussitôt après le dîner réintégrait sa chambre. Ses sœurs, que déconcertait la bizarrerie de son caractère, avaient avec lui peu de rapports. Elles tenaient la maison, impeccablement, d'après les principes énergiques inculqués par leur mère, elles veillaient avec soin sur sa santé physique et au bon entretien de ses vêtements, de son linge, mais leur sollicitude s'arrêtait là parce qu'elles ne savaient pas comprendre leur frère et qu'il s'était, d'ailleurs, fort peu préoccupé d'être compris d'elles. Elles ne cachaient pas, en outre, leur désir de se marier le plus tôt possible, et il savait pertinemment qu'il ne serait pas un obstacle à leur établissement. Pour rien au monde il n'aurait consenti à ce qu'elles se sacrifiassent pour lui, et parfois même il aspirait secrètement au moment où il serait tout à fait seul dans la vieille maison.

S'arrachant aux pensées qui l'envahissaient, Michel quitta le rocher et rappela son chien qui gambadait après un courlis. Le bon Ralph, haletant, sa grosse langue rose pendant sur ses lèvres brunes, entre ses dents aiguës, éclatantes de blancheur, vint jeter ses pattes sur les épaules de son maître.

— Grand fou! cria Michel en riant et se secouant.

Puis il serra contre sa joue la tête chaude de la jolie bête et l'embrassa rapidement. Tout frétillant, la queue en trompette, Ralph contemplait Michel de ses grands yeux pailletés, et il avait positivement l'air de lui dire :

— Tu as du chagrin, pauvre maître! Je ne suis qu'un animal, je ne peux pas te consoler, mais contemoi tes peines, va, je t'aime mieux que les hommes savent aimer, puisque seul je te reste fidèle!

Le jeune docteur caressa encore la toison épaisse de son chien en murmurant :

— Allons-nous-en à la maison, il est temps!

Et il reprit le chemin du bourg.

Les cinq années écoulées depuis la mort de son fils étaient comme un trait noir qui barrait le livre

de sa vie, ce livre que Meta avait fermé si tragiquement. Jamais il ne revit sa femme, jamais non plus sa fille. La première année de leur séparation, il avait eu fermement l'intention d'aller à Avignon embrasser Maryvonne, puis l'état de santé de ses parents était assez précaire pour exiger qu'il ne s'éloignât pas d'eux. L'année suivante fut celle de leur mort, il y eut des quantités d'affaires à régler. Après, Michel se sentit incapable d'entreprendre le voyage. Il avait trop tardé; une insurmontable répugnance le prenait; il s'exagérait les difficultés de ce revoir, ne se rendant pas compte que plus il temporisait, plus le fossé se creusait et devenait infranchissable. Une sorte d'apathie envahissait son cerveau, il n'avait plus la force ni la volonté de souhaiter revoir cette enfant qui était sienne et qui grandissait loin de lui. Cependant la petite lui écrivait trois ou quatre fois par an une lettre affectueuse où elle lui parlait de ses jeux, de ses études. Sans vouloir approfondir l'étrangeté de la situation, Michel y répondait, évitant d'évoquer même le nom de l'épouse absente... Et lorsque sa conscience le harcelait trop en lui montrant nettement que tous les deux, mari et femme, ils avaient tort de vivre désunis, Michel, pour l'apaiser, se disait :

— J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, j'ai pardonné, mais je ne puis oublier! Est-ce ma faute! et n'est-ce pas préférable de rester séparés plutôt que de nous gâter l'existence commune par de continuels ressentiments?

Momentanément une telle théorie le calmait. Il voulait se persuader qu'ainsi tout était pour le mieux, mais un rien venait détruire ce bel édifice de philosophie; un couple qui passait, un enfant de l'âge de Serge, les notes aimées d'un air ancien, ou simplement le parfum de l'œillet rouge, ce parfum dont Meta, jadis, saturait ses vêtements, un rien qui était assez fort pour briser la tranquillité acquise avec tant de peine!...

Justement, ce matin-là, tandis que Michel prenait un chemin étroit, bordé de chaque côté par des jardins fleuris pleins de palmiers, de yuccas et de mimosas, avec de gaies maisons fraîchement recrépites dont la blancheur s'avivait au soleil printanier, il vit, à la fenêtre d'une villa, un jeune homme et une femme. La femme était jeune aussi, et jolie, ses longs cheveux d'ombre s'épandaient sur son pei-

gnoir de batiste mauve ; elle tenait dans ses bras et couvrait de baisers une belle petite fille de quatre ou cinq ans, toute blonde et rose comme un baby anglais. Le jeune homme, sans se soucier du passant solitaire, les attira toutes les deux sur son cœur et les embrassa l'une après l'autre, longuement, tendrement. La petite, joyeuse comme un oiseau cria : « Papa! papa! » en frappant des mains, et Michel eut, plus cuisant, le regret de son propre bonheur qui avait été si pareil à celui-là!... Et tout à coup, sans songer que sa fille était maintenant beaucoup plus grande que le baby inconnu, il fut pris du désir fou de la revoir! Comment avait-il pu rester si longtemps sevré de ses caresses, de ses baisers, ignorer tout ce qui la touchait! Quel mauvais père il était pour avoir négligé ainsi de s'intéresser à son enfant! Il lui parut qu'un voile épais tombait de ses yeux, et la réalité l'éblouit. Oui, il avait été un mauvais père, mais il pouvait encore réparer...

Il se dit : « Dès ce soir j'écrirai à Meta qu'on m'envoie Maryvonne passer un mois auprès de moi! » et cette décision prise, d'un pas plus léger il rentra chez lui. Ses sœurs étaient parties la veille, pour toute une quinzaine, chez Pierre qui venait d'être nommé à Nantes, et il était, plus que jamais, libre de ses mouvements. De nombreux clients l'attendaient déjà. Il dit au petit Breton qui lui servait de groom :

— Tu prépareras l'auto pour dix heures et demie! Je vais à Locmariaquer, à Auray et à Vannes. Nous serons de retour pour déjeuner.

Et il monta échanger ses habits de chasse qu'il avait revêtus avant l'aube et qui étaient tout souillés de terre et de rosée.

XX

Dans l'étroit jardinet de sa villa de Monclar, Meta, assise sur un pliant, un livre sur les genoux, regardait sa fille qui jouait auprès d'elle. En grandissant Maryvonne s'était élancée, affinée; elle ne conservait rien de ses rotondités de grosse boule dont on la taquinait autrefois, elle avait perdu aussi son exubé-

rance de baby heureux; ses grands yeux pensifs contenaient tout un monde de réflexions, et elle jouait sans bruit avec l'air sage, un peu las, d'une enfant vivant perpétuellement dans le sillage d'une mère solitaire et triste. Elle ne fréquentait guère d'autres fillettes. Sauf ses heures de cours, elle ne quittait pas Meta qui veillait sur elle avec une jalousie quasi farouche. Lorsque la doctoresse allait à l'hôpital pour ses visites et consultations, elle emmenait la petite que gardait alors une vieille religieuse qui la comblait d'images pieuses, de gâteaux et de merveilleuses histoires. Puis c'étaient des promenades à pied ou à bicyclette, au bord du Rhône, autour des remparts, ou dans la campagne pleine de fleurs, jonchée d'amandiers et d'oliviers. Meta, malgré toutes les avances qui lui avaient été faites, s'était obstinée dans sa résolution de ne pas recommencer de clientèle. Ses appointements de l'hospice et ceux qu'elle touchait dans une clinique voisine lui suffisaient amplement. A certaines dates, toujours les mêmes, Michel envoyait à sa fille un très beau cadeau d'argent qui était invariablement et immédiatement déposé à la Banque de France.

— Ce sera sa dot, plus tard, disait Meta.

Dans cette existence sans joie, d'une austérité presque exagérée, Meta semblait se complaire et ceux qui la voyaient passer, hautaine et distante, la taxaient d'originalité et de pose. En réalité elle n'était que malheureuse, souffrant sans répit de la mort de son fils, de l'absence de son mari, et de ce fatal orgueil qui lui avait fait gâcher ainsi à plaisir les plus belles années de sa vie. Physiquement elle avait beaucoup vieilli. Avec une secrète complaisance elle examinait souvent dans la glace les ravages que ces cinq années de séparation amenaient sur son visage. Amaigrie, pâlie, ridée, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Seuls les yeux, demeurés splendides, vivaient dans cette figure tourmentée dont les traits, au repos, avaient une expression si tragique. Ses cheveux étaient complètement gris; lorsque sa fille la voyait se coiffer, réunir avec mille peines cette masse royalement ondulée, elle s'écriait:

— Oh! maman! on dirait que tu as des vagues d'argent sur la tête!...

Meta, pensive, murmurait:

— Et pourtant je n'ai que trente-huit ans!

N'était-ce pas encore l'été de la vie humaine,

l'époque privilégiée où, mûri par l'expérience, conscient de la fragilité du bonheur et de la rapidité fugitive des jours, on sait mieux apprécier chaque heure que Dieu nous donne, parce que, à travers la splendeur de cet été, dont on a à peine le temps de jouir, nous entrevoyons l'automne, l'automne qui dure si peu, tandis qu'immédiatement derrière lui se dresse le triste hiver, présage de tout ce qui finit ?...

Meta avait cru qu'elle ensevelirait dans la tombe de son fils son amour et son passé. Elle oubliait que l'amour ne périt que lorsque nous le tuons de nos propres mains et qu'arrivé à certain tournant de notre vie il peut ressusciter, renaître de ses cendres, parce qu'il est « le plus fort » et que le passé, son complice, est là pour demeurer toujours vivace et nous hanter de son souvenir. Pas plus l'un que l'autre ils ne disparaissent entièrement de nos âmes ou de nos mémoires, et quoi que l'on fasse pour les étouffer ils se vengent un jour en imprégnant les cœurs du vain regret de ce qui a été et qui n'est plus... Dès lors, se nourrir de regrets c'est se condamner à évoquer sans répit ni trêve des jours enfuis, c'est ce qui fait que pour nous, pauvres mortels ! le présent n'existe pas. Nous n'avons pas le temps de le saisir puisque déjà il n'est plus, puisque sans cesse nous nous réfugions dans le passé pour souffrir et dans l'avenir pour espérer !

A mesure que les années s'écoulaient, Meta commençait de comprendre à quel point sa conduite envers son mari avait été coupable. Et loyale, sévère pour elle-même comme pour les autres, elle se disait que son soupçon était d'autant plus injuste qu'elle n'ignorait pas les risques de l'opération et qu'elle en connaissait, médicalement parlant, toutes les conséquences. Ce qu'elle n'avait pas voulu admettre au moment de la mort de Serge lui apparaissait clairement depuis que la douleur et l'isolement la rendaient plus croyante. Michel avait agi en père dévoué, en praticien habile ; si le succès n'avait pas couronné ses louables efforts, c'est que la vie dépend non de nous-mêmes — si capables fussions-nous de la conserver — mais du Maître Immortel qui nous l'a donnée et dont la main déjoue souvent nos calculs les plus savants comme s'Il voulait nous rappeler qu'Il est tout et que nous ne sommes rien.

Jadis, le bonheur n'avait pas amené Meta à Dieu.

Une conversion trop hâtivement décidée, des élans trop vifs pour durer, la satiété des joies humaines, des études aux tendances rationalistes, la fatuité de se croire irréprochable et de n'avoir aucun besoin du secours divin, l'avaient écartée des sentiers où elle aurait dû marcher. Les sages avis donnés par son mari, par Madeleine Impharnès froissaient son ombrageuse susceptibilité et elle avait trop conscience de sa valeur personnelle, pensait-elle, pour s'humilier en acceptant des conseils dont elle niait l'utilité.

Et voici que lentement, presque insensiblement, le mystérieux travail s'opérait en son âme. L'artisan en fut une modeste petite religieuse de l'hôpital qui, d'abord par son exemple et ses prières, ensuite par sa parole, convainquit Meta bien plus sûrement que ne l'avaient fait tant de savantes prédications et de judicieux enseignements.

La force de la sœur Marie des Anges résidait toute en son amour des âmes. L'ardent amour du Christ qui embrasait son cœur virginal lui communiquait une chaleur attirante, un rayonnement presque divin qui faisait dire d'elle: C'est une sainte!

Rencontrant Meta presque chaque jour à la Maternité, elle découvrit bientôt avec une rare prescience le mal qui rongeait la doctoresse dont elle appréciait le charme, la réserve et l'intelligence. Elle soupçonna que ce n'était point une banale aventure qui faisait ainsi s'éloigner cette jeune femme de la société choisie qu'elle eût pu fréquenter et elle se dit qu'à ce pauvre esprit torturé elle pouvait apporter la divine lumière. Meta, de son côté, s'attacha à la religieuse qui était une incomparable garde-malade et lui accorda, d'abord au point de vue médical, une absolue confiance. Peu à peu la doctoresse sortit de l'attitude froide, sauvage, dans laquelle elle se renfermait jalousement; elle se laissa aller un jour à parler de son fils, puis de son mari, et, de lui-même, le lourd secret fut trahi. Elle pensait que la sœur Marie des Anges l'interromprait par de véhémentes réprimandes, mais la sainte fille jeta sur ce pauvre être en désarroi, que le récit de son propre drame bouleversait à nouveau, un regard de pitié, disant seulement:

« Pauvre petite Madame! comme vous avez dû souffrir! » que Meta sentit son cœur se fondre. Ce

jour-là elle pleura des larmes bienfaisantes et, depuis, ne craignit plus de montrer à la petite sœur les plaies de son âme qu'elle croyait inguérissables. En cette femme qui la plaignait réellement là où d'autres qui la chérissaient pourtant l'avaient accablée, Meta plaça un aveugle abandon, et elle, si orgueilleuse, se laissa guider spirituellement par la petite religieuse qui lui apprit la divine humilité et la suprême science.

Lorsqu'elle dut faire un sérieux retour sur elle-même, la mère de Maryvonne se rendit compte de quelle injustice elle s'était montrée coupable en accusant son mari du meurtre de son fils, et il lui parut que ce ne serait pas de trop de toute une vie solitaire pour expier pareille erreur. Mais la sœur Marie des Anges, avec une douce obstination, voulait la convaincre que l'expiation était accomplie, que, de leur plein gré, les deux époux ne pouvaient délier ce que Dieu avait uni, et que si elle le voulait Meta pouvait encore être heureuse en demandant à son mari de lui pardonner et de reprendre la vie commune.

Aussi une fragile espérance de jours meilleurs étreignait-elle le cœur meurtri de la doctoresse ce matin-là tandis que, rêveusement, elle gardait sa fille dans le jardin calme. S'interrogeant scrupuleusement, elle découvrait avec étonnement que l'amour exclusif voué à cette enfant n'était plus assez grand pour remplir son cœur. Elle avait l'angoissante impression qu'il lui manquait quelque chose, quelque chose qu'elle ne définissait pas mais qui était le désir de se donner, de se dévouer, de retrouver enfin au foyer domestique la place que, dans un fol entêtement, elle avait fuie cinq ans auparavant.

Elle savait, par les Impharnès qui étaient venus la voir en Avignon le précédent hiver, que Michel respectait toujours cette place vide où il ne l'avait pas remplacée, mais elle sentait cuisamment la douleur de songer que son mari, durant une si longue absence, pouvait s'être détaché d'elle à tout jamais, car l'offense qu'elle lui avait infligée était de celles qu'on n'oublie pas. Si elle revenait vers lui, repentante, soumise, comme le souhaitait jadis le vieux Stotter, serait-il d'humeur à l'accepter telle quelle, et ne s'était-elle pas trop jouée de ce cœur d'homme pour qu'il l'accueillît en l'absolvant, uni-

quement parce qu'il lui plaisait de supprimer le passé d'un trait de plume ?...

Qui donc pourrait résoudre ce point d'interrogation qu'elle se posait avec tant d'anxiété ?

Maryvonne avait fini de promener silencieusement sa poupée dans une petite voiture le long des allées du jardin. Elle vint câlinement se frotter près de sa mère qui l'embrassa avec tendresse. La fillette roula un instant sur ses petits doigts la cravate de faille noire qui fermait le col empesé de la doctoresse, puis elle dit, presque timidement :

— Tu ne t'habilles pas comme les autres dames, maman, tu as toujours des jaquettes qui ressemblent à des vestons d'homme!

— Tu ne trouves pas ça joli ?

— Pas très. J'aime mieux les robes de soie. Tu n'en portes jamais ; pourtant à Paris tu en avais. Je me rappelle qu'un soir tu étais venue m'embrasser dans mon petit lit avant de partir au bal, tu avais une belle robe rose, et des choses qui brillaient dans tes cheveux, des fleurs sur ton corsage, et papa t'avait dit : « Viens donc, ma reine, nous serons en retard ». Tu n'es cependant pas reine, maman ?

— Non certes!

— Alors pourquoi papa t'appelait-il comme ça ?

— Pour rien. Un simple mot d'amitié.

— Ah!

L'enfant parut se contenter de cette explication et n'insista pas, mais Meta vit bien que tout un travail se livrait dans sa jeune imagination. Elle ne parlait presque jamais de son père, et évoquait très rarement les souvenirs de sa petite enfance. Il fallait que celui-là l'eût particulièrement frappée pour qu'elle le citât.

Elle resta un instant silencieuse, puis, s'enhardissant :

— Pourquoi ne vient-il jamais nous voir, papa ?

Meta fut un peu interloquée par cette question à laquelle elle ne s'attendait pas et répondit au hasard :

— Parce qu'il est trop occupé.

— Que fait-il donc ?

— Il est médecin.

— Comme toi ?

— Comme moi.

— C'est drôle!...

Encore un silence. Maryvonne se rapprocha de sa mère et murmura d'un ton suppliant :

— Je voudrais le voir, mon petit papa!

— Mais il ne peut pas venir! répondit Meta émue et impatientée en même temps. De grosses larmes se mirent alors à couler sur les joues délicatement colorées de la petite fille, et sa poitrine se soulevait sous de muets sanglots qu'elle contraignait de son mieux.

— Voyons, ne pleure pas comme cela, petite bête! lui dit sa mère en l'embrassant.

Mais elle continua de sangloter, répétant :

— Je veux voir mon papa! Puis, avec une raison au-dessus de son âge qui traduisait le secret tourment de son cœur, elle ajouta :

— Vois-tu, maman, c'est trop triste... depuis longtemps, je voulais te le dire, mais je n'osais pas... je ne me souviens plus bien de mon pauvre papa!... Je cherche, je cherche, et puis c'est comme tout brouillé dans mon cerveau, je ne sais plus, mais plus du tout, comment il était, et cela me fait tant de peine! Oh maman, toutes les autres petites filles du cours ont leur papa qui vient les chercher, les emmène promener, les embrasse et les conduit chez le pâtissier. Elles me demandent si le mien est mort... L'autre jour je n'ai pas osé répondre non pour ne pas qu'elles m'interrogent encore, j'ai dit que oui... Mais c'est vilain d'avoir menti comme cela! et s'il allait mourir pour de vrai, mon pauvre papa!... Je veux le revoir, dis, maman, puisqu'il travaille trop pour voyager, tu me conduiras à Plumernan?

Meta, devant cette explosion de douleur qui lui révélait subitement le drame insoupçonné dans cette jeune âme, privée de la tendresse paternelle, restait muette, atterrée. Elle avait cru que son enfant se contentait de son amour ardent et jaloux et voilà que la pauvre petite fille laissait échapper le secret du chagrin qui la dévorait! Voyant que sa mère ne répliquait rien, Maryvonne la pressa davantage.

— Dis, maman, promets-moi que tu me conduiras en Bretagne! Annette et Jacques Impharnès y sont allés, ils ont vu papa qui est le parrain de Jacques, Jacques dit qu'il est si bon, si bon!...

Maintenant, Meta en était sûre. Sa fille avait interrogé ses petits amis au cours de leur dernière visite en Provence, et certainement, depuis ce jour, se forgeait dans son esprit ce plan de revoir le père dont le souvenir s'obscurcissait.

Alors, Meta, vaincue, dit très bas :

— Oui, ma chérie, je te le promets.

Et puis, avec un reste de rancœur, elle acheva.

— Tu reverras ton père puisque mon amour ne te suffit plus!

La petite fille gambada de joie :

— Quand, maman, bientôt?

— Oui, bientôt; après les vacances de Pâques. Nous ferons toute une excursion en Bretagne et nous emporterons nos bicyclettes.

Ainsi, sous couleur de tourisme, elle déguiserait le vrai prétexte de ce voyage qu'elle désirait ou redoutait tour à tour!...

XXI

Par ce clair matin d'avril le charme poétique du pays breton se répandait pleinement. Il émanait à la fois du ciel très pur qui avait la nuance exquise et rare de la turquoise pâlie, de la mer plus bleue qu'se moirait d'émeraude et de violet, des ajoncs d'or rutilant d'où s'échappait une odeur sucrée et subtile. Les grands pins dressaient hardiment leurs branches robustes et légères qu'agitait la brise marine ; une brume à peine estompée, presque insaisissable, se levait de la terre chaude et montait comme une vapeur. On eût dit le voile de soie d'argent dont Morgane la fée s'enveloppe à l'aube rose pour traverser les guérets couverts de fleurs.

Maryvonne, devant ce spectacle inconnu, ouvrait des yeux émerveillés. Depuis quatre jours qu'en compagnie de sa mère elle parcourait le Morbihan en tous sens, tantôt en voiture, tantôt en chemin de fer ou à bicyclette, elle disait d'un air ravi :

— C'est la Bretagne, cela, maman? C'est le pays de mon père! Et ces mots sur ses lèvres avaient la douceur d'une caresse.

Meta, à mesure qu'elle se rapprochait de Plumenan, se sentait prise de l'angoisse du coureur qui voit qu'il va être incapable de franchir l'obstacle prescrit, et retarde de plus en plus le moment de prendre son élan. Elle avait d'abord, avec sa fille, visité Quimperlé, le Faouët, Lorient, Pontivy et

Vannes. Cependant il n'y avait plus de raison d'esquiver Plumernan. D'un ton détaché, indifférent, à l'hôtel, le matin même Meta avait dit :

— Nous ferons aujourd'hui une excursion sur la côte et ce soir nous irons voir ton père.

Elles prirent toutes deux leurs bicyclettes et allèrent à Arradon, l'île aux Moines, Port-Navalo. Un bateau les passa jusqu'à Locmariaquer; elles ne s'y arrêtèrent pas. Meta consulta sa montre :

— Nous avons le temps de voir Auray et la Chartreuse avant de revenir déjeuner ici, dit-elle en quittant le port, tu mangeras de bonnes crevettes et d'excellent homard, Maryvonne!

Maryvonne acquiesça avec empressement. Depuis son arrivée en Bretagne elle était toute transformée. Sa mère reconnaissait à peine en cette fillette gaie, bavarde, heureuse de vivre, l'enfant trop tranquille et trop calme qu'elle avait emmenée d'Avignon six jours auparavant. On eût dit que, secrètement, la petite fille se fût imposé une contrainte qui n'existait plus depuis qu'elle savait qu'elle allait revoir son père.

Meta s'était bien gardée de prévenir Michel de la visite de sa fille. Avec beaucoup de minutie, bâtissant et détruisant tour à tour les plans les plus compliqués, elle s'était arrêtée à celui-ci : elle conduirait Maryvonne jusqu'à la porte de la maison de Michel et demanderait elle-même si le docteur était visible (vraisemblablement il y serait à l'heure qu'elle se proposait et qui était celle du dîner). Là, elle laisserait la servante qui viendrait ouvrir introduire la petite fille, et, pendant le temps que durerait la visite, se tiendrait dans l'église qui était à une centaine de mètres de l'habitation.

Si Michel voulait lui pardonner, il accompagnerait sa fille et viendrait rejoindre Meta afin qu'une explication pût avoir lieu... S'il ne voulait pas ?... eh bien... Maryvonne arriverait seule... Meta saurait ce que cela signifiait et repartirait aussitôt...

Mais, lorsque son esprit aux abois s'arrêtait à cette dernière hypothèse, Meta se sentait frissonner, elle se rendait compte seulement de l'espoir fou qui soulevait son cœur et de l'effroyable désillusion qui l'atteindrait si Michel s'obstinait dans une implacable rancune. Elle le savait. Toute sa destinée, désormais, reposait sur cette décision que prendrait Michel. La veille, en passant par Sainte-Anne d'Au-

ray, dans le merveilleux sanctuaire vénéré par des milliers de pèlerins, elle s'était prosternée devant la statue miraculeuse et là elle pria comme jamais de sa vie elle n'avait prié.

— Sainte Anne! disait-elle en pleurant, si vous permettez que mon mari me soit rendu, je vous promets de revenir en pèlerinage, à jeun et pieds nus!

De ses yeux ardents elle contemplait la Sainte, interrogeant l'auguste visage de la Mère de Marie. Mais la statue gardait son mystérieux et indéfinissable sourire. Meta était partie presque désespérée. Superstitieuse comme tous les Slaves, elle eût voulu voir un signe de pitié dans les yeux d'émail qui savent cependant si bien consoler et guérir lorsqu'on les implore d'un cœur soumis, mais elle n'aperçut rien et en ressentit une poignante impression de détresse. Elle oubliait trop que Dieu qui nous a permis de lui demander la grâce ne veut pas que nous lui forcions la main en lui imposant, pour ainsi dire, l'échéance de cette grâce au moment qui nous plaît, mais qu'il entend demeurer le Maître de l'Heure, chose que, pauvres mortels bornés, nous ne voulons pas comprendre, tandis que nous Le prions bien plus sur un ton de commandement qu'avec l'humilité d'une pénitente supplication!

Tandis que sa fille jasait comme un rossignol, Meta pensait à ce que ce revoir aurait de douloureux et de singulier. Que dirait-elle à Michel si elle le revoyait? Que lui reprocherait-il? Hélas! il avait tant de choses à lui reprocher!...

Après la visite, vite terminée, de la petite ville d'Auray qui ne conserve plus aucun cachet depuis qu'on l'a dépouillée des vieilles halles qui constituaient son unique curiosité, les deux touristes s'engagèrent sur la route qui mène à Locmariaquer. Elle était à peu près déserte à cette heure. Le soleil commençait d'être très chaud; il faisait du vent et de la poussière. A la première côte Meta dut faire des observations à Maryvonne qui, ravie de cette descente rapide, perdait les pédales et mettait les pieds sur son guidon. Bien que sa machine eût nécessairement un développement moindre que celle de sa mère, la petite s'amusait à lutter de vitesse avec elle et la dépassait.

Lorsque se dessina la seconde côte beaucoup plus à pic que la première et plus raide, Meta mit pied à terre et cria de loin à sa fille d'en faire autant. Soit

que réellement elle n'entendit pas, ou qu'elle feignit de ne pas entendre parce que cette recommandation lui déplaisait. Maryvonne continua de descendre à une allure folle. Elle se grisait d'air et d'espace ; une sorte de vertige s'emparait d'elle, et elle perdit tout sang-froid. Au moment où la pente est le plus dure, elle ne fut pas maîtresse de sa machine qui était littéralement emballée ; une pierre qui se trouvait sur la route heurta fortement le pneu d'avant ; la petite fille passa brusquement par-dessus le guidon et fut projetée, avec une violence inouïe, sur un tas de cailloux qui obstruait le fossé du bas de la côte.

Meta, de loin, vit cette chute, et, affolée, remontant sur son vélo, courut à fond de train jusqu'à sa fille. Quand elle la prit dans ses bras pour la relever, l'enfant était sans connaissance. La doctoresse l'ausculta brièvement, se rendit compte qu'elle respirait encore et, se chargeant du corps inerte, sonna à la porte d'une maison de garde qui bordait le chemin. On ne répondit pas. Meta frappa du pied dans la lourde porte, et se demanda avec angoisse si on allait lui ouvrir. Le front de Maryvonne était fendu sur une longueur de trois ou quatre centimètres d'où s'échappait un filet de sang.

— Mon Dieu ! supplia la jeune femme atterrée, m'enverra-t-on du secours !...

L'idée que sa fille allait mourir hantait son esprit, elle pensa :

— J'ai été trop coupable ! le ciel me punit et m'enlève mon enfant au moment où elle allait être un gage de réconciliation !...

Et cette idée s'ancra dans son cerveau. Elle sonna de nouveau, avec une énergie désespérée. Il n'y avait pas d'autre habitation proche, Meta se dit :

— Si on ne m'ouvre pas, où vais-je aller !

Mais un pas lourd et traînant se fit entendre. Un homme parut

— Faites excuse si je ne suis pas venu tout de suite, balbutia-t-il, je dormais !

Avec horreur Meta vit qu'il avait les yeux hagards, la langue pâteuse, et que, vraisemblablement, il se reposait d'une « cuite » de la veille.

— Ma fille est blessée, dit-elle, il me faudrait une voiture, voulez-vous aller en chercher ?

L'homme bafouilla :

— Une voiture ? Dame ? Y en a point à ct'heure !

— Mais dans une ferme ? n'importe où ! que je ne la laisse pas ici sans soins !

— Ah ! dame oui ! dame !

L'homme se grattait la tête d'un air bête.

Ah ! ciel ! être là sur cette route solitaire avec cette enfant qui se mourait peut-être, seule auprès d'un ivrogne qui ne comprenait pas !

Le sifflement d'une sirène déchira l'air.

— Une auto !

Et une lueur d'intelligence brilla dans les yeux éteints de la brute.

— Courez sur la route ! supplia Meta, et demandez du secours à n'importe quel prix !

Elle avait trouvé l'aspect de la maison si sale, si sordide, qu'elle n'osa point y mettre sa fille à l'abri et se contenta de la déposer sur une banquette de gazon dans la cour intérieure.

Une torpédo rouge dérapait à toute vitesse.

— J'crois ben que c'est l'auto du docteur, dit l'homme tout joyeux. Sûr qu'il revient d'Auray, ce serait une chance !

Et, assez bravement, il se mit en travers de la route, agitant son bonnet pour faire signe au chauffeur d'arrêter.

— Qu'y a-t-il ? demanda une voix brève.

— Un accident, m'sieur le docteur !

— Bon ! je viens !

Et une longue silhouette emmitouflée dans un cache-poussière de tussor, les yeux cachés par des lunettes, fut, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, sur le seuil de la cabane.

Déjà Meta sortait :

— Je vous en prie, monsieur, venez à mon aide ! implora-t-elle. Ma petite fille vient de faire une terrible chute de bicyclette, elle est évanouie et je ne sais où la transporter !

Si Meta avait été moins préoccupée, elle aurait vu que le regard de l'inconnu l'enveloppait avec une acuité singulière, mais toute à sa douleur maternelle elle ne considérait que le salut que cet homme lui apportait sans doute.

— Où est l'enfant ?

Meta tressaillit... Cette voix... mais c'était celle de...

— Michel !... cria-t-elle éperdue.

Le docteur, en effet, enlevait ses lunettes jaunes, se dépouillait de son ample paletot,

Sa femme crut que son cœur s'arrêtait de battre.

— Ah ! mon Dieu, Michel !... répéta-t-elle. Seigneur, le revoir ainsi !... Ce n'était pas une pareille rencontre qu'elle avait espérée !... Pas un muscle du visage de Michel ne bougea. Evidemment il se cuirassait contre l'émotion et voulait être à l'abri de toute surprise. Il répéta plus rudement :

— Où est l'enfant ?

— Ici.

Et elle le conduisit dans la cour où était étendue Maryvonne.

Michel, sans mot dire, l'examina, l'ausculta, la palpa... Retrouver sa fille dans cet état ! Un sentiment de haine le prenait pour cette mauvaise mère qui était incapable de garder ses enfants et leur portait littéralement malheur. Avec une douceur infinie il effleura d'un long baiser le front pâli, puis, se retournant vers sa femme, il dit d'une voix dure :

— Où alliez-vous ?

— Nous devions être ce soir à Plumernan, oh Michel ! Maryvonne voulait vous voir. Elle s'était tant réjouie de ce voyage, pauvre amour, et voulait toujours aller plus vite ! Elle a été si imprudente tout à l'heure !

— Et, naturellement, vous n'avez pas su l'empêcher de se tuer !

Courbant la tête sous le reproche, Meta supplia :

— Elle n'est pas morte, Michel ! nous la sauverons !

Il eut un geste évasif.

— Je n'en sais rien. Dans tous les cas, vous ne pouvez rester là sur la route. Je suis à vingt minutes d'auto de chez moi, je vous y emmène. D'où veniez-vous ?

— De Vannes où nous avons laissé notre malle. Je n'ai, dans un sac, derrière nos bicyclettes, que le strict nécessaire.

— Avez-vous de l'alcool de menthe ?

— Oui.

— Tâchez d'en faire pénétrer quelques gouttes entre ses dents. A la maison je l'examinerai plus attentivement, l'essentiel est de la sortir d'ici...

Déjà Michel, aidé de son groom, arrangeait les coussins de la voiture ; il y étendait sa fille, toujours inanimée. Et, comme Meta hésitait à monter,

se demandant ce qu'elle allait décider, il la poussa brusquement dans l'auto, ferma la portière et prit place sur le devant de la machine qu'il conduisait de sa main exercée et prudente.

Meta n'avait plus le courage de penser. Effondrée au fond de la voiture, contemplant Maryvonne qui ne donnait pas signe de vie, elle se croyait plongée dans un mauvais rêve dont elle ne s'éveilla qu'en arrivant à Plumernan.

La femme de chambre qui vint ouvrir ne la connaissait pas. Depuis longtemps la joyeuse Andréa s'était mariée; la vieille cuisinière se reposait dans sa petite maison de Vannes, tout le personnel avait été changé depuis la mort de M. et de Mme Kermar. Michel prit sa fille dans ses bras et la monta lui-même dans une chambre du premier étage; il y avait là un lit d'enfant et un grand divan ; il dit à la domestique qui le regardait avec des yeux ébahis :

— Faites ce lit !

La jeune fille obéit, tira des draps de l'armoire, pendant que le docteur étendait Maryvonne sur le divan. A nouveau il examina minutieusement le petit corps immobile qui aurait perdu toute apparence de vie si le cœur n'avait battu. Lorsque le lit fut préparé, il y coucha sa fille. La femme de chambre sortit. Meta, alors, s'approcha :

— Eh bien ? implora-t-elle anxieusement, comme il ne paraissait pas décidé à parler.

— Eh bien ! fit-il avec une amère ironie, n'êtes-vous pas médecin ? Ne pouvez-vous établir vous-même le diagnostic ?...

Elle pâlit, atteinte au cœur par cette phrase cruelle, et soudain, se reprenant, devint éloquente :

— Oh Michel ! je vous en conjure, ne m'accablez pas ainsi en ce moment ! Plus tard vous me reprocherez tout ce que vous voudrez, tout ce que, hélas ! j'ai mérité d'entendre par l'injustice dont je me suis rendue coupable à votre égard. Mais aujourd'hui, pour l'amour de Dieu, oubliez mon aveuglement. Il ne s'agit plus que de la vie ou de la mort de notre enfant. Elle est innocente des dissentiments qui nous divisaient, ayez pitié d'elle si vous n'avez pas pitié de moi et sauvez-la !

Michel la regardait, tandis que, presque à ses genoux, elle se traînait, le suppliant. Il lisait sur ce visage tourmenté et si changé, dont il ne retrouvait plus que les beaux yeux de flamme, la poignante

détresse que cinq ans de séparation avaient stigmatisée, et, songeant qu'elle était du même âge que lui et qu'elle paraissait maintenant bien plus vieille, il eut soudain le pressentiment qu'elle avait souffert plus que lui. Un mouvement de pitié l'étreignit, mais il ne pouvait oublier si vite et, se raidissant, d'un ton glacial il répondit :

— Que voulez-vous que je vous dise. S'il ne s'agissait de ma fille, je n'hésiterais pas à la soigner comme je l'entends, mais, par une inconcevable fatalité, le cas qui se présente aujourd'hui est identique à celui qui créa entre nous, il y a cinq ans, une telle divergence d'opinions... Pour moi il n'y aurait qu'une issue possible : l'opération et, certes, je ne la tenterai pas !

— Pourquoi? oh pourquoi !

— D'abord parce que je ne fais plus de chirurgie. Vous l'ignoriez peut-être ? mais vous m'avez accusé d'avoir tué mon fils et l'expérience a suffi ; je ne fais que des urgences ou de la médecine générale. Ensuite, s'il arrivait encore un malheur, vous m'en rendriez responsable et j'ai la faiblesse d'aimer maintenant ma tranquillité, si péniblement acquise au point de ne pas désirer d'émotion inutile. Celle-ci qui m'arrive sans que je m'y attende est déjà suffisante.

Meta se tordait les mains avec désespoir. Ce réquisitoire la frappait d'autant plus cruellement qu'elle le sentait exact.

— Mais alors, Michel, il ne fallait pas l'amener ici ! Qu'allons-nous devenir ?

— Il était impossible de vous abandonner sur la route et j'ai pour excuse d'avoir cru au premier abord qu'il n'y avait pas de fracture du crâne et que ce serait moins grave que nous pouvions le redouter. Je vous laisse choisir la décision qui vous semblera la plus sage. Puissiez-vous n'avoir pas, comme moi, à vous en repentir plus tard !

Elle gémit :

— Michel ! oh Michel ! Vous êtes trop dur, conseillez-moi !

Elle l'appelait toujours par son prénom, et lui, évitait de lui donner le sien, comme pour bien prouver qu'elle n'était plus rien pour lui.

— Voulez-vous que je demande un autre médecin ?

Elle se raccrocha à cette planche de salut.

— Oh oui ! télégraphiez, je vous en prie !

— Je vais téléphoner à deux de mes collègues voisins, c'est plus simple.

Il descendit dans son bureau et elle resta seule auprès du petit lit. Elle s'agenouilla à la fois pour prier et pour regarder le doux visage de l'enfant qui semblait dormir paisiblement. Pauvre petite Maryvonne qui s'était tant réjouie de son arrivée à Plumernan, combien tragique était son entrée sous le toit paternel !

Michel reparut dix minutes après, l'air sombre.

— C'est la déveine noire. Les deux confrères sur lesquels je comptais sont tous les deux absents pour trois jours.

— Trois jours ! Ce sera trop tard !

— Ce sera trop tard, je le crains ! Il reste bien encore deux docteurs dans un rayon de vingt kilomètres, mais l'un est un incapable dans lequel je n'ai aucune confiance, l'autre boit plus que de raison, il n'y faut pas songer !... Ah ! il y a bien encore un tout jeune médecin de marine qui vient de sortir de l'Ecole de Bordeaux et qui passe ses vacances ici chez ses parents, désirez-vous que je lui fasse demander de venir ?

— S'il vous plaît. Tout ! oui, tout, plutôt que cette affreuse incertitude !

Une demi-heure plus tard, le petit docteur Aubin entrait dans la chambre. Il était très ému de se trouver devant ce savant ménage, et, en lui-même, se demanda pourquoi on le faisait venir alors que les parents étaient bien capables de soigner eux-mêmes leur enfant. Il ignorait tout du premier drame qui les avait séparés et ne pouvait, naturellement, se douter que s'ils faisaient ainsi appel à ses très jeunes lumières, c'était pour n'avoir pas à prendre la responsabilité d'une décision qu'ils se reprocheraient peut-être mutuellement dans la suite.

Tout rougissant et fort intimidé, il examina l'enfant avec attention, puis hasarda faiblement son diagnostic.

— Il y a fracture probable, on peut s'en assurer par une ponction lombaire.

Meta, si blanche déjà, pâlit jusqu'aux lèvres !

— C'est la même chose que pour Serge ! Mon Dieu, ayez pitié de nous ! soupira-t-elle.

Elle n'eut pas le courage d'en entendre davantage. Allait-il donc falloir recommencer le douloureux

calvaire dont le souvenir ne s'effaçait pas de sa mémoire ? Elle se cacha dans les rideaux de la fenêtre pour ne pas voir ce que les deux hommes préparaient. L'enfant ne poussa pas un cri, ce qui prouvait qu'elle ne sortait pas de l'état comateux.

Un quart d'heure se passa dans un mortel silence, coupé seulement d'interjections professionnelles que la jeune femme connaissait trop bien... Puis un conciliabule entre les deux docteurs...

Enfin une main autoritaire ouvre les rideaux et sort Meta de son refuge. Michel a l'air excédé d'angoisse et d'irrésolution.

— Il faut absolument adopter une manière d'agir. Le docteur Aubin est de mon avis et conclut à une intervention immédiate, mais il se refuse à la tenter, invoquant son inexpérience, et je vous avoue que moi... moi... après ce qui s'est passé pour notre fils, je n'en ai pas le courage !

Les yeux de Meta se dilatent ; ses mains se joignent dans un geste passionné de prière ; elle fait appel à toute son énergie pour répondre à Michel :

— Eh bien, puisque personne ne veut s'en charger, c'est moi qui opérerai ma fille !

Il s'attendait à cette éventualité et secrètement la souhaitait. Toutefois il ne peut se retenir de lui lancer une phrase qui veut être ironique et qui n'est que cruelle :

— Alors, vous ne doutez pas du succès, vous qui savez si bien condamner l'échec des autres ?...

Elle est toujours très pâle et accepte l'affront. Sans s'arrêter à ces paroles amères elle dit :

— On peut faire l'opération ici ?

— On peut la faire. Mon père avait un laboratoire que j'ai transformé en salle de pansements lorsqu'il m'arrivait des urgences à pratiquer. Elle est très suffisamment aseptique. Pour plus de sûreté, je vais la faire lessiver et passer à l'eau de lavel pendant que je stériliserai moi-même les instruments. Je donnerai le chloroforme, le docteur Aubin consent à vous aider.

— Pourquoi pas vous, Michel ?

— On moi ! j'ai des raisons pour me méfier de mes capacités !

Encore une fois cette remarque dont il n'atténuait pas la pénible intention atteignait trop justement celle qui s'était jadis montrée coupable de tant de suspicion ! Que pouvait-elle opposer aux injures.

hélas méritées, dont il l'accablait ?... Lui dire que ce n'était pas généreux en un pareil moment ?... Mais, elle, n'avait-elle pas choisi les mêmes heures tragiques pour l'accuser !... Il se défendait maintenant par une implacable loi du talion, et elle pensa soudain qu'il était bien vengé.

Avant de descendre, Michel crut encore devoir lui insinuer :

— J'aime à espérer que vous êtes sûre de vous ?...

Elle riposta, désireuse enfin de secouer cette rancune qui la blessait jusqu'au plus intime de son amour-propre.

— J'ai fait trois fois cette opération l'hiver dernier ; elles ont toutes trois fort bien réussi, de tout mon cœur j'ai l'espoir d'être aussi heureuse pour celle-ci !

— Allons ! j'en accepte l'augure !

Mais elle vit bien qu'il n'était pas convaincu et qu'il la quittait partagé entre le désir véhément que l'intervention fût couronnée de succès parce que la vie de sa fille était en jeu, et la joie mauvaise de penser qu'à son tour sa femme allait livrer la même lutte que lui contre le mal cinq ans auparavant, en connaître toutes les angoisses, tous les doutes, toutes les tortures !...

XXII

L'enfant, paisiblement, sommeillait dans son petit lit blanc, très calme, à peine enfiévrée, et la mère, épuisée après l'effort physique et moral qu'elle venait de fournir durant l'opération, contemplait avec avidité le réveil de la vie sur ce petit visage décoloré. Elle avait été cruellement crucifiée dans sa chair et dans son esprit tandis que sa main maniait le bistouri pour tenter d'arracher sa fille à la mort qui la guettait. La contrainte faite sur elle-même pour maîtriser ses nerfs était si intense qu'une dépression l'envahissait au point de ne plus pouvoir ni penser ni agir.

Le jour naissait. La femme de chambre vint allu-

mer une veilleuse dont un globe opalin tamisait la lumière.

Meta consulta sa montre. Il était plus de six heures; depuis le matin elle n'avait rien pris; elle avait oublié de manger et se sentait défaillir. Elle ferma les yeux à demi. Une ombre s'interposa entre la fenêtre et la lampe. Michel était là :

— Voulez-vous descendre dans la salle a manger, dit-il. Personne de nous n'a plus songé à déjeuner ce matin; on vous a préparé un bouillon et des œufs.

— Je ne puis pas! répondit-elle faiblement.

— Ah! je vous en prie! pas de scène! Prenez un peu sur vous! Vous allez vous restaurer convenablement et vous remonterez vous coucher; je vous ai fait arranger une chambre; vous avez besoin de repos après de pareilles émotions.

Sa voix ne se faisait pas plus tendre; il parlait en maître qui ordonne et n'admet pas de résistance. Toutefois, Meta crut qu'un peu de pitié perçait dans sa manière d'agir; mais lorsqu'il lui eut dit de rester chez lui, elle le regarda, anxieuse.

— Eh bien! ne comprenez-vous pas? demanda-t-il avec impatience.

Elle balbutia :

— Je... je ne comptais pas m'installer ici... je pensais plutôt aller à l'hôtel...

Il haussa les épaules :

— A l'hôtel! pour que tout le pays en fasse les gorges chaudes. Non, non! D'ailleurs, que craignez-vous sous mon toit; ne sommes-nous pas mari et femme? souligna-t-il avec ironie. Faites ce que je vous conseille, c'est le parti le plus sage, et soyez tranquille; je vais veiller ma fille toute la nuit; s'il arrivait la moindre chose, je vous appellerais. Dans tous les cas le docteur Aubin se met à mon entière disposition pour me remplacer en cas de besoin.

Et Michel, prenant un livre, s'assit au chevet de Maryvonne, indiquant ainsi que l'entretien était clos.

Meta descendit sans répliquer. La vaste salle à manger qu'elle avait connue si animée au moment de la maladie de sa belle-mère à l'époque de ses fiançailles, était silencieuse et déserte. Son unique couvert lansait à l'aise sur l'énorme table de chêne sculpté. Malgré les multiples émotions de la journée et peut-être même à cause de cela, la pauvre femme était affamée et dévora le léger mais réconfortant

repas qu'on lui servit. La domestique, lorsqu'elle eut fini son dessert, prit un bougeoir, disant :

— Je vais conduire Madame à sa chambre ; — et précéda Meta dans l'escalier.

Meta se sentit le cœur plein de sanglots lorsqu'on l'introduisit dans la pièce qui lui était destinée. Intentionnellement ou non, soit que Michel l'eût commandé ou pas, on lui avait redonné son ancienne chambre, celle qu'elle avait occupée lors de son premier séjour à Plumernan, puis une seconde fois au retour de son voyage de noces.

Elle en reconnaissait tous les détails : l'immense lit breton à baldaquin que Michel, en riant, appelait jadis « le catafalque », l'armoire à fuseaux finement sculptés, les chaises massives en chêne ciré, le prie-Dieu moyenâgeux, la commode ventrue aux cuivres étincelants, et ces jolis rideaux en vieille toile de Jouy imprimée de rose vif sur fond bis dont le dessin reproduisait cent fois la légende : « L'Amour fait passer le temps ; le Temps fait passer l'Amour ».

Que de fois, les yeux au plafond, elle s'amusait à contempler les petits amours gras et dodus qui jouaient avec le sablier, et le Temps avec sa grande barbe et sa faux ! Est-ce que pour elle, hélas ! le Temps n'avait pas fait à tout jamais passer l'Amour !...

Elle éprouvait une secrète révolte devant la cruauté de Michel. Mais comment s'y dérober, puisqu'elle l'avait méritée par cinq années d'indifférence envers lui, d'oubli de tous ses devoirs.

Le même parfum de citronnelle et de lavande qui émanait jadis de la vaste armoire embaumait encore l'air de ses suaves senteurs. Cette odeur fraîche avait ravi les sens de Meta aux jours heureux où elle était une fiancée triomphante et une femme adorée ; elle la respira avec délices et désespoir à la fois, et elle se souvint, que le soir, elle aimait ouvrir la fenêtre et contempler la mer tandis que tout dormait.

Elle poussa les contrevents. La nuit était noire, semée de rares étoiles qui trouaient seulement l'obscurité du ciel sans éclairer le port. Çà et là quelques bateaux se balançaient sur les flots calmes ; on reconnaissait leurs feux verts et rouges. Une âpre odeur de varech et de marée montait de la cale toute proche sur laquelle la mer s'abattait avec un bruit sourd et monotone.

Meta s'accouda à l'appui de fer forgé et resta ainsi longtemps perdue dans son rêve. Puis, elle s'arracha à cette muette contemplation et vint s'agenouiller sur le vieux prie-Dieu dont le bois dur meurtrissait ses genoux. Que demanda-t-elle à Dieu dans cet ardent entretien qu'elle eut avec Lui ?... La guérison de sa fille ou le pardon de son mari ? Les deux, sans doute ! Enfin, elle se décida à se coucher. Lasse à mourir, elle s'étendit dans le grand lit de chêne et fut bientôt terrassée par un lourd sommeil qui s'empara de son corps épuisé. Au milieu de la nuit elle se réveilla en sursaut ; il lui avait semblé entendre l'affreux cri précurseur de la méningite !...

D'abord elle jeta un regard ahuri autour d'elle ; elle ne se rappelait plus où elle était ; puis, elle reconnut le décor jadis familier, et se souvint pourquoi elle était à Plumernan ! Aussitôt, d'un bond, elle fut à terre ! Sa fille allait mourir ! Elle s'enveloppa rapidement de l'ample kimono de crêpe de Chine mauve peint au pochoir de larges clématites, qui se trouvait dans son sac de nuit, passa ses pieds nus dans des sandales et courut d'un trait jusqu'à la chambre de Maryvonne qui n'était séparée de la sienne que par un cabinet de toilette.

Le plus grand calme régnait dans la pièce. La respiration de l'enfant endormie s'entendait à intervalles réguliers. Michel, étendu sur une chaise longue, lisait à la lueur de la veilleuse. Si légers que fussent les pas de Meta, il l'entendit et se détourna. Avec ce peignoir clair et ses immenses cheveux dénoués elle avait l'air d'un spectre. Il fronça le sourcil, demandant d'un ton maussade :

— Pourquoi vous lever ? Tout va bien !

Elle posa ses mains sur son cœur comme pour en comprimer les battements affolés :

— J'ai cru... j'ai cru... murmura-t-elle, qu'elle criait et que... ça allait être comme pour l'autre !...

— Calmez-vous donc, et retournez d'où vous venez ! Puisque je vous ai promis de vous appeler si l'état s'aggravait !

— Et... comment va-t-elle ?... interrogea timidement Meta.

— Aussi bien que possible. Elle s'est réveillée à neuf heures et m'a parlé. Elle dort, allez donc en faire autant.

Il l'écartait d'un geste autoritaire et elle comprit qu'il ne lui reconnaissait plus le droit de rester à

partager sa veille!... Pourtant... si c'était elle qui devait guérir Maryvonne... Mais elle n'osait pas se réjouir, et connaissait trop les trompeuses apparences de salut qui ne durent pas pour augurer favorablement de celles-là. Cependant elle ne se résignait pas à s'en aller, restant là à regarder sa fille et oubliait l'heure...

Boudeur, Michel lui tourna carrément le dos; alors tristement elle s'éloigna.

. . . . . .

La semaine entière se passa ainsi sans que la doctoresse se crût permis le moindre espoir. Pendant vingt-quatre heures tout Plumernan avait été en révolution en apprenant l'accident arrivé à la fille du docteur Kermar, et la présence de sa femme sous son toit. Les bonnes langues s'en donnèrent à cœur joie, et malgré son horreur des commérages, certains échos en revinrent aux oreilles de Michel qui ne se doutait guère des extravagantes suppositions échafaudées sur son compte.

Il en fut agacé et assez contrarié. Bien qu'il rencontrât sa femme plusieurs fois par jour au chevet de leur fille, il n'avait avec elle que des rapports d'étranger à étranger, et encore il n'usait pas vis-à-vis d'elle de la courtoisie qu'on a pour une inconnue. On eût dit que sa présence l'exaspérait, quoique, par une bizarre contradiction, il exigeât qu'elle restât chez lui.

Toutefois il avait été pris d'une vague pitié devant sa mine défaite et s'autorisait de son titre de médecin pour lui imposer une promenade de deux heures par jour. Meta, pensant qu'il voulait se débarrasser d'elle, n'avait pas osé se soustraire à cet ordre. Chaque après-midi elle partait faire un pèlerinage à un petit sanctuaire dédié à Notre-Dame de Lourdes, situé à trois kilomètres de là, et errait sur les routes qu'elle arpentait de son pas rapide et ferme. Ce régime eut pour résultat de lui redonner en huit jours l'éclat de la santé et une apparence de jeunesse qu'elle croyait bien disparue à tout jamais.

Maryvonne, qui jouait dans son lit, comme si elle n'eût pas subi cet affreux accident, lui disait naïvement :

— Comme tu es jolie, maman! Tes yeux brillent et tes joues sont toutes roses quand tu reviens de dehors!

Le docteur Aubin, qui s'était attaché à sa petite

blessée et qu'attirait peut-être aussi le charme étrange de cette doctoresse qui lui paraissait indéchiffrable autant qu'un sphinx, venait voir Maryvonne matin et soir et s'amusait avec elle comme un enfant qu'il était encore. Sa psychologie, très rudimentaire, ne parvenait pas à le documenter sur l'état d'âme du ménage Kermar. Lorsqu'il les quittait, il n'était pas plus avancé qu'en arrivant, et se demandait avec la même incertitude: « S'adorent-ils ? se haïssent-ils ? » tant leur attitude était déconcertante.

Il partit sans avoir résolu le problème.

Peu à peu, Meta, qui eût désiré ne pas s'attacher au vieux logis familial, y prenait ses habitudes. Pourtant, elle était là comme une invitée, non comme une maîtresse de maison. Tout fonctionnait admirablement sans que le personnel bien dressé réclamât en rien ses ordres ou son avis, mais la jeune femme se plaisait à ce foyer paisible; elle ne se laissait pas envahir par l'ennui quoiqu'elle fût passablement désœuvrée, et sentait au contraire que, lorsqu'il lui faudrait quitter la vieille maison, elle en éprouverait un véritable déchirement.

Etait-ce seulement l'idée de quitter la maison qui amenait en son cœur pareil trouble ? Elle se ne faisait pas d'illusion. A mesure que fuyaient les jours elle se rendait compte qu'elle n'était plus rien pour Michel. Non seulement il ne l'aimait plus, mais il s'écartait d'elle avec une sorte de répulsion, et elle se demanda si, dans ce dédain de toute sa personne, il n'y avait pas une certaine jalousie de ce qu'elle eût réussi là où il avait échoué ?... Car, plus le temps s'écoulait, plus la guérison de Maryvonne, sans crainte de complications, devenait un fait accompli. Et Meta, comptant les jours, se dit un matin qu'il fallait qu'elle partît...

Pourtant nul ne lui imposait cette résolution. Michel lui laissait une liberté d'action qui ressemblait fort à de l'indifférence méprisante, et ses jeunes belles-sœurs n'étaient pas là pour lui reprocher son intrusion dans leur logis. De Nantes elles avaient écrit des lettres si pleines d'enthousiasme sur la vie charmante que leur faisaient mener Pierre et sa femme, elles laissaient transparaître une telle joie d'habiter la grande ville, d'aller au théâtre, au bal, au concours hippique, que Michel leur écrivit de prolonger encore leur séjour d'une quinzaine. Incidemment il en avertit Meta qui pensa :

— Il ne veut pas donner à ses sœurs le spectacle de notre mésintelligence, et il a raison ! D'ici qu'elles soient revenues, j'ai le temps de quitter Plumernan.

Deux semaines passèrent, puis trois. Maryvonne se levait et allait jouer dans le jardin. L'opération ne laissait aucune trace facheuse; l'enfant n'éprouvait ni troubles cérébraux, ni meme de fatigue générale; elle mangeait comme un petit ogre et manifestait une exubérante gaîté de fillette bien portante. Elle s'attachait passionnément aux pas de son père qu'elle câlinait comme si elle eût voulu rattraper tout l'arriéré de tendresse dont elle avait été sevrée. Sa mère vit avec chagrin qu'elle réservait la plus grande partie de ses caresses à ce père presque inconnu qui semblait — il est juste de le dire — la chérir ardemment.

Ceci affermit Meta dans la détermination qu'elle avait cru devoir prendre.

C'était maintenant le printemps qui éblouissait les yeux et les âmes de sa radieuse magie. Le pays breton resplendissait de charme, de poésie, d'attrait captivant et de douce sérénité. Avec amertume la doctoresse songeait :

— Est-il possible que toute la nature soit si tranquille, si paisible, quand les pauvres humains se tourmentent à plaisir !... Mon Dieu ! pourquoi s'attacher ainsi aux êtres, aux choses, à tout ce qui passe, s'il faut les quitter !...

Un matin, assise au jardin, elle surveillait Maryvonne qui faisait des pâtés sur un tas de sable. La petite fille chantait. Elle avait l'air si heureuse de vivre que sa mère, l'appelant, ne put s'empêcher de l'embrasser et lui dit :

— Tu parais bien gaie, ma chérie !

— C'est que je suis contente, contente, maman ! J'aime bien mieux Plumernan qu'Avignon, et puis j'ai ici mon petit papa !

— Alors tu ne voudrais plus repartir ?

— Pourquoi faire ? Nous resterons toujours ici, n'est-ce pas, maman ? Seulement, il faut faire venir mes poupées, ma petite voiture, et aussi mes livres et mes cahiers.

— Et si moi je veux m'en aller, tu ne viendras pas avec moi ?

— Oh ! je ne voudrais quitter ni papa, ni Soizic (c'était la cuisinière), ni Ralph le bon chien, ni la grosse poule jaune !

— Mais tu me quitterais, moi ?

— Si tu promettais de revenir, oui ! assura la petite avec l'inconscient égoïsme des enfants.

Meta soupira sans plus rien dire, et Maryvonne continua de tripoter le sable à l'aide de son seau et le sa pelle.

Tout à coup elle cria triomphalement :

— Papa ! voilà papa ! et courut se jeter dans ses bras. Michel, en effet, apparaissait en haut du perron. Il porta sa fille jusqu'au banc où était assise Meta et, machinalement, prit place à côté d'elle. Maryvonne lutinait son père, le couvrait de baisers, puis, suivant je ne sais quelle idée, malicieuse ou innocente, grimpa sur le banc derrière eux, et, de toute la force de ses petits bras, rapprocha leurs deux têtes.

— Embrassez-vous donc ! dit-elle avec sa belle candeur d'enfant.

Les deux visages étaient tout près l'un de l'autre. Avec le même recul instinctif ils s'écartèrent comme s'ils eussent été touchés par le feu, et Meta frémissante se leva, balbutiant d'une voix changée :

— J'ai des lettres à écrire, je remonte.

Michel ne répliqua rien et parut très absorbé par les dessins qu'il formait sur le sable du bout de la pelle de Maryvonne.

Interdite, prête à pleurer en voyant le résultat désastreux de sa naïve plaisanterie, la petite se réfugia sur l'épaule de son père.

— Dis, papa, pourquoi a-t-elle l'air si fâchée, maman ?

— Je ne sais pas.

— Pourtant elle est bien gentille et tu l'aimes bien ?

— Non !

Férocement Michel appuya cette négation qu'il eût voulu retenir dès qu'elle passa le seuil de ses lèvres !

— Oh ! petit papa !

— Tais-toi donc ! c'est pour rire, tu vois bien !

Et il embrassa sa fille dont la mine contristée faisait peine, puis il s'amusa à lui tracer des bateaux et à échafauder de mirobolants pâtés.

Meta avait regagné sa chambre en courant. Arrivée dans ce sûr asile elle tomba à genoux au pied de son lit et, se cachant la tête dans les rideaux du baldaquin, se mit à sangloter éperdument. Oh ! c'était par

trop cruel de la part de Michel que cette réponse qu'elle avait entendue ! Fallait-il que l'injure lui fût publiquement infligée. Et sa fille ! sa fille qu'elle avait arrachée à la mort se résignait sans protestation à la perspective de ne plus la revoir ! Ne rencontrerait-elle désormais qu'abandon et ingratitude alors qu'elle sentait son cœur battre follement à la seule idée de reprendre sa place au foyer domestique, de retrouver l'amour de son mari, la tendresse de son enfant ? Mais non, tout était bien fini !

Au déjeuner où elle se condamna à paraître, elle mangea peu ou point. Michel annonça qu'il allait promener Maryvonne du côté d'un vieux dolmen très curieux. Il n'invita pas Meta à les accompagner et elle pensa qu'on savait déjà bien se passer de sa présence. Dès qu'ils furent partis, elle alla dans le salon, ouvrit le piano et là, sur les touches d'ivoire, exhala la détresse de sa pauvre âme, l'atroce oriseement de tout son être. Durant deux longues heures, perdant la notion du temps, elle joua ainsi sans s'arrêter. Tour à tour elle interpréta les chants immortels de Liszt, de Chopin, de Rachmaninoff, ses auteurs préférés. Sous ses doigts nerveux le piano pleurait ou chantait, et c'était toute son histoire que Meta, en ces notes vibrantes, contait à son fidèle confident.

Elle finissait la délicieuse ballade en *la* bémol, de Chopin, quand elle s'aperçut qu'elle avait un auditeur. Michel — depuis quelques instants, ou depuis longtemps, elle ne savait — l'écoutait. Elle vit qu'il avait le visage bouleversé, les traits crispés par une intense émotion intérieure. Mais il reprit très vite son impassibilité habituelle, se contentant de dire d'un ton aigre :

— Quelle idée de jouer ces choses navrantes qui vous retournent le cœur !

Elle répondit, simple et sincère :

— J'aime la musique triste ! Elle est l'image de ma vie.

Il la quitta avec un rire sec, et elle, prenant son chapeau et son manteau, se dirigea vers le sanctuaire où elle allait prier chaque jour.

En chemin elle rencontra une jeune femme en deuil qui marchait d'un air las, accablé, et remorquait péniblement un gros baby de quatre ou cinq ans pendant que les deux aînés gambadaient devant elle avec des cris sauvages.

Méta pensa :

— En voilà encore une qui ne paraît pas bien heureuse !...

Sans se douter que l'inconnue qu'elle croisait par hasard avait été de longue date destinée à son mari. Adrienne Marteny, traînant depuis des années le boulet d'une union mal assortie, avait tellement souffert qu'elle en était arrivée à souhaiter le veuvage comme une délivrance ! Son mari était mort un an auparavant ; revenue chez ses parents et remise sous la tutelle de sa mère, la pauvre femme n'avait même pas les loisirs de jouir de sa liberté reconquise : elle était de ces déshéritées vouées à l'infortune perpétuelle. Son triste époux lui avait dévoré sa dot, sa mère la morigénait à longueur de journée et ses trois enfants manifestaient déjà le caractère exécrable de leur père. Lorsqu'il lui arrivait d'apercevoir Michel, Adrienne se remémorait avec mélancolie l'heureux temps où elle avait encore l'espoir de l'épouser...

— Comme la vie est mal faite ! se disait-elle. Nous aurions pu nous aimer, unir nos deux destinées, au lieu de cela nous sommes séparés, et, chacun seul de notre côté ! Hélas ! pourquoi n'a-t-il pas voulu de moi, et pourquoi, moi, pauvre sotte, ai-je cherché le bonheur là où je ne pouvais pas le trouver !

Et ses jours si sombres lui paraissaient plus moroses encore.

Méta pria longuement dans la petite chapelle déserte. Lorsqu'elle se redressa après sa prosternation d'adieu, son visage avait recouvré le calme, il était souriant, apaisé, quoique un peu pâle.

Elle revint à la maison, s'occupa de sa fille, dîna avec Michel, puis gagna sa chambre. A pas de loup, elle allait et venait, procédant à divers rangements qui ressemblaient fort à des préparatifs de départ. Peu de jours après l'accident de Maryvonne, elle avait été remise en possession des bagages laissés à Vannes. Elle plaça dans un sac tout ce à quoi elle tenait et, ceci fait, resta devant sa fenêtre à contempler la mer.

Le clair de lune inondait le port de sa lumière argentée ; des goélands poursuivaient les mouettes, sur la grève, avec un cri d'appel ; au loin on entendait le chant monotone et mélancolique d'un pêcheur, tandis que d'un torpilleur, ancré près de la cale, s'échappait le son vulgaire et joyeux d'un

accordéon accompagnant les voix vibrantes de matelots qui chantaient « Sur les bords de la Riviera ». La mer était basse; les vasières sous la clarté lunaire avaient l'air de vastes pelouses au milieu de l'eau transparente. Il faisait si calme que pas un souffle n'agitait les tamaris et les grands mélèzes qui descendaient jusqu'au rivage.

Meta pensa que c'était sa dernière nuit au pays breton. Son front appuyé sur l'appui de fer forgé, elle se mit à pleurer tout bas, et enfin, par un violent effort de volonté, s'arracha aux délices du féerique spectacle.

Elle était debout au milieu de la chambre, paraissant hésiter sur ce qu'elle allait entreprendre, puis elle alluma une bougie, ouvrit la porte sans bruit, et descendit avec d'infinies précautions. Toute la maison était plongée dans le plus profond silence, tout reposait. Meta se dirigea vers le salon et y pénétra. Sur la cheminée, à côté d'un groupe représentant Pierre, sa femme et ses enfants, il y avait une photographie de Michel dans un cadre d'acajou fileté de cuivre. Elle enleva la photographie du cadre, enferma celui-ci dans le tiroir d'une table à jeu pour que sa disparition complète fût moins vite soupçonnée qu'en laissant le cadre vide, et, s'emparant de la photographie de son mari, réintégra sa chambre. A la lueur de la lampe elle regarda longuement le bristol où les traits énergiques de Michel étaient reproduits avec une ressemblance frappante. Désespérément elle y imprima ses lèvres, murmurant dans un sanglot :

— Je t'aime encore et je pars!...

Car c'était bien décidé. Demain, dès l'aube, elle fuirait cette maison où on l'avait recueillie au matin tragique. Une lettre explicative qu'elle laisserait sur le bureau de Michel l'informerait de la décision qu'elle ne se sentait pas le courage de lui apprendre de vive voix, et pour ne pas qu'il essayât de la retenir elle partirait sans le revoir.

Etait-ce bien sûr, d'ailleurs, qu'il tenterait de la garder?... Peut-être, en vertu de ce principe qui fait que les geôliers tiennent à surveiller leurs prisonniers, les bourreaux leurs victimes!... Il la persécutait cruellement depuis les dernières semaines que cette esclave manquerait à sa tyrannie... A cause de cela Meta s'évaderait en cachette...

Ah! le quitter quand son cœur orgueilleux était

tout plein de lui, quand jour par jour, heure par heure, elle avait senti l'amour renaître et ressusciter alors qu'elle le croyait mort à tout jamais ! De loin elle pensait que l'expiation de vivre séparée de lui serait légère, mais tout son être se déchirait à l'idée de mettre encore entre eux une barrière qui, elle le pressentait, serait cette fois définitive.

Mais elle ne pouvait plus faire autrement. Elle se rendait trop bien compte que Michel ne la supportait qu'avec une extrême difficulté, qu'il devait, au fond, souhaiter intensément son départ sans oser le lui insinuer. Par esprit de contradiction, s'il connaissait sa résolution, il l'empêcherait de l'exécuter. C'était uniquement par charité, à cause de sa fille, qu'il la conservait sous son toit. Son attitude des derniers jours indiquait clairement qu'il l'avait à charge.

Sa fille ! d'elle aussi il allait falloir se séparer ! Cher petit être qui depuis cinq années avait été sa seule compagne, son unique consolation ! La tendresse passionnée que sa mère lui avait vouée, reportant sur cette tête adorée l'affection qu'elle partageait jadis avec son beau Serge, n'était donc pas assez forte pour qu'elle subît sans murmurer les humiliations, le dédain, l'indifférence que lui prodiguait Michel ?... N'était-il pas préférable de tout supporter en silence plutôt que de s'éloigner de cette enfant ?

— Je n'en peux plus, gémit sourdement Meta, il me hait et je l'importune. Si je dois un jour être un objet de division entre mon mari et ma fille, il vaut mieux que je disparaisse. Moi partie, leur existence sera unie et calme. Si je restais, je souffrirais trop de voir mon enfant se détacher de moi en grandissant parce qu'elle sentirait le mépris dont m'enveloppe son père et se demanderait toujours quelle faute j'ai bien pu commettre pour qu'on me traite avec cette sévérité

Meta se contait à elle-même toutes ces belles raisons, vraies sans doute, justes peut-être, et assez sages en l'occurrence. Mais, que sauvegarder sa dignité était donc peu de chose, en comparaison du déchirement que le sacrifice comportait !... et elle se demanda avec douleur lequel des deux était le moins pénible !

— J'aurais si peu exigé ! pensait-elle. Il m'eût suffi que Michel me laissât en paix dans sa maison.

et que l'on me permît d'élever ma fille! Mais, cela même, il me le refusera.

De grosses larmes roulèrent sur ses joues et soudain elle comprit qu'elle ne pourrait partir sans avoir revu sa fille une dernière fois. Oui, elle voulait l'embrasser encore sans témoins. Michel, qui était jaloux de ses moindres caresses, arrachait toujours, sous un prétexte futile, l'enfant à sa mère dès que celle-ci lui manifestait sa tendresse, et Meta, devant le regard ironique de son mari, avait dû réprimer l'élan si naturel qui la jetait vers Maryvonne. Aussi, cette nuit, désirait-elle, tout à son aise, contempler la fillette endormie.

Elle traversa son cabinet de toilette et entra dans la chambre silencieuse où elle avait passé tant d'heures de veille angoissante à épier sur le cher visage les symptômes de la mort ou de la guérison.

Maryvonne dormait à poings fermés. Ses grosses boucles blondes voilaient la place de la blessure autour de laquelle on avait dû raser les cheveux; elle était toute rose et riait aux anges dans son sommeil tranquille. Ses bras potelés reposaient sur le drap brodé; Meta s'empara de l'une des petites mains et la couvrit de baisers légers et fous. Elle n'osait embrasser le doux visage de peur de réveiller l'enfant, qui ne bougeait pourtant pas et restait là, abîmée dans sa muette et éloquente contemplation.

Elle eut tout à coup, au bout de quelques minutes, l'impression très nette qu'elle n'était plus seule dans la chambre et, se retournant avec effroi, se trouva en face de Michel.

— Que faites-vous là? demanda-t-il d'une voix brusque.

Interdite, elle dit :

— Je venais voir ma fille.

— C'est une drôle d'heure.

— Je pourrais vous faire la même observation, répliqua-t-elle avec impatience.

— Oh! moi, j'ai toutes sortes de raisons excellentes pour me trouver ici. D'abord, je suis chez moi, ce qui me donne le droit de surveiller les allées et venues lorsque j'entends du bruit, et puis, ma qualité de médecin m'autorise bien à empêcher qu'on réveille ma fille en sursaut pour lui procurer des émotions dont elle n'a nul besoin!

Révoltée par ce ton tranchant, Meta tenta de se justifier :

— Votre fille est aussi la mienne, vous l'oubliez trop souvent. J'ai tout autant que vous le souci de sa santé et le respect de son sommeil. Vous reconnaîtrez bien, malgré l'injustice dont vous faites preuve à mon égard, que j'ai le droit de venir l'embrasser avant, avant...

Elle se tut brusquement.

— Avant quoi ? interrogea-t-il avec méfiance.

Outrée de cette inquisition qui la blessait jusqu'au fond de son être, Meta s'aperçut qu'elle était allée trop loin et qu'elle ne pouvait plus se dispenser de donner des explications. Aussi, brûlant ses derniers vaisseaux, sans se soucier de ce que Michel opposerait à ses projets, prenant seulement la précaution de ne pas troubler le sommeil de l'enfant, elle jeta ces mots d'une voix basse, ardente et contenue à la fois :

— Eh bien, oui, j'aime mieux ne rien vous cacher! Tout d'abord, j'avais juré de ne pas vous parler, car vous ne méritez pas ma confiance après m'avoir traitée si durement. Je pars, je pars demain. Je ne veux pas vous laisser la joie cruelle de me chasser le jour où vous auriez assez de moi. Si vous aviez été plus pitoyable, je vous aurais supplié de me permettre de rester. Certes, je n'ignore pas que j'ai été coupable, bien coupable; je ne veux pas essayer d'atténuer mes torts; le remords qui m'a harcelée si longtemps en a été la preuve évidente et je l'ai subi sans chercher à m'y dérober, car je le considérais comme une punition méritée. Mais vous, vous m'avez bafouée, vous m'avez martyrisée moralement! Il ne fallait pas m'offrir l'abri de votre maison, le jour de l'accident de notre enfant, si c'était pour me le reprocher ensuite par votre attitude de chaque instant. Vous ne me l'avez pas dit ouvertement malgré que chacune de vos paroles m'ait blessée ou meurtrie, mais je l'ai si bien senti!... Et puis, peu à peu, vous éloignez ma fille de moi! Hélas! c'est votre revanche; puissiez-vous ne pas connaître un jour l'amertume d'un pareil abandon. Aussi ne voulant pas être un élément de discorde plus tard entre vous deux, préférai-je m'en aller. Je partirai demain avant que Maryvonne ne s'éveille. J'irai à Avignon mettre toutes mes affaires en ordre et je me rendrai ensuite dans un monastère d'Espagne où j'espère trouver au milieu de la prière et de la pénitence le repos d'esprit et la paix du cœur, puisque

pour moi il n'est plus de bonheur en ce monde.

Les yeux scrutateurs de Michel enveloppaient Meta sans que son visage impassible trahît la moindre émotion. Les bras croisés, la bouche ironique, il lui dit :

— Cette résolution est fort romantique, bien digne de votre exagération, mais inexécutable. Ah! vous voulez vous en aller ? Vous n'avez pas eu assez d'une première faute lorsque, vous enfuyant il y a cinq ans, vous ne craignîtes pas de me laisser seul, quand tout le monde pouvait supposer que j'avais été envers vous un tyran bien insupportable pour que vous m'abandonniez ainsi! Vous voudriez, soi-disant, réparer cette erreur par une autre plus grave encore parce que vous l'auriez plus longtemps mûrie, et qu'il ne vous resterait plus l'excuse de la détresse morale, de l'affolement, qui purent à la rigueur motiver la première, lors de la catastrophe. Les circonstances que je n'ai pas cherchées, moi (il appuya sur ce dernier mot), nous ont réunis.

« Vous vous plaignez à présent que mon accueil n'ait pas été suffisamment affable ! Avez-vous jamais songé à ce que ma vie solitaire à l'âge où l'homme a le plus besoin de réconfort et d'affection, pouvait enfermer de danger, d'amertume et de désolation ? Vous êtes-vous inquiétée de savoir si les obligations de ma profession étaient suffisantes pour combler le vide affreux de mon existence ? Peut-être, pour vous, était-ce assez, vous qui vous vantiez avant notre mariage de n'avoir vécu que par l'esprit et d'ignorer toutes les faiblesses du cœur? Mais si, moi, j'avais trouvé que c'était trop peu! Si j'avais tenté de vous remplacer, de trahir à mon tour la parole que je vous avais donnée et à laquelle vous avez été infidèle en vous séparant délibérément de moi ? Et n'ai-je pas connu par vous tous les tourments du soupçon odieux qui m'atteignait à la fois dans mon talent professionnel comme dans mon souci paternel, dans mon amour-propre et dans mon cœur! Vous m'avez fait une mortelle injure, et vous avez cru que parce que les événements nous rapprochaient j'oublierais fatalement ce que j'avais souffert par vous puisque je vous pardonnais! Et vous me reprochez de ne vous avoir pas témoigné assez d'indulgence ? Ouvrez donc les yeux et voyez lequel de nous deux est le plus coupable!

Elle dit tristement :

— C'est moi, je le sais, et n'en disconviens pas! Mais, Michel, vous avez parlé de pardon! Je venais vers vous toute disposée à une loyale explication, reconnaissant mes torts, et désireuse de réclamer à votre foyer la place que, si imprudemment, j'avais laissée vide. Je ne doute pas que ç'ait été beaucoup de prétention de ma part, mais j'espérais que l'amour, le souvenir des jours heureux n'étaient pas morts complètement en vous et que, au moins — à défaut de parfaite harmonie — nous pourrions vivre en bonne intelligence, en amis sûrs l'un de l'autre. Je me suis trompée, et vous avez peut-être raison en supposant que je vous ai trop profondément blessé pour que vous puissiez m'accorder maintenant le pardon que j'aurais imploré si vous m'aviez laissée vous parler cœur à cœur. Il est trop tard, hélas! je vois que vous ne pouvez plus être pour moi qu'un juge sévère, duquel je n'ai à attendre ni clémence, ni pitié!... et je pars.

— Et si je vous disais de rester?

Très pâle, Michel prononça ces mots.

— Je ne le pourrais plus, sachant à quel point je vous suis devenue indifférente, odieuse même!

— Et vous êtes encore trop orgueilleuse pour accepter d'être déconsidérée à mes yeux!...

— Tout m'aurait été égal si vous m'aviez conservé encore un semblant d'affection. L'idée que vous me méprisiez était, certes, bien cruelle, mais pas autant que la persuasion où je suis que vous me détestez! Et vous apprendriez à ma fille à ne plus m'aimer!

— Croyez-vous donc que je sois jaloux de la tendresse qu'elle vous témoignait?

— Sans doute! L'épreuve eût pu nous rapprocher, elle nous a désunis plus profondément. Vous n'avez vu en moi qu'une rivale en science, un opérateur, et non pas une mère. Dès que vous n'avez plus eu besoin de moi vous m'avez écartée comme si ma présence était une gêne, sans vous soucier si je ne souffrirais pas atrocement de me séparer de mon enfant.

Meta pleurait avec accablement :

— Vous m'avez dit jadis que j'étais une mauvaise mère, que j'abandonnais mes enfants. Je ne veux pas me disculper à vos yeux, mais Dieu m'est témoin que j'ai chéri ardemment celle-ci, que je l'ai bien gardée, et que... oh! Michel! nous nous sommes tant aimés!...

La pauvre femme sentait son cœur se briser; elle réfugia dans l'embrasure de la fenêtre où filtraient

les rayons du clair de lune. On entendait la mer monter sur la cale avec un bruit doux et régulier de berceuse.

Michel la rejoignit et lui prenant les deux mains, la regardant dans les yeux, lui dit avec autorité :

— Reste.

Elle gémit :

— Je ne peux pas ! Songe à ce que serait ce supplice de vivre à tes côtés, devinant que tu ne me gardes que par charité ou par souci du décorum, des convenances, alors que ce que j'avais rêvé était si beau, hélas !

Il prit sa tête dans ses deux mains, plongeant dans ses beaux yeux son clair regard d'acier.

— Aveugle qui ne veux pas voir la lumière ! Sais-tu pourquoi je m'écartais de toi avec cette rudesse qui te désolait ?... que j'étais près de toi cruel, vindicatif, rancunier ? C'est que je sentais l'amour, l'ancien amour, grandir en moi et m'envahir sans que je puisse y résister ! Et pourtant je m'y refusais de toutes mes forces, je luttais désespérément contre mon orgueil, contre moi-même. Et plus les jours fuyaient, plus en étant envers toi despotique et cassant, je me rattachais à l'espoir que tu m'aimais encore. Car cela, tu ne pouvais le déguiser, et je voyais bien qu'en toi aussi renaissait la tendresse de nos vingt ans. Oui, tu as dit tout à l'heure : « Nous nous sommes tant aimés ! » C'est vrai, Meta, ma femme, ma femme détestée parfois, mais jamais oubliée ! Eh bien, ma chérie, puisqu'il a plu à Dieu de nous ramener l'un vers l'autre, rouvrons ce livre de notre vie dont nous saurons encore lire de belles pages si tu veux avoir désormais confiance en moi comme j'ai foi en toi !

Elle appuya sa tête lourde sur l'épaule de son mari et pleura sans contrainte. Mais maintenant, c'étaient des larmes de joie qui s'échappaient de ses yeux.

— Ah ! Michel ! puissions-nous oublier tous les deux ce que nous avons souffert l'un par l'autre, ou plutôt ne nous en souvenir que pour empêcher jamais la mésentente de se glisser entre nous ! Mon cher mari, en reprenant près de toi cette place que tu m'offres si généreusement je ne veux plus suivre les errements du passé. Je resterai ta femme, tout simplement, t'immolant de grand cœur cette science qui m'a été si fatale puisque par elle j'oubliais mes

devoirs d'épouse et de mère, mais c'est bien fini maintenant !

— Alors, dit Michel avec une gaîté attendrie, tu ne veux même pas que je te félicite de ce succès inappréciable, de cette cure qui jetterait sur le nom célèbre du docteur Meta Kermar un éclat sans pareil ?

Et il désignait de la main la petite fille toujours endormie.

Elle regarda de ses beaux yeux pensifs et le marî que le ciel lui rendait et l'enfant si calme, murmurant :

— Je ne veux plus rien être que « ta » Meta et sa mère !

— Puis-je oublier pourtant qu'elle te doit la vie ! s'exclama Michel avec véhémence.

Alors son âme reconnaissante se fondit en l'humble abnégation qui serait désormais sa ligne de conduite et, reprenant la parole si pleine de foi du grand maître Ambroise Paré, elle dit seulement :

— Je la pansai, Dieu la guérit !

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. ***Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.*** Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37 × 27 ½.

ALBUM N° 2. ***Alphabets et Monogrammes*** *pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 3. ***Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet,*** etc. 108 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 4. ***Les Fables de La Fontaine*** *en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 ½.

ALBUM N° 5. ***Le Filet brodé.*** *(Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 6. ***Le Trousseau moderne.*** *(Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57 ½.

ALBUM N° 7. ***Le Tricot et le Crochet.*** 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnets, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*

ALBUM N° 8. ***Ameublement et Broderie.*** 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27 ½.

ALBUM N° 9. ***Album liturgique.*** 42 modèles d'*aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc.* 36 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 10. ***Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.*** 150 modèles. 100 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 11. ***Crochet d'art pour ameublement.*** 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 11 *bis*. ***Crochet d'art pour ameublement.*** 100 pages de modèles variés. Format 37×28 ½.

Chaque album : **8** fr. ; franco France : **8** fr. **75.**

La collection des 12 albums : **82** fr. ; franco France : **90** fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :
France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :
France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-*poste* (ni chèque postal, ni mandat-carte), à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14e).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

Le gérant: Jean Lugaro. — Imp. de Montsouris, Paris-14e. — R. C. Seine 53879